ODES

FUNAMBULESQUES

EUGÈNE FASQUELLE ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

ŒUVRES DE THÉODORE DE BANVILLE

PUBLIÉES DANS LA **BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER**

à **3** fr. **50** le volume.

Esquisses parisiennes . . . . . 1 vol.
Contes pour les Femmes, ornés d'un dessin de G. Rochegrosse (4e mille). . . . . 1 vol.
Contes féériques, ornés d'un dessin de G. Rochegrosse . . . . 1 vol.
Contes héroïques, ornés d'un dessin de G. Rochegrosse . . . 1 vol.
Contes Bourgeois, ornés d'un dessin de G. Rochegrosse. . . . 1 vol.
Poésies complètes (édition définitive) :
Tome I. **Odes funambulesques**. . . . . 1 vol.
Tome II. **Les Exilés** . . . . . 1 vol.
Tome III. **Les Cariatides** . . . . . 1 vol.
Nous tous (poésies nouvelles), avec un dessin de G. Rochegrosse. 1 vol.
Sonnailles et Clochettes (poésies nouvelles), avec un dessin de G. Rochegrosse. . . . . 1 vol.
Comédies. — Le Feuilleton d'Aristophane. — Le Beau Léandre. — Le Cousin du Roi. — Diane aux Bois, etc. . . . . 1 vol.
Petit Traité de poésie française, suivi d'études sur Pierre de Ronsard et Jean de La Fontaine . . . . . 1 vol.
La Lanterne magique,. . . . . 1 vol.
Mes Souvenirs (3e mille) . . . . . 1 vol.
Paris vécu. . . . . 1 vol.
L'Ame de Paris . . . . . 1 vol.
Lettres chimériques, ornées d'un dessin de G. Rochegrosse. 1 vol.
Dames et Demoiselles . . . . . 1 vol.
Les Belles poupées, ornées d'un dessin de G. Rochegrosse . . 1 vol.
Marcelle Rabe, avec un dessin de G. Rochegrosse (3e mille). . 1 vol.
Dans la Fournaise (dernières poésies) . . . . . 1 vol.

Paris. — L. MARETHEUX, imprimeur, 1, rue Cassette. — 20647.

THÉODORE DE BANVILLE

— POÉSIES COMPLÈTES —

ODES FUNAMBULESQUES

OCCIDENTALES

IDYLLES PRUSSIENNES

ÉDITION DÉFINITIVE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1909
Tous droits réservés.

ODES FUNAMBULESQUES

AVERTISSEMENT

DE LA DEUXIÈME ÉDITION

— 1859 —

En écrivant à ses heures perdues les Odes funambulesques, *l'auteur n'avait pas cette fois essayé de créer une manifestation de sa pensée ; il cherchait seulement une forme nouvelle. Aussi pensait-il que sa signature ne devait pas être attachée à ce petit livre. La critique en a décidé autrement, et l'auteur accepte son arrêt. Avec une merveilleuse intuition, ses juges ont tout d'abord deviné ses intentions les plus secrètes ; et, devenus maîtres de sa pensée intime, ils l'ont révélée et expliquée au public avec une conscience et une habileté rares. L'auteur leur témoigne sa soumission et sa reconnaissance en n'effaçant pas le nom qu'il leur a plu de replacer sur le titre des* Odes funambulesques.

Aujourd'hui, que pourrait-il dire sur le sens de cet opuscule qui n'ait été dit déjà et cent fois mieux qu'il ne pourrait le faire? La langue comique de Molière étant et devant rester inimitable, l'auteur a pensé, en relisant les poëtes du seizième siècle d'abord, puis Les Plaideurs, *le quatrième acte de* Ruy Blas *et l'admirable premier acte de* L'École des Journalistes, *qu'il*

ne serait pas impossible d'imaginer une nouvelle langue comique versifiée, appropriée à nos mœurs et à notre poésie actuelle, et qui procéderait du véritable génie de la versification française en cherchant dans la rime elle-même ses principaux moyens comiques.

De plus il s'est souvenu que les genres littéraires arrivés à leur apogée ne sauraient mieux s'affirmer que par leur propre parodie, et il lui a semblé que ces essais de raillerie, même inhabiles, serviraient peut-être à mesurer les vigoureuses et puissantes ressources de notre poésie lyrique. N'est-ce pas parce que Les Orientales *sont des chefs-d'œuvre qu'elles donnent même à leurs caricatures un fugitif reflet de beauté? Et, s'il était permis d'invoquer ici l'exemple de celui que nous devons toujours nommer à genoux, la* Batrachomyomachie *ne fait-elle pas voir mieux que tous les commentaires possibles le rayonnement inouï et les aveuglantes splendeurs de l'*Iliade ?

Bellevue, janvier 1858

PRÉFACE

— 1857 —

> Eh quoi! s'écria-t-il, ce pont n'était-il donc pas assez beau lorsqu'il paraissait avoir été construit en jaspe? Ne doit-on pas craindre d'y poser les pieds, maintenant qu'il nous apparaît comme un charmant et précieux assemblage d'émeraudes, de chrysoprases et de chrysolithes!
>
> GŒTHE, *l'Homme à la Lampe.*

Les Éditeurs des *Odes funambulesques* ont-ils eu raison de rassembler en un volume ces feuilles volantes que le poète avait abandonnées comme un jouet pour la récréation des premières brises? Voilà assurément des fantaisies plus que frivoles; elles ne changeront en rien la face de la société, et elles ne se font même pas excuser, comme d'autres poèmes de ce temps, par le génie. Bien plus, la borne idéale qui marque les limites du bon goût y est à chaque instant franchie, et, comme le remarque judicieusement M. Ponsard dans un vers qui survivrait à ses œuvres, si ses œuvres elles-mêmes ne devaient demeurer immortelles,

> Quand la borne est franchie, il n'est plus de limite.

Plus de limite, en effet, c'est le pays des fleuves aurifères, des neiges éternelles, des forêts de fleurs. Voici

l'héliante, l'asclépias, la mauve écarlate, la mousse blanche d'Espagne, les oiseaux-mouches, les troupeaux de buffalos et d'antilopes. Dans ces prairies ondulées, dans ces océans de verdure, habités aussi par des dindons, parcourus en tous sens par des Indiens coloriés d'une manière bizarre, notre homme, vêtu d'une bonne blouse de peau de daim et chaussé de mocassins aux semelles épaisses, chasse aux chevelures. Pourquoi la prairie parisienne n'aurait-elle pas son Henri Haller et son capitaine Mayne-Reid? Il y a bien la question du sang humain; rassurez-vous, toutefois : dans le grand désert dont la Banque de France et la Monnaie sont les oasis, tout le monde est chauve, et ce seront des perruques seulement que l'ennemi de Navajoes en frac suspendra à sa ceinture. La balle de son rifle ne tuera que des mannequins à épouvanter les oiseaux, s'il reste même de ces mannequins-là! car les oiseaux sont devenus très-malins. Ils ont lu les chasses de M. Elzéar Blaze et celles de M. Viardot. Ils ont lu par la même occasion d'autres chasses et aussi quelques recueils d'ana; si par hasard on les en priait bien fort, ils feraient leurs *Échos de Paris* et leur *Courrier de Paris* tout comme M. Edmond Texier ou M. Villemot.

« D'autres temps, d'autres oiseaux! d'autres oiseaux, « d'autres chansons! » murmure le divin Henri Heine, et il ajoute :

« Quel piaillement! on dirait des oies qui ont sauvé « le Capitole!

« Quel ramage! Ce sont des moineaux avec des allu- « mettes chimiques dans les serres qui se donnent des « airs d'aigles portant la foudre de Jupiter. »

Eh bien, que ferez-vous, Argiens aux cnémides élé-

gantes? Attaquerez-vous ces moineaux et ces oies à grands coups de lance? N'est-ce pas assez d'une sarbacane pour mettre en fuite une couvée de pierrots, et, quant aux volatiles plus graves, à ceux qui servent de point de comparaison pour exprimer la majesté de Héra aux bras de neige, il suffit sans doute de leur arracher de l'aile une plume pour écrire un mot. Un mot! n'est-ce pas beaucoup déjà, lorsque tant de messieurs affairés font un métier de cheval, et, les yeux crevés, tournent du matin au soir la roue d'un pressoir qui n'écrase rien?

Assurément ce temps-ci est un *autre temps;* ce qu'il appelle à grands cris, ce sont les oiseaux joyeux et libres; c'est la chanson bouffonne et la chanson lyrique. Lyrique, parce qu'on mourra de dégoût si l'on ne prend pas, de ci de là, un grand bain d'azur, et si l'on ne peut quelquefois, pour se consoler de tant de médiocrités, « rouler échevelés dans les étoiles; » bouffonne... tout simplement, mon Dieu! parce qu'il se passe autour de nous des choses très-drôles. De temps en temps Aristophane refait bien sa comédie de *Ploutos,* qu'il intitule *Mercadet,* ou une autre de ses comédies, qu'il intitule *Vautrin,* ou *Les Saltimbanques,* ou autrement; mais toutes sortes d'obstacles arrêtent le cours des représentations, car enfin l'art dramatique est dans le marasme. Et puis, à ces satires refaites après coup, il manque toujours la parabase des *Oiseaux*; il manque les chœurs, ces Odes vivantes qui font passer des personnages aux spectateurs du drame la même coupe remplie jusqu'aux bords d'un vin réparateur. En quelle langue peut-on s'écrier aujourd'hui sur un théâtre : « Faibles humains, semblables « à l [illegible] », impuissantes créatures pétries de

« limon et privées d'ailes, pauvres mortels condamnés « à une vie éphémère et fugitive comme l'ombre ou « comme un songe léger, écoutez les oiseaux, êtres « immortels, aériens, exempts de vieillesse, occupés « d'éternelles pensées[1] ! » En quelle langue pourrions-nous dire aux boursiers, qui lisent dans leur stalle le cours de la Bourse : « L'Amour s'unissant aux ténèbres « du Chaos ailé engendra notre race au sein du vaste « Tartare, et la mit au jour la première. Avant que l'A- « mour eût tout mêlé, la race des immortels n'existait « pas encore ; mais quand le mélange de toutes choses « fut accompli, alors parut le ciel, l'océan, la terre et la « race immortelle des Dieux. Ainsi nous sommes beau- « coup plus anciens que tous les Dieux. Nous sommes « fils de l'Amour, mille preuves l'attestent[2] ? »

J'entre dans un théâtre de genre à l'instant précis où la salle croule sous les bravos. En effet, le rideau s'est levé sur un décor aussi hideux qu'un véritable salon bourgeois. Aux fenêtres, de vrais rideaux en *damas laine et soie* attachés avec de vraies torsades de passementerie à de vraies patères en cuivre estampé. Sur la cheminée, une vraie pendule de Richond. Puis de vrais meubles et une vraie lampe avec un vrai abat-jour rose en papier gaufré. Voici un vrai comédien qui met ses vraies mains dans ses vraies poches ; il fume un vrai cigare, il dit : *Qu'est-ce que t'as ?* comme un vrai commis de nouveautés ; les applaudissements roulent comme un tonnerre, et la foule ne se sent pas d'aise. — « Avez- « vous vu ? Il fume un vrai cigare ! Il a une vraie cu- « lotte ; regardez comme il prend bien son chapeau ! Il

[1] *Parabase des Oiseaux*, traduction de M. Artaud.
[2] *Ibid.*

« a dit : *J'aime Adèle,* tout à fait comme M. Édouard que « nous connaissons, lorsqu'il allait épouser Adèle ! » Tu as raison, bon public. Tout cela est réel comme le papier timbré, le rhume de cerveau et le macadam. Les gens qui se promènent sur ce tréteau encombré de poufs, de fauteuils capitonnés et de chaises en laque, sembient en effet s'occuper de leurs affaires ; mais est-ce que je les connais, moi spectateur ? Est-ce que leurs affaires m'intéressent ? Je connais Hamlet, je connais Roméo, je connais Ruy Blas, parce qu'ils sont exaltés par l'amour, mordus par la jalousie, transfigurés par la passion, poursuivis par la fatalité, broyés par le destin. Ils sont des hommes, comme je suis un homme. Comme moi ils ont vu des lacs, des forêts, des grands chemins, des cieux constellés, des clairières argentées par la lune. Comme moi ils ont adoré, ils ont prié, ils ont subi mille agonies, la souffance a enfoncé dans leurs cœurs les pointes de mille glaives. Mais comment connaîtrais-je ces bourgeois nés dans une boîte ? Ils ont, me direz-vous, les mêmes tracas que moi, de l'argent à gagner et à placer, des termes à payer, des remèdes à acheter chez le pharmacien. Mais justement c'est pour oublier tous ces ennuis que je suis venu dans un théâtre ! Que ces gens-là me soient étrangers, cela ne serait encore rien ; ce qu'il y a de pis, c'est que je leur suis, moi, profondément étranger. Ils ne savent rien de moi, ils ne m'aiment pas, ils ne me plaignent pas quand je suis désolé, ils ne me consolent pas quand je pleure, ils ne souriraient guère de ce qui me fait rire aux éclats.

A chaque instant le chœur antique disait au spectateur : « Nous avons toi et moi la même patrie, les « mêmes Dieux, la même destinée ; c'est ta pensée qui

« acère ma raillerie, c'est ton ironie qui fait éclater mon « rire en notes d'or. » A défaut de chœur, Racine et Shakspeare disent cela eux-mêmes. Ils le disent à chaque vers, à chaque ligne, à chaque mot, tant leur âme individuelle est pénétrée, envahie et submergée par l'âme humaine. Mais aujourd'hui, même dans les œuvres où par hasard le génie comique éclate en liberté, l'auteur a toujours l'air de faire tous ces mots-là pour lui et de s'amuser tout seul. Il manque toujours le chœur, ou du moins ce mot, ce cri, ce signe qui invite à la communion fraternelle. Si le poète des *Odes funambulesques* pouvait avouer un instant cette fatuité, nous dirions qu'il a voulu tenter comme des essais de chœurs pour *Vautrin*, pour *Les Saltimbanques*, pour *Jean Hiroux*, la plus haute tragédie moderne, encore à faire. Il se serait efforcé de rompre la glace qui sépare de la foule quelques-unes des célébrités contemporaines, et de montrer violemment, dans une ombre déchirée par un rayon de lumière, leur côté humain et familier. En un mot, il aurait tâché de faire avec la Poésie, cet art qui contient tous les arts et qui a les ressources de tous les arts, ce que se propose la Caricature quand elle est autre chose qu'un barbouillage. Hâtons-nous de dire qu'il n'a biographié personne. Il n'a pas même vu extérieurement et de très-loin le mur qui environne la vie privée. Ceci est utile à constater, à un moment où, si cela continue, nous finirons par être dégoûtés même de Plutarque.

Ici la critique reprend la parole.— « Vous vouliez pein- « dre votre temps, à la bonne heure. Était-ce une raison « pour marcher sur la tête et pour vous vêtir d'oripeaux « désordonnés et bizarres? Est-ce pour peindre quelque « chose, s'il vous plaît, que vous affectez ces mètres

« extravagants, ces césures effrontées, ces rimes d'une « sauvagerie enfantine ? » Peut-être bien. Un homme qui est très-spirituel malgré sa réputation d'homme d'esprit, M. Nestor Roqueplan, a défini notre époque par un seul mot très-éloquent : le Paroxysme. Selon lui, le grand caractère de notre âge complexe était celui-ci, que tout s'est élevé à un degré extrême d'intensité. Pour éclairer ce qu'éclairait autrefois la chandelle classique, il faut des orgies de gaz, des incendies, des fournaises et des comètes. On était riche avec dix mille livres de rente, et maintenant, si un banquier ne possède que dix millions de francs, chacun dit de lui : « Ce pauvre un tel n'est « guère à son aise ! » Où il y avait du gris, nous mettons du vermillon pur, et nous trouvons que cela est encore bien gris. Nos écrivains sont si spirituels que leurs cheveux en tombent, nos femmes si éclatantes qu'elles font peur aux bœufs, nos voitures si fines qu'elles se cassent en mille miettes.

Lorsque le chroniqueur des *Nouvelles à la main* a imaginé sa définition, il ne se trompait certes pas et il y avait là quelque chose de bien observé. Il faut désormais faire un pas de plus. Nous en sommes toujours au paroxysme, mais au paroxysme de l'absurde. Bien entendu, nous parlons seulement ici du côté extérieur et pittoresque des mœurs. Rien n'empêche et ne saurait empêcher l'essor de la Science, de la Poésie, du Génie dans toutes ses manifestations, enfin de ce qui est la vie même de la France. Mais l'existence dans la rue, le côté des choses qui sollicite l'observation superficielle est devenu essentiellement absurde et caricatural. Nous ressemblons tous à ces baladins qui, aux derniers jours du carnaval, jouent *Les Rendez-vous Bourgeois* travestis,

chacun portant un costume opposé à l'esprit de son rôle. Vous entrez dans le bureau d'un petit journal, vous y trouvez des vieillards qui regrettent le bon vieux temps; vous allez chez un acteur, vous le voyez en train de faire des chiffres; vous montez chez une courtisane, elle est abonnée au *Siècle*. Ce jeune homme adorable, fatal comme Lara et habillé comme Brummel, est un usurier. Ce monsieur qui tient ses livres de maison en partie double, et qui sert d'intermédiaire pour trouver de l'argent, c'est un poète. Mon domestique ne se contente plus d'être *mis dans la gazette;* il fait bâtir des maisons, et ce pauvre homme en habit râpé qui monte dans un omnibus est un duc plus ancien que les La Trimouille.

Il reste un descendant de Godefroy de Bouillon, il chante dans les chœurs de l'Opéra; et le dernier des comtes de Foix, M. Eugène Grailly, était acteur à la Porte-Saint-Martin. Un saltimbanque a récemment attaché son trapèze sous le pont suspendu qui domine la cataracte du Niagara, et, dans les variations du *Carnaval de Venise*, Mme Carvalho a montré qu'avec son gosier elle jouait du violon mieux que Paganini : après cela venez dire que la versification des *Odes funambulesques* est excessive ou imprudente! Sans parler des élus qui ont fait *Les Feuilles d'Automne, La Comédie de la Mort, Les Méditations, Rolla, Les Iambes, Éloa, Les Ternaires, Les Fleurs du Mal,* et d'autres beaux livres, il y a ici deux écrivains qui possèdent des natures essentiellement poétiques : ce sont MM. Louis Veuillot et Proudhon, les deux implacables adversaires de la poésie et des poètes. Dans un morceau merveilleux d'inspiration lyrique, M. Proudhon, qui n'a jamais lu un vers, s'est rencontré, presque idée pour idée, avec *Les Litanies de Satan*, de M. Charles

Baudelaire. Dans *Corbin et d'Aubecourt,* M. Louis Veuillot a donné une page digne de Burns : c'est la description de la cour d'une vieille maison dans le faubourg Saint-Germain, avec son puits à la serrurerie ouvragée et son lilas délicieusement fleuri sur un tronc antique.

Les cordonniers font des romans, les notaires et les maîtres d'écriture ventrus se moquent de M. Prudhomme, les vices d'Herpillis, de Léontion, de Danaë et d'Archeanassa sont tombés aux cuisinières, et, après avoir très-spirituellement égayé *Le Charivari, Le Corsaire, Le Figaro* et *Le Tintamarre,* les plaisanteries contre la tragédie ont été accaparées par des imbéciles. S'il plaît donc à Daumier, en ses figures énergiques et puissantes, de tracer un pan d'habit un peu trop tordu par le vent du nord ou une main qui ait presque six doigts, il n'y a vraiment pas là de quoi fouetter un chat. Les enthousiastes du comique rimé, qui regrettent amèrement de l'avoir vu disparaître de notre poésie après *Les Plaideurs,* savent quelles difficultés surhumaines notre versification oppose à l'artiste qui veut faire vibrer la corde bouffonne. Si l'on nous permet de retourner ici un mot célèbre, ils savent combien il est inouï de pouvoir rester fougueux sur un cheval calme. Le problème assurément n'est pas résolu dans le pauvre petit bouquin étrange que voici, improvisé au hasard et bribe par bribe à vingt époques différentes. Mais, tel qu'il est, il pourra sans doute distraire pendant dix minutes les amateurs de poésie et d'art : il y a eu dans tous les siècles beaucoup de livres dont on n'en pourrait pas dire autant, et qui ne valent pas une cigarette.

Pour ce qui regarde les formes spéciales imitées dans quelques pièces, est-il nécessaire de rappeler encore une

fois que la parodie a toujours été un hommage rendu à la popularité et au génie? Nous croirions faire injure à nos lecteurs en supposant qu'il pût se trouver parmi eux une âme assez méchante pour voir dans ces jeux où un poète obscur raille sa propre poésie, une odieuse attaque contre le père de la nouvelle poésie lyrique, contre le demi-dieu qui a façonné la littérature contemporaine à l'image de son cerveau, contre l'illustre et glorieux ciseleur des *Orientales*. Quant aux personnalités éparses dans ces pages éphémères, qui pourraient-elles raisonnablement courroucer? Nous le répétons de nouveau, ce ne sont et ce ne pouvaient être que des caricatures absolument fantastiques. Or nous ne savons pas que ni M. Thiers, ni M. de Falloux, ni M. Louis Blanc, ni M. de Montalembert, ni M. Proudhon, ni tant d'hommes d'État et d'écrivains éminents se soient jamais fâchés à propos des singuliers profils que leur ont prêtés les dessinateurs humoristes. Il nous reste seulement le regret d'avoir cru à la lettre apocryphe signée Thomas Couture; mais notre javelot perdu n'aura même pas égratigné cette jeune gloire.

Un mot encore : les *Odes funambulesques* n'ont pas été signées, tout bonnement parce qu'elles ne valaient pas la peine de l'être. Et d'ailleurs, si l'on devait les restituer à leur véritable auteur, toutes les satires parisiennes, quelles qu'elles soient, ne porteraient-elles pas le nom du facétieux inconnu qui s'appelle TOUT LE MONDE? Enfin, ennemi lecteur, avant de condamner ce fragile essai de pamphlet en rhythmes, et de le jeter dédaigneusement à la corbeille avec le dernier numéro du *Réalisme*, songe que la Satire magistrale de Boileau ne peut plus servir en 1857, ni même plus tard, comme

arme du moins. Heureux celui qui pourrait, non pas trouver, non pas compléter, mais seulement fixer pour quelques jours au point où elle est parvenue la formule rimée de notre esprit comique ! Sommes-nous sûrs que les chevaux indomptés ne viendront plus jamais mordre l'écorce de nos jeunes arbres ? Eh bien, le jour où cette fatalité planerait sur nous, le jour où se lèvera haletant, courroucé et terrible, le chanteur d'Odes qui sera le Tyrtée de la France ou son fougueux Théodore Kerner, s'il cherche la langue de l'ïambe armé de clous dans *Le Ménage Parisien*, ou dans *L'Honneur et l'Argent*, il ne l'y trouvera pas ; ce n'est pas dans le sang du lapin ou du pigeon gris que le guerrier libre du pays des fleuves empoisonne ses flèches vengeresses.

Février 1857

ODES FUNAMBULESQUES

GAIETES

LA CORDE ROIDE

Du temps que j'en étais épris,
Les lauriers valaient bien leur prix.
A coup sûr on n'est pas un rustre
Le jour où l'on voit imprimés
Les poèmes qu'on a rimés :
Heureux qui peut se dire illustre !

Moi-même un instant je le fus.
J'ai comme un souvenir confus
D'avoir embrassé la Chimère.
J'ai mangé du sucre candi
Dans les feuilletons du lundi :
Ma bouche en est encore amère.

Quittons nos lyres, Érato !
On n'entend plus que le râteau
De la roulette et de la banque ;
Viens devant ce peuple qui bout
Jouer du violon debout
Sur l'échelle du saltimbanque !

Car, si jamais ses yeux vermeils
Ne sont las de voir les soleils
Sans baisser leurs fauves paupières,
Le poète n'est pas toujours
En train de réjouir les ours
Et de civiliser les pierres.

En vain les accords de sa voix
Ont charmé les monstres; parfois
Loin des flots sacrés il émigre,
Las, sinon guéri de prêcher
L'amour aux côtes du rocher
Et la douceur aux dents du tigre.

Il se demande s'il n'est plus,
Sous les vieux arbres chevelus
De cette France que nous sommes,
De l'Océan au pont de Kehl,
Un déguisement sous lequel
On puisse parler à des hommes;

Et, voulant protester du moins
Devant les immortels témoins
En faveur des Dieux qu'on renie,
Quoique son âme soit ailleurs,
Il te prend tes masques railleurs
Et ton rire, ô sainte Ironie!

Alors, sur son triste haillon
Il coud des morceaux de paillon,
Pour que dans ce siècle profane,
Fût-ce en manière de jouet,
On lui permette encor le fouet
De son aïeul Aristophane.

Et d'une lieue on l'aperçoit
En souliers rouges ! Mais qu'il soit
Un héros sublime ou grotesque;
O Muse ! qu'il chasse aux vautours,
Ou qu'il daigne faire des tours
Sur la corde funambulesque,

Tribun, prophète ou baladin,
Toujours fuyant avec dédain
Ces pavés que le passant foule,
Il marche sur les fiers sommets
Ou sur la corde ignoble, mais
Au-dessus des fronts de la foule.

Septembre 1856.

LA VILLE ENCHANTÉE

Il est de par le monde une cité bizarre,
Où Plutus en gants blancs, drapé dans son manteau,
Offre une cigarette à son ami Lazare,
Et l'emmène souper dans un parc de Wateau.

Les centaures fougueux y portent des badines;
Et les dragons, au lieu de garder leur trésor,
S'en vont sur le minuit, avec des baladines,
Faire un maigre dîner dans une maison d'or.

C'est là que parle et chante avec des voix si douces,
Un essaim de beautés plus nombreuses cent fois,
En habit de satin, brunes, blondes et rousses,
Que le nombre infini des feuilles dans les bois !

Ô pourpres et blancheurs ! neiges et rosiers ! L'une
En découvrant son sein plus blanc que la Jung-Frau,
Cause avec Cyrano qui revient de la lune,
L'autre prend une glace avec Cagliostro.

C'est le pays de fange et de nacre de perle ;
Un tréteau sur les fûts du cabaret prochain,
Spectacle où les décors sont peints par Diéterle,
Cambon, Thierry, Séchan, Philastre et Despléchin ;

Un théâtre en plein vent, où, le long de la rue,
Passe, tantôt de face et tantôt de profil,
Un mimodrame avec des changements à vue,
Comme ceux de Gringore et du céleste Will.

Là, depuis Idalie, où Cypris court sur l'onde
Dans un coupé de nacre attelé d'un dauphin,
Vous voyez défiler tous les pays du monde
Avec un air connu, comme chez Séraphin.

La Belle au bois dormant, sur la moire fleurie
De la molle ottomane où rêve le chat Murr,
Parmi l'air rose et bleu des feux de la féerie,
S'éveille après cent ans sous un baiser d'amour.

La Chinoise rêveuse, assise dans sa jonque,
Les yeux peints et les bras ceints de perles d'Ophir,
D'un ongle de rubis rose comme une conque
Agace sur son front un oiseau de saphir.

Sous le ciel étoilé, trempant leurs pieds dans l'onde
Que parfument la brise et le gazon fleuri,
Et d'un bois de senteur couvrant leur gorge blonde,
Dansent à s'enivrer les bibiaderi.

Là, belles des blancheurs de la pâle chlorose,
Et confiant au soir les rougeurs des aveux,
Les vierges de Lesbos vont sous le laurier-rose
S'accroupir dans le sable et causer deux à deux.

La reine Cléopâtre, en sa peine secrète,
Fière de la morsure attachée à son flanc,
Laisse tomber sa perle au fond du vin de Crète,
Et sa pourpre et sa lèvre ont des lueurs de sang.

Voici les beaux palais où sont les hétaïres,
Sveltes lys de Corinthe et roses de Milet,
Qui, dans des bains de marbre, au chant divin des lyres,
Lavent leurs corps sans tache avec un flot de lait.

Au fond de ces séjours à pompe triomphale,
Où brillent aux flambeaux les cheveux de maïs,
Hercule enrubanné file aux genoux d'Omphale,
Et Diogène dort sur le sein de Laïs.

Salut, jardin antique, ô Tempé familière
Où le grand Arouet a chanté Pompadour,
Où passaient avant eux Louis et La Vallière,
La lèvre humide encor de cent baisers d'amour !

C'est là que soupiraient aux pieds de la dryade,
Dans la nuit bleue, à l'heure où sonne l'angelus,
Et le jeune Lauzun, fier comme Alcibiade,
Et le vieux Richelieu, beau comme Antinoüs.

Mais ce qui me séduit et ce qui me ramène
Dans la verdure, où j'aime à soupirer le soir,
Ce n'est pas seulement Phyllis et Dorimène,
Avec sa robe d'or que porte un page noir.

C'est là que vit encor le peuple des statues
Sous ses palais taillés dans les mélèzes verts,
Et que le chœur charmant des nymphes demi-nues
Pleure et gémit avec la brise des hivers.

Les Naïades sans yeux regardent le grand arbre
Pousser de longs rameaux qui blessent leurs beaux seins,
Et, sur ces seins meurtris croisant leurs bras de marbre,
Augmentent d'un ruisseau les larmes des bassins.

Aujourd'hui les wagons, dans ces steppes fleuries,
Devancent l'hirondelle en prenant leur essor,
Et coupent dans leur vol ces suaves prairies,
Sur un ruban de fer qui borde un chemin d'or.

Ailleurs, c'est le palais d'Italie et de Grèce
Où s'éveillent les Dieux couronnés de lotus,
Pour lequel Titien a donné sa maîtresse,
Où Phidias a mis les siennes, ses Vénus !

Et maintenant, voici la coupole féerique
Où, près des flots d'argent, sous les lauriers en fleurs,
Le grand Orphée apporte à la Grèce lyrique
La lyre que Sappho baignera dans les pleurs.

O ville où le flambeau de l'univers s'allume !
Aurore dont l'œil bleu, rempli d'illusions,
Tourné vers l'Orient, voit passer dans sa brume
Des foyers de splendeur étoilés de rayons !

Ce théâtre en plein vent bâti dans les étoiles,
Où passent à la fois Cléopâtre et Lola,
Où défile en dansant, devant les mêmes toiles,
Un peuple chimérique en habit de gala ;

Ce pays de soleil, d'or et de terre glaise,
C'est la mélodieuse Athènes, c'est Paris,
Eldorado du monde, où la fashion anglaise
Importe deux fois l'an ses tweeds et ses paris.

Pour moi, c'est dans un coin du salon d'Aspasie,
Sur l'album éclectique où, parmi nos refrains,
Phidias et Diaz ont mis leur fantaisie,
Que je rime cette ode en vers alexandrins.

Septembre 1845.

LA BELLE VÉRONIQUE

Ce fut un beau souper, ruisselant de surprises.
Les rôtis, cuits à point, n'arrivèrent pas froids;
Par ce beau soir d'hiver, on avait des cerises
Et du johannisberg, ainsi que chez les rois.

Tous ces amis joyeux, ivres, fiers de leurs vices,
Se renvoyaient les mots comme un clair tambourin;
Les dames, cependant, suçaient des écrevisses
Et se lavaient les doigts avec le vin du Rhin.

Après avoir posé son verre encore humide,
Un tout jeune homme, épris de songes fabuleux,
Beau comme Antinoüs, mais quelque peu timide,
Suppliait dans un coin sa voisine aux yeux bleus.

Ce fut un grand régal pour la troupe savante
Que cette bergerie, et les meilleurs plaisants
Se délectaient de voir un fou croire vivante
Véronique aux yeux bleus, ce joujou de quinze ans.

Mais l'heureux couple avait, parmi ce monde étrange,
L'impassibilité des Olympiens; lui,
Savourant la démence et versant la louange,
Elle, avalant sa perle avec un noble ennui.

L'ardente causerie agitait ses crécelles
Sur leurs têtes; pourtant, quoi qu'il en pût coûter,
Ils avaient les regards si chargés d'étincelles
Que chacun à la fin se tut pour écouter.

— « Vraiment? jusqu'à mourir! » s'écriait Véronique,
En laissant flamboyer dans la lumière d'or
Ses dents couleur de perle et sa lèvre ironique;
Et si je vous disais : « Je veux le Koh-innor? »

(Elle jetait au vent sa tête fulgurante,
Pareille à la toison d'une angélique miss
Dont l'aile des steam-boats à la mer de Sorrente
Emporte avec fierté les cargaisons de lys!)

— « Chère âme, » répondit le rêveur sacrilège,
« J'irais la nuit, tremblant d'horreur sous un manteau,
Blême et pieds nus, voler ce talisman, dussé-je
Ensuite dans le cœur m'enfoncer un couteau. »

Cette fois, par exemple, on éclata. Le rire,
Sonore et convulsif, orageux et profond,
Joyeux jusqu'à l'extase et gai jusqu'au délire,
Comme un flot de cristal montait jusqu'au plafond.

C'est un hôte ébloui, qui toujours nous invite.
La fille d'Ève eut seule un éclair de pitié;
Elle baisa les yeux de l'enfant, et bien vite
Lui dit, en se penchant dans ses bras à moitié :

— « Ami, n'emporte plus ton cœur dans une orgie.
Ne bois que du vin rouge, et surtout lis Balzac.
Il fut supérieur en physiologie
Pour avoir bien connu le fond de notre sac.

Ici, comme partout, l'expérience est chère.
Crois-moi, je ne vaux pas la bague de laiton
Si brillante jadis à mon doigt de vachère,
Dans le bon temps des gars qui m'appelaient Gothon ! »

Novembre 1852

MASCARADES

Le Carnaval s'amuse !
Viens le chanter, ma Muse,
En suivant au hasard
Le bon Ronsard !

Et d'abord, sur ta nuque,
En dépit de l'eunuque,
Fais flotter tes cheveux
Libres de nœuds !

Chante ton dithyrambe
En laissant voir ta jambe
Et ton sein arrosé
D'un feu rosé.

Laisse même, ô Déesse,
Avec ta blonde tresse,
Le maillot des Keller
Voler en l'air !

Puisque je congédie
Les vers de tragédie,
Laisse le décorum
Du blanc péplum,

La tunique et les voiles
Semés d'un ciel d'étoiles,
Et les manteaux épars
A Saint-Ybars !

Que ses vierges plaintives,
Catholiques ou juives,
Tiennent des sanhédrins
D'alexandrins !

Mais toi, sans autre insigne
Que la feuille de vigne
Et les souples accords
De ton beau corps,

Laisse ton sein de neige
Chanter tout le solfège
De ses accords pourprés,
Mieux que Duprez !

Ou bien, mon adorée,
Prends la veste dorée
Et le soulier verni
De Gavarni !

Mets ta ceinture, et plaque
Sur le velours d'un claque
Les rubans querelleurs
Jonchés de fleurs !

Fais, sur plus de richesses
Que n'en ont les duchesses,
Coller jusqu'au talon
Le pantalon !

Dans tes lèvres écloses
Mets les cris et les poses
Et les folles ardeurs
Des débardeurs !

Puis, sans peur ni réserve,
Réchauffant de ta verve
Le mollet engourdi
De Bridiдi,

Sur tes pas fiers et souples
Traînant cent mille couples,
Montre leur jusqu'où va
La redowa,

Et dans le bal féerique,
Hurle un rhythme lyrique
Dont tu feras cadeau
A Pilodo !

Tapez, pierrots et masques,
Sur vos tambours de basques !
Faites de vos grelots
Chanter les flots !

Formidables orgies,
Suivez sous les bougies
Les sax aux voix de fer
Jusqu'en enfer !

Sous le gaz de Labeaume
Hurrah ! suivez le heaume
Et la cuirasse d'or
De Mogador !

Et madame Panache,
Dont le front se harnache
De douze ou quinze bouts
De marabouts !

Au son de la musette
Suivez Ange et Frisette,
Et ce joli poupon,
Rose Pompon !

Et Blanche aux belles formes,
Dont les cheveux énormes
Ont été peints, je crois,
Par Delacroix !

De même que la Loire
Se promène avec gloire
Dans son grand corridor
D'argent et d'or,

Sa chevelure rousse
Coule, orgueilleuse et douce ;
Elle épouvanterait
Une forêt.

Chantez, Musique et Danse !
Que le doux vin de France
Tombe dans le cristal
Oriental !

Pas de pudeur bégueule !
Amis ! la France seule
Est l'aimable et divin
Pays du vin !

Laissons à l'Angleterre
Ses brouillards et sa bière !
Laissons-la dans le gin
Boire le spleen !

Que la pâle Ophélie,
En sa mélancolie,
Cueille dans les roseaux
Les fleurs des eaux !

Que, sensitive humaine,
Desdémone promène
Sous le saule pleureur
Sa triste erreur !

Qu'Hamlet, terrible et sombre
Sous les plaintes de l'ombre,
Dise, accablé de maux :
« Des mots ! des mots ! »

Mais nous, dans la patrie
De la galanterie,
Gardons les folles mœurs
Des gais rimeurs !

Fronts couronnés de lierre,
Gardons l'or de Molière,
Sans prendre le billon
De Crébillon !

C'est dans notre campagne
Que le pâle champagne
Sur les coteaux d'Aï
Mousse ébloui !

C'est sur nos tapis d'herbe
Que le soleil superbe
Pourpre, frais et brûlants,
Nos vins sanglants !

C'est chez nous que l'on aime
Les verres de Bohême
Qu'emplit d'or et de feu
Le sang d'un Dieu !

Donc, ô lèvres vermeilles,
Buvez à pleines treilles
Sur ces coteaux penchants,
Pères des chants !

Poésie et Musique,
Chantez l'amour physique
Et les cœurs embrasés
Par les baisers !

Chantons ces jeunes femmes
Dont les épithalames
Attirent vers Paris
Tous les esprits !

Chantons leur air bravache
Et leur corset sans tache
Dont le souple basin
Moule un beau sein ;

Leur col qui se chiffonne
Sur leur robe de nonne,
Leurs doigts collés aux gants
Extravagants ;

Leur chapeau dont la race
Pour toujours embarrasse
Avec son air malin,
Vienne et Berlin ;

Leurs peignoirs de barège
Et leurs jupes de neige
Plus blanches que les lys
D'Amaryllis ;

Leurs épaules glacées,
Leurs bottines lacées,
Et leurs jupons tremblants
Sur leurs bas blancs !

Chantons leur courtoisie !
Car ni l'Andalousie,
Ni Venise, les yeux
Dans ses flots bleus,

Ni la belle Florence
Où, dans sa transparence,
L'Arno prend les reflets
De cent palais,

Ni l'odorante Asie,
Qui, dans sa fantaisie,
Tient d'un doigt effilé
Le narghilé,

Ni l'Allemagne blonde
Qui, sur le bord de l'onde,
Ceint des vignes du Rhin
Son front serein,

N'ont dans leurs rêveries
Vu ces lèvres fleuries,
Ces croupes de coursier,
Ces bras d'acier,

Ces dents de bête fauve,
Ces bras faits pour l'alcôve,
Ces grands ongles couleur
De rose en fleur,

Et ces amours de race
Qu Anacréon, Horace
Et Marot enchantés,
Eussent chantés !

Janvier 1846.

PREMIER SOLEIL

Italie, Italie, ô terre où toutes choses
Frissonnent de soleil, hormis tes méchants vins !
Paradis où l'on trouve avec des lauriers-roses
Des sorbets à la neige et des ballets divins !

Terre où le doux langage est rempli de diphthongues !
Voici qu'on pense à toi, car voici venir mai,
Et nous ne verrons plus les redingotes longues
Où tout parfait dandy se tenait enfermé.

Sourire du printemps, je t'offre en holocauste
Les manchons, les albums et le pesant castor.
Hurrah ! gais postillons, que les chaises de poste
Volent, en agitant une poussière d'or !

Les lilas vont fleurir, et Ninon me querelle,
Et ce matin j'ai vu mademoiselle Ozy
Près des Panoramas déployer son ombrelle :
C'est que le triste hiver est bien mort, songez-y !

Voici dans le gazon les corolles ouvertes,
Le parfum de la sève embaumera les soirs,
Et devant les cafés, des rangs de tables vertes
Ont par enchantement poussé sur les trottoirs.

Adieu donc, nuits en flamme où le bal s'extasie !
Adieu concerts, scotishs, glaces à l'ananas ;
Fleurissez maintenant, fleurs de la fantaisie,
Sur la toile imprimée et sur le jaconas !

Et vous, pour qui naîtra la saison des pervenches,
Rendez à ces zéphyrs que voilà revenus,
Les légers mantelets avec les robes blanches,
Et dans un mois d'ici vous sortirez bras nus !

Bientôt, sous les forêts qu'argentera la lune,
S'envolera gaîment la nouvelle chanson ;
Nous y verrons courir la rousse avec la brune,
Et Musette et Nichette avec Mimi Pinson!

Bientôt tu t'enfuiras, ange Mélancolie,
Et dans le Bas-Meudon les bosquets seront verts.
Débouchez de ce vin que j'aime à la folie,
Et donnez-moi Ronsard, je veux lire des vers.

Par ces premiers beaux jours la campagne est en fête
Ainsi qu'une épousée, et Paris est charmant.
Chantez, petits oiseaux du ciel, et toi, poète,
Parle! nous t'écoutons avec ravissement.

C'est le temps où l'on mène une jeune maîtresse
Cueillir la violette avec ses petits doigts,
Et toute créature a le cœur plein d'ivresse,
Excepté les pervers et les marchands de bois!

Avril 1854.

LA VOYAGEUSE

Masques et visages...
GAVARNI.

A CAROLINE LETESSIER

Au temps des pastels de Latour,
Quand l'enfant-dieu régnait au monde
Par la grâce de Pompadour,
Au temps des beautés sans seconde;

Au temps féerique, où, sans mouchoir,
Sur les lys que Lancret dessine
Le collier de taffetas noir
Lutte avec la mouche assassine ;

Au temps où la Nymphe du vin
Sourit sous la peau de panthère,
Au temps où Wateau le divin
Frète sa barque pour Cythère ;

En ce temps fait pour les jupons,
Les plumes, les rubans, les ganses,
Les falbalas et les pompons ;
En ce beau temps des élégances,

Enfant blanche comme le lait,
Beauté mignarde, fleur exquise,
Vous avez tout ce qu'il fallait
Pour être danseuse ou marquise.

Ces bras purs et ce petit corps,
Noyés dans un frou-frou d'étoffes,
Eussent damné par leurs accords
Les abbés et les philosophes.

Vous eussiez aimé ces bichons
Noirs et feu, de race irlandaise,
Que l'on porte dans les manchons
Et que l'on peigne et que l'on baise.

La neige au sein, la rose aux doigts,
Boucher vous eût peinte en Diane
Montrant sa cuisse au fond du bois
Et pliant comme une liane,

Et Clodion eût fait de vous
Une provocante faunesse
Laissant mûrir au soleil roux
Les fruits pourprés de sa jeunesse!

Car sur les lèvres vous avez
La malicieuse ambroisie
De tous ces paradis rêvés
Au siècle de la fantaisie,

Et, nonchalante Dalila,
Vous plaisez par la morbidesse
D'une nymphe de ce temps-là,
Moitié nonne et moitié déesse.

Vos cheveux aux bandeaux ondés
Récitent de leur onde noire
Des madrigaux dévergondés
A votre visage d'ivoire,

Et, ravis de ce front si beau,
Comme de vertes demoiselles,
Tous les enfants porte-flambeau
Vous suivent en battant des ailes.

Tous ces petits culs-nus d'Amours,
Groupés sur vos pas, Caroline,
Ont soin d'embellir vos atours
Et d'enfler votre crinoline,

Et l'essaim des Jeux et des Ris,
Doux vol qui folâtre et se joue,
Niche sous la poudre de riz
Dans les roses de votre joue.

Vos sourcils touffus, noirs, épais,
Ont des courbes délicieuses
Qui nous font songer à la paix
Sous les forêts silencieuses,

Et les écharpes de vos cils
Semblent avoir volé leurs franges
A la terre des alguazils,
Des manolas et des oranges.

Au fait, vous avez donc été,
Loin de nos boulevards moroses,
Pendant tout ce dernier été,
Sous les buissons de lauriers-roses?

Le fier soleil du Portugal
Vous tendait sa lèvre obstinée
Et faisait son meilleur régal
Avec votre peau satinée.

Mais vous, tordant sur l'éventail
Vos petits doigts aux blancheurs mates,
Vous découpiez Scribe en détail
Pour les rois et les diplomates;

Et, digne d'un art sans rivaux,
Pour charmer les chancelleries,
Vous avez traduit Marivaux
En mignonnes espiègleries.

C'est au mieux! L'astre des cieux clairs
Qui fait grandir le sycomore
Vous a donné des jolis airs
De Bohémienne et de More.

Vous avez pris, toujours riant,
Dans cet éternel jeu de barres,
La volupté de l'Orient
Et le goût des bijoux barbares,

Et vous rapportez à Paris,
Ville de toutes les décences,
Les molles grâces des houris
Ivres de parfums et d'essences.

C'est bien encor ! même à Turin
Menez Clairville, puisqu'on daigne
Nous demander un tambourin
Là-bas, chez le roi de Sardaigne.

Mais pourtant ne nous laissez pas
Nous consumer dans les attentes !
Arrêtez une fois vos pas
Chez nous, et plantez-y vos tentes.

Tout franc, pourquoi mettre aux abois
Cet Éden, où le lion dîne
Chaque jour de la biche au bois
Et soupe de la musardine?

Valets de cœur et de carreau
Et boyards aux fourrures d'ourses,
Loin de vous, sachez-le, Caro,
Tout s'ennuie, au bal comme aux courses.

Vous nous disputez les rayons
Avec des haines enfantines,
Et jamais plus nous ne voyons
Que les talons de vos bottines.

Songez-y ! Vous cherchez pourquoi
Ma Muse, qui n'est pas méchante,
M'ordonne de me tenir coi
Et ne veut plus que je vous chante?

C'est que vos regards inhumains
Ont partout des intelligences,
Et tout le long des grands chemins
Vont arrêter les diligences.

Février 1858.

ÉVOHÉ

NÉMÉSIS INTÉRIMAIRE

ÉVEIL

Puisque la *Némésis,* cette vieille portière,
Court en poste et regarde à travers la portière
Des arbres fabuleux faits comme ceux de Cham,
Laissons Chandernagor, Pékin, Bagdad ou Siam
Posséder ses appas, vieux comme sainte Thècle,
Et désabonnons-nous le plus possible au *Siècle.*
  Ne pleure pas, public qui lis encor des vers.
Je ne te dirai pas : Les raisins sont trop verts;
Et, quant à s'en passer, je sais ce qu'on y risque;
J'ai fait pour toi l'achat d'une jeune odalisque.
Celle qui part était infirme à force d'ans :
Elle boitait; la mienne a ses trente-deux dents,
L'œil vif, le jarret souple : elle est blanche, elle est nue,
Charmante, bonne fille, et de plus inconnue.
  Elle a le col de cygne et les trente beautés
Que la Grèce exigeait de ses divinités,
Et ce ne sont partout, sous sa robe qui pouffe,
Que cheveux d'or, que lys et que roses en touffe.
La voilà présentée, et, mon bras sous le sien,
Nous allons tous les deux, pareils au groupe ancien
D'une jeune bacchante agaçant un satyre,

Du mieux que nous pourrons jouer à la satire.
Nous savons, aussi bien que feu Barthélemy,
Sur la lyre à dix voix trouver l'*ut* et le *mi*.
Puisqu'il a pris enfin la poudre d'escampette,
O ma folle, ô ma Muse, embouche ta trompette
Qui fouette les carreaux comme un clairon de Sax;
Sur ton front chevelu mets le casque d'Ajax,
Galope et fais claquer sur les peaux les plus chères
Ton fouet et son pommeau ciselé par Feuchères!
Lesbienne rêveuse, éprise de Phyllis,
Tu n'as pas, il est vrai, célébré S.....,
Ni fait de Giraudeau ton souteneur en titre;
Ni dans des vers gazés, qui font rougir un pitre,
Fait éclore, en prenant la flûte et le tambour,
Un édit paternel pour les filles d'amour;
Ni, comme l'Amphion de ces pignons godiches,
Fait surgir à ta voix les colonnes-affiches.
Mais enfin, c'est par toi qu'un jour le Triolet
Ressuscita des morts et resta ce qu'il est,
Et, pour mieux mettre à vif nos modernes Linière,
Devînt une épigramme aiguisée en lanière;
On a su par toi seule, en ce Paris élu,
Ce que valent Néraut, Tassin et Grédelu;
Sur ton Rondeau tel barde, imprimé vif chez Claye
S'est vu traîner vivant comme sur une claie,
Et par toi ce bel âge apprit, en même temps,
Qu'un nouvel Archiloque est âgé de huit ans.
Vois, le siècle est superbe et s'offre au satirique:
Géronte dans le sac attend les coups de trique,
Et sera trop heureux, Muse aux regards sereins,
Si tu lui fais l'honneur de lui casser les reins.
Regarde autour de toi ces mille nids d'insectes
Qui fourmillent en paix dans des fanges suspectes,
Et que tu vas fouler aux pieds de ton coursier!
Messaline, ta sœur, l'amante aux bras d'acier,

De qui trois cents Romains composaient l'ordinaire,
Ne serait aujourd'hui qu'une pensionnaire,
Et pourrait concourir pour le prix de vertu.
Les nôtres ont un Claude imbécile et tortu,
Qui, toujours généreux au degré nécessaire,
Pour les faire oublier donne tant par ulcère.
Quelle est la Cléopâtre à trois cents francs par mois,
Dont l'Antoine en gants blancs, venu de l'Angoumois,
Ne prenne pas plaisir à voir fondre sa perle?
Dès qu'Antoine est à sec, plus joyeuse qu'un merle,
Cléopâtre s'enfuit sur l'aile du steamer,
Et, de Waterloo-Road affrontant la rumeur,
Puise à ces fonds secrets que, pour ses amourettes,
La perfide Albion avance à nos lorettes.
Demande au soleil d'or, qui mûrit les cotons,
Combien notre Opéra, refuge de gothons,
En dévore en un soir pour un ballet féerique,
Et demande à Sappho, la Lélia lyrique,
Dont la lèvre du vent rougit les froids appas,
Si, par quelque hasard, elle ne saurait pas
Quels timides aveux et quelles confidences,
Au mépris de l'archet enragé pour les danses,
Nos petites Laïs, dans les coins hasardeux,
Au bal Valentino chuchotent deux à deux?
Alcippe a le renom d'un homme littéraire.
Il gagne peu d'argent. Est-il pauvre? Au contraire.
Sa femme, une poupée aux petits airs souffrants,
En cailloux de princesse, a deux cent mille francs,
Et, dès le grand matin, porte pour ses sorties
Des bottines de soie en couleurs assorties
A la robe du jour. Alcippe a deux landaus
Et de petits habits qui plissent sur le dos;
Madame a son lundi; c'est un groom en livrée
Qui porte à la Revue, à bon droit enivrée,
Les tartines d'Alcippe, et ces époux profonds

Ont leur loge au Gymnase et leur loge aux Bouffons.
Alcippe, homme de goût, poète et dramatiste,
Est un original extrêmement artiste;
Il croit sincèrement devoir à son travail
Les dollars que madame a trouvés en détail
Sous les petits coussins d'une amie un peu mûre,
Dont pour aucun de nous le boudoir ne se mure.
Si pourtant le mari, que favorise un dieu,
Veut s'étonner, madame, en souriant un peu,
Répond qu'elle a gagné cet argent à la Bourse.
En peut-on à ce point méconnaître la source!
L'ange des actions, que chacun invoquait,
Manque à présent de tout, ainsi que Bilboquet;
Et la bourse où madame a gagné, c'est la nôtre :
C'est la maigreur des uns qui fait un ventre à l'autre.
Damon... Mais à quoi bon fatiguer votre voix?
Muse, n'essayons pas de peindre en une fois
Les immoralités de ce siècle bizarre.
Nous en avons de reste au quartier Saint-Lazare,
Pour remplir largement trois mille feuilletons.
Tant de taureaux de Crète et de serpents Pythons
Se dressent à l'envi dans ce grand marécage,
Que nous demanderons du temps pour mettre en cage
Ces monstres de féerie, et pour bien copier
Leurs langues de drap rouge et leurs yeux de papier.
Voyez les Auvergnats, les pairs, les gens de lettres,
Les Tom-Pouces âgés de quatre centimètres,
Le lézard-violon, le hanneton-verrier,
Le café de maïs, l'annonce Duveyrier,
Le journal vertueux, Aymé, dentiste équestre,
Et là-bas Mirliton qui s'érige en orchestre!
Hilbey! Carolina! Toussenel! le guano!
Et Mangin! et Clairville! et maître Chicoisneau!
Et la Bourse! et Madrid! et l'Odéon! et Rolle!
Et le nez de Guttière! et Buloz! et l'École

Du Bon-Sens! et le Bal des Chiens! et le *Journal*
Des Chasseurs! Janin même, aidé de Juvénal,
Y perdrait son latin. Voyez, mademoiselle,
Ce qui vous reste à faire, et déployez du zèle.
  Quand, rouge de plaisir et les yeux étoilés,
Ton cheval et ton casque au vent échevelés,
On te verra courir, ô Muse jeune et folle!
Les critiques eux-même, et les plus vieux, et Rolle,
Te suivront d'un regard lascif, ô mes amours!
Oubliant qu'ils sont vieux et le furent toujours!

Novembre 1845.

LES THÉATRES D'ENFANTS

Bonsoir, chère Évohé. Comment vous portez-vous?
Vous arrivez bien tard! Comme vos yeux sont deux
Ce soir! deux lacs du ciel! et la robe est divine.
Quel écrin! vous aimez Diaz, on le devine.
Vos poignets amincis sortent comme des fleurs
De cette mousseline aux replis querelleurs;
Ce col simple et charmant, ce chapeau de peluche
Blanche, ce tour de tête avec son humble ruche,
Vous donnent, ma Déesse, un air tout virginal,
Et chez vous Gavarni complète Juvénal.
  Vous marcheriez sans bruit parmi les feuilles sèches,
Et si jamais l'enfant Éros manque de flèches,
Il vous demandera les cils de cet œil noir.
Quel dommage qu'il soit déjà samedi soir,
Et qu'il faille chanter, ô ma Muse folâtre!
Car je vous aurais dit : « Le feu brille dans l'âtre,
La verte salamandre y sautille en rêvant;

Laissons tomber la pluie et soupirer le vent,
Car les sophas sont doux loin des regards moroses,
Et nos verres de vin sont pleins de rayons roses. »
Mais Karr seul peut flâner aux grèves d'Étretat.
Un dieu ne nous fit pas ces loisirs : notre état,
C'est de fouetter au sang, comme Croquemitaine,
Tous les petits vauriens, sans prendre de mitaine.
Nous leur faisons bien peur! Heureusement je vois
Que mon Croquemitaine, avec sa grosse voix,
Avale à belles dents les bonbons aux pistaches,
Porte des bas à jour et n'a pas de moustaches.
La moustache irait mal avec sa douce peau.
Mais nous perdons du temps! Jetez là ce chapeau,
La robe, les jupons; tirez cette baleine,
Ce bas de cachemire avec sa blanche laine;
Otez ces joyaux d'or et ce petit collier.
Il faut, ma chère enfant, vous mettre en cavalier.
Nous allons dans un bouge où, tout le long du drame,
On est fort exposée en costume de femme.
Passez ce pantalon et ces bottines, qui
Viennent de chez Renard et de chez Sakoski;
Cachez votre beau sein dans un gilet bien juste
Ce frac va déguiser tous les trésors du buste.
Bien. Maintenant, prenez, comme les plus ardents,
Le twine sur le bras et le cigare aux dents;
Faites mordre à propos par l'épingle inhumaine
Vos cheveux d'or. C'est tout. Venez, et Dieu nous mène!
Le Tartare des Grecs, où le cruel Typhon
Les cent gueules en feu paraît encor bouffon;
Tobolsk, la rue aux Ours, qui n'a pas de Philistes,
L'enfer, où pleureront les matérialistes,
La Thrace aux vents glacés, les monts Hymalaïa,
L'hôtel des Haricots, Saint-Cloud, Batavia,
Mourzouk, où l'on rôtit l'homme comme une dinde,
Les mines de Norwège et les grands puits de l'Inde,

Asile du serpent et du caméléon,
L'Etna, Botany-Bay, l'Islande et l'Odéon
Sont des Édens charmants et des pays du Tendre,
A côté de l'endroit où nous allons nous rendre.
Nulle part, fût-ce même au fond de la Cité,
L'Impudeur, la Débauche et la Lubricité,
La Luxure au front blanc creusé de cicatrices,
Et le Libertinage avec ses mille vices,
Ne dansèrent en chœur ballets plus triomphants!
C'est ce que l'on appelle un *Théâtre d'enfants.*
Figure-toi, lecteur, une boîte malsaine;
Des lauriers de papier couronnent l'avant-scène,
Et vous voyez se tordre avec un air moqueur
Des camaïeus bleu-tendre à soulever le cœur.
Quatre violons faux grincent avec la flûte,
La clarinette beugle, et dans leur triste lutte
Le cornet à piston survient tout essoufflé,
Comme un cheval boiteux pris dans un champ de blé,
Et qui, les yeux hagards, s'enfuit avec démence.
Mais le rideau se lève et la pièce commence.
Des petits malheureux affublés d'oripeaux,
Infirmes, rabougris, et suant dans leurs peaux,
Récitent une prose à crier : « A la ga.de! »
Et brament des couplets d'une voix nasillarde.
La scrofule a détruit les ailes de leur nez;
Leur joue est molle, et tombe en plis désordonnés,
Les yeux tout chassieux prennent des tons d'absinthe,
Et l'épine dorsale a l'air d'un labyrinthe.
Ils sautent au hasard comme de petits faons.
Vous homme simple et bon, rien qu'à voir ces enfants
Estropiés sans doute et battus par leurs maîtres,
Vous les plaignez déjà, ces pauvres petits êtres!
Mais un monsieur bien mis, un abonné du lieu,
Qui hante la coulisse et fait le Richelieu,
Vous apprend que ces nains, dont la race fourmille,

Ont cinquante ans et sont des pères de famille.
Ils grisonnent; ils sont comme vous, chers lecteurs,
Gardes nationaux, poètes, électeurs,
Et portent des faux-cols; c'est le vice précoce
Qui les a desséchés comme un pois dans sa cosse;
Leur femme, déjà vieille, élève un rossignol,
Et l'un d'eux est orné de quelque ordre espagnol.
A ces mots, voyant clair dans ce honteux arcane,
Honnête citadin, vous prenez votre canne,
Et le sage parti, trois fois sage en effet,
De fuir en maudissant le maire et le préfet,
A moins que, comme nous, aimant l'allégorie,
Vous ne restiez pour voir la fantasmagorie.
C'est un spectacle heureux et d'un effet hardi.
Il ne vous montre pas la lune en plein midi,
Mais il donne le droit d'éteindre les chandelles.
L'amour est libre alors, et vole à tire d'ailes,
Et l'on peut souhaiter un endroit écarté
Où de n'être pas chaise on ait la liberté.
Serrez-vous contre moi, chère Évohé, ma muse!
Voici l'heure où bientôt l'habit qni les abuse
Va devenir utile, abominablement.
Trois fois heureux encor si ce déguisement,
A dessein médité pour ce moment critique,
Peut éloigner de vous ce public éclectique!
Donc, à ces cris que pousse en mourant la vertu,
Honteuse de mourir sans avoir combattu,
Au bruit de ces soupirs qu'un faible écho répète,
Sauvons-nous au hasard sans tambour ni trompette!
Allons chez nous, ma mie, ô ma muse à l'œil bleu!
Et, la main dans la main, lisons au coin du feu.
Cependant qu'au dehors le vent siffle et détonne,
Les Chants du crépuscule et *Les Feuilles d'automne.*
Car, tandis que là-bas, l'enfance, sous le fouet,
A de honteux vieillards sert de honteux jouet,

Il est doux de revoir, dans les odes écloses,
Les beaux petits enfants sourire avec les roses,
Et la mère au beau front pour ce charmant essaim
Répandre sans compter les perles de son sein;
Et d'écouter en soi chanter avec les heures
L'harmonieux concert des voix intérieures!

Décembre 1845.

L'OPÉRA TURC

Chère Évohé, voici le carnaval qui vient,
Et l'on danse à la fin du mois, s'il m'en souvient.
Je voulais vous montrer une chose divine,
Un domino charmant que Gavarni dessine,
Une surprise, enfin! Pourquoi venir le soir?
Nous n'avons même pas le temps de nous asseoir,
Quand j'aurais, pour rester sur ces divans sublimes,
Encor plus de raisons que vous n'avez de rimes!
  Il faut partir. Prenez votre châle, Évohé.
Si je ne vous savais un cœur très-dévoué,
Et de l'esprit à flots, si vous étiez bégueule,
Je vous engagerais à rester toute seule;
Car je crois qu'il s'agit d'aller encore un coup
Attaquer un défaut que vous avez beaucoup.
Vous voyez trop souvent votre amie au king's-Charles...
Mais je ne veux savoir que ce dont tu me parles!
  Tortille tes cheveux avec des tresses d'or.
O ma muse, et volons sur l'aile d'un condor
Jusqu'au pays féerique où les blanches sultanes
Baignent leurs corps polis à l'ombre des platanes,
Et s'enivrent le cœur aux chansons du harem

Sous les rosiers de Perse et de Jérusalem,
Tandis qu'en souriant, les esclaves tartares
Arrachent des soupirs à l'âme des guitares.
Il était à Stamboul un théâtre enchanteur,
Dont le sultan lui-même était le directeur :
La Musique et ses voix, l'altière Poésie,
Les danses de l'Espagne et de la molle Asie
Enchantaient, par l'accord des rhythmes bondissants,
Ce palais ébloui de feux resplendissants.
Or le sultan, vers qui toute femme s'empresse,
Avait dormi longtemps chez les filles de Grèce,
Et, versant des parfums sous le ciel embaumé,
Ainsi que Magdeleine avait beaucoup aimé.
Mais quand l'âge eut glacé tristement cette lave,
Il fut, à son hiver, l'esclave d'une esclave
Qui lui chantait le soir de doux airs espagnols,
D'une voix douce à faire envie aux rossignols.
Elle avait les langueurs des filles de la Gaule,
Soit qu'elle soupirât la romance du Saule,
Ou quelque chant d'amour plaintif et singulier,
Sous l'habit provocant d'un jeune cavalier.
Mais sa pourpre, fatale aux amours des captives,
Buvait le sang vermeil des blanches et des Juives,
Et ses regards, emplis de force et de douceur,
Demandaient chaque mois la tête d'un danseur.
Lorsque la Favorite, avec ses airs de reine,
Apparaissait, portant la couronne sereine
Dont les lys enflammés ruisselaient en marchant,
Tout le peuple ébloui du ballet et du chant
Tremblait devant son doigt noyé dans la dentelle.
Un seul avait trouvé sa grâce devant elle,
Ardent comme un lion ou comme le simoun,
Un habile chanteur qu'on appelait Medjnoun.
Or, ce jeune homme avait la perle des maîtresses,
Une blanche houri qui, par ses longues tresses,

Jetait aux quatre vents tous les parfums d'Ophir,
Paupière aux sourcils noirs, prunelles de saphir,
Gazelle pour la grâce indolente des poses,
Nourmahal, dont la lèvre enamourait les roses.
Medjnoun se demandait quel ange au firmament
Avait fondu pour lui des cœurs de diamant,
Lorsque, par une nuit claire d'astres sans nombre,
Errant par les sentiers du jardin comme une ombre,
Près d'un kiosque doré, que les pâles jasmins
Et les lys aux yeux d'or entouraient de leurs mains,
Et sur lequel aussi dormaient dans la nuit brune
Les blancs rosiers baignés des blancs rayons de lune,
Par la fenêtre ouverte il entendit deux voix.
L'une disait (c'était la Favorite) : « Oh! vois,
Ma Nourmahal! jamais le cœur des jeunes hommes
Ne s'attendrit; mais nous, ma chère âme, nous sommes
Douces; nos longs cheveux sur nos seins endormis
Ont l'air en se mêlant de deux fleuves amis;
Les rayons de la nuit argentent nos pensées,
Lorsque dans un hamac mollement balancées,
Entrelaçant nos bras, nous chantons deux à deux,
Ou que, nous confiant à des flots hasardeux,
Et laissant l'eau d'azur baiser nos gorges blondes,
Nous en dérobons l'or sous la moire des ondes. »
La Favorite alors, les yeux noyés de pleurs,
Voyait à chaque mot éclore mille fleurs
Sur le sein de l'enfant rougissante et sans voiles,
Et le regard perdu dans ses yeux pleins d'étoiles
Comme les océans du ciel oriental,
Était agenouillée aux pieds de Nourmahal,
Et Nourmahal honteuse, au bout de chaque phrase,
Ramenait sur son cou sa tunique de gaze.
— « Permettez, dit Medjnoun, entrant à la Talma,
Qu'ici je vous salue, et que j'emmène ma
Maîtresse; il se fait tard et notre chambre est prête. »

Medjnoun fut, le jour même, admis à la retraite.
O frères de don Juan! dompteurs des flots amers,
Qui déchirez la perle au sein meurtri des mers,
Vous dont l'ardente lèvre eût bu jusqu'à la lie
Les mystères sacrés de Gnide et d'Idalie,
Avec vos doigts sanglants fouillez l'œuvre de Dieu,
Et vous ne trouverez jamais, sous le ciel bleu,
Si chaste lèvre, encor pleine de fleurs mi-closes,
Dont la pâle Amitié n'ait effeuillé les roses!
Toi qui, depuis longtemps avec ton pied vainqueur,
As foulé pas à pas les replis de mon cœur,
Blonde Évohé! tu sais si j'aime le théâtre.
Polichinelle seul peut me rendre idolâtre,
Et, lorsque nous prenons des billets au bureau,
C'est pour voir, par hasard, *Giselle* ou Deburau.
Pour la grande musique, elle est notre ennemie;
Les lauriers sont coupés et *J'aime mieux ma mie,*
Avec la *Kradoudja*, suffisent à nos vœux,
Et le moindre trio fait dresser nos cheveux.
Eh bien! ma pauvre fille, il faut parler musique!
La basse foudroyante et le ténor phthisique
Nous font l'œil en coulisse et demandent nos vers;
Duègne au nez de rubis, ingénue aux bras verts,
Ciel rouge, galonné de quinquets pour la frange,
Il faut décrire tout, jusqu'aux arbres orange.
La clarinette aspire à des canards écrits,
Et le bugle naissant nous réclame à grands cris.
Donc, samedi prochain, nous dirons à l'Europe
Comme tombe le cèdre au niveau de l'hysope,
Et comment, et par quels joueurs d'accordéon,
L'Opéra, devenu pareil à l'Odéon,
A vu, depuis trois ans, aux stalles dédaignées,
S'empiler en monceau les toiles d'araignées;
Et comment il a fait, pour trouver un ténor,
Des voyages plus longs que tous ceux d'Anténor.

Après tous nos malheurs et ton frac mis en loques,
Tu dois haïr Thalie et toutes ses breloques;
Mais si tu peux encor me suivre sans frémir,
Je te promets ce soir ce bijou de Kashmir
Qu'un faible vent d'été ride comme les vagues,
Et qui passe aux travers des plus petites bagues.

Décembre 1845.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE

O Parnasse lyrique! Opéra! palais d'or!
Salut! L'antique Muse, en prenant son essor,
Fait traîner sur ton front ses robes sidérales,
Et défiler en chœur les danses sculpturales.
Peinture! Poésie! arts encore éblouis
Des rayons frissonnants du soleil de Louis!
Musique, voix divine et pour les cieux élue,
O groupe harmonieux, Beaux-Arts. je vous salue!
O souvenirs! c'est là le théâtre enchanté
Où Molière et Corneille et Mozart ont chanté.
C'est là qu'en soupirant la Mort a pris Alceste;
Là, Psyché, tout en pleurs pour son amant céleste,
A croisé ses beaux bras sur le rocher fatal;
Là, naïade orgueilleuse aux palais de cristal,
Versailles, reine encore, a chanté son églogue;
Là, parmi les détours d'un charmant dialogue,
Angélique et Renaud, Cybèle avec Atys
Ont cueilli la pervenche et le myosotis,
Et la Muse a suivi d'un long regard humide

Les amours d'Amadis et les amours d'Armide.
Là, Gluck avec Quinault, Quinault avec Lulli
Ont chanté leurs beaux airs pour un siècle poli :
Là, Rossini, vainqueur des lyres constellées,
Fit tonner les clairons de ses grandes mêlées,
Et fit naître à sa voix ces immortels d'hier,
Ces vieux maîtres : Auber, Halévy, Meyerbeer.
C'est là qu'Esméralda, la danseuse bohème,
Par la voix de Falcon nous a dit son poème,
Et que chantait aussi le cygne abandonné
Dont le suprême chant ne nous fut pas donné.
Ici Taglioni, la fille des sylphides,
A fait trembler son aile au bord des eaux perfides,
Puis la Danse fantasque auprès des mêmes flots
A fait carillonner ses grappes de grelots.
O féerie et musique ! ô nappes embaumées
Qu'argentent les wilis et les pâles almées !
O temple ! clair séjour que Phébus même élut,
Parnasse ! palais d'or ! grand Opéra, salut !
Le cocher s'est trompé. Nous sommes au Gymnase.
Un peuple de bourgeois, nez rouge et tête rase,
Étale des habits de Quimper-Corentin.
Un notaire ventru saute comme un pantin,
Auprès d'un avoué chauve, une cataracte
D'éloquence ; sa femme est verte et lit *L'Entr'acte*.
Elle arbore de l'or et du strass à foison,
Et renifle, et sa gorge a l'air d'une maison.
Auprès de ce sujet, dont la face verdoie,
S'étalent des cous nus, pelés comme un cou d'oie
Plumée ; et, pêle-mêle, au long de tous ces bancs
Traînent toute l'hermine et tous les vieux turbans
Qui, du Rhin à l'Indus, aient vieilli sur la terre.
J'apprends que l'un des cous est fille du notaire.
O ciel ! voici, parmi ces gens à favoris,
Un vieux monsieur qui porte un habit de Paris.

Il a l'air fort honnête et reste bouche close ;
Adressons-nous à lui pour savoir quelque chose.
C'est une occasion qu'il est bon de saisir.

MOI.

Monsieur, voudriez-vous me faire le plaisir
De me dire quels sont ces cous d'oie et ces hommes
Jaunes, et dans quel lieu de la terre nous sommes ?
Je me suis égaré, cette dame est ma sœur.
Où suis-je ?

LE MONSIEUR, QUI A L'AIR HONNÊTE.

A l'Opéra.

MOI.

Vous êtes un farceur !

LE NOTAIRE VENTRU.

Oui, biche, le rideau que tu vois représente
Le roi Louis quatorze en seize cent soixante-
Douze. Il portait, ainsi que l'histoire en fait foi,
Une perruque avec des rubans. Le Grand Roi,
Entouré des seigneurs qui forment son cortège,
Donne à Lulli, devant sa cour, le privilège
De l'Opéra, qu'avait auparavant l'abbé
Perrin.

UN DES COUS.

Papa, je crois que mon gant est tombé.

LE NOTAIRE VENTRU.

Ça se nettoie avec de la gomme élastique.

L'AVOUÉ.

Oui, madame, j'assigne et voilà ma tactique.

UN AVOCAT.

On l'appelait au Mans maître Pichu minor,
Et moi maître Pichu major.

M. JOSSE.

Le Koh-innor...

UN LAMPISTE A LUNETTES D'OR.

Silence !

LE BATON DU RÉGISSEUR.

Pan ! pan ! pan !

L'AVOUÉ.

Je ne suis pas leur dupe !

SECOND COU.

Maman, ce gros monsieur veut s'asseoir sur ma jupe.

LA DAME VERTE.

Pince-le.

LE NOTAIRE VENTRU.

Je ne sais où sera le nouvel
Opéra. C'est, dit-on, à l'ancien que Louvel...

L'ORCHESTRE.

Tra, la, la, la, la, la ; ta, la, la, lère.

MOI.

Qu'est-ce

Que ce bruit-là, monsieur? qu'a donc la grosse caisse
Contre ces violons enrhumés du cerveau?
Et pourquoi préluder à l'opéra nouveau
Par *J'ai du bon tabac?*

LE MONSIEUR QUI A L'AIR HONNÊTE.

Monsieur, c'est l'ouverture
De Guillaume Tell.

MOI.

Ah!

L'AVOCAT.

Madame, la nature
De la pomme de terre est d'aimer les vallons.
Elle atteint dans le Puy la grosseur des melons.

PREMIER COU.

Mon corset me fait mal.

M. CANAPLE, sur la scène.

« *Il chante et l'Helvétie*
Pleure sa liberté! »

L'AVOCAT.

Que la démocratie
S'organise, on verra tous les partis haineux
Fondre leurs intérêts.

CHŒUR GÉNÉRAL SUR LA SCÈNE.

« *Célébrons les doux nœuds!* »

SECOND COU.

Mon cothurne est cassé.

M. DON JUAN, dans la loge infernale.

Veux-tu nous aimer, Gothe ?
Soupons-nous à l'*Anglais ?*

Mlle GOTHE, sur la scène.

Non, c'est une gargote.

CHŒUR DES SUISSES SUR LA SCÈNE.

« *Courons armer nos bras !* »

UN TRIANGLE ÉGARÉ.

Ktsin !

UNE CLARINETTE RETARDATAIRE.

Trum !

CHŒUR DE FEMMES SUR LA SCÈNE.

« *Toi que l'oiseau*
Ne suivrait pas ! »

L'AVOUÉ.

Monsieur, ma femme est un roseau
Pour la douceur.

UN VIOLON MÉCHANT.

Vzrumz ! vzrumz !

M. ARNOUX, sur le théâtre.

Hou ! hou !

M. OBIN, sur le théâtre.

Tra, tra.

PREMIER COU.

Titine,
Le monsieur met son pied le long de ma bottine.

M. ARNOUX, sur le théâtre.

La hou, la hou, la ha.

M. OBIN, sur le théâtre.

Tra trou, trou tra, trou, trou !

LE NOTAIRE VENTRU.

Monsieur, que pensez-vous du *Genest* de Rotrou ?

CHŒUR DES SUISSES SUR LA SCÈNE.

« *Le glaive arme nos bras !* »

L'AVOUÉ.

Mais ! la pièce est baroque.
Ce n'est plus tout à fait dans les mœurs de l'époque.
Elle aurait eu besoin d'un bon coup de ciseau.

LE NOTAIRE VENTRU.

Hum ! c'est selon.

M. ARNOUX, sur le théâtre.

Hou ! hou !

M. OBIN, sur le théâtre.

Tra ! tra !

CHŒUR DE FEMMES SUR LA SCÈNE.

« *Toi que l'oiseau !*

CHŒUR DE FEMMES SUR LA SCÈNE,

« *Toi qui n'es pas...* »

M. ARNOUX, sur le théâtre.

Hou ! hou !

M. OBIN, sur le théâtre.

Tra ! tra !

LA DAME VERTE.

J'ai chaud aux joues.

LE TRIANGLE ÉGARÉ.

Ktzin !

LA CLARINETTE RETARDATAIRE.

Trum !

LE NOTAIRE VENTRU.

Bibiche, c'est le morceau que tu joues
Sur ton piano.

PREMIER COU.

Ça !

L'AVOUÉ.

J'ai dit à Ducluzeau
Ce que c'est que l'affaire.

M. ARNOUX, sur le théâtre.

Hou ! hou !

CHŒUR DE FEMMES SUR LA SCÈNE.

« *Toi que l'oiseau !*

O ma blonde Evohé, ma muse au chant de cygne,
Regarde ce qu'ils font de ce théâtre insigne.
O pudeur ! autrefois, dans ces décors vivants
Où l'œil voyait courir le souffle ailé des vents,

L'eau coulait en ruisseau dans les conques de marbre,
Et le doigt du zéphyr pliait les feuilles d'arbre.
L'orchestre frémissant envoyait à la fois
Son harmonie à l'air comme une seule voix;
Tout le corps de ballet marchait comme une armée :
Les déesses du chant, troupe jeune et charmée,
Belles comme Ophélie et comme Alaciel,
Avaient dans le gosier tous les oiseaux du ciel;
La danse laissait voir tous les trésors de Flore
Sous les plis des maillots, vermeils comme l'aurore;
C'était la vive Elssler, ce volcan adouci,
Lucile et Carlotta, celle qui marche aussi
Avec ses pieds charmants, armés d'ailes hautaines,
Sur la cime des blés et l'azur des fontaines.
L'audace d'une femme, arrêtant ce concours,
A remis une bande au bas des jupons courts,
Et plongé les ténors au sein de la banlieue.
Cruelle Éris, déesse à chevelure bleue,
Déesse au dard sanglant, déesse au fouet vainqueur,
Change mon encre en fiel; mets autour de mon cœur
L'armure adamantine, et dans mon front évoque,
Mètre de clous armé, l'ïambe d'Archiloque !
L'ïambe est de saison, l'ïambe et sa fureur,
Pour peindre dignement ces spectacles d'horreur
Et les sombres détails de ce cloaque immense.
Vous, mesdames, prenez vos flacons, je commence.
Un fantôme d'Habneck, honteux de son déchet,
Agite tristement un fantôme d'archet;
L'harmonieux vieillard est quinteux et morose :
Il est devenu gai comme Louis Monrose.
Ses violons fameux que l'on voyait, dit-on,
Pleins d'une ardeur si noble, obéir au bâton,
L'archet morne à présent et la corde lâchée,
Semblent se conformer à sa mine fâchée;
Et tout l'orchestre, avec ses cuivres en chaudrons,

Ainsi qu'un vieux banquier poursuivant les tendrons,
Ou qu'un vers enjambant de césure en césure,
Lui-même se poursuit de mesure en mesure.
La musique sauvage et le drôle de cor
Qui guide au premier mai la famille Bouthor;
Chez notre Deburau, les trois vieillards épiques
Qui font grincer des airs pointus comme des piques;
Le concert souterrain des aveugles; enfin
L'antique piano qui grogne à Séraphin
Et l'orchestre des chiens qu'on montre dans les foires,
Auprès de celui-là charment leurs auditoires.
Mais si rempli qu'il soit de grincements de dents,
Quels que soient les canards qui barbotent dedans,
Si féroce qu'il semble à toute oreille tendre,
Il vaut mieux que le chant qu'il empêche d'entendre.
Les choristes, rangés en affreux bataillons,
Marchent *ad libitum* en traînant des haillons;
Les femmes, effrayant le dandy qu'elles visent,
Chantent faux des vers faux; même, elles improvisent!
O ruines! leurs dents croulent comme un vieux mur,
Et ces divinités, toutes d'un âge mûr,
Dont la plus séduisante est horriblement laide,
Font rêver par leurs os aux dagues de Tolède.
Leurs jupons évidés marchent à grands frous-frous,
Et leur visage bleu, percé de mille trous,
S'étale avec orgueil comme une vieille cible.
Les hommes sont plus laids encor, si c'est possible.
Triste fin! si l'on songe, en voyant ces objets,
Que ce chœur endurci vaut les premiers sujets!
Plus de ténors! Leur *si* demande un cataplasme,
Et l'*ut*, le fameux *ut*, tombe dans le marasme.
En vain Pillet tremblant envoya ses zélés
Parcourir l'Italie avec leurs pieds ailés;
En vain ils ont fouillé Rome, ville papale,
Naples, où la princesse à la pâleur fatale

Donne des rendez-vous aux jeunes cavaliers,
Et, courtisane avec des palais en colliers,
Venise, où lord Byron, deux fois vainqueur des ondes,
Poussait son noir coursier le long des vagues blondes,
Et Florence, où l'Arno, parmi ses flots tremblants,
Mêle l'azur du ciel avec les marbres blancs;
Jusqu'au golfe enchanteur qu'un paradis limite,
L'*ut* ne veut plus lutter, le ténor est un mythe.
Seul, ô Duprez ! toujours plus grand, toujours vainqueur,
Toujours lançant au ciel ton chant qui sort du cœur,
Fièrement appuyé sur ta large méthode
Qui reste, comme l'art, au-dessus de la mode,
O Duprez ! ô Robert ! Arnold ! Éléazar !
En voyant les cailloux qu'on met devant ton char,
Et les rivaux honteux que la haine te donne
Lorsque ta voix sublime à la fin t'abandonne,
Toujours maître de toi, tu luttes en héros,
Toujours roi, toujours fort, tandis que tes bourreaux
Inventent vingt ténors devant qui l'on s'incline,
Et qui durent un an, comme la crinoline.
Ah ! du moins nous avons la Danse, un art divin !
Et l'homme le plus fait pour être un écrivain,
Célébrât-il Louis et portât-il perruque,
Fût-il Caton, fût-il Boileau, fût-il eunuque,
Ne pourrait découvrir l'ombre d'un iota
Pour défendre à ses vers d'admirer Carlotta.
Son corps souple et nerveux a de suaves lignes;
Vive comme le vent, douce comme les cygnes,
L'aile d'un jeune oiseau soutient ses pieds charmants,
Ses yeux ont des reflets comme des diamants,
Ses lèvres à l'Éden auraient servi de portes;
Le jardin de Ronsard, de Belleau, de Desportes,
Devant Cypre et Chloris toujours extasiés,
A, pour les embellir, donné tous ses rosiers.
Elle va dans l'azur, laissant flotter ses voiles,

Conduire en souriant la danse des étoiles,
Poursuivre les oiseaux et prendre les rayons ;
Et, par les belles nuits, d'en bas nous la voyons,
Dans les plaines du ciel d'ombre diminuées,
Jouer, entrelacée à ses sœurs les nuées,
Ouvrir son éventail et se mirer dans l'eau.
Qu'auriez-vous pu trouver à redire, ô Boileau !
Une chose bien simple, hélas ! La jalousie
Nous cache tout ce luxe et cette poésie,
De même qu'autrefois, par un crime impuni,
Les mêmes envieux cachaient Taglioni,
Cet autre ange charmant des cieux imaginaires.
Sombre Junon ! Les dieux ont-ils de ces colères ?
Aimez-vous les décors ? On n'en met nulle part.
Les vieux servent toujours, percés de part en part,
Et, par la main du temps noircis comme des forges,
Ils pendent en lambeaux comme de vieilles gorges.
Les arbres sont orange, et dans *Guillaume Tell,*
La montagne est percée à jour comme un tunnel.
Le temple de Robert, ses colonnes en loques,
S'agite aux quatre vents comme des pendeloques,
Et le couvent a l'air de s'être bien battu.
Dans *la Muette* enfin, *mirabile dictu !*
L'éruption se fait avec du papier rouge
Derrière lequel brille un lampion qui bouge.
Le machiniste, un sage, ennemi des succès,
Imite à tour de bras le Théâtre-Français.
Les travestissements, les changements à vue,
Les transformations sont comme une revue
De la garde civique : on les manque toujours.
Les Français, l'Odéon, sont les seules amours
Du machiniste en chef ; il a cette coutume
D'étrangler les acteurs en tirant leur costume.
Quelques-uns sont vivants ; s'ils en ont réchappé,
C'est que le machiniste une fois s'est trompé,

Et rêvait d'*Abufar*, qu'il voit chaque dimanche.
C'est un homme d'esprit qui prendra sa revanche.
Enfin on voit maigrir, comme un corps de ballet,
Des marcheuses, des rats, peuple jeune et fort laid
Qui n'ont jamais dansé qu'à la Grande-Chartreuse,
Et qui, réjouissant de leur maigreur affreuse
Les lions estompés au cosmétique noir,
Prennent des rendez-vous pour le souper du soir.
Nous qui ne sommes pas danseurs, prenons la fuite.
Allons souper aussi, mon cœur, mais tout de suite,
Et tâchons d'oublier en buvant de bons vins,
Cet hospice fameux, rival des Quinze-Vingts

Décembre 1845.

L'AMOUR A PARIS

Fille du grand Daumier ou du sublime Cham,
Toi qui portes du reps et du madapolam,
O Muse de Paris! toi par qui l'on admire
Les peignoirs érudits qui naissent chez Palmyre,
Toi pour qui notre siècle inventa les *corsets*
A la minute, amour du puff et du succès!
Toi qui chez la comtesse et chez la chambrière
Colportes Marivaux retouché par Barrière,
Précieuse Évohé! chante, après Gavarni,
L'amour et la constance en brodequin verni.
Dans ces pays lointains situés à dix lieues,
Où l'Oise dans la plaine épanche ses eaux bleues,
Parmi ces Saharas récemment découverts,
Quand l'indigène ému voit passer dans nos vers
Ces mots déjà caducs : *rat*, *grisette* ou *lorette*,

Il se cabre, on l'entend fredonner : *Turlurette!*
Et, l'œil dans le ciel bleu, ce naturel naïf
Évacue un sonnet imité de Baïf.
Il voit dans le verger qu'il eut en patrimoine
Tourbillonner en chœur les cauchemars d'Antoine;
Le voilà frémissant et rouge comme un coq;
Il rêve, il doute, il songe, et tout son Paul de Kock
Lui revient en mémoire, et, pendant trois semaines,
Fait partir à ses yeux des chandelles romaines
Et dans son cœur troublé met tout en désarroi,
Comme un feu d'artifice à la fête du roi.
La grisette ! Il revoit la petite fenêtre.
Les rayons souriants du jour qui vient de naître,
A leur premier réveil, comme un cadre enchanteur,
Dorent les liserons et les pois de senteur;
Une tête charmante, un ange, une vignette
De ce gai reposoir agace la lorgnette;
En voyant de la rue un rire triomphant
Ouvrir des dents de perle, on dirait qu'un enfant
Ou quelque sylphe, épris de leurs touffes écloses,
A fait choir, en jouant, du lait parmi les roses.
Elle va se lacer en chantant sa chanson,
Lisette ou *L'Andalouse* ou bien *Mimi Pinson,*
Puis tendre son bas blanc sur sa jambe plus blanche ;
Les plis du frais jupon vont embrasser sa hanche
Et cacher cent trésors, et du cachot de grès
La naïade aux yeux bleus glissera sans regrets
Sur sa folle poitrine et sur son col, que baigne
Un doux or délivré des morsures du peigne.
Ce poème fini, dans un grossier réseau
Elle va becqueter son déjeuner d'oiseau,
Puis son ouvrage en main, sur sa chaise de paille,
La folle va laisser, tandis qu'elle travaille,
L'aiguille aux dents d'acier mordre ses petits doigts
Et, comme un frais méandre égaré dans les bois,

Elle entrelacera, modeste poésie,
Les fleurs de son caprice et de sa fantaisie.
C'est ce que l'on appelle une brodeuse. Hélas!
Depuis qu'en ses romans, faits pour le doux Hylas,
Paul de Kock embellit, d'une main paternelle,
Cette fleur d'amourette en soulier de prunelle,
Combien ses frais croquis, plus faux que des jetons,
Ont fait dans notre ciel errer de Phaétons!
La grisette, doux rêve! Elle avait ses apôtres,
Balzac et Gavarni mentaient comme les autres;
Mais un jour, Roqueplan, s'étant mis à l'affût,
Dit un mot de génie, et la *Lorette* fut!
Hurrah! les Aglaé! les Ida, les charmantes,
En avant! Le champagne a baptisé les mantes!
Déchirons nos gants blancs au seuil de l'Opéra!
Après, la Maison-d'Or! Corinne chantera,
Et puis, nous ferons tous, comme c'est nécessaire,
Des mots qui paraîtront demain dans *Le Corsaire!*
Des mots tout neufs, si bien arrachés au trépas
Qu'ils se rendent parfois, mais qu'ils ne meurent pas!
Écoutez Pomaré, reine de la folie,
Qui chante : *Un général de l'armée d'Italie!*
Ah! bravo! c'est épique, on ne peut le nier.
Quel aplomb! je l'avais entendu l'an dernier.
Vive Laïs! Corinthe existe au sein des Gaules!
Ah! nous avons vraiment les femmes les plus drôles
De Paris! Périclès vit chez nous en exil,
Et nous nous amusons beaucoup. Quelle heure est-il?
Évohé! toi qui sais le fond de ces arcanes,
Depuis la Maison-d'Or jusqu'au bureau des cannes,
Toi qui portas naguère avec assez d'ardeur
Le claque enrubanné du fameur débardeur,
Apparais! Montre-nous, ô femme sibylline,
La pâle Vérité nue et sans crinoline,
Et convaincs une fois les faiseurs de journaux

De complicité vile avec les Oudinots.
Descends jusques au fond de ces hontes immenses
Qui sont le paradis des auteurs de romances ;
Dis-nous tous les détours de ces gouffres amers,
Et si la perle en feu rayonne au fond des mers,
Et quels monstres, avec leur cent gueules ouvertes,
Attendent le nageur tombé dans les eaux vertes.
Mène-nous par la main au fond de ces tombeaux !
Montre ces jeunes corps si pâles et si beaux
D'où la beauté s'enfuit, désespérée et lasse !
Fais-nous voir la misère et l'impudeur sans grâce !
Parcours, en exhalant tes regrets superflus,
Ces beaux temples de l'âme où le dieu ne vit plus,
Sans craindre d'y salir ta cheville nacrée.
Tu peux entrer partout, car la Muse est sacrée.
Mais du moins, Évohé, si la jeune Laïs,
Avec ses cheveux d'or, blonds comme le maïs,
N'enchaîne déjà plus son amant Diogène ;
Dans ces murs, d'où s'enfuit l'esprit avec la gêne,
Si leur Alcibiade et leur sage Phryné
Abandonnent déjà ce siècle nouveau-né,
Si dans notre Paris Athènes est bien morte,
Dans les salons dorés où se tient à la porte
La noble Courtoisie, il est plus d'un grand nom
Qui dérobe la grâce et l'esprit de Ninon.
Là, l'amour est un art comme la poésie :
Le Caprice aux yeux verts, la rose Fantaisie
Poussent la blanche nef que guident sur son lac
Anacréon, Ovide et le divin Balzac,
Et mènent sur ces flots où le doux zéphyr passe,
La Volupté plus belle encore que la Grâce !
O doux mensonge ! Avec tes ongles déjà longs,
Tâche d'égratigner la porte des salons,
Et peins-nous, s'il se peut, en paroles courtoises,
Les amours de duchesse et les amours bourgeoises !

Dis l'enfant Chérubin tenant sur ses genoux
Sa marraine aujourd'hui moins sévère; dis-nous
La nouvelle Phryné, lascive et dédaigneuse,
Instruisant les d'Espard après les Maufrigneuse;
Dis-nous les nobles seins que froissent les talons
Des superbes chasseurs choisis pour étalons:
Et comment Messaline encore extasiée,
Au matin rentre lasse et non rassasiée,
Pâle, essoufflée, en eau, suivant l'ombre du mur,
Tandis que son époux, orateur déjà mûr,
Dans son boudoir de pair désinfecté par l'ambre,
Interpelle un miroir en attendant la Chambre!
Ah! posons nos deux mains sur notre cœur sanglant!
Ce n'est pas sans gémir qu'on cherche, en se troublant,
Quelle plaie ouvre encor, dans l'éternelle Troie
L'implacable Cypris attachée à sa proie!
Quand il parle d'amour sans pleurer et crier,
Le plus heureux de nous, quel que soit le laurier
Ou le myrte charmant dont sa tête se ceigne,
Sent grincer à son flanc la blessure qui saigne,
Et se plaindre et frémir avec un ris moqueur,
L'ouragan du passé dans les flots de son cœur!

Février 1846.

UNE VIEILLE LUNE

MOI.

Chère infidèle! eh bien, qu'êtes-vous devenue?
Depuis quinze grands jours vous n'êtes pas venue!
Chaque nuit, à l'abri du rideau de satin,
Ma bougie en pleurant brûle jusqu'au matin;

Je m'endors sans tenir votre main adorée,
Et lorsque vient l'Aurore en voiture dorée,
Je cherche vainement dans les plis des coussins
Les deux nids parfumés où s'endorment vos seins,
Comme de doux oiseaux sur le marbre des tombes.
Qu'en faisiez-vous là-bas de ces blanches colombes?
Et tu ne m'aimes plus.

ÉVOHÉ.

Je vous aime toujours.

MOI.

Un corset un peu juste, une étroite chaussure
Ont-ils égratigné d'une rose blessure
Tes beaux pieds frissonnants comme des lys pâlis?
Un drap trop dur, froissé par tes ongles polis,
A-t-il enfin meurtri, dans ses neiges tramées,
Ces bijoux rougissants, pareils à des camées?
As-tu brisé ta lyre en chantant *Krudoudju?*
Ou bien, dans ces doux vers que l'on aimait déjà,
Ta soubrette Cypris a-t-elle, d'aventure,
En te frisant le soir plié ta chevelure?
As-tu perdu ta voix et ton gazouillement?

ÉVOHÉ.

Je suis harmonieuse et belle, ô mon amant!
Le drap tissu de neige et la chaussure noire
N'a pas mordu mes pieds ni mes ongles d'ivoire;
Ma soubrette Cypris, qui m'aime quand je veux,
N'a pas coupé nos vers pour plier mes cheveux;
On admire toujours les cent perles féeriques
Et les purs diamants de mes écrins lyriques :
Les Éros voletants me servent d'échansons,
Et ma lyre d'argent est pleine de chansons.

MOI.

Pourquoi donc as-tu fui la guerre, qui s'aggrave?
On reprend *Abufar* et *Lucrèce,* on te brave!
Pends-toi, grillon! *Lucrèce,* enfin deux *Abufar*:
Et ce Bache espagnol ivre de nénuphar,
Damon, ce grand auteur dont la muse civile
Enchanta si longtemps et Lecourt et Clairville,
Est photographié pour ses talents divers.
Le Tarn au loin gémit et demande tes vers.

ÉVOHÉ.

N'as-tu donc point appris la fameuse nouvelle
Que l'aveugle Déesse, en enflant sa grande aile,
Emporte aux quatre coins de l'univers connu?

MOI.

Non.

ÉVOHÉ.

Tremblez, terre et cieux! Le maître est revenu.
Némésis-Astronome assemble ses vieux braves,
Barberousse s'abat au milieu des burgraves,
Barthélemy rayonne, allumant son fanal,
Cloué, dernier pamphlet, à son dernier journal!
Sa Muse a, réveillant la satire latine,
Comme un Titan vaincu foudroyé Lamartine;
Pareille aux grands parleurs d'Homère et de Hugo,
Des rocs du feuilleton, la dure virago
Sur ce cygne plus doux que les cygnes d'Athènes
Fait couler à grand bruit ces paroles hautaines :
« Rimeur, que viens-tu faire au milieu du forum?
Cet acte audacieux blesse le décorum.
Reste avec tes pareils! Les gens de ta séquelle
Ne sont bons qu'à rimer une ode, telle quelle!
Tu chantes l'avenir! le présent est meilleur.

Ce qui te convenait, ô divin rimailleur,
C'était, ambitieux du laurier de Pindare,
D'aller au mont Horeb pincer de la guitare
Pour ton roi légitime, ou plutôt d'arranger
Des vers de confiseur au *Fidèle-Berger*.
Mais ta loi sociale est une rocambole,
Et Fourier n'est qu'un âne à côté de Chambolle.
Tombe ! et, le front meurtri par mon divin talon,
Souviens-toi désormais d'admirer Odilon. »
Ainsi par ses gros vers, Némésis-Astronome,
Du poëte sacré, déjà plus grand qu'un homme,
A brisé fièrement les efforts superflus.

MOI.

Tiens ! je n'en savais rien.

ÉVOHÉ.

Lamartine non plus.
Bois, ô mon jeune amant ! les larmes que je pleure,
Si Némésis renaît, il faut donc que je meure ?

MOI.

Ta lèvre a le parfum du rosier d'Orient
Où l'Aurore a caché ses perles en riant ;
Cette bouche folâtre est pleine de féeries,
Et, comme un voyageur dans des plaines fleuries,
Mon cœur s'est égaré parmi ses purs contours.

ÉVOHÉ.

Si je chantais encor, m'aimeriez-vous toujours ?

MOI.

Eh ! que nous fait à nous Némésis-Astronome ?
Nous, et Barthélemy que le siècle renomme,
Nous avons deux tréteaux dressés sous le ciel bleu,

Deux magasins d'esprit : le sien ressemble à feu
Le Théâtre-Français; une loque de toile
Y représente Rome ou bien l'Arc-de-l'Étoile,
Au choix. Sur le devant, de lourds alexandrins,
Portant tout le harnois classique sur les reins,
Casaques abricot, casques de tragédie,
Déclament, et s'en vont quand on les congédie :
Ce genre sérieux n'a pas un grand succès;
On y bâille parfois, mais c'est l'esprit français;
Cela craque partout, mais c'est la bonne école,
Et cela tient toujours avec un peu de colle.
Si quelque spectateur pourtant semble fâché,
On lui répond : Voltaire! et le mot est lâché.
Mais nous, nous travaillons pour un public folâtre
En haillons! En plein vent! Nous sommes le théâtre
A quatre sous, un bouge. Aux regards des *titis*
Nous offrons éléphants, diables et ouistitis :
Dans notre drame bleu, la svelte Colombine
A cent mille oripeaux pour cacher sa débine.
Ses paillettes d'argent et son vieux casaquin
Ebloussent encor ce filou d'Arlequin;
On y mord, et parfois la gorge peu sévère
Sort de la robe, et luit sous les colliers de verre.
Sur ce petit théâtre où le bon goût n'est pas,
L'invincible Pierrot se démène à grands pas;
Et quand le vieux Cassandre y passe à l'étourdie,
Au lieu de feindre un peu, comme la Tragédie,
De percer d'un poignard ce farouche barbon,
Il lui donne des coups de trique, pour de bon!
Sur cette heureuse scène, on voit le saut de carpe
Après le saut du sourd; et Rose, sans écharpe,
S'y montre à ce public trois fois intelligent,
Faisant la crapaudine au fond d'un plat d'argent.
La fée Azur, tenant le diable par les cornes,
Y court dans son char d'or attelé de licornes;

L'ange y dévore en scène un cervelas; des feux
De Bengale, des feux charmants, roses et bleus,
Embrasent de rayons cette aimable folie,
Et l'on y voit passer Rosalinde et Célie!

ÉVOHÉ.

Eh bien! donc, à vos rangs, Guignols et Bilboquets!
Ouvrons la grande porte! allumons les quinquets!
Mets ton collier de strass, reine de Trébizonde!
Entrez, entrez, messieurs! Entrez! suivez le monde!
Hurrah, la grosse caisse, en avant! Patapoum!
Zizi, boumboum! Zizi, boumboum! Zizi, boumboum!
Venez voir COLOMBINE ET LE GÉNIE, ou L'HYDRE
EN MAL D'ENFANT! Orgeat, de la bière, du cidre!

Janvier 1864.

LES FOLIES NOUVELLES

PRÉFACE

Élite du monde élégant,
Qui fuis le boulevard de Gand,
O troupe élue,
Pour nous suivre sur ce tréteau
Où plane l'esprit de Wateau,
Je te salue !

Te voilà ! Nous pouvons encor
Te dévider tout le fil d'or
De la bobine !
En un rêve matériel,
Nous te montrerons Ariel
Et Colombine.

Dans notre parc aérien
S'agite un monde qui n'a rien
Su de morose :
Bouffons que l'Amour, pour son jeu,
Vêtit de satin rayé, feu,
Bleu-ciel et rose !

Notre poème fanfaron
Qui dans le pays d'Obéron
Toujours s'égare,

N'est pas plus compliqué vraiment
Que ce que l'on songe en fumant
Un bon cigare.

Tu jugeras notre savoir
Tout à l'heure, quand tu vas voir
La pantomime.
Je suis sûr que l'Eldorado
Où te conduira Durandeau
Sera sublime.

Car notre Thalie aux yeux verts,
Qui ne se donne pas des airs
De pédagogue,
A tout Golconde en ses écrins :
Seulement, cher public, je crains
Pour son prologue !

Oui ! moi qui rêve sous les cieux,
Je fus sans doute audacieux
En mon délire,
D'oser dire à l'ami Pierrot :
Tu seras valet de Marot,
Porte ma lyre !

Mais, excusant ma privauté,
N'ai-je pas là, pour le côté
Métaphysique,
Paul, que Molière eût observé ?
Puis voici Kelm, et puis Hervé
Fait la musique !

Berthe, Lebreton, Mélina,
Avec Suzanne Senn, qui n'a
Rien de terrestre,

Dansent au fond de mon jardin
Parmi les fleurs, et Bernardin
Conduit l'orchestre !

Écoute Louisa Melvil !
N'est-ce pas un ange en exil
Que l'on devine
Sous les plis du crêpe flottant,
Lorsqu'elle chante et qu'on entend
Sa voix divine ?

Ravit-elle pas, front vermeil,
Avec ses cheveux de soleil
Lissés en onde,
Le paysage triomphant,
Belle comme Diane enfant,
Et blanche ! et blonde !

Pour ces accords et pour ces voix,
Pour ces fillettes que tu vois,
Foule choisie,
Briller en leur verte saveur,
Daigne accueillir avec faveur
Ma poésie !

Car, sinon mes vers, peu vantés !
Du moins tous ces fronts inventés
Pour qu'Avril naisse,
Comme en un miroir vif et clair,
Te feront entrevoir l'éclair
De la jeunesse !

Octobre 1854.

La scène est au petit spectacle de mon ami Pierrot, 41, boulevard du Temple, le samedi 21 octobre 1854, jour de l'ouverture. Le théâtre représente un décor : un jardin de Wateau, peint par Cambon. Au lever du rideau, la scène est vide. On entend dans la coulisse le bruit d'un corps qui tombe par terre, puis des cris de détresse. Arrive un homme chiffonné, aveuglé, couvert de plâtre, avec un chapeau bossué : c'est le Bourgeois.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN BOURGEOIS.

Au meurtre ! épargnez un bourgeois !

Voyant que personne ne le poursuit, il se rassure un peu, se tâte, examine ses vêtements d'un air piteux, et continue.

J'ai donné contre
Un mur, et j'ai cassé le verre de ma montre !
Mon chapeau défoncé s'est tout aplati sur
Ma tête. C'en est fait, je suis mort, a coup sûr !
Non, je ne suis pas mort, mais je suis plein de plâtre.
Où suis-je ? C'est l'enfer, ou bien c'est un théâtre !
Oui, voilà des décors. Que c'est vilain de près !
Un ancien a raison de dire en mots exprès
Que, même à soixante ans, un homme n'est pas sage

Au public, confidentiellement.

Je crois sans plus d'affaire enfiler un passage,
(Je venais de dîner au prochain restaurant ;)
J'entre, je m'aplatis le nez contre un torrent !
Je crève une forêt, et ma jambe, qu'attrape
Un câble, s'engloutit dans le trou d'une trappe !
Mon père l'exprimait judicieusement :

« Quoiqu'on y voie, avec leur sourire charmant,
Des femmes aux regards célestes, aux cous lisses,
On ne se saurait trop méfier des coulisses :
On peut trop aisément s'y faire estropier ! »

Apercevant la salle.

Mais je n'avais pas vu cela ! Sac à papier !
Le bel endroit ! Quelle est cette superbe salle ?
Quel luxe ! Ma suprise est vraiment colossale !
Je ne reconnais rien du tout ; pourtant je sais
Qu'ici je ne suis pas au Théâtre-Français !
S'il passait dans ces lieux, où le hasard m'amène,

En Prudhomme.

Quelque acteur, un suppôt de l'art de Melpomène,
Je saurais si ces murs, qui n'ont rien de mesquin,
Abritent le cothurne ou bien le brodequin !
Et je lui parlerais sans terreur, d'un ton mâle.

Apercevant Pierrot qui paraît au fond.

Justement, j'en vois un qui vient. Comme il est pâle !
On dirait un malade, avec son blanc sarrot !

SCÈNE II.

LE BOURGEOIS, PIERROT.

LE BOURGEOIS, à Pierrot, qui s'est avancé, avec intérêt.

Monsieur est souffrant ?

Pierrot exprime que non.

Non ! tant mieux.

Pierrot montre au bourgeois un écriteau avec ces mots :
JE SUIS PIERROT.

LE BOURGEOIS, lisant l'écriteau.

« Je suis Pierrot! »

Avec admiration.

Il est Pierrot! Dieux! c'est ici que Pierrot loge!
Il est Pierrot!

A Pierrot.

Monsieur, cela fait votre éloge.

MONSIEUR, mime Pierrot, VOUS ÊTES TROP BON, ET VOUS ÊTES MÊME JOLI, POUR UN BIBBE ACCABLÉ DE CADUCITÉ.

Vous dites que je suis joli pour un barbon,
Et que je suis trop bon! Je ne suis pas trop bon,
Car votre accueil m'enchante, et, depuis ma naissance,
Je désirais l'honneur de votre connaissance!

Pierrot s'incline et exprime qu'il est flatté de ce compliment.

Et... vous ne parlez pas?

Pierrot fait signe que non.

Non? les gens bienséants
Parlent fort peu!

Changeant la conversation.

Quelle est la Muse de céans?

Pierrot exprime que c'est la Folie.

La Folie? Ah! vraiment! Votre salle est divine!
Son aspect est gai comme un pinson!

Pierrot exprime qu'elle dépasse toutes les merveilles du monde, et que Louis XIV lui-même, bien qu'il ressemblât au Soleil, n'en avait pas de plus splendide.

Je devine.
Vous me dites que, même au temps du roi Louis,
Rien d'aussi magnifique aux regards éblouis
Ne parut!

Pierrot exprime qu'il a fallu dépenser des capitaux considérables pour arriver à construire un pareil édifice.

Ah ! fort bien ! Je vous entends. Nous sommes
D'accord. Il a fallu donner de fortes sommes
Pour la faire, éventrer d'énormes galions,
Et mettre des ducats dessus des millions !

Pierrot exprime que c'est bien cela et que le Bourgeois ne se trompe pas.

Quel genre voulez-vous jouer ? La tragédie ?
C'est un genre français, excellent quoi qu'on die !

Pierrot fait la parodie d'un acteur tragique, puis il dit que, malgré toute sa sympathie pour la haute littérature, il ne croit pas devoir s'y consacrer.

Non ! le drame ?

Pierrot fait la parodie d'un acteur de drame. Il se promène à grands pas. O CIEL ! dit-il, où PEUT ÊTRE MA FILLE ! A ce moment le Bourgeois tire sa tabatière pour prendre une prise. Pierrot lui prend sa tabatière. OH ! dit-il, CETTE PETITE CROIX D'OR ! MAIS ALORS TU ES MA FILLE ! JE SUIS TA MÈRE ! C'EST SUPERBE, ajoute Pierrot, MAIS JE NE VEUX PAS DE CELA NON PLUS, JE PRÉFÈRE DES COMÉDIES PLUS GAIES.

Non plus ?

MA FOI NON, dit Pierrot.

Ah ! vous ne voulez pas
Marcher toujours en deux, fendu comme un compas,
Et faire trembler tout, jusques à la Bastille,
Pour crier à la fin : « Ciel ! ma mère ! ma fille ! »

MA FOI NON, dit Pierrot.

Le vaudeville ?

Pierrot en riant fait signe que non.

Non ! vous avez trop d'esprit.

A Pierrot, avec les ménagements qu'on emploie auprès d'une personne à qui l'on veut dire quelque chose de désagréable.

Cher monsieur Pierrot, nul jamais ne vous comprit
Aussi bien que je fais, grâce au style, sublime

Et touchant à la fois, de votre pantomime,
Mais,

Avec hésitation.

quoiqu'elle me rende extrêmement content,
Ne pourrais-je causer avec quelque habitant
De ce petit endroit cher à la fantaisie,
En simple prose, ou même en simple poésie?

AH! dit Pierrot, C'EST TRÈS-FACILE, J'AI VOTRE AFFAIRE. Il va à une coulisse et semble appeler familièrement quelqu'un. Aussitôt paraît le Lutin des Folies-Nouvelles, cheveux au vent couleur d'or, regard et sourire extasiés, personnification de ce qu'ont de plus adorable le Caprice et la Fantaisie.

LE BOURGEOIS, apercevant le Lutin.

Mais quel est cet éclair en habit de gala?
Comme je clôrais bien avec ce démon-là
Le chapitre éternel de mes mélancolies!
Oui, qu'est-il?

SCÈNE III.

LE BOURGEOIS, PIERROT, LE LUTIN.

LE LUTIN.

Moi? Je suis le Lutin des Folies
Nouvelles! me voilà! tâchons de vivre encor!
Voyez mes grands cheveux faits de lumière et d'or!
Et mes yeux! des tisons d'enfer! Voyez mes lèvres
Où l'amour et la lyre ont mis toutes leurs fièvres!
Mes joyaux! mes habits où ruissellent des fleurs!
Pleurez-vous, cher monsieur? Je viens sécher les pleurs!
Écoutez mes chansons de danseuse bohème!
Et surtout, aimez-moi d'abord : je veux qu'on m'aime!
Laissez-moi folâtrer, bacchante, avec mes sœurs,

Et je vous verserai ce vin, cher aux penseurs
Saintement couronnés de raisins et de lierre,
Dont s'enivrait Lesage et que goûtait Molière !

C'EST UNE IDÉE, dit Pierrot. Et il va chercher au fond du théâtre une table sur laquelle sont placés un broc et des verres.

LE BOURGEOIS.

Buvons-en ! buvons-en beaucoup !

LE LUTIN, élevant son verre plein de vin.

A ta santé,
O Bourgeois, cher public, d'un sourire enchanté !
Toi qui de me comprendre es encore seul digne !
Toi qui rêves, poëte, accoudé sous ma vigne !
Préfère mes rosiers à la blancheur des lys !
J'ai réjoui ton père et je berce ton fils !
Aime-moi chancelante, et pourtant sérieuse !
Je suis la Farce antique, immortelle et joyeuse !
Et tous mes serviteurs furent tes échansons.
Trinquons ! Au vin de France !

LE BOURGEOIS.

Au franc rire !

LE LUTIN.

Aux chansons !

Elle chante, en tendant son verre à Pierrot qui lui verse du vin.

Chanson.

I

Au fond du vin se cache une âme !
Pierrot, dans le cristal vermeil
Verse-moi la liqueur de flamme :
C'est le printemps, c'est le soleil !

Elle enivre notre souffrance
Sur cette terre où nous passons !
Amis ! vivent les vins de France
Et le délire des chansons !

II

Avec leur parure choisie,
Avec leurs beaux fronts empourprés,
La Musique et la Poésie
Sortiront de ces flots sacrés.
La Joie et la blonde Espérance
Les versent à leurs nourrissons !
Amis ! vivent les vins de France
Et le délire des chansons !

Après le premier couplet, le Bourgeois transporté a tendu son verre à Pierrot, mais celui-ci, trop occupé à écouter, a oublié d'y rien verser. Apres le secoud couplet, le Bourgeois tend encore son verre. Cette fois Pierrot le remplit de vin avec empressement; mais, dans son enthousiasme, il le vide lui-même, au grand désappointement du Bourgeois.

LE BOURGEOIS, au Lutin.

Lutin, je vous adore !

A Pierrot.

Allons, je suis fou d'elle !

Cherchant à rassembler ses souvenirs, au Lutin.

Pourtant si ma mémoire est encore fidèle,
Vous n'aviez pas jadis cet habit provoquant !
Je vous voyais, c'était... non, je ne sais plus quand,
Dans de grands corridors, mais longs de plusieurs aunes !
Votre robe était verte, avec des rubans jaunes !
Et puis vos matelas n'étaient pas bien cardés !

LE LUTIN, souriant.

Ah ! ma mère ! la salle ancienne ! Regardez.

On voit entrer une grande femme, dont le costume de Folie, vert et jaune, rappelle l'ancienne décoration des Folies Concertantes.

SCÈNE IV.

LE BOURGEOIS, PIERROT, LE LUTIN, L'ANCIENNE SALLE.

Chanson.

I

L'ANCIENNE SALLE.

Non, messieurs, sur ma parole,
Je n'étais pas belle, mais
Aussi comme j'étais folle !
Le jupon troussé, j'aimais
Le rire et la gaudriole !
Je chantais Sancho-Pança ;

LE BOURGEOIS.

Oui, je me souviens de ça !

L'ANCIENNE SALLE.

Avec une gaîté rare
Alors je vous amusais,
Puis je grattais ma guitare
Et je disais... je disais...
Digue, digue, don.

Refrain dont l'acteur Kelm a le secret.

II

L'ANCIENNE SALLE.

J'avais encor la voix nette,
Les yeux d'étincelles pleins ;
Et je jetais ma cornette

Par-dessus tous les moulins,
Et jamais marionnette
Plus haut ne se trémoussa!

LE BOURGEOIS.

Oui, je me souviens de ça!

L'ANCIENNE SALLE.

Avec une gaîté rare
Alors je vous amusais,
Puis je grattais ma guitare,
Et je disais... je disais :
Digue, digue, don.

Refrain de Kelm.

LE LUTIN, au Bourgeois.

Eh bien, que dites-vous de sa voix?

LE BOURGEOIS.

Fort touchante.
Pour moi, sac à papier! j'aime ce qu'elle chante!
Oui, cette ancienne salle a vraiment l'air ouvert!
Mais, ma foi! son costume est trop jaune et trop vert!

Avec galanterie au Lutin.

Quoiqu'elle vaille moins que ce qu'elle dérobe,
Mon cher petit démon, j'aime mieux votre robe!

LE LUTIN, montrant l'Ancienne Salle.

Eh! qu'importe! elle a su venir au bon moment!
Mais je parais, et d'elle il reste seulement,
Voyez! cet art bouffon qui fit sa jeune gloire!

Sur le mot VOYEZ, un changement de costume s'exécute à vue. Le personnage représentant l'ancienne salle des Folies Concertantes disparaît, et laisse voir à sa place un comédien vêtu d'un splendide costume bouffon.

LE COMÉDIEN BOUFFON.

Oui, c'est moi, me voilà! Vous savez mon histoire.
Je naquis près des Dieux antiques, mes voisins,
Sur un lourd chariot couronné de raisins!
Puis, sur tous les tréteaux et sur toutes les planches
J'ai fustigé le vent de mon rire aux dents blanches!
En lançant, comme dit Hamlet: « des mots, des mots! »
J'ai distrait quelquefois le passant de ses maux!
Polichinelle et clown, j'ai su, qu'on s'en souvienne,
Joindre à l'humour anglais la verve italienne!
J'aurai fini ma tâche et rempli mon devoir,
Si vous voulez aussi vous égayer à voir,
Au bruit de la crécelle et du tambour de basque,
Frissonner ma crinière et grimacer mon masque!
Cherchez-vous la maison de Scapin? c'est ici!
Et les enfants seront les bienvenus aussi!
O gaieté! dans ce temple heureux où tu t'installes,
Nous avons peint des fleurs et rembourré des stalles!

Au public, avec conviction.

Messieurs, sur ces dossiers vraiment miraculeux,
Vous pourrez à loisir rêver des pays bleus!
Ces frêles ornements, ces riches arabesques,
Où court la fantaisie en dessins pittoresques,
Trahissent le cachet de leur peintre, qu'en bon
Français il faut nommer...

LE BOURGEOIS.

Il faut nommer...

LE COMÉDIEN BOUFFON.

Cambon!
Craignez-vous que jamais le bon goût ne rature
Ces chefs-d'œuvre?

LE BOURGEOIS.

Parlons un peu littérature.

LE COMÉDIEN BOUFFON.

Nos acteurs ?

Chacun des personnages qu'il nomme tour à tour entre en scène à mesure que son nom est prononcé ; puis tous finissent par former un tableau d'un aspect bouffon et poétique.

Ils mettront la critique aux abois.
Quoiqu'ils soient si jolis, ils ne sont pas de bois !
Voyez ! c'est Arlequin avec sa Colombine,
Ce joli couple en qui le poète combine
L'âme avec le bonheur se cherchant tour à tour,
Et l'idéal avide, en quête de l'amour !
Voici Léandre encor, voici Polichinelle,
Un gaillard vicieux comme la Tour de Nesle !
Et le plus grand de tous, calme comme un Romain,
Le plus spirituel, le plus vraiment humain,
Formidable, et toujours plus grand que sa fortune,
Mon cher ami Pierrot, le cousin de la lune !
Isabelle ! oiseau bleu qui chante en sa prison !
Et Cassandre tremblant, sot comme la raison !

LE BOURGEOIS.

Et que racontent-ils ?

LE LUTIN.

Une histoire profonde,
Toujours vieille et toujours jeune, comme le monde !
Colombine, cet ange au souple casaquin,
A laissé ramasser son cœur par Arlequin,
Un don Juan de hasard, qui, gracieux et leste,
Fait chatoyer sur lui tout l'arc-en-ciel céleste !
Restez, dit la Raison ; fuyez, leur dit l'Amour !

Par les champs d'épis mûrs, baignés des feux du jour,
Par les noires forêts, par l'azur des grands fleuves,
Ils vont! Mais soutenus dans toutes ces épreuves,
Le feuillage s'éclaire au bruit de leurs chansons;
Un repas sort pour eux du milieu des buissons;
Sur leurs pas, que dans l'air suivent des harmonies,
Des barques et des chars, poussés par les génies,
Leur offrent un abri sous des voiles flottants,
Et tout leur réussit, parce qu'ils ont vingt ans!

Chanson.

I

Ce roman-là, c'est la vie!
Que, sous le manteau des bois,
L'âme et la lèvre ravie
Vont épeler à la fois!
Dans leur humeur vagabonde,
Barbe grise et tête blonde
Le poursuivent tour à tour!
Il n'est qu'une histoire au monde,
C'est l'histoire de l'amour.

II

Beau pays de la féerie,
Que nul encor n'a trouvé,
Doux Éden, terre fleurie,
Au moins nous t'avons rêvé!
O mes sœurs, ô filles d'Ève,
Lorsqu'en mai frémit la sève,
Quant le ciel sourit au jour,
Pour nous il n'est qu'un beau rêve,
C'est le rêve de l'amour!

III

L'un sur sa lyre d'ivoire,
Sous les feux de l'Orient,
Dit en vers sacrés la gloire
Et son laurier verdoyant.
Sous la pourpre ou la dentelle,
L'autre chante, ô Praxitèle,
Ta déesse au fier contour;
Mais la chanson immortelle
C'est la chanson de l'amour.

LE BOURGEOIS.

C'est parfait!

LE COMÉDIEN BOUFFON.

Cependant Cassandre avec Léandre
Les poursuivent. Mais quoi! le beau-père et le gendre
Se déchirent la jambe à tous les traquenards!
Tantôt on les fusille ainsi que des renards :
Ils se battent entre eux. L'un crie : On m'assassine!
Pour l'autre, le bon vin se change en médecine.
Cent mille soufflets, l'un sur l'autre copiés,
Alternent sans relâche avec les coups de pieds.
Veulent-ils lire? on voit se hausser la chandelle,
Qui revient, si plus tard on n'a plus besoin d'elle.
Et, tandis que Léandre a gâté son pourpoint,
Et que le vieux barbon, toujours plus mal en point,
Est rossé par le diable et par son domestique,
Les amoureux, ravis au pays fantastique,
S'enivrent dans les bois des senteurs du printemps,
Et tout leur réussit, parce qu'ils ont vingt ans!

LE LUTIN.

Grâce à la Fée, un jour, après tous ces longs jeûnes,
Les voilà mariés ! ils sont beaux, ils sont jeunes !
Sous un soleil tournant qui brille à ciel ouvert,
Dans un palais orné de paillon rouge et vert,
On les unit, et l'air, rempli d'apothéoses,
Se teint de fleur de soufre, et d'azur et de roses !

LE COMÉDIEN BOUFFON.

Pendant tout ce temps-là, doux, pensif et railleur,
Dérobant tout, mangeant et buvant du meilleur,
Et ne s'intéressant à rien, comme les sages,
Pierrot s'est promené parmi les paysages,
Sans même seulement vouloir tourner les yeux
Vers la Fée au char d'or, qui s'enfuit dans les cieux !
Paresseux et gourmand, voilà dans quelle étoffe
Le gaillard est taillé !

LE BOURGEOIS.

C'est un grand philosophe !
Et j'aime le roman que vous m'avez conté.

LE COMÉDIEN BOUFFON, au Lutin.

C'est le plus beau de tous, il n'est pas dégoûté !

Au Bourgeois, en lui montrant le groupe des danseuses.

Voulez-vous voir aussi nos nymphes bocagères
Et le cœur bondissant de nos danses légères ?
Vous avouerez qu'auprès de nous Vestris marchait !

Aux danseuses, avec l'intonation consacrée.

Que la fête commence !

Aux musiciens de l'orchestre.

Hé ! messieurs de l'archet !

Ce petit monde-là n'attend qu'une cadence ;

Au bourgeois et au public.

Car pour vous réjouir tout cela chante et danse.
Nous possédons au moins soixante-treize Elssler.

LE BOURGEOIS.

Soixante-treize !

LE COMÉDIEN BOUFFON.

Au moins ! vous les verrez en l'air.

LE BOURGEOIS.

Devant mes yeux charmés quand vont-elles s'ébattre ?

LE COMÉDIEN BOUFFON.

Demain ! En attendant, en voici toujours quatre !

LE BOURGEOIS.

Voyons.

Les danseuses exécutent un pas éblouissant de délire et de « réalisme ».

LE BOURGEOIS, au Comédien bouffon.

Sac à papier ! je crois qu'une Péri,
A vouloir devancer leurs ailes, eût péri !
C'est divin ! fougue ardente et grâcé printanière !

A Pierrot.

Mais que faisiez-vous donc à la saison dernière,
Mon ami ! Tâchiez-vous d'instruire en badinant ?

Pierrot exprime qu'il n'a jamais songé à cela. CE QUE NOUS FAISIONS ? dit-il, NOUS DANSIONS.

LE BOURGEOIS.

J'en suis fort aise ! Eh bien, chantez donc, maintenant !

LE COMÉDIEN BOUFFON.

Demandez, faites-vous servir ! musette ou lyre !
Romance tendre ou bien séguédille en délire !
La ballade allemande ou les airs espagnols,
A votre choix !

Montrant le Lutin.

Voilà le nid des rossignols !

Le Bourgeois emprunte à son tour le langage de la mimique, et exprime que, comme toujours, il sera fort heureux de se contenter avec ce qu'on lui donnera.

Chanson.

LE LUTIN.

C'est ici que l'on oublie
La pâle Mélancolie :
Nous nous appelons Folie,
C'est ici qu'on rit encor !
Accueillez nos babioles,
Laissez nos danses frivoles
Éveiller les chansons folies
Avec leurs clochettes d'or !

LE COMÉDIEN BOUFFON.

Ah ! souriez-nous ! Le cuivre
N'empêchera pas de suivre
Notre chant de bonheur ivre !
Nos habits sont tout luisants ;
Suivant la façon commune,
Nos poètes sans fortune
Rêvent au clair de la lune,
Nos danseuses ont seize ans !

Tous les personnages et funambules forment des groupes autour desquels court une danse ivre de joie. La farce est jouée.

AUTRES GUITARES

L'OMBRE D'ÉRIC.

Si Limayrac devenait fleur,
Il boirait les pleurs de l'Aurore,
Et, penché sur le sein de Flore,
Il renaîtrait à ce doux pleur.
Son faux col serait sa corolle,
Et d'un lys aurait la couleur;
J'en ferais des bouquets à Rolle,
Si Limayrac devenait fleur.

Si Limayrac devenait fleur,
Ducuing pourrait, à la Chaumière,
L'attacher à sa boutonnière
Et s'en faire une croix d'honneur.
Sur les coteaux et dans les landes,
Voltigeant comme un oiseleur,
Buloz en ferait des guirlandes,
Si Limayrac devenait fleur.

Si Limayrac devenait fleur,
J'en ornerais, près d'une haie,
La houlette d'Arsène Houssaye :
Je l'arracherais sans douleur.
A côté d'une cucurbite,
Il sourirait, en sa pâleur,
A l'éditeur Jules Labitte,
Si Limayrac devenait fleur.

Si Limayrac devenait fleur,
Je le mettrais dedans un vase,
Et quelquefois avec extase
Je l'aplatirais sur mon cœur.
Séduit par son pistil attique,
Peut-être un jeune parfumeur
Nous en ferait de l'huile antique,
Si Limayrac devenait fleur.

Hélas ! Limayrac n'est pas fleur,
Et ne peut de parfums de menthe
Enivrer un corset d'amante
Ni l'habit noir d'un enjôleur.
Quoique sa voix, flûte en démence,
Ait charmé le merle siffleur,
Jetons au feu cette romance,
Hélas ! Limayrac n'est pas fleur !

Novembre 1845.

LE MIRECOURT

Un jour Dumas passait : les divers gens de lettres
Devant son gousset plein s'inclinaient à deux mètres,
En murmurant : « Ils sont trop verts ! »
Un Mirecourt soudain, fait comme un vilain masque,
Fendit la foule, prit son twine par la basque,
Et lui fit ce discours en vers :

« Alexandre Dumas, compresse de la presse,
Emplâtre qui toujours guéris cette Lucrèce,
Moxa qu'elle se met partout,
Écoute-moi, pacha de ces Maquets sans nombre,
Ombre de Scudéry, qui de Gigogne est l'ombre,
Tu n'es qu'un Pitre et qu'un Berthoud !

Tu gâtes le papier de quatre Lamartines.
Comme un Augu trop plein tu répands tes tartines
Sur Carpentras et Draguignan ;
Ta machine à vapeur fait marcher trois cents plumes,
Et tu fais un gâchis en trente-deux volumes
Des mémoires de d'Artagnan.

Mais ton jour vient, Il faut dans *Le Siècle* qui tombe
Que le premier-Paris sous lui creuse ta tombe !
Dieu te garde un carcan de bois
Dans *La Démocratie,* un journal de dentiste,
Dans les entre-filets du *Globe,* et dans *L'Artiste,*
Feuille qui paraît quelquefois !

Porcher te dira : Baste ! en des recueils intimes,
Tes vieux ours écriront les noms de tes victimes ;
Tu les entendras te crier :
Mort et damnation ! et te traiter de cancre,
Tous ces fœtus caducs, ces vieux ours teints de l'encre
Qui n'est plus dans ton encrier !

Cela doit t'arriver, Yacoub, sans que Chambolle,
Solar ni Girardin te soldent une obole
Sur le dernier trimestre échu ;
Lors même que Dumas, ainsi qu'Abdolonyme,
Vieux et plantant ses choux, prendrait le pseudonyme
D'Almanzor ou de Barbanchu ! »

Dumas avait un jonc en bois de sycomore,
Et ce poing de Titan qui sur la tête more
Fait cinq cent vingt pour son écot :
Docile au Mirecourt, il lui laissa tout dire,
Pencha son front rêveur, puis avec un sourire
Fit : « As-tu déjeuné, Jacquot ? »

Octobre 1846.

V.... LE BAIGNEUR

V.... tout plein d'insolence,
Se balance,
Aussi ventru qu'un tonneau.
Au-dessus d'un bain de siège,
O Barège,
Plein jusqu'au bord de ton eau!

Et comme Io, pâle et nue
Sous la nue,
Fuyait un époux vanté,
Le flot réfléchit sa face,
Puis l'efface
Et recule, épouvanté.

Chaque fois que la courroie,
Qui poudroie,
Passe à fleur d'eau dans son vol,
On voit de l'eau qui l'évite
Sortir vite
Son pied bot et son faux col.

Reste ici caché, demeure!
Dans une heure,
Comme le chasseur cornu
En écartant la liane
Vit Diane,
Tu verras V.... tout nu!

On voit tout ce que calfate
La cravate,
Et son regard libertin

Appelle comme remède
A son aide
Héloïse Florentin!

Mais un songe le visite!
Il hésite
A finir ses doux ébats;
Toujours V.... se balance
En silence,
Et va murmurant tout bas :

« Ah! si j'étais en décembre
A la chambre,
Je grandirais d'un bon tiers,
Et je pourrais de mon ombre
Faire nombre
A côté de monsieur Thiers!

Je pourrais sur mon pupitre
Faire, en pitre,
Le bruit traditionnel,
Et, commençant une autre ère,
Ne plus traire
Le Constitutionnel!

A mes festins que le Scythe
Même cite,
On boirait de l'hypocras!
J'obtiendrais des croix valaques
Et des plaques :
Je les ferais faire en strass! »

Plus brillant qu'une cymbale,
Tel *s'emballe*
Et se voit légitérant

Ce matassin crucifère
Qui sut faire
Éclore *Le Juif errant!*

Et cependant des coulisses
Ses complices
Vont tous prenant le chemin.
Voici leur troupe frivole,
Qui s'envole,
Cigare aux dents, stick en main!

En passant chacun s'étonne
Et chantonne,
Et lui dit sur l'air du *Tra* :
« Oh! la vilaine chenille
Qui s'habille
Si tard un soir d'Opéra! »

Avril 1846.

LA TRISTESSE D'OSCAR

Jadis le bel Oscar, ce rival de Lauzun,
Du temps que son habit vert pomme était dans un
État difficile à décrire,
Et qu'enfin ses souliers, vainqueurs du pantalon,
Laissant à chaque pas des morceaux de talon,
Poussaient de grands éclats de rire;

Du temps que son coachman, pâle comme un navet,
Se recourbait en plis tortueux, et n'avait
Plus de collet d'aucune sorte,
Aucun collet, pas même un collet... *né Révoil*,
Et que son vieux chapeau, tout dépourvu de poil,
Prenait des tons de colle-forte;

O misère! du temps que, tournant au lasting,
Son pantalon, pareil aux tableaux de Drolling,
Avait ce vernis dont tu lustres
Le gilet fabuleux de Fontbonne et son frac,
Le bel Oscar disait à Paulin Limayrac,
Publiciste âgé de deux lustres :

« Dieu! que ne suis-je assis dans le Palais-Bourbon!
Quand pourrai-je appeler Ledru-Rollin : Mon bon!
Et dire en voyant Buloz : Qu'est-ce?
Et puis n'entendre plus dans quelque affreux recoin
Ce monstre me crier : Tu n'iras pas plus loin!
Quand je veux passer à la caisse.

Paulin! si je payais le cens, ah! tu le sens,
Je connaîtrais aussi ces billets de cinq cents
Qui sont les pommes de nos Ève,
J'aurais le rameau d'or qui dompte les tailleurs,
Et je verrais enfin des chemises ailleurs
Que parmi l'azur de mes rêves!

Oui! je ferais remettre un verre à mon lorgnon!
Paulin, j'échangerais ma *panne* et mon guignon
Contre l'aisance fantastique
Du baron de Rothschild, et, gagnant à ce troc,
Je peignerais alors mes moustaches en croc
Et j'y mettrais du cosmétique!

Je dînerais chez Douix! J'aurais des gants serins
Pour *poser* au balcon des théâtres forains,
Et, profitant de son extase,
J'abreuverais de luxe et de verres de rhum
Une divinité, reine des *Délass.-Com,*
De Montmartre ou du *Petit-Laze!* »

Ainsi parlait Oscar, l'âme et les sens aigris,
Du temps qu'il arborait ces vastes chapeaux gris
Empruntés à d'anciens fumistes,
Et que, plein d'amertume, il nettoyait ses gants
Avec ces procédés beaux, mais extravagants,
Qui sont la gloire des chimistes.

Il parlait, et ses yeux imitaient des poignards.
Aujourd'hui, grâce aux voix de cinq cents montagnards,
Le voilà sorti de l'ornière
Et Bignan le célèbre en d'officiels chants;
C'est la rosette rouge et non la fleur des champs
Qui fleurit à sa boutonnière.

Il rayonne, il est mis comme un notaire en deuil.
Et cependant toujours parmi l'or de son œil
Brille une perle lacrymale;
Il erre, les regards cloués sur les frontons,
Triste comme un bonnet, ou comme ces croûtons
De pain que nous cache une malle!

Quel rêve peut troubler ce moderne Samson,
Qui sur le nez des siens pose, comme l'ourson,
Des discours carrés par la base,
Qui d'un pantalon vert couvre ses tibias,
Et qui dans les divers patois charabias
Éclipse Charamaule et Baze?

Ah! quelque fiel toujours gâte notre hydromel!
Oui, quelque chose encore attriste ce Brummel
Qui, mettant chaque Amour en cage,
Effaçait les exploits du chevalier d'Éon!
Voilà ce qui l'agace : hier à l'Odéon
Un *voyou* l'a pris pour Bocage!

Juin 1848.

LE FLAN DANS L'ODÉON.

Avant que la brise adultère
Qui fait le charme des hivers,
N'émaille de recueils de vers
Les parapets du quai Voltaire;
Avant que Chaumier Siméon
N'ait publié ses hexamètres,
Allez, allez, ô gens de lettres,
Manger du flan dans l'Odéon!

Des journaux qui mettent leur liste
Dans l'Annuaire officiel,
Il n'en est pas qui sous le ciel
Soit plus mordoré que *L'Artiste*.
Messieurs Paul, Arthur et Léon
En sont les rédacteurs champêtres...
Allez, allez, ô gens de lettres,
Manger du flan dans l'Odéon!

Il n'est pas de revue alpestre,
Pas de recueil ni de journal,
Soit chez Bertin ou Jubinal,
Où viennent, vers la Saint-Sylvestre,
Plus de ces chevaliers d'Éon
Moitié lorettes, moitié reîtres...
Allez, allez, ô gens de lettres,
Manger du flan dans l'Odéon!

Nulle part, dans le ciel sans brise,
Les jeunes gens au cœur de feu
Ne regardent d'un œil plus bleu
La lune changer de chemise.

Ainsi la voyait Actéon
Faire la planche sous les hêtres...
Allez, allez, ô gens de lettres,
Manger du flan dans l'Odéon !

A *L'Artiste*, la grande actrice
Fut Asphodèle Carabas,
Carabas, qu'avec son cabas
Buloz guignait pour rédactrice.
Hélas ! changeant caméléon,
L'Artiste lui tourne les guêtres...
Allez, allez, ô gens de lettres,
Manger du flan dans l'Odéon !

Un étranger vint à *L'Artiste*,
Jeune, avec un air ahuri.
Était-ce un du *Charivari*,
Du *Furet*, du *Feuilletoniste* ?
Était-il le Timoléon
Des Saint-Almes et des Virmaitres...?
Allez, allez, ô gens de lettres,
Manger du flan dans l'Odéon !

On ne savait. L'ange Asphodèle
Fit avec lui deux mille vers.
Les Vermots et les Mantz divers
Derrière eux tenaient la chandelle.
Ils jouaient de l'accordéon
Pour mieux accompagner ces mètres..
Allez, allez, ô gens de lettres,
Manger du flan dans l'Odéon !

La lune était à la fin nue
Et ses rayons, doux aux rimeurs,
Parmi le gaz des allumeurs
Découpaient en blanc sur la nue

Les chapiteaux du Panthéon
Pareils à de grands baromètres...
Allez, allez, ô gens de lettres,
Manger du flan dans l'Odéon !

Mais contre Asphodèle rageuses,
Des bas-bleus, confits par Gannal,
Dans le salon bleu du journal
Dansaient des polkas orageuses.
Les élèves de l'Orphéon
Leur chantaient *Les Bœufs* aux fenêtres...
Allez, allez, ô gens de lettres,
Manger du flan dans l'Odéon !

On voit dormir au nid la caille
Qu'un vautour fauve lorgne en bas :
Telle s'endormait Carabas.
Le jeune homme au lorgnon d'écaille,
C'était le doux Napoléon
Citrouillard, l'un de nos vieux maîtres...
Allez, allez, ô gens de lettres,
Manger du flan dans l'Odéon !

Et, fougueux comme un Transtamare,
Citrouillard, ce dandy sans foi,
La fit un jour, de par le Roi,
Rédactrice du *Tintamarre !*
Elle y traduit Anacréon
En vers de quatre centimètres...
Allez, allez, ô gens de lettres,
Manger du flan dans l'Odéon !

Septembre 1866.

L'ODÉON

Le mur lui-même semble enrhumé du cerveau.
Bocage a passé là. L'Odéon, noir caveau,
Dans ses vastes dodécaèdres
Voit verdoyer la mousse. Aux fentes des pignons
Pourrissent les lichens et les grands champignons
Bien plus robustes que des cèdres.

Tout est désert. Mais non, suspendu, sans clocher,
Le grand nez de Lucas fend l'air comme un clocher.
Trop passionné pour Racine,
Un pompier, dont le dos servait de point d'appui
A ce nez immoral, sans doute comme lui
Dans le sol avait pris racine.

Ah ! dit Mauzin, voyant sa pâleur de lotus,
Poète, pour calmer ces affreux hiatus
En un lieu que la foule évite,
Et pour te voir tordu par ce rire usité
Chez les hommes qu'afflige une gibbosité,
Parle, que veux-tu ? Dis-le vite !

Que faut-il pour te voir plus gai que Limayrac ?
Veux-tu que je t'apporte une cruche de rack ?
Dis, que te faut-il pour que rie
Ta prunelle d'azur, pareille à des saphirs,
Et pour voir tes cheveux s'envoler aux zéphyrs
Comme les crins de Vacquerie !

Qui pourrait dissiper ton noir abattement ?
Te faut-il les gants bleus de monsieur Nettement,
Ou ce chapeau de roi de Garbe,

Le chapeau de Thoré, cet homme si barbu
Qu'un barbier ne pourrait, sans devenir fourbu,
En quatre ans lui faire la barbe !

Pour sourire veux-tu le casque du pompier,
Qui consume ses nuits à voir estropier
La tragédie ou l'atellane ?
Que veux-tu, rack, gants, feutre ou le beau casque d'or ?
— Ce que je veux ? dit l'homme au profil de condor,
C'est un nez à la Roxelane !

Juin 1848.

BONJOUR, MONSIEUR COURBET

En octobre dernier j'errais dans la campagne.
Jugez l'impression que je dus en avoir :
Telle qu'une négresse âgée avec son pagne,
Ce jour-là la Nature était horrible à voir.

Vainement fleurissaient le myrte et l'hyacinthe ;
Car au ciel, écrasant les astres rabougris,
Le profil de Grassot et le nez d'Hyacinthe
Se dessinaient partout dans les nuages gris.

Des bâillements affreux défiguraient les antres,
Et les saules montraient, pareils à des tritons,
Tant de gibbosités, de goîtres et de ventres,
Que je les prenais tous pour d'anciens barytons.

Les fleurs de la prairie, espoir des herboristes !
— Car ce siècle sans foi ne veut plus qu'acheter, —
Semblables aux tableaux des gens trop coloristes,
Arboraient des tons crus de pains à cacheter.

Et, comme un paysage arrangé pour des Kurdes,
Les ormes se montraient en bonnets d'hospodar;
C'étaient dans les ruisseaux des murmures absurdes,
Et l'on eût dit les rocs esquissés par Nadar !

Moi, saisi de douleur, je m'écriai : « Cybèle !
Ouvrière qui fais la farine et le vin !
Toi que j'ai vue hier si puissante et si belle,
Qui t'a tordue ainsi, Nourrice au flanc divin ? »

Et je disais : « O Nuit qui rafraîchis les ondes,
Aurores, clairs rayons, astres purs dont le cours
Vivifiait son cœur et ses lèvres fécondes,
Étoiles et soleils, venez à mon secours ! »

La Déesse, entendant que je criais à l'aide,
Fut touchée, et voici comme elle me parla :
« Ami, si tu me vois à ce point triste et laide,
C'est que Monsieur Courbet vient de passer par là ! »

Et le sombre feuillage évidé comme un cintre,
Les gazons, le rameau qu'un fruit pansu courbait,
Chantaient : « Bonjour, Monsieur Courbet le maître peintre!
Monsieur Courbet, salut ! Bonjour, Monsieur Courbet ! »

Et les saules bossus, plus mornes et plus graves
Que feu les écrivains du *Journal de Trévoux*,
Chantaient en chœur avec des gestes de burgraves :
« Bonjour, Monsieur Courbet! Comment vous portez-vous? »

Une voix au lointain, de joie et d'orgueil pleine,
Faisait pleurer le cerf, ce paisible animal,
Et répondait, mêlée aux brises de la plaine :
« Merci! Bien le bonjour. Cela ne va pas mal. »

Tournant de ce côté mes yeux, — en diligence,
Je vis à l'horizon ce groupe essentiel :
Courbet qui remontait dans une diligence,
Et sa barbe pointue escaladant le ciel !

Octobre 1854.

NADAR

Les soirs qu'au Vaudeville, en ce moment sauvé,
On donne une première
Représentation ; quand le gaz relevé
Couvre tout de lumière ;

Et, pour mieux éblouir de feux les vils troupeaux
Aux faces inconnues,
Quand, les littérateurs déposant leurs chapeaux,
On voit leurs têtes nues ;

Chez tous ces rois à qui la notoriété
Enseigne ses allures,
Oh ! quel spectacle étrange en sa variété
Offrent les chevelures !

Les unes ont l'aspect de l'ébène ; voici
Les châtaines, les fauves,
Et les beaux fronts de neige, et l'on remarque aussi
Le bataillon des chauves.

C'est le brun Lherminier, Sasonoff et Murger,
Et Lemer, doux lévite.
Leurs cheveux peuvent dire en chœur avec Burger :
« Hurrah ! Les morts vont vite ! »

Louis Boyer, qui prit plus d'une Alaciel
A plus d'un roi de Garbe,
Dissimule son nez, organe essentiel,
Sous de grands flots de barbe.

Son visage pourtant n'est pas seul envahi
Comme celui d'un Serbe,
Et de Goy, dont les mots ont un parfum d'Al,
N'est pas non plus imberbe !

Car le Temps, qui sourit de se voir encensé
Par ceux dont il se joue,
Met, comme un lierre épars, ce feuillage insensé
Autour de notre joue !

Louis Lurine, habile à bien lancer les dards,
En a les tempes bleues ;
Asselineau pourrait fournir des étendards
Aux pachas à trois queues.

Méry, chêne au milieu d'arbustes rabougris,
A vaincu les épreuves ;
Il est majestueux et fort sous son poil gris
Comme les dieux des fleuves.

Dumas qui pourrait seul, mage Éthiopien,
Chanter la sage Hélène,
Abrite des éclairs son crâne olympien
Sous des touffes de laine ;

Mirecourt dans son ombre, antre de noirs projets,
Tente de noyer Planche,
Et René Lordereau dans ses boucles de jais
Garde une mèche blanche.

Villemessant, mêlé, comme les vieux railleurs,
De faune et de satyre,
Se coiffe en brosse. Et puis j'en passe, et des meilleurs !
Mais qui pourrait tout dire ?

Théo, roi de l'azur où la Muse le suit,
Amant de la Chimère,
En secouant sa tête, à l'entour fait la nuit,
Comme un héros d'Homère,

Et Barrière, qui va cherchant la vérité
Sans songer à sa gloire,
Montre pleins d'ouragans des yeux d'aigle irrité
Sous une forêt noire.

A côté d'eux on voit les blonds : c'est Dumas fils,
Dont l'ample toison frise,
C'est Gaiffe, dont la joue est neige, ivoire et lys.
Et la lèvre cerise.

C'est Castille aux anneaux crêpés; ses yeux ont lui
Pour quelque étrange rêve,
Et son chef lumineux brille comme celui
De notre grand'mère Ève.

Voillemot resplendit comme un jeune Apollon.
Fabuleux météore,
Sa tête radieuse au milieu d'un salon
Fait l'effet d'une aurore.

Arsène Houssaye, à qui souvent, le cœur troublé,
Rêvent les jeunes filles,
A des cheveux pareils à ceux des champs de blé
Tombant sous les faucilles.

Ils sont d'or pâle; ceux du poète nouveau
Qui, dans des vers bizarres,
A nommé le public : « *Bête à tête de veau,* »
Sont jaunes, fins et rares.

La Madelène est rose, et Marchal est vermeil
D'une façon hardie,
Mais Nadar sur son front aux comètes pareil
Arbore l'incendie !

Décembre 1858.

REPRISE DE *LA DAME*

Mourir de la poitrine
Quand j'ai ces bras de lys,
La lèvre purpurine,
Les cheveux de maïs
Et cette gorge rose,
Ah ! la vilaine chose !
Quel poète morose
Est donc ce Dumas fils !

Je fuis, pauvre colombe,
Triste, blessée au flanc;
Déjà le soir qui tombe
Glace mon jeune sang,
Et, j'en ai fait le pacte,
Il faut qu'en femme exacte,
Au bout du cinquième acte
J'expire en peignoir blanc !

Pourtant, j'aime une vie
Qu'un immortel trésor
Poétise, ravie,
Dans un si beau décor;
J'aime pour mes extases
Les feux des chrysoprases,
Les rubis, les topazes,
Les tas d'argent et d'or!

Paris est une ville
Où mille voyageurs
Cherchent au Vaudeville
De pudiques rougeurs,
Où toute jeune fille
Aux façons de torpille
Peut avoir ce qui brille
Aux vitres des changeurs!

J'aime cette lumière
Qui, des lustres fleuris,
Tombe aux soirs de première
Sur ma poudre de riz,
Quand aux loges de face
Ma petite grimace,
Malgré leur pose, efface
Cerisette et Souris.

J'aime qu'en ma fournaise
Un lingot fonde entier,
Et que, pour me rendre aise,
Avec un luxe altier
De jeune Sulamite,
Qui ne soit pas un mythe,
Plus d'un caissier imite
Grellet et Carpentier!

J'aime que le vieux comte
Soit réduit aux abois
En refaisant le compte
Des perles que je bois;
Enfin, cela m'allèche
De sentir ma calèche
Voler comme une flèche
Par les détours du bois!

J'aime que l'on me bouge
Un grand miroir princier,
Pour me poser ce rouge
Qui plaît à mon boursier,
Tandis que ma compagne,
Brune fille d'Espagne,
Sur l'orgue m'accompagne
Des chansons de Darcier!

Mais surtout, quand, dès l'aube,
S'éloigne mon sous-chef
Natif d'Arcis-sur-Aube,
Renvoyé d'un ton bref,
Dans ma main conquérante
J'aime à tenir quarante
Nouveaux coupons de rente,
Et du papier Joseph!

Janvier 1857.

MARCHANDS DE CRAYONS

Rose pleurait : un bon jeune homme
La consola, veillant au grain :
— « Ah ! de quelque nom qu'on vous nomme
Dit-elle, vous allez voir comme
J'ai raison d'avoir du chagrin !

Pour Meaux, ayant plié ma tente,
En avril dernier je partis.
J'allais hériter de ma tante,
Dont la dépouille aujourd'hui tente
Une foule de bons partis.

Mais ce n'est pas dans la province
Que resplendit mon firmament :
C'est ici que loge mon prince,
L'homme pour qui mon cœur se pince,
Mon Arthur, mon tout, mon amant !

Loin de lui mon âme est funèbre ;
A sa voix qui me fait rêver
J'étais docile comme un zèbre !
C'est un individu célèbre :
Où pourrais-je le retrouver ?

Car en vain mon regard se dresse !
Comme Arthur ne m'a pas écrit,
J'ignore en tout point son adresse.
Comment donc faire avec adresse
Ce que mon désir me prescrit ?

O tristesse ! jusqu'à la lie
Je te savoure et je te bois !
Sa rue, hélas ! est démolie :
Je vois avec mélancolie
Que l'on y pose un mur de bois ! »

— « Ne pleurez pas, Mademoiselle,
Dit le bon jeune homme éperdu
A Rose, en se penchant vers elle ;
Vous allez voir avec quel zèle
Nous chercherons l'Arthur perdu !

Puisqu'il s'agit d'un homme illustre,
Venez au bal de l'Opéra.
Vous le trouverez sous le lustre
Appuyé sur quelque balustre !
Pour l'entrée, on vous la paiera. »

Les voici tous deux à la fête,
Dans cet endroit prestigieux,
Depuis les tapis jusqu'au faîte,
Où la réunion est faite
De ce que Paris a de mieux.

Tout est couleur, lumière, flamme,
Et l'on s'étouffe à trépasser.
Le bon jeune homme, exempt de blâme,
Dit : — « Cherchez l'ami de votre âme
Parmi les gens qui vont passer !

A-t-il quelque prééminence
Sur l'élite de ces lions
Du report et de la finance,
Chez qui la moindre lieutenance
Vaut au moins quinze millions ?

Voici le maître de Marseille,
Lireux, Solar grave et pensif,
Millaud, à qui Phébus conseille
La bienfaisance, et qui s'éveille
Dans une maison d'or massif !

Puis voici la cohorte insigne
Des artistes, cerveaux en fleur ;
Hamon, gracieux comme un cygne,
Galimard qui cherche la ligne,
Préault qui trouve la couleur !

Puis Masson, fort de ses magies,
Et Couture, épris des hasards ;
Tous deux à travers les orgies
Ont vu passer de sang rougies,
Les ombres pâles des Césars.

Voici Millet, voici Christophe,
Et tous les fils de Phidias,
Et Chenavard, ce philosophe,
Aveuglé par un bout d'étoffe
Que chiffonne en causant Diaz.

Voici des acteurs, Hyacinthe,
Frédérick, Fechter ; admirons
Grassot qu'on abreuve d'absinthe,
Et Gueymard, qui dans cette enceinte
Assourdit la voix des clairons !

Puis voici les porteurs de lyre,
Les meilleurs Homères du jour,
Ceux que vers son calvaire attire
Encore le double martyre
Fait de poésie et d'amour !

Voici Musset, dieu de la ville,
Et Dupont, maître de son pré,
Et Sainte-Beuve, et Théophile,
Chanteur pour qui la muse file
Des jours tissus d'un fil pourpré.

Voici Bouilhet, que tu conseilles,
Naïade antique au front de lys,
Philoxène, amant de merveilles,
Qui, tout enfant, vit les abeilles
Baiser les lèvres de Myrtis.

Puis, dans ce torrent qui s'épanche,
Voici les frères de Goncourt;
Mirecourt acharné sur Planche,
Et Monselet à la main blanche
Vers qui la Renommée accourt.

Orgueil des nouvelles déesses,
Voici les trois frères Lévy,
Tous si ruisselants de richesses
Que les banquiers et les duchesses
Les accostent d'un air ravi.

Connais-tu l'homme plein d'audace
Devant ces hardis triumvirs,
Qui les regarde face à face,
Et dont la jeune presse efface
L'ancien blason des Elzévirs?

C'est un fils d'Apollon et d'Ève,
Le typographe Malassis,
Que tout bas invoque sans trêve
Le poète inédit qui rêve,
Triste, et sur une malle assis.

Voici Vitu, chez qui s'allie
A l'esprit, l'or d'un podesta;
Fauchery, venu d'Australie
Avec cette douce folie
Que de Bohême il emporta;

Puis Lherminier des Amériques!
Murger, aux pompons éclatants,
Vide tous ses écrins féeriques.
Gozlan jure que les lyriques
Dureront au plus cinquante ans!

O sœur de l'aube orientale,
Regardez bien tous ces héros!
Car ils sont le luxe qu'étale
Notre immortelle capitale:
Après eux tout n'est que zéros. »

Il dit. La malheureuse fille,
Ignorante de son destin
Et rapide comme une anguille,
Vers le flot confus qui fourmille
Leva ses deux pieds de satin.

Sa vue à travers une houle
Plongea dans les rangs espacés
Des gens fameux; puis dans la foule
Elle tomba, lys que l'on foule!...
Ces timbaliers étaient passés.

— « Mais, hasarda tout bas son guide
(Elle ouvrait ses yeux languissants),
Quel peut donc être, enfant candide,
L'homme célèbre, mais perfide,
Qui n'est pas parmi ces passants?

Il n'est pas peintre ? c'est étrange.
Alors, quel succès est le sien ?
Il n'est donc pas, non plus, mon ange,
Poète, ou bien agent de change ?
Ni boursier ? ni musicien ?

— Si, répondit-elle, il se pique
D'être un merveilleux baryton,
Et, malgré son joli physique,
Il fait souvent de la musique
Avec son cornet à piston !

Son bonnet brille comme un phare
Sur son costume officiel,
Lorsque, aux éclats de sa fanfare,
Le moineau franc tremble et s'effare
Et s'enfuit vers l'azur du ciel !

Il aimait à faire tapage
Par les beaux jours pleins de rayons,
Assis en vêtement de page
Sur le sommet d'un équipage,
Derrière un marchand de crayons !

Que de fois j'ai voulu les suivre,
Mêlant mon cœur à l'instrument
Qui répand les notes de cuivre,
Comme la gargouille et la guivre
Se mêlent au noir monument !

Car leurs coussins étaient deux trônes,
Quand mon Arthur sonnait du cor
Près de Mangin en galons jaunes,
Qui sent des plumets de deux aunes
Frissonner sur son casque d'or ! »

Janvier 1857.

NOMMONS COUTURE!

J'ai l'amour-propre de me croire le seul artiste véritablement sérieux de notre époque ; (vous voyez que j'ai le courage de mes opinions.)

THOMAS COUTURE, lettre à M. de Villemessant. *Figaro* du 28 janvier 1857.

Puisque, hormis Couture,
Les professeurs
Qui font de la peinture
Sont des farceurs ;

Puisque ce dogmatiste
Mystérieux
Reste le seul artiste
Bien sérieux ;

Puisque seuls les gens pingres
Ont le dessein
D'admirer encore Ingres
Et son dessin ;

Puisque tout ce qui cause
Dit que la croix
Fut offerte sans cause
A Delacroix ;

Puisque toute la Souabe
Sait que Decamps
N'a jamais vu d'Arabe
Ni peint de camps ;

Puisque même au Bosphore,
  Chacun saura
Que Fromentin ignore
  Le Sahara;

Puisque, sous les étoiles,
  L'univers n'est
Pas encombré des toiles
  Que fait Vernet;

Puisque l'homme féroce
  Nommé Troyon
Ne connaît ni la brosse
  Ni le crayon;

Puisque dans nul ouvrage
  Rosa Bonheur
Ne rend le labourage
  Avec bonheur;

Puisqu'on doit sans alarme
  Croiser le fer
Contre tous ceux que charme
  Ary Scheffer;

Puisqu'en vain les Osages,
  Ont par lazzi
Loué des paysages
  De Palizzi;

Puisque, sans argutie
  On peut nier
L'exacte minutie
  De Meissonier;

Puisqu'à moins qu'on soit ivre
De très-bon vin,
On ne saurait pas vivre
Près d'un Bonvin;

Puisque l'on ne réserve
Ni Daumier, ni
L'étincelante verve
De Gavarni;

Puisqu'il faut les astuces
D'un Esclavon
Pour célébrer les Russes
D'Adolphe Yvon;

Foin des gens qui travaillent
Pour nous berner!
Que tous les peintres aillent
Se promener!

Puisque seul il s'excepte,
Et j'y consens,
Ah! que Couture accepte
Tout notre encens!

Qu'il règne en sa chapelle
Que Camoëns
Ressuscité, l'appelle
Aussi Rubens!

Qu'il parle à ses apôtres
En Iroquois!
On ira dire aux autres
De rester cois!

Pose ton manteau sombre
Sur ce qu'ils font;
Couvre-les de ton ombre,
Oubli profond !

Et poursuis comme Oreste,
Fatalité,
Ce chœur dont rien ne reste,
Couture ôté !

Janvier 1857.

LE CRITIQUE EN MAL D'ENFANT

Ce critique célèbre est mort en mal d'enfant.
Quel critique ! Il était fort comme un éléphant,
Vif et souple comme une anguille.
S'il étirait un peu ses membres avec soin
Il enjambait la mer, et savait au besoin
Passer par le trou d'une aiguille.

Au spectacle c'était charmant. Comme il jasait !
L'article Frédérick, l'article Déjazet
Pour lui ne gardaient pas d'arcanes.
Quant à ce qu'on appelle en ce temps-ci : « *des mots,* »
Il en laissait toujours au milieu des marmots
Sept ou huit au bureau des cannes.

Il avait de l'esprit comme Jules Janin
Et comme Beaumarchais; le sourcil léonin
De ce Jupiter de la rampe
Faisait tout tressaillir, Achilles, Arlequins

Et Gilles; devant lui ces porte-brodequins
Étaient comme le ver qui rampe.

Ce n'était qu'or et pourpre à tous ses dévidoirs.
Des myrtes qu'il avait cueillis dans les boudoirs
On eût chargé vingt dromadaires.
Certes il s'en fallait peu qu'il ne mît à bas
La Presse, *La Patrie* et même *Les Débats*
Par ses succès hebdomadaires!

On disait : « Prémaray, ce divin bijoutier,
A pourtant le ciseau moins agile, et Gautier
La touche moins fine et moins grasse;
Saint-Victor et Méry, coloristes vermeils,
Ne peignent pas si bien les cheveux des soleils :
Janin lui-même a moins de grâce. »

Il n'était pas heureux pourtant. Devant son feu
Où parfois en silence il voyait d'un œil bleu
Mourir en cendre un demi-stère,
Des spectres noirs, sortis du fond de l'encrier,
Le talonnaient. C'est bien le cas de s'écrier
Ici : « Quel est donc ce mystère? »

Ou bien il était triste en même temps que gai,
Mêlant *De Profundis* avec *Ma mie, ô gué!*
Telle en ces paysages qu'orne
Une blanche fontaine aux paillettes d'argent,
La Lune, astre des nuits, folâtre mais changeant
Montre ensemble et cache une corne.

Tel vous pouvez le voir gravé par Henriquel;
Et voici le fin mot : le malheur pour lequel,
Poussant des plaintes étouffées,
Il laissait tant languir son âme en désarroi,

C'était de n'avoir pas d'enfants, comme ce roi
Qu'on voit dans les contes de fées.

Parfois contemplant seul, le front chargé d'ennuis,
Les clous de diamants sur le plafond des nuits,
Il invoquait les Muses, l'une
Ou l'autre, et leur disait : « Érato, mon trésor !
Thalie ! ô Melpomène à la chaussure d'or ! »
Il disait à la Lune : « O Lune !

Ne m'inspirerez-vous aucun ouvrage ? rien ?
Quoi ! pas même un nouveau système aérien ?
Un livre sur l'architecture ?
Un vaudeville, grand de toute ma hauteur ?
Ne deviendrai-je point ce qu'on nomme un auteur
Dans les cabinets de lecture ?

Oui, la gloire est à moi, j'ai su m'en emparer ;
Et, ne produisant rien, je puis me comparer
Aux filles qu'on marie honnêtes ;
reste magnifique autant que paresseux,
Oui, mais ne pouvoir être à mon tour un de ceux
Qui montrent les marionnettes !

Ni ce Lesage, hélas ! ni cet abbé Prévost !
Ni ce vieux Poquelin sur qui rien ne prévaut !
Ni ce Ronsard, ni ce Malherbe !
Danser toujours, pareil à Madame Saqui !
Sachez-le donc, ô Lune, ô Muses, c'est ça qui
Me fait verdir comme de l'herbe !

Oh ! que ne puis-je, enflant cette bouche, hardi,
Hurler ces drames noirs que signe Bouchardy,
Ou bien par un grand élan d'aile,
Faire enfin, n'étant plus un eunuque au sérail,

Des romans comme ceux de Ponson du Terrail
Ou du ténébreux La Landelle ! »

Il le faut, tôt au tard un dénouement a lieu.
Or, la nymphe d'une eau thermale, ou quelque dieu
Mettant le nez à la fenêtre,
Voulut prendre en pitié l'illustre paria.
Notre homme devient gros, et chacun s'écria :
« Quelque chose de fort va naître. »

Lui se tordait avec mille contorsions
De gésine. Ébloui par les proportions
Vertigineuses de sa taille,
Le prenant pour un mont, Préault disait : « Oh ! ça
C'est Pélion, ou bien son camarade Ossa :
Allez-vous-en, que je le taille ! »

Et l'attente dura dix ans. Les médisants,
Comme un chœur de vieillards, répétèrent dix ans
A la foule, en s'approchant d'elle :
« Tu prépares ton clair lorgnon, mais vainement.
Va plutôt voir Guignol que cet événement :
Le jeu n'en vaut pas la chandelle ! »

Enfin, pour accoucher le moderne Pança,
On prit tout bonnement une épingle : on pensa
Le vider comme un œuf d'autruche.
Il ne sortit pas même, ô rage ! une souris
De ce ventre dont l'orbe excita nos souris :
Le critique était en baudruche !

Janvier 1857.

RONDEAUX

ROLLE N'EST PLUS VERTUEUX

Que l'Aurore ait à son corsage
Cent mille fleurs pour entourage
Et teigne de rose le ciel,
Rolle dort comme un immortel,
Sans s'inquiéter davantage.

Mais que, sur sa lointaine plage,
L'Odéon donne un grand ouvrage,
Rolle s'y rend, plus solennel
Que l'Aurore.

Ce capricieux personnage,
Dont, par un heureux assemblage,
Le patois traditionnel
Plaît au *Constitutionnel,*
Aime mieux voir lever Bocage
Que l'Aurore.

Janvier 1846.

MADEMOISELLE PAGE

Page blanche, allons, étincelle !
Car ce rondeau, je le cisèle
Pour la reine de la chanson,
Qui rit du céleste Enfançon
Et doucement vous le musèle.

Zéphyre l'évente avec zèle,
Et pour ne pas vivre sans elle,
Titania donnerait son
Page.

Le bataillon de la Moselle
A sa démarche de gazelle
Eût tout entier payé rançon.
Cette reine sans écusson,
C'est Cypris, ou Mademoiselle
Page.

Août 1858.

BROHAN

Sa mère fut quarante ans belle.
Dans ses yeux la même étincelle
D'amour, d'esprit et de désir,
Quarante ans pour notre plaisir
Brilla d'une grâce nouvelle.

Le même éclat paraît en elle ;
C'est par cela qu'elle rappelle
Notre plus charmant souvenir,
Sa mère.

Elle a les traits d'une immortelle.
C'est Cypris dont la main attèle
A son chariot de saphir
Les colombes et le zéphir ;
Aussi l'Enfant au dard l'appelle
Sa mère.

Juin 1855.

ARSÈNE

Où sait-on mieux s'égarer deux, parmi
Les myrtes verts, qu'aux rives de la Seine ?
Séduit un jour par l'Enfant ennemi,
Arsène, hélas ! pour lui quitta la saine
Littérature, et l'art en a gémi.

Trop attiré par les jeux de la scène,
Il soupira pour les yeux de Climène,
Comme un Tircis en veste de Lami-
Housset.

Oh ! que de fois, œil morne et front blêmi,
Il cherche, auprès de la claire fontaine,
Sous quels buissons Amour s'est endormi !
Houlette en main, souriante à demi,
Plus d'une encor fait voir au blond Arsène
Où c'est.

Juillet 1849.

MADAME KELLER

Quel air divin caressa l'amalgame
De ces lys purs qui nous chantent leur gamme?
Plus patient que les doigts du Sommeil,
Quel blond génie avec son doigt vermeil
De cette neige a su faire une trame?

Ses dents pourraient couper comme une lame
Les dents du tigre et de l'hippopotame,
Et son col fier à du marbre est pareil.
Quel air!

Ovide seul, dans un épithalame,
Eût pu monter son vers que rien n'entame
A la hauteur de ce corps de soleil;
Junon, Pallas, Vénus au bel orteil,
Même Betti, le cèdent à madame
Keller.

Janvier 1846.

ADIEU, PANIERS

Lyre d'argent, gagne-pain trop précaire,
Dont les chansons n'ont qu'un maigre salaire,
Je vous délaisse et je vous dis adieu.
Mieux vaut cent fois jeter nos vers au feu
Et fuir bien loin ce métier de galère.

En vain, ma lyre, à tous vous saviez plaire ;
Vous déplaisez à ce folliculaire
De qui s'enflamme et gronde pour un jeu
L'ire.
Vous n'avez pas, hélas! de caudataire.
Vous n'enseignez au fond d'aucune chaire
Le japonais, le sanscrit et l'hébreu.
Cédez, ma mie, à ce critique en feu
Dont les arrêts ne peuvent pas se faire
Lire.

Novembre 1845.

A DÉSIRÉE RONDEAU

Rondeau frivole, où ma rime dorée
Vient célébrer une femme adorée,
Dis ses attraits dont s'affole chacun,
Et ses cheveux pleins d'un si doux parfum,
Qu'eût enviés la Grèce au temps de Rhée.

Dis les Amours qui forment sa chambrée ;
Et dis surtout à notre Muse ambrée
Que son éloge aurait mieux valu qu'un
Rondeau !

Dis qu'en son nid, si cher à Cythérée,
Notre misère est souvent préférée
Au sac d'écus d'un Mondor importun,
Et que toujours, pour le poète à jeun
S'ouvrent les bras charmants de Désirée
Rondeau.

Novembre 1845.

TRIOLETS

MORT DE SHAKSPERE

Ducuing, cet ami de Ponsard,
A bien dit son fait à Shakspere.
Ils étaient, avec le hussard
Ducuing, sept amis de Ponsard :
Ils ont tous égorgé Ronsard,
Et sous leurs coups Shakspere expire.
Ducuing, cet ami de Ponsard,
A bien dit son fait à Shakspere.

Janvier 1844.

NÉRAUT, TASSIN ET GRÉDELU

Néraut, Tassin et Grédelu
Maintiennent l'art fougueux et chaste.
Je préfère à *Tancrède* lu
Néraut, Tassin et Grédelu.
Comme Quimper, Honolulu
Célèbre ces Talmas sans faste.
Néraut, Tassin et Grédelu
Maintiennent l'art fougueux et chaste.

Décembre 1845.

GRÉDELU

Naguère j'ai vu Grédelu
Représenter un jeune singe.
Au fond du grand bois chevelu
Naguère j'ai vu Grédelu.
Ce soir-là, certes, il a plu
Sans l'éclat trompeur du beau linge.
Naguère j'ai vu Grédelu
Représenter un jeune singe.

Décembre 1845.

TASSIN

Le beau Tassin, en matassin,
Parfois a fait rêver Labiche.
On n'habille pas sans dessein
Le beau Tassin en matassin.
On eût pris pour un faon, Tassin
Quand il figurait dans *La Biche*.
Le beau Tassin, en matassin,
Parfois a fait rêver Labiche.

Décembre 1845.

NÉRAUT

Quand ils sont joués par Néraut,
Tous les rôles portent leur homme.
Les rôles ont tous un air haut
Quand ils sont joués par Néraut.
A Nérac, Néraut, en héraut,
Fut pareil à Nero dans Rome.
Quand ils sont joués par Néraut,
Tous les rôles portent leur homme.

Décembre 1845.

FEU DE BENGALE

Néraut, Tassin et Grédelu
Sont l'honneur des apothéoses.
Roscius n'a jamais valu
Néraut, Tassin et Grédelu.
Ces noms, par un charme absolu,
Voltigent sur des lèvres roses.
Néraut, Tassin et Grédelu
Sont l'honneur des apothéoses.

Décembre 1845.

LEÇON DE CHANT

Moi, je regardais ce cou-là.
Maintenant chantez, me dit Paule.
Avec des mines d'Attila.
Moi, je regardais ce cou-là.
Puis, un peu de temps s'écoula...
Qu'elle était blanche, son épaule!
Moi, je regardais ce cou-là;
Maintenant chantez, me dit Paule.

Août 1845.

ACADÉMIE ROYALE DE MUS.

Voulez-vous des Jeux et des Ris?
On en tient chez Monsieur Guillaume.
Il fabrique rats et souris.
Voulez-vous des Jeux et des Ris?
Il fournit le Bal de Paris,
Le Château-Rouge et l'Hippodrome.
Voulez-vous des Jeux et des Ris?
On en tient chez M. Guillaume.

Juillet 1846.

DU TEMPS

QUE LE MARÉCHAL BUGEAUD POURSUIVAIT VAINEMENT ABD-EL-KADER.

Bugeaud veut prendre Abd-el-Kader :
A ce plan le public adhère.
Dans tout ce que l'Afrique a d'air,
Bugeaud veut prendre Abd-el-Kader.
Il voudrait que cet Iskander,
Cet aigle au grand vol manquât d'aire!
Bugeaud veut prendre Abd-el-Kader :
A ce plan le public adhère.

Mai 1846.

AGE DE M. PAULIN LIMAYRAC

Le jeune Paulin Limayrac
Est âgé de huit ans à peine
Il est englouti dans son frac,
Le jeune Paulin Limayrac.
Il a beau boire de l'arack
Et prendre une mine hautaine,
Le jeune Paulin Limayrac
Est âgé de huit ans à peine.

Mai 1846.

BILBOQUET

Voltaire et l'École normale!
(*Figaro* du 30 décembre 1858.)

Cette malle doit être à nous,
Car c'est la malle de Voltaire.
Mettons-la sens dessus dessous :
Cette malle doit être à nous!
Voltaire a légué ses bijoux
A Lhomond, par-devant notaire.
Cette malle doit être à nous,
Car c'est la malle de Voltaire.

Janvier 1859.

ÉLÈVE DE VOLTAIRE!

As-tu lu Voltaire? Non pas;
Jamais, jamais, pas même en rêve.
Allons, dis si tu nous trompas :
As-tu lu Voltaire? Non pas.
Il suffit : je vais de ce pas
T'annoncer comme son élève!
As-tu lu Voltaire? Non pas;
Jamais, jamais, pas même en rêve.

Janvier 1859.

MONSIEUR HOMAIS.

Lisez Voltaire, disait l'un...
(GUSTAVE FLAUBERT, *Madame Bovary*.)

Non, Homais ne mourra jamais !
Il revient en Croquemitaine.
Ce faux Arouet, c'est Homais :
Non, Homais ne mourra jamais.
Il prend peu de mitaines ; mais
On dit qu'il a pour ami Taine.
Non, Homais ne mourra jamais !
Il revient en Croquemitaine.

Janvier 1859.

POLICHINELLE VAMPIRE

Cet académicien blanc
Hurle sous sa perruque verte.
Voici venir, le glaive au flanc,
Cet académicien blanc.
Muse, il se gorge de ton sang,
Il le boit par la plaie ouverte.
Cet académicien blanc
Hurle sous sa perruque verte.

Janvier 1846.

OPINION SUR HENRI DE LA MADELÈNE

J'adore assez le grand Lama,
Mais j'aime mieux La Madelène.
Avec sa robe qu'on lama
J'adore assez le grand Lama.
Mais La Madelène en l'âme a
Bien mieux que ce damas de laine.
J'adore assez le grand Lama,
Mais j'aime mieux La Madelène.

Août 1850.

NOTE ROSE

Hier j'ai vu Mélite au bois
Avec une tignasse rose.
Près de l'Hippocrène où je bois
Hier j'ai vu Mélite au bois.
Ses beaux airs de biche aux abois
Ont fort indigné Monsieur Chose.
Hier j'ai vu Mélite au bois
Avec une tignasse rose.

Décembre 1855.

MONSIEUR JASPIN

Connaissez-vous Monsieur Jaspin
De l'*Estaminet de l'Europe?*
Il a la barbe d'un rapin,
Connaissez-vous Monsieur Jaspin?
Chevelu comme un vieux sapin,
Il aime la brune et la chope.
Connaissez-vous Monsieur Jaspin
De l'*Estaminet de l'Europe?*

Il donne ses coups de boutoir
A l'*Estaminet de l'Europe.*
Souvent jusque sur le trottoir
Il donne ses coups de boutoir.
Pourtant la nymphe du comptoir
Assouplit ce dur misanthrope.
Il donne ses coups de boutoir
A l'*Estaminet de l'Europe.*

Novembre 1846.

LE DIVAN LE PELETIER

Ce fameux divan est un van
Où l'on vanne l'esprit moderne,
Plus absolutiste qu'Yvan,
Ce fameux divan est un van.
Des farceurs venus de Morvan
Y terrassent l'hydre de Lerne.

Ce fameux divan est un van
Où l'on vanne l'esprit moderne.

Là, Guichardet, pareil aux Dieux,
Montre son nez vermeil et digne.
Ici, des nains qui n'ont pas d'yeux;
Là, Guichardet, pareil aux Dieux.
Mürger, c'est fort dispendieux,
Fait des mots à cent sous la ligne.
Là, Guichardet, pareil aux dieux,
Montre son nez vermeil et digne.

On voit le doux Asselineau
Près du farouche Baudelaire.
Comme un Moscovite en traîneau,
On voit le doux Asselineau.
Plus aigre qu'un jeune cerneau,
L'autre est comme un Gœthe en colère.
On voit le doux Asselineau
Près du farouche Baudelaire.

On y rencontre aussi Babou
Qui de ce lieu fait sa Capoue
Avec sa plume pour bambou,
On y rencontre aussi Babou.
A sa gauche, un topinambou
Trousse une ode topinamboue.
On y rencontre aussi Babou
Qui de ce lieu fait sa Capoue.

Près de l'harmonieux Stadler
Flamboie encor La Madelène.
Emmanuel regarde en l'air,
Près de l'harmonieux Stadler.
Voillemot voit dans un éclair

Passer le fantôme d'Hélène.
Près de l'harmonieux Stadler.
Flamboie encor La Madelène.

Le divan près de l'Opéra
Est un orchestre de voix fausses.
On ne sait quel mage opéra
Le divan près de l'Opéra.
Ces immortels morts, on paiera
Pour contempler encor leurs fosses.
Le divan près de l'Opéra.
Est un orchestre de voix fausses.

Septembre 1852.

VARIATIONS LYRIQUES

MA BIOGRAPHIE

A HENRI D'IDEVILLE.

Le torrent que baise l'éclair
Sous les bois qui lui font des voiles,
Murmure, ivre d'un rhythme clair,
Et boit les lueurs des étoiles.

Il roule en caressant son lit
Où se mirent les météores,
Et, plein de fraîcheur, il polit
Des cailloux sous ses flots sonores

Tel, je polissais, cher Henri,
Des vers que vous aimez à lire,
Depuis le jour où m'a souri
Le chœur des joueuses de lyre.

J'ai voulu des amours constantes
Et, sans me ranger à la mode,
J'ai chéri les cris éclatants
Et les belles fureurs de l'Ode.

Quand, tout jeune, j'allais rêvant
Avec ma libre et fière allure,
Ce fut le caprice du vent
Qui me peignait la chevelure.

C'est au fond du détroit d'Hellé
Que j'ai voulu chercher mes rentes,
Et je n'ai jamais plus filé
Qu'un lys au bord des eaux courantes.

Mais parfois, lorsque, triomphant,
J'enfourchai mes hardis Pégases,
Tombaient de mes lèvres d'enfant
Les diamants et les topazes.

J'ai touché les crins des soleils
Dans les infinis grandioses,
Et j'ai trouvé des mots vermeils
Qui peignent la couleur des roses.

Je vins, chanteur mélodieux,
Et j'ouvris ma lèvre enchantée,
Et sur les épaules des Dieux
J'ai remis la pourpre insultée.

Un instant, le long du chemin
Où des fous m'en ont fait un crime,
J'ai tenu bien haut dans ma main
Le glaive éclatant de la Rime.

Sans repos je me suis voué
Au destin d'embraser les âmes
Peut-être ai-je encor secoué
Trop peu de rayons et de flammes.

Qu'un plus grand fasse encor un pas,
Chercheur de la lumière blonde
Ami, je ne suis même pas
La plus belle fille du monde.

Juin 1858.

A UN AMI

POUR LUI RÉCLAMER LE PRIX D'UN TRAVAIL LITTÉRAIRE.

Mon ami, n'allez pas surtout vous soucier
De la lettre qu'on vous apporte ;
Ce n'est qu'une facture, et c'est un créancier
Qui vient de sonner à la porte.

Parcourant sans repos, dernier des voyageurs,
Les Hélicons et les Permesses,
Pour payer mes wagons, j'ai dû chez les changeurs
Escompter l'or de vos promesses.

Vérité sans envers, que l'on nierait en vain,
Car elle est des plus apparentes,
L'artiste ne peut guère, avec son luth divin,
Réaliser assez de rentes.

Ainsi que la marmotte, il se sent mal au doigt
A force de porter sa chaîne :
Toujours il a mangé le matin ce qu'il doit
Toucher la semaine prochaine.

A moins qu'il soit chasseur de dots, et fait au tour,
Dieu sait quelle intrigue il étale
Pour ne pas déjeuner, plus souvent qu'à son tour,
Au restaurant de feu Tantale !

Moi qui n'ai pas les traits de Bacchos, je ne puis
Compter sur ma beauté physique.
Je suis comme la Nymphe auguste dans son puits :
Je n'ai que ma boîte à musique !

Ainsi, j'ai beau nommer l'Amour « *my dear child* »,
Être un Cyrus en nos escrimes,
Et faire encor pâlir le luxe de Rothschild
Par la richesse de mes rimes,

Je ne saurais avec tous ces vers que paiera
Buloz, s'il survit aux bagarres,
D'avance entretenir des filles d'Opéra,
Ni même acheter des cigares.

Oui, moi que l'univers prendrait pour un richard,
Tant je prodigue les tons roses,
Je suis, pour parler net, semblable à Cabochard,
Je manque de diverses choses.

Le cabaret prétend que Crédit est noyé,
Et, si ce n'est chez les Osages,
Je m'aperçois enfin que l'argent monnoyé
S'applique à différents usages.

Je sais bien que toujours les cygnes aux doux chants,
Près des Lédas archiduchesses,
Ont fait de jolis mots sur les filles des champs
Et sur le mépris des richesses;

Monsieur Scribe lui-même enseigne qu'un trésor
Cause mille angoisses amères;
Mais je suis intrépide : envoyez-moi de l'or,
Je n'ai souci que des chimères!

Mars 1856.

VILLANELLE DE BULOZ

J'ai perdu mon Limayrac,
Ce coup-là me bouleverse.
Je veux me vêtir d'un sac.

Il va mener, en cornac,
La *Gazette du Commerce.*
J'ai perdu mon Limayrac.

Mon Limayrac sur Balzac
Savait seul pleuvoir à verse.
Je veux me vêtir d'un sac.

Pour ses bons mots d'almanack
On tombait à la renverse.
J'ai perdu mon Limayrac.

Sans son habile mic-mac,
Sainte-Beuve tergiverse.
Je veux me vêtir d'un sac.

Il a pris son havresac,
Et j'ai pris la fièvre tierce.
J'ai perdu mon Limayrac.

A fumer, sans nul tabac !
Depuis ce jour je m'exerce.
Je veux me vêtir d'un sac.

Pleurons, et vous de cognac
Mettez une pièce en perce !
J'ai perdu mon Limayrac,
Je veux me vêtir d'un sac !

Octobre 1845.

ÉCRIT

SUR UN EXEMPLAIRE DES ODELETTES

Quand j'ai fait ceci,
Moi que nul souci
Ne ronge,
La fièvre de l'or
Nous tenait encor:
J'y songe!

Pendant ces moments,
Comme les romans
Que fonde
Le joyeux About,
Elle avait pris tout
Le monde!

Vous rappelez-vous
Les efforts jaloux,
Les brigues,
Les peurs, les succès?
Le combat eut ses
Rodrigues!

Oh! qu'il fut ardent,
Hélas! Moi, pendant
La lutte
Et son bruit d'enfer,
J'essayais un air
De flûte!

Juin 1858.

COUPLET

SUR L'AIR DES HIRONDELLES, DE FÉLICIEN DAVID.

Acteurs chez qui Mérope
Hurle comme un beffroi,
Pour enchanter l'Europe,
Jouez *Le Misanthrope*
Sans Geffroy !

Août 1847.

VILLANELLE

DES PAUVRES HOUSSEURS

En avant, mes amis; sus au romantisme:
Voltaire et l'École normale.
Figaro du 30 décembre 1858.

Un tout petit pamphlétaire
Voudrait se tenir debout
Sur le fauteuil de Voltaire.

Je vois sous ce mousquetaire,
Dont le manteau se découd,
Un tout petit pamphlétaire.

Renvoyez au Finistère
Le grain frelaté qu'il moud
Sur le fauteuil de Voltaire.

Il sera le candataire
Du fameux Taine, et, par goût,
Un tout petit pamphlétaire.

Pru'homme universitaire,
Il a l'air d'un marabout
Sur le fauteuil de Voltaire.

Tirez, tirez-le par terre,
Car il a... pleuré partout
Sur le fauteuil de Voltaire.

Ah ! le mauvais locataire !
Bah ! l'on raille et l'on absout
Un tout petit pamphlétaire.

Bornons là ce commentaire ;
Mais il a manqué... de tout
Sur le fauteuil de Voltaire.

Le célèbre phalanstère
Nous a donné pour ragoût
Un tout petit pamphlétaire.

Mons Purgon, vite un clystère !
Le pauvre homme écume et bout
Sur le fauteuil de Voltaire.

Qui veut, dans son monastère,
Jeter Pindare à l'égout ?
Un tout petit pamphlétaire.

De Ferrey jusqu'à Cythère,
On rit de voir jusqu'au bout
Un tout petit pamphlétaire
Sur le fauteuil de Voltaire.

Décembre 1858

CHANSON

SUR L'AIR DES LANDRIRY

Voici l'automne revenu.
Nos anges, sur un air connu,
Landrirette,
Arrivent toutes à Paris,
Landriry.

Ces dames, au retour des champs,
Auront les yeux clairs et méchants,
Landrirette,
Le sein rose et le teint fleuri,
Landriry.

Mais celles qui n'ont pas quitté
La capitale pour l'été,
Landrirette,
Ont l'air bien triste et bien marri,
Landriry.

Nos Aspasie et nos Sontag
Se promènent au Ranelagh,
Landrirette,
Tristes comme un bonnet de nuit,
Landriry.

Elles ont vu fort tristement
La clôture du parlement,
Landrirette,
Leurs roses tournent en soucis,
Landriry.

Il est temps que plus d'un banquier
Quitte le Havre ou Villequier,
Landrirette,
Car notre Pactole est tari,
Landriry.

Frison, Naïs et Brancador
Ont engagé leurs colliers d'or,
Landrirette,
Et Souris n'a plus de mari,
Landriry.

Mais voici le temps des moineaux ;
Les vacances des tribunaux,
Landrirette,
Vont ramener l'argent ici,
Landriry.

Car déjà, sur le boulevard,
On voit des habits de Stuttgard,
Landrirette,
Et des vestes de Clamecy,
Landriry.

Tout cela vient avec l'espoir
D'aller à Mabille, et de voir,
Landrirette,
Page et Mademoiselle Ozy,
Landriry.

Le matin, avec bonne foi,
Ils tombent au café de Foy,
Landrirette,
Pour lire *Le Charivari*,
Landriry.

Puis ils s'en vont, à leur grand dam,
Acquérir sur la foi de Cham,
Landrirette,
Des jaquettes gris de souris,
Landriry.

Un Moulinois de mes cousins
Contemple tous les magasins,
Landrirette,
Avec un sourire ébahi,
Landriry.

Et déjà, ce nouvel Hassan
Guigne un cachemire *au Persan*,
Landrirette,
C'est pour charmer quelque péri,
Landriry.

Il ira ce soir à Feydeau.
Avant le lever du rideau,
Landrirette,
Il s'écriera : C'est du Grétry,
Landriry.

Courage, Amours, souvent frôlés!
Demain les bijoux contrôlés,
Landrirette,
Se placeront à juste prix,
Landriry.

Bon appétit, jeunes beautés,
Qu'adorent les prêtres bottés,
Landrirette,
De Cypris et de Bridiri,
Landriry

Vous allez guérir derechef
Par l'or et le papier joseph,
Landrirette,
Vos roses et vos lys flétris,
Landriry.

Si vous savez d'un air vainqueur
Mettre sur votre bouche en cœur,
Landrirette,
Les jeux, les ris et les souris,
Landriry,

Si vous savez, à chaque pas,
Murmurer : « Je ne polke pas, »
Landrirette,
Vous allez gagner vos paris,
Landriry.

Vous allez avoir des pompons,
Des fleurettes et des jupons,
Landrirette,
Comme en portait la Dubarry,
Landriry.

Vous aurez, comme en un sérail,
Plus de perles et de corail,
Landrirette,
Qu'un marchand de Pondichéry,
Landriry.

Plus d'étoiles en diamant
Qu'il ne s'en trouve au firmanent,
Landrirette,
Ou dans un roman de Méry,
Landriry.

Et cet hiver à l'Opéra,
Où quelque Amadis vous paiera,
Landrirette,
Vous poserez pour Gavarni,
Landriry.

Septembre 1846.

BALLADE

DES CÉLÉBRITÉS DU TEMPS JADIS

Dites-moi sur quel Sinaï
Ou dans quelle manufacture
Est le critique Dufaï ?
Où ? Sur quelle maculature
Lalanne met-il sa rature ?
Où sont les plâtres de Dantan,
Le Globe et *La Caricature ?*
Mais où sont les neiges d'antan !

Où Venet, par le sort trahi,
A-t-il trouvé sa sépulture ?
Mirecourt s'est-il fait spahi ?
Mantz a-t-il une préfecture ?
Où sont les habits sans couture,
Et Malitourne et Pelletan ?
Où sont Clesinger et Couture ?
Mais où sont les neiges d'antan !

Où sont Rolle des dieux haï,
Bataille, plus beau que nature,
Cochinat, qui fut envahi,
Tout vif, par la même teinture

Que jadis Toussaint-Louverture,
Et ce Rhéal qui mit Dante en
Français de maître d'écriture?
Mais où sont les neiges d'antan!

ENVOI

Ami, quelle déconfiture!
Tout s'en va, marchands d'orviétan
Et marchands de littérature;
Mais où sont les neiges d'antan?

Novembre 1856.

VIRELAI

A MES ÉDITEURS

Barbanchu nargue la rime!
Je défends que l'on m'imprime!

La gloire n'était que frime;
Vainement pour elle on trime,
Car ce point est résolu.
Il faut bien qu'on nous supprime
Barchanchu nargue la rime!

Le cas enfin s'envenime.
Le prosateur chevelu
Trop lontemps fut magnanime.
Contre la lyre il s'anime,

Et traite d'hurluberlu
Ou d'un terme synonyme
Quiconque ne l'a pas lu.
Je défends que l'on m'imprime.

Fou, tremble qu'on ne t'abîme !
Rimer, ce temps révolu,
C'est courir vers un abîme,
Barbanchu nargue la rime.

Tu ne vaux plus un décime !
Car l'ennemi nous décime,
Sur nous pose un doigt velu,
Et, dans son chenil intime,
Rit en vrai patte-pelu,
De nous voir pris à sa glu.
Malgré le monde unanime,
Tout prodige est superflu.
Le vulgaire dissolu
Tient les mètres en estime :
Il y mord en vrai goulu !
Bah ! pour mériter la prime,
Tu lui diras : Lanturlu !
Je défends que l'on m'imprime.

Molière au hasard s'escrime,
C'est un bouffon qui se grime,
Dante vieilli se périme,
Et Shakspere nous opprime !
Que leur art jadis ait plu,
Sur la récolte il a plu,
Et la foudre pour victime
Choisit leur toit vermoulu.
C'était un régal minime
Que Juliette ou Monime !

Descends de ta double cime,
Et, sous quelque pseudonyme,
Fabrique une pantomime ;
Il le faut, il a fallu.
Mais plus de retour sublime
Vers Comnène ou vers Solyme !
Ciseleur, brise ta lime,
Barbanchu nargue la rime !

Seul un réaliste exprime
Le Beau rèche et mamelu :
En douter serait un crime.
Barbanchu nargue la rime !
Je défends que l'on m'imprime.

Novembre 1856.

BALLADE

DES TRAVERS DE CE TEMPS

Prud'homme, fier de montrer son bon goût,
Quand il écrit des lettres, les cachète
D'un casque d'or où flotte un marabout ;
Camellia prend des airs de Nichette,
Et le docteur arbore une brochette.
Dès l'an passé, Montjoye eut ce travers
D'aller au bal en bottes à revers ;
Sur votre front Courbet met des verrues,
Nymphe aux yeux d'or, Sirène aux cheveux verts :
Voici le temps pour les coquecigrues.

Anges bouffis et vermeils, que partout
L'humble passant peut appeler : « Bichette, »
Dès que Plutus dresse quelque ragoût,
Cent Dalilas apportent leur fourchette.
Amour les guide au bruit de sa pochette.
Par le marteau forgé tout de travers,
C'est un jupon d'acier qui sert d'envers
Aux fiers appas de ces femmes ventrues,
Et ce rempart terrasse les pervers :
Voici le temps pour les coquecigrues.

On n'a plus d'or que pour Edmond About
Au *Moniteur* ainsi que chez Hachette ;
C'est pour lui seul que la marmite bout
Chez Désiré comme au Café Vachette ;
C'est lui qu'on prise et c'est lui qu'on achète.
Pourtant Venet écrit à *L'Univers;*
Machin (du Tarn) dans des recueils divers
Offre au public des lignes incongrues,
Et Champfleury veut supprimer les vers :
Voici le temps pour les coquecigrues.

ENVOI

Mon cher François, vers la Touraine et vers
Vos lys, mes chants volent aux bosquets verts.
Je sais qu'ils ont des rimes un peu crues :
C'est que depuis ces dix ou douze hivers,
Voici le temps pour les coquecigrues.

Juillet 1856.

MONSIEUR COQUARDEAU

CHANT ROYAL

Roi des Crétins, qu'avec terreur on nomme,
Grand Coquardeau, non, tu ne mourras pas.
Lépidoptère en habit de Prudhomme,
Ta majesté t'affranchit du trépas,
Car tu naquis aux premiers jours du monde,
Avant les cieux et les terres et l'onde.
Quand le métal entrait en fusion,
Titan, instruit par une vision
Que son travail durerait la semaine,
Fondit d'abord, et par provision,
Le front serein de la Bêtise humaine.

On t'a connu dans Corinthe et dans Rome,
Et sous Colbert, comme sous Maurepas.
Mais sous tes yeux de vautour économe
Se courbait l'arc d'un sourcil plein d'appas,
Et le sommet de ta tête profonde
A resplendi sous la crinière blonde.
Que Gavarni tourne en dérision
Tes six cheveux ! Avec décision
Le démêloir en toupet les ramène :
Un dieu scalpa, comme l'Occasion,
Le front serein de la Bêtise humaine.

Tu te rêvais député de la Somme
Dans les discours que tu développas,
Et, beau parleur grâce à ton majordome,
On te voit fier de tes quatre repas.
Lorsqu'en s'ouvrant, ta bouche rubiconde

Verse au hasard les trésors de Golconde
On cause bas, à ton exclusion,
Ou chacun rêve à son évasion.
Tu n'as jamais connu ce phénomène;
Mais l'ouvrier doubla d'illusion
Le front serein de la Bêtise humaine

Comme Pâris, tu tiens toujours la pomme
Dans ton salon, qu'ornent des *Mazeppas*,
On boit du lait et du sirop de gomme,
Et tu n'y peux, selon toi, faire un pas
Sans qu'à ta flamme une flamme réponde.
Dans tes miroirs tu te vois en Joconde.
Jamais pourtant, cœur plein d'effusion,
Tu n'oublias ta chère infusion
Pour les rigueurs d'Iris ou de Climène.
L'espoir fleurit avec profusion
Le front serein de la Bêtise humaine.

A ton café, tu te dis brave comme
Un Perceval, et toi même écharpas
Le rude Arpin; ta chiquenaude assomme.
Lorsque tu vas, les jambes en compas,
On croirait voir un héros de la Fronde,
Ou quelque preux, vainqueur de Trébizonde.
Mais, évitant avec précision
L'éclat fatal d'une collision,
Tu vis dodu comme un chapon du Maine,
Pour sauver mieux de toute lésion
Le front serein de la Bêtise humaine.

ENVOI

Prince des sots, un système qu'on fonde
A son aurore a soif de ta faconde,

Toi, tu vivais dans la prévision
Et dans l'espoir de cette invasion :
Le Réalisme est ton meilleur domaine,
Car il charma dès son éclosion
Le front serein de la Bêtise humaine.

Novembre 1856.

MONSELET D'AUTOMNE

PANTOUM.

L'automne est doux ; adieu, libraires !
L'oiseau chante dans le sillon.
Monselet dit à ses confrères :
« Êtes-vous or pur ou billon ? »

L'oiseau chante dans le sillon,
Le ciel dans les vapeurs s'allume.
« Êtes-vous or pur ou billon ?
Répondez, soldats de la plume. »

Le ciel dans les vapeurs s'allume :
Ma mie, il faut aller au bois.
« Répondez, soldats de la plume,
Ne parlez pas tous à la fois. »

Ma mie, il faut aller au bois,
Là-bas où la brise soupire.
« Ne parlez pas tous à la fois :
Lequel de vous est un Shakspere ? »

Là-bas où la brise soupire,
Il fait bon pour les cœurs souffrants.
« Lequel de vous est un Shakspere ?
Lequel est Balzac ? Soyez francs. »

Il fait bon pour les cœurs souffrants.
Sur la mousse je veux qu'on m'aime.
« Lequel est Balzac ? Soyez francs.
— Balzac ? dit chacun, c'est moi-même. »

Sur la mousse je veux qu'on m'aime,
De la seule étoile aperçu.
— « Balzac ? dit chacun, c'est moi-même. »
Monselet rit comme un bossu.

De la seule étoile aperçu,
Qu'un baiser de feu me dévore !
Monselet rit comme un bossu.
Bon biographe, ris encore !

Qu'un baiser de feu me dévore !
Hélas ! le bonheur est si court !
Bon biographe, ris encore,
On n'entendra plus Mirecourt.

Hélas ! le bonheur est si court !
O désirs vains et téméraires !
On n'entendra plus Mirecourt,
L'automne est doux : adieu, libraires !

Septembre 1856.

RÉALISME

Grâces, ô vous que suit des yeux dans la nuit brune
Le pâtre qui vous voit, par les rayons de lune,
Bondir sur le tapis folâtre des gazons,
Dans votre vêtement de toutes les saisons!
Et toi qui fais pâmer les fleurs quand tu respires,
Fleur de neige, ô Cypris! toi, mère des sourires,
Dont le costume entier, même après fructidor,
Se compose de lys avec des frisons d'or!
Et toi, rouge Apollon, dieu! lumière! épouvante!
Toi que Délos révère et que Ténédos vante,
Toi qui, dans ta fureur, lances au loin des traits
Et qu'à présent on force à faire des portraits,
Partisan des linons et des minces barèges,
Patron des fabricants d'ombrelles, qui protèges
Chryse, et qui ceins de feux la divine Cilla,
Regardez ce que font ces imbéciles-là!
Regardez ces farceurs en costume sylvestre!
agitent leurs bras comme des chefs d'orchestre;
Ils se sont tous grisés de bière chez Andler,
Et les voici qui vont graves, les yeux en l'air,
Rouges pourpres, dirait Mathieu, quant au visage,
Et curieux de voir un bout de paysage.
Ils plantent en cerceaux des manches à balais,
Et se disent: « Voilà des arbres, touchez-les! »
Sur le bord d'un trottoir il vident leur cuvette
En s'écriant: « La mer! je vois une corvette! »
Un singe passe au dos d'un petit Savoyard,
Ils murmurent: « Amis, saluons ce boyard! »
Embusqués en troupeaux à l'angle de trois rues,
Sur les fronts des passants ils collent des verrues,

Puis abordant leur homme avec un air poli :
« Monsieur, demandent-ils, ce nez est-il joli ?
Vous aimez les nez grecs, c'est là ce qui vous trompe !
Oh ! laissez-moi vous coudre à la place une trompe ! »
Celui-ci, rencontrant Marinette ou Marton,
Lui met sur le visage un masque de carton ;
Celui-là vous arrête et vous souffle la panse,
Et répète : « Le beau n'est pas ce que l'on pense ! »
Bientôt, grâce à leurs soins d'artistes, autour d'eux
La foule a pris l'aspect d'un cauchemar hideux :
Ce ne sont qu'oriflans, caprimulges, squelettes,
Stryges entrechoquant leurs gueules violettes,
Mandragores, dragons, origes, loups-garous,
Tarasques ; c'est alors que le plus fort d'eux tous,
Hurle, en s'échevelant comme un Ange rebelle :
« Par Ornans et le Doubs ! que la nature est belle ! »
Extasiés alors des sourcils à l'orteil,
Effarés, éblouis, prenant pour le soleil
La chandelle à deux sous que Margot leur allume,
Ils cherchent l'ébauchoir, les brosses ou la plume,
Et, comme Bilboquet pour le maire de Meaux,
Au lieu d'êtres humains, ils font des animaux
Encore non classés par les naturalistes :
Excusez-les, Seigneur, ce sont des réalistes !
Mais, puisqu'au lieu de lire un livre de crétin,
J'aime à sentir au bois les muguets et le thym ;
Puisque la foi nouvelle a des argyraspides
Qui heurtent leur fer-blanc ; puisque les moins stupides
De ce temps sont encor ceux qui tressent des lys,
O Sminthée aux cheveux de flamme, et toi, Cypris !
Puisque je ne suis pas, moi charmé dans vos fêtes,
De l'avis de Gozlan, sur ce que les poètes
Durent un demi-siècle à peine ; puisque j'ai
Pour maîtres de bon sens [illegible]is et Lalagé ;
Puisque j'aime bien mieux faire voler des bulles

De savon, que d'écrire une œuvre aux Funambules,
Et puisque, même en grec, sans le père Brumoy,
Les Grecs valaient monsieur Chose, permettez-moi,
Au lieu de voir courir tous ces porteurs de chaînes,
De me coucher pensif sous l'ombrage des chênes !
  Permettez-moi d'y vivre inutile, étendu
Sur l'herbe, m'enivrant d'un frisson entendu,
Et d'admirer aussi la rose coccinelle,
Et d'aider seulement de ma voix fraternelle,
Cependant que rugit cette meute aux abois,
Le champignon sauvage à pousser dans les bois !

Janvier 1857.

ANCIEN PIERROT

Hommes hideux, et vous dont Amour fait sa gloire,
Femmes ! je vous dirai ma déplorable histoire.
J'étais Pierrot. — Comment ! Pierrot ? — Mais oui, Pierrot.
J'étais Pierrot. Voler au rôtisseur son rôt,
Dérober des poissons aux dames de la Halle
Tout en les fascinant d'un œil tragique et pâle,
Boire, manger, dormir, tels étaient mes destins,
Et je goûtais l'ivresse énorme des festins !
  Plus blanc que l'avalanche et que l'aile des cygnes,
J'étais spirituel et je parlais par signes.
Avec mon maître, vieux et sinistre coquin,
Nous poursuivions dans les campagnes Arlequin
Et sa délicieuse amante Colombine.
Mais dès que je levais contre eux ma carabine,
Sur un fleuve brillant comme le diamant

Ils s'enfuyaient dans des nefs d'or. C'était charmant.
Nous nous rencontrions parfois. Moins doux qu'Arbate,
J'assommais Arlequin avec sa propre batte.
Colombine, fuyant la cage et le réseau,
M'effleurait, en son vol tremblant, comme un oiseau;
Je prodiguais, parmi les cris et les tumultes,
A Cassandre ébloui, des coups de pied occultes;
Je riais, et la fée Azurine parfois,
A l'heure où le soleil teint de pourpre les bois,
Faisait jaillir pour moi, parmi les fleurs écloses,
Des pâtés de lapin dans les buissons de roses!
Oh! la fée Azurine! Un jour, — ô mon pinceau,
Reste chaste! — sur l'herbe, auprès d'un clair ruisseau,
Je la surpris dormant, sa poitrine de neige
A découvert. J'étais Pierrot. Que vous dirai-je?
Sur ces lys — un malheur est si vite arrivé! —
Je mis ma lèvre, hélas! Puis je récidivai.
Trois fois. J'étais Pierrot. Mais la Fée adorable
S'éveilla toute rouge, et me dit : Misérable,
Deviens homme! Aussitôt — prodige horrible à voir! —
Je sentis sur mon dos pousser un habit noir.
Comme si j'eusse été Français, Tartare ou Kurde,
Il me vint des cheveux, cette parure absurde;
Sur mon front je sentis passer le badigeon
Qui rougit l'écrevisse, et comme le pigeon
Qui chante lorsqu'il frit dans une casserole,
J'eus cette infirmité stupide, la parole.
Oui, je parle à présent. Je fume des londrès.
Tout comme Bossuet et comme Gil-Pérès,
J'ai des transitions plus grosses que des câbles,
Et je dis ma pensée au moyen des vocables.
Tels s'enfuirent ma joie et mon bonheur perdu.
Mais, dis-je à la cruelle Azurine, éperdu,
Souffrirai-je longtemps cette angoisse mortelle?
Redeviendrai-je pas Pierrot? — Si, me dit-elle.

Je ne veux pas la mort du pécheur. Quand les vers
Se vendront; quand disant : Les raisins sont trop verts !
Le baron de Rothschild, abandonnant le mythe
De l'or, embrassera la carrière d'ermite;
Lorsque les fabuleux académiciens
Ne mettront plus d'abat-jour verts; quand les anciens
Romantiques, trouvant *Hernani* par trop raide,
Pâmeront de bonheur sur les vers de *Tancrède;*
Quand on ne verra plus, chez les Turcs, le vizir
Étrangler des sultans; quand suivant sans plaisir
Les nymphes aux cheveux maïs, faisant fi d'elles,
Tous les maris seront à leurs femmes fidèles;
Quand la flûte prendra la place des tambours;
Lorsque enfin les bourgeois, ces habitants des bourgs
Qui, dans l'Espagne en feu comme dans le Hanovre,
Furent extasiés par *Le Convoi du Pauvre,*
Aimeront Delacroix et les ciels de Corot,
Toi, tu redeviendras Pierrot. — Grands dieux! Pierrot!
Je serai de nouveau Pierrot, fée Azurine!
Criai-je, et cette fois, au lieu de sa poitrine
Je baisai sa chaussure, et mis ma lèvre sur
Le pan resplendissant de sa robe d'azur!
A présent, me voilà rassuré. Plus de chutes.
Les soldats voudront bien marcher au son des flûtes;
Pourquoi pas? Tout va bien. Je sens pâlir ma chair.
Les vers, à ce qu'on dit, vont se vendre très cher —
Dans trois jours. Le baron de Rothschild, je l'accorde,
N'a pas encore pris la bure et ceint la corde;
Mais nous avons tous nos projets. Il a les siens.
Nos seigneurs, messieurs les académiciens,
Pareils à de vieux Dieux dans leur caverne noire,
Ornent encor d'abat-jour verts leurs fronts d'ivoire;
Mais on doit en nommer de jeunes, ce mois-ci.
Les romantiques, peuple en sa faute endurci,
Jusqu'ici ne sont pas accourus à notre aide;

Mais ils diront bientôt : La flamme est dans *Tancrède,*
Et quant à *Hernani,* ce n'est qu'un feu grégeois.
Delacroix et Corot prennent chez les bourgeois.
Positivement. L'art dans leurs locaux motive
Les éclairs du Progrès, cette locomotive.
Les cocottes, Souris, Chiffonnette et Laïs,
Renoncent aux cheveux beurre frais et maïs;
Depuis lors, moins friands de leurs épithalames,
Beaucoup de maris sont fidèles à leurs femmes.
Donc, en dépit du mal que m'a fait l'archerot
Amour, je vais bientôt redevenir Pierrot !
O mes aïeux ! ce noir habit va disparaître
De mon dos frémissant; de nouveau je vais être
Muet comme une carpe, et je ferai des sauts —
De carpe également, pour étonner les sots.
Oui, ta prédiction s'accomplit, Azurine !
Mon teint moins agité prend des tons de farine;
Je suis comme tous les ténors, je perds ma voix ;
Et je ris déjà comme un bossu, quand je vois
Pâlir mon nez, pareil à celui de la lune.
Les femmes accourront. — Qu'il est beau ! dira l'une,
Et j'aurai des effets de neige sur mon front.
Et lorsque les petits enfants apercevront
Mon visage embelli d'une blancheur suprême,
Ils diront : J'en veux. C'est de la tarte à la crème !

Janvier 1857.

MÉDITATION

POÉTIQUE ET LITTÉRAIRE

On écrivait encore, en ces temps romantiques
Où les chants de Ducis étaient des émétiques,
Où, sans pourpoint cinabre, on se voyait banni;
Où Prudhomme, ravi de tomber avec grâce,
Était jeté vivant dans une contre-basse
Pour avoir contesté les vers de *Hernani*.

On écrivait, tandis que maintenant on gèle.
Où sont les *Antony*, les *Ruy-Blas*, les *Angèle*,
Et ces jours, morts, hélas!
Où Frédérick, faisant revivre Aristophane,
Sous la peau d'âne, alors interdite au profane,
Cachait Tragaldabas?

On écrivait, au sein de l'antique Bohème
Où le chat de Mimi brillait sur le poème,
Où Schaunard éperdu, dédaignant tout poncif,
Si quelqu'un devant lui vantait sa pipe blonde,
Lui répondait : « J'en ai pour aller dans le monde
Une plus belle encore, » et devenait pensif.

Aujourd'hui Weill possède un bouchon de carafe,
Arsène a des maisons, Nadar est photographe,
Véron maître-saigneur,
Fournier construit des bricks de papier, et les mâte,
Henri La Madelène a fait du carton-pâte:
Lequel vaut mieux, Seigneur?

Décembre 1856

A AUGUSTINE BROHAN

Thalie, amante des grands cœurs,
Voix éloquente et vengeresse,
J'ai bu les amères liqueurs :
Prends mes chansons, bonne Déesse.

Berce-les au bruit des grelots !
Muse au beau front, nymphe homérique,
De ta lèvre coule à grands flots
Notre inspiration lyrique.

Ton rire, comme un clair soleil,
Épanouit les gaîtés franches,
Pourpre vive, rosier vermeil,
Éblouissement de dents blanches !

Que de fois, chancelant encor
Sous le mal dont je suis la proie,
Tes accents de cristal et d'or
M'ont rendu la force et la joie !

Oh ! que de fois j'ai mendié
L'enthousiasme et l'ironie
Sur le théâtre incendié
Par les éclairs de ton génie !

C'est pourquoi, ne dédaigne pas
Le pur diamant de mes rimes,
Nymphe, dont j'ai baisé les pas
Sur la neige des grandes cimes.

Car sur ton front céleste a lui
L'ardent rayon qui me déchire,
Et nous nous aimons en Celui
Qui nous a légué son martyre.

O spectacle trois fois divin
De voir une telle écolière
Tremper sa bouche dans le vin
Dont s'enivra le grand Molière!

Toi qui le charmes au tombeau,
Thalie, Augustine, âme élue
Pour ce délire encor si beau,
L'Ode est ta sœur, et te salue.

Septembre 1858.

LA SAINTE BOHÈME

. . . Il chanta d'une voix tonnante à laquelle nous répondîmes en chœur : Vive la Bohême!
GEORGE SAND, *La dernière Aldini.*

Par le chemin des vers luisants,
De gais amis à l'âme fière
Passent aux bords de la rivière
Avec des filles de seize ans.
Beaux de tournure et de visage,
Ils ravissent le paysage

De leurs vêtements irisés
Comme de vertes demoiselles,
Et ce refrain, qui bat des ailes,
Se mêle au vol de leurs baisers :

Avec nous l'on chante et l'on aime,
Nous sommes frères des oiseaux.
Croissez, grands lys, chantez, ruisseaux,
Et vive la sainte Bohème!

Fronts hâlés par l'été vermeil,
Salut, bohèmes en délire!
Fils du ciseau, fils de la lyre,
Prunelles pleines de soleil!
L'aîné de notre race antique
C'est toi, vagabond de l'Attique,
Fou qui vécus sans feu ni lieu,
Ivre de vin et de génie,
Le front tout barbouillé de lie
Et parfumé du sang d'un dieu!

Avec nous l'on chante et l'on aime,
Nous sommes frères des oiseaux.
Croissez, grands lys, chantez, ruisseaux,
Et vive la sainte Bohème!

Pour orner les fouillis charmants
De vos tresses aventureuses,
Dites, les pâles amoureuses,
Faut-il des lys de diamants?
Si nous manquons de pierreries
Pour parer de flammes fleuries

Ces flots couleur d'or et de miel,
Nous irons, voyageurs étranges,
Jusque sous les talons des anges
Décrocher les astres du ciel!

Avec nous l'on chante et l'on aime,
Nous sommes frères des oiseaux.
Croissez, grands lys, chantez, ruisseaux,
Et vive la sainte Bohème!

Buvons au problème inconnu
Et buvons à la beauté blonde,
Et, comme les jardins du monde,
Donnons tout au premier venu!
Un jour nous verrons les esclaves
Sourire à leurs vieilles entraves,
Et, les bras enfin déliés,
L'univers couronné de roses,
Dans la sérénité des choses
Boire aux Dieux réconciliés!

Avec nous l'on chante et l'on aime,
Nous sommes frères des oiseaux.
Croissez, grands lys, chantez ruisseaux,
Et vive la sainte Bohème!

Nous qui n'avons pas peur de Dieu
Comme l'égoïste en démence,
Au-dessus de la ville immense
Regardons gaiement le ciel bleu!
Nous mourrons! mais, ô souveraine!
O mère! ô Nature sereine!

Sous les calmes cieux rougissants,
Tu prendras nos cendres inertes
Pour en faire des forêts vertes
Et des bouquets resplendissants !

Avec nous l'on chante et l'on aime,
Nous sommes frères des oiseaux.
Croissez, grands lys, chantez, ruisseaux,
Et vive la sainte Bohème !

Décembre 1856.

BALLADE

DE LA VRAIE SAGESSE

Mon bon ami, poète aux longs cheveux,
Joueur de flûte à l'humeur vagabonde,
Pour l'an qui vient je t'adresse mes vœux :
Enivre-toi, dans une paix profonde,
Du vin sanglant et de la beauté blonde.
Comme à Noël, pour faire réveillon
Près du foyer en flamme, où le grillon
Chante à mi-voix pour charmer ta paresse,
Toi, vieux Gaulois et fils du bon Villon,
Vide ton verre et baise ta maîtresse.

Chante, rimeur, ta Jeanne et ses grands yeux
Et cette lèvre où le sourire abonde ;
Et que tes vers à nos derniers neveux,
Sous la toison dont l'or sacré l'inonde,
La fassent voir plus belle que Joconde.
Les Amours nus, pressés en bataillon,

Ont des rosiers broyé le vermillon
Sur le beau sein de cette enchanteresse.
Ivre déjà de voir son cotillon,
Vide ton verre et baise ta maîtresse.

Une Bacchante, aux bras fins et nerveux,
Sur les coteaux de la chaude Gironde,
Avec ses sœurs, dans l'ardeur de ses jeux,
Pressa les flancs de sa grappe féconde
D'où ce vin clair a coulé comme une onde.
Si le Désir, aux yeux d'émerillon,
T'enfonce au cœur son divin aiguillon,
Profites-en; l'Ame, disait la Grèce,
A pour nous fuir l'aile d'un papillon :
Vide ton verre et baise ta maîtresse.

ENVOI

Ma muse, ami, garde le pavillon.
S'il est de pourpre, elle aime son haillon,
Et me répète à travers son ivresse,
En secouant son léger carillon :
Vide ton verre et baise ta maîtresse.

Février 1857.

LE SAUT DU TREMPLIN

Clown admirable, en vérité!
Je crois que la postérité,
Dont sans cesse l'horizon bouge,
Le reverra, sa plaie au flanc.
Il était barbouillé de blanc,
De jaune, de vert et de rouge.

Même jusqu'à Madagascar
Son nom était parvenu, car
C'était selon tous les principes
Qu'après les cercles de papier,
Sans jamais les estropier
Il traversait le rond des pipes.

De la pesanteur affranchi,
Sans y voir clair il eût franchi
Les escaliers de Piranèse.
La lumière qui le frappait
Faisait resplendir son toupet
Comme un brasier dans la fournaise.

Il s'élevait à des hauteurs
Telles, que les autres sauteurs
Se consumaient en luttes vaines.
Ils le trouvaient décourageant,
Et murmuraient ; « Quel vif-argent
Ce démon a-t-il dans les veines? »

Tout le peuple criait : « Bravo ! »
Mais lui, par un effort nouveau,
Semblait roidir sa jambe nue,
Et, sans que l'on sût avec qui,
Cet émule de la Saqui
Parlait bas en langue inconnue.

C'était avec son cher tremplin.
Il lui disait : « Théâtre, plein
D'inspiration fantastique,
Tremplin qui tressailles d'émoi
Quand je prends un élan, fais-moi
Bondir plus haut, planche élastique !

Frêle machine aux reins puissants.
Fais-moi bondir, moi qui me sens
Plus agile que les panthères,
Si haut que je ne puisse voir,
Avec leur cruel habit noir
Ces épiciers et ces notaires!

Par quelque prodige pompeux
Fais-moi monter, si tu le peux,
Jusqu'à ces sommets où, sans règles,
Embrouillant les cheveux vermeils
Des planètes et des soleils,
Se croisent la foudre et les aigles.

Jusqu'à ces éthers pleins de bruit,
Où, mêlant dans l'affreuse nuit
Leurs haleines exténuées,
Les autans ivres de courroux
Dorment, échevelés et fous,
Sur les seins pâles des nuées.

Plus haut encor, jusqu'au ciel pur!
Jusqu'à ce lapis dont l'azur
Couvre notre prison mouvante!
Jusqu'à ces rouges Orients
Où marchent des Dieux flamboyants,
Fous de colère et d'épouvante.

Plus loin! plus haut! je vois encor
Des boursiers à lunettes d'or,
Des critiques, des demoiselles
Et des réalistes en feu.
Plus haut! plus loin! de l'air! du bleu!
Des ailes! des ailes! des ailes! »

Enfin, de son vil échafaud,
Le clown sauta si haut, si haut!
Qu'il creva le plafond de toiles
Au son du cor et du tambour,
Et, le cœur dévoré d'amour,
Alla rouler dans les étoiles.

Février 1857.

A ALPHONSE LEMERRE

QUI ME DEMANDE UN COMMENTAIRE

Dans mon travail me voilà comme entré.
Moi le rhythmeur, le dompteur de chimère,
Je prends la plume et je commenterai,
Fut-ce, au besoin devant monsieur le maire.
Vous le voulez, c'est bien, mon cher Lemerre.
J'ai tel désir de casser congruement
Ces durs cailloux, que j'y songe en dormant;
Et, si je sors vainqueur de cette lutte,
On pourra mettre au bas du monument :
Cailloux cassés par un joueur de flûte.

Septembre 1873.

COMMENTAIRE

— 1873 —

J'ai écrit ce mot redoutable. Le dernier comme le premier éditeur des *Odes funambulesques*, mes amis A.-P. Malassis et Alphonse Lemerre, ligués contre moi, veulent éviter de trop cruelles tortures aux Saumaises futurs, ce qui ne serait encore rien ; mais il est à craindre en outre que ces Saumaises ne parviennent pas, en effet, à deviner les allusions, si claires autrefois et devenues déjà un peu obscures, que contient mon petit livre. Je m'exécute donc, quoiqu'il soit bien dur pour un vieillard de se faire le commentateur d'un enfant; car, en vérité, qu'y a-t-il de commun entre le moi que je suis maintenant et ce jeune fou qui, abandonnant au vent sa blonde chevelure, brandissait contre les moulins sa lance romantique?

Pour l'intelligence générale du livre, je dois dire que, bien que né le 14 mars 1823 et ayant publié les cinq mille vers de mon premier recueil *Les Cariatiades* en 1842, j'ai tout à fait appartenu par mes sympathies et par mes idolâtries à la race de 1830. J'ai été et je suis encore de ceux pour qui l'Art est une religion intolérante et jalouse; je pense encore que, la France étant surtout et avant tout une nation de chevaliers, de poètes et d'artistes, celui-là est le plus patriote qui exalte le plus ardemment la poésie élevée et les sentiments héroïques. Je partage avec les hommes de 1830 la haine invétérée et irréconciliable de ce que l'on appela alors *les bourgeois*, mot qu'il ne faut pas prendre dans sa signification politique et historique, et comme signifiant le tiers-état : car, en langage romantique, *bourgeois* signifiait l'homme qui n'a d'autre

culte que celui de la pièce de cent sous, d'autre idéal que la conservation de sa peau, et qui en poésie aime la romance sentimentale, et dans les arts plastiques la lithographie coloriée. Aussi ne devra-t-on pas s'étonner que j'aie traité comme des scélérats des hommes fort honnêtes d'ailleurs, qui n'avaient que le tort (et il suffit!) d'exécrer le génie et d'appartenir à ce que Henri Monnier a justement nommé *la religion des imbéciles!*

Pour faire avec ordre le petit travail qui va suivre, j'adopterai naturellement les divisions mêmes du livre, et je dirai au fur et à mesure quelles furent les victimes (à peine égratignées heureusement) de mes boutades juvéniles. Toutefois cette *clef*, puisque *clef* il y a, ne saurait être complète dès aujourd'hui; car il y a encore parmi les modèles de mes figures comiques des personnages vivants qu'il m'est impossible de nommer ici. Ces dernières omissions seront complétées après moi par quelque jeune poète, qui sera dans le secret de Polichinelle, si cependant les *Odes funambulesques* et leur *Commentaire* n'ont pas disparu dans l'abîme redoutable... où est la très-sage Héloïs!

GAIETÉS

La Corde roide, *page* 17. — Cette ode n'est que la mise en scène lyrique du titre même du livre : *Odes funambulesques*. A propos de ce titre qui a eu une si heureuse fortune, je dois raconter qu'il m'a été donné d'une manière tout à fait surnaturelle. J'avais écrit la plupart des odes comiques dont se compose le livre, uniquement dans le désir de chercher un genre nouveau, et sans songer du tout à les réunir. Ce fut A.-P. Malassis qui audacieusement entreprit d'en faire un livre, et, comme il arrangeait déjà sa charmante édition imprimée en rouge et en noir, un camarade quelconque, un indifférent que je rencontrai, me demanda à brûle-pourpoint : « Eh bien! quand paraissent vos... *Odes funambulesques?* » Je tressaillis

et réprimai l'expression de ma joie, car à l'instant même j'avais compris que le vrai titre définitif de mon livre était trouvé.

La Ville enchantée, *page* 19. — Personne n'est aussi romantique qu'il se flatte de l'être Dans ce petit guide de l'étranger dans Paris, n'y a-t-il pas un peu trop de périphrases à la Delille? La cinquiéme strophe de la page 21, *Salut, jardin antique*, etc., et les cinq strophes suivantes font allusion aux jardins de Versailles,comme la quatrième strophe de la page 22, *Ailleurs, c'est le palais d'Italie et de Gréce,* aux musées du Louvre, et comme la cinquième strophe de la même page, *Et maintenant voici la coupole féerique*, à la coupole de la bibliothèque du Luxembourg, peinte par Delacroix et représentant l'apothéose des poètes.

La belle Véronique, *page* 23. — Ainsi qu'on le voit, l'héroïne de cette ode était une personne essentiellement pratique; aussi a-t-elle été épousée par un pair d'Angleterre! René Lordereau avait inventé cet axiome *qu'il faut être très-indulgent pour tout ce qui relève de la galanterie.* A ce compte, j'avais connu la belle Véronique dans une situation qui réclamait la suprême indulgence; je la retrouvai à Londres grande dame, faisant partie d'une famille illustre, et elle ne me punit en aucune façon des fautes du hasard; mais c'était une femme de génie!

Mascarades, *page* 25. — Le maillot des Keller, dont il est parlé à la page 26, est le maillot de Madame Keller, femme admirablement belle, qui avait importé ici les tableaux vivants, et naturellement le maillot des femmes de sa troupe. Très-pudiquement et avec un grand sentiment de l'art, Madame Keller reproduisait les plus beaux groupes antiques. Dans les salons, lorsqu'on l'y appelait, elle laissait, en effet, le maillot *voler en l'air;* elle montrait ses tableaux vivants réellement nus. L'Art y gagnait, et la pudeur n'y perdait rien, au contraire: mais le théâtre n'a pas le droit d'être si artiste que cela, et, comme on se le rappelle, Talma, après un premier essai, dut renoncer à jouer Achille avec les

jambes réellement nues. — *Brididi, page* 27, *strophe V,* avait succédé à Chicard comme roi de la Danse excessive et vertigineuse, et il fut dans cet art fantasque un véritable créateur. Il excellait à improviser séance tenante un quadrille dont toutes les figures formaient dans leur ensemble une épopée symbolique. Je me rappelle qu'une fois, au bal masqué du premier Théâtre-Lyrique, ayant déjà pris au vestiaire son paletot qui était gris, et l'ayant endossé, il trouva une fillette qui lui plut, et se décida à danser le dernier quadrille. Alors il entra son pantalon dans ses bottes, chiffonna son chapeau de façon à lui donner l'aspect du petit chapeau historique, et, par une grimace subite, se donna étonnamment le visage de Napoléon Premier; puis le quadrille qu'il dansa représenta, de Toulon à Sainte-Hélène, toute la légende impériale, et le galop final était l'apothéose! En ce temps-là, le dévergondage même était artiste; les générations nouvelles ont retourné cela, comme un gant.

Pilodo, page 27, *strophe VII,* chef d'orchestre des bals du Vauxhall, très-habile à susciter la bacchanale furieuse, avait, avec ses lunettes bleues (comme Hugo le dit de Mirabeau,) une tête *horrible de laideur et de génie.* — *Labeaume, page* 28, *strophe III,* fut alors un célèbre entrepreneur de bals masqués. — *Mogador, ibidem,* plus tard comtesse de Chabrillan, a porté en effet le costume de guerrière victorieuse que j'indique. Elle a aussi, vêtue à la grecque, fait à l'Hippodrome la course des chars avec Louise Mesgny et une Joséphine qui semblait un bloc de granit taillé par un Hercule statuaire. — *Madame Panache, Ange, Frisette, Rose Pompon* et *Blanche,* que nomment les strophes suivantes, ne méritent pas de biographie particulière ; elles ont été jolies et elles ont eu lieu. Il leur a manqué des visées supérieures et un trône en Egypte pour atteindre la renommée de Cléopâtre.

Premier Soleil, *page* 33. — *M*lle *Ozy, page* 33, *strophe IV,* dont le prénom était Alice, a été l'amie de tous les hommes d'esprit de son temps. Retirée à Enghien, dans une charmante villa, elle y devint dévote, allait à la messe avec un gros livre et offrait à l'église de grands tableaux de sainteté.

Aux heures de sa folle jeunesse, Roger de Beauvoir, dans un amusant croquis, l'avait représentée vêtue de la nébride, tenant d'une main un thyrse de bacchante, et de l'autre une coupe pleine, avec cette épigraphe : *Ozy noçant les mains pleines*. Victor Hugo avait daigné lui adresser quelques vers. Et moi-même, *si parva licet*, etc., prétendant, à tort peut-être, que sa vie abandonnée au caprice n'était pas d'un bon exemple pour les demoiselles à marier, j'avais écrit, à propos d'elle, ce quatrain qui fit fortune :

Les demoiselles chez Ozy
Menées,
Ne doivent plus songer aux hy-
Ménées !

Page 34, *strophe I.* — Tout le monde sait que *Musette* est la joyeuse infidèle de *la Vie de Bohème*, *Nichette* la grisette vertueuse de *la Dame aux Camélias*, et *Mimi Pinson* l'héroïne d'une immortelle chanson d'Alfred de Musset. Mais je suis ici pour mettre sur tous les I tous les points, même inutiles.

La Voyageuse, *page* 34. — *Mademoiselle Caroline Letessier*, à qui est adressée cette ode, charme les premières représentations par son élégance et par ses longs yeux expressifs. Comme toutes les jolies Parisiennes, elle a un peu joué la comédie. Elle est la nièce de cette adorable Marthe, qui créa le rôle de Laïs dans le *Diogène* de Félix Pyat, à l'Odéon, et dont la mort sanglante a été un des drames les plus épouvantables de l'Empire. Mêlée à une histoire dangereuse, elle s'était réfugiée à Londres. Elle revint à Paris pour chercher des papiers, et on la trouva morte dans son ancien logement. On n'a jamais su si sa mort avait été le résultat d'un assassinat ou d'un suicide.

ÉVOHÉ

NÉMÉSIS INTÉRIMAIRE.

A propos des six satires réunies sous ce titre, les deux premières éditions des *Odes funambulesques* contenaient la note que voici :

Rien de plus difficile que de faire comprendre après dix ans une plaisanterie parisienne. Autant vouloir transvaser cette essence de roses que Smyrne enfermait dans des flacons bariolés d'or. Ici ce sont les vivants qui vont le plus vite ! On ne l'a point oublié, en 1846, *l'illustre collaborateur de notre Méry donnait au public une nouvelle* Némésis, *accueillie par* le Siècle, *qui publiait régulièrement chaque dimanche une de ces belles satires. Après avoir accompli pendant longtemps son travail surhumain, M. Barthélemy, fatigué et souffrant, obtint un congé de quelques semaines. C'est alors qu'un petit journal de ce temps-là,* La Silhouette (*il est allé où va la feuille de laurier,*) *inventa cette ironique et frivole* Évohé, *pour remplir, prétendait-il, l'intérim de* Némésis. *Mais tout cela semble aujourd'hui s'être passé avant la guerre de Troie. O neiges d'antan !*

J'écrivais cette note en 1857; que dirai-je aujourd'hui, en 1873? Cependant, je vais essayer d'expliquer de mon mieux mes petites satires, car on ne manquerait jamais de bonnes raisons pour ne pas remplir la tâche qu'on s'est donnée. Elles ont ce caractère très-essentiel que, tout le long de ces poèmes, l'élan et l'enthousiasme lyrique sont rendus à la Satire. On l'avait fait marcher à pied, et de nouveau je l'ai assise sur le divin cheval ailé, et j'ai éparpillé au vent sa chevelure. *Tout ce qui est poésie est chant,* tel est l'axiome que j'ai voulu faire triompher, là comme dans tout ce que j'ai écrit. Et dire qu'il y a eu un long moment où proférer une telle naïveté a pu passer pour un coup d'audace !

ÉVEIL, *page* 40. — La création fantastique d'*Évohé,* cette confusion entre la muse et la femme, qui commence à cette première

satire pour ne finir qu'à la dernière, n'est pas si arbitraire qu'elle semble l'être, car elle peint l'âme et l'esprit de toute une époque. En 1830 (c'est toujours à cette date qu'il faut remonter,) les poètes voulurent, comme Byron, amalgamer leur vie idéale et leur vie réelle, être vraiment dans la vie ce qu'ils étaient dans le livre, et dans la double extase de leur inspiration et de leurs amours, la femme pour eux devint muse, et la muse femme. On voit dans mes satires (1845-1846) le dernier reflet de cette tradition, morte déjà.

Comme un clairon de Sax, page 41, *vers* 6. — Sax, à qui un peuple hellène eût élevé des statues s'il ne l'eût divinisé, a inventé des familles d'instruments à vent en cuivre, tout un orchestre que la voix des ouragans ne peut faire taire, et il a fait des réalités de toutes les métaphores inventées par les épopées et par les apocalypses à propos des trompettes d'airain. — *Feuchères, page* 41, *vers* 9, a été un de ces Benvenuto de 1830 qui exprimaient à la fois leur pensée et leur caprice par la statuaire, par la peinture, par la ciselure, par la gravure ; encore une race morte! Plus tard, non-seulement les peintres ne furent plus que peintres, mais il y en eut même qui, pendant toute leur vie, ne peignaient qu'un seul pot, toujours le même, ou que des fromages blancs.

Page 41, *vers* 11 :

Tu n'as pas, il est vrai, célébré S.....

On voit assez, par la rime précédente, de quel mot il s'agit. S..... est un poème de Barthélemy, moitié didactique, moitié humoristique, auquel le docteur Giraudeau de Saint-Gervais avait cousu son poème en prose. Passons vite. — *Ni comme l'Amphion,* etc., *page* 41, *vers* 16. Cet Amphion fut M. de Rambuteau. Mais ceci est encore un sujet mauvais à commenter, même pour un Commentaire.

Page 41, *vers* 18 :

Mais enfin, c'est par toi qu'un jour le Triolet, etc.

On trouvera plus loin, quand nous en serons aux Triolets, tout ce qui se rapporte à ce vers, au morceau qui le suit, à

Néraut, *Tassin* et *Grédelu*, et à l'*Archiloque âgé de huit ans*, qui était Paulin Limayrac. — A propos de lui, comme à propos de plusieurs écrivains nommés dans la note suivante, je dois rappeler, comme je l'ai dit en commençant, que mes haines (si ce n'est pas un trop gros mot) ont été exclusivement littéraires. La personne réelle de mes adversaires n'a jamais été en jeu, et toutes mes innocentes escarmouches ont eu lieu dans le pays de la fantaisie et de la fiction.

Voyez les Auvergnats, les pairs..., etc. *page* 43, *vers* 26 *et suivants.* — Ce rapprochement entre les Auvergnats et les pairs de France n'est pas arbitraire : il fait allusion à la fameuse historiette sur les pairs de France et les marchands de peaux de lapin, écrite en quiproquo par Henry Monnier, dans *la Famille improvisée.* — De ce vers jusqu'au dernier vers de la page, c'est une véritable avalanche de noms propres. Si j'ai mis dans la même nasse le nain *Tom Pouce*, qu'on exhibait vêtu en empereur, *le lézard qui jouait du violon* et *le hanneton qui faisait du verre filé*, au dire des réclames, *le café de maïs*, qui n'était ni du café ni du maïs, *l'annonce Duveyrier*, par laquelle les écrivains devinrent les esclaves de l'annoncier, *M. Aymé de Nevers*, dentiste, un chef d'orchestre qui tirait des coups de pistolet, *le guano*, *M. Constant Hilbey*, qui écrivait des brochures contre Jules Janin, au milieu de tout cela l'ami des animaux, le spirituel et charmant *Toussenel*, et le marchand de crayons *Mangin*, qui parcourait les rues sur un char, vêtu d'une dalmatique et coiffé d'un casque d'or, et *M. Clairville*, et l'avocat *Chicoisneau*, qui n'était pas plus bavard qu'un autre avocat, et *M. Hippolyte Lucas* (que je désignais sous le nom de *Guttiere*, héros d'une de ses pièces espagnoles,) et *M. Buloz*, et *M. Rolle*, qui n'avait à mes yeux que le tort d'être un faux classique et de préconiser l'imitation de l'imitation, c'est que tous, hommes et choses, ils me semblaient, soit par les théories qu'ils prêchaient, soit par le bruit qu'ils faisaient indûment, opprimer la Muse et jeter des bâtons ou d'autres embarras dans les roues de son char. — Mais il faut donner une mention spéciale à *Carolina*, nommée au trente-deuxième vers de cette page 43.

Carolina, Laponne, comme disaient les affiches, était une actrice de deux pieds de haut, mais avec une terrible gorge à la Rubens, qui voyageait à travers les petits théâtres, de Saqui et des Délassements aux Funambules, où elle créa le rôle de la reine des Carottes dans une pantomime de Champfleury, qui, bien longtemps avant M. Sardou, avait pensé à mettre à la scène le comte d'Hoffmann, et qui, lui, s'était acquitté de cette besogne en artiste. Elle y joua aussi d'une manière très-étonnante le rôle d'un grognard de l'Empire, avec des cheveux blancs! Pareille à beaucoup d'autres femmes, Carolina, Laponne n'estimait absolument chez les hommes que la haute taille, et elle n'aurait pas donné un fétu d'un César qui n'aurait pas eu au moins six pieds. Elle était l'amie d'un comédien nommé Ameline, qui, après avoir été réellement tambour-major, jouait les tambours-majors dans les mélodrames du Cirque, et qui créa aussi le rôle du Cosaque colossal, que Paulin Ménier tuait dans *Les Cosaques*, de MM. Arnault et Judicis, à la Gaieté. Ameline obéissait à Carolina, Laponne, avec une docilité enfantine. Lorsqu'ils avaient quelque querelle, Carolina lui disait : « Mets-moi sur la table pour que je te donne une giffle. » Ameline la prenait dans ses bras, la posait sur la table, s'approchait, recevait la giffle qu'elle lui donnait à tour de bras, puis remettait Carolina à terre, avec une terreur respectueuse. Cette vulgaire parodie de l'histoire de la reine Omphale aurait pu être rangée sous la rubrique inventée par Courbet : *Allégorie réelle!*

Les Théatres d'Enfants, *page* 44. — Ces théâtres étaient le Théâtre des jeunes élèves de M. Comte, au passage Choiseul, remplacé aujourd'hui par les Bouffes-Parisiens, et le Théâtre Joly ou Gymnase enfantin, au passage de l'Opéra. M. Comte, physicien du roi, prestidigitateur, avait voulu, par une pensée philanthropique, donner de l'instruction et une bonne éducation à des enfants qu'il élevait en même temps pour être comédiens. Ils allaient à la classe le matin, jouaient le soir pour le public et répétaient dans l'intervalle. Cela était admirable comme théorie; mais M. Comte, tout sorcier qu'il était, n'avait pas prévu ce qu'on obtiendrait nécessairement en entermant ensemble, dans un endroit aussi isolé qu'un navire

en pleine mer, des enfants, garçons et filles, qui déjà avaient croqué. dans les logis de portier où avait commencé leur enfance parisienne, toutes les pommes vertes de l'arbre de la Science. A ce régime, les petites filles résistèrent, et même devinrent des femmes grandes et robustes, comme Hippolyte reine des Amazones; mais les petits garçons furent la proie du rachitisme, de la phthisie, et les plus heureux d'entre eux furent ceux qui restèrent nains ou devinrent bossus. Tout le monde a vu Alfred, le Bouffé du Théâtre Comte, qui n'avait jamais pu grandir, et qui, après avoir pris sa retraite, fut nommé inspecteur du balayage; on le rencontrait avec un manteau de caoutchouc grand comme un mouchoir de poche de fillette! Et Poulet qui, après avoir été un enfant beau comme le jour, est mort l'an dernier, vieux souffleur de l'Odéon, n'étant plus qu'une longue barbe blanche et une bosse.

Il y a eu aussi ce spirituel et charmant Colbrun, si délicat, si frêle, à qui la barbe n'était jamais venue, qui, de son séjour au Théâtre Comte, avait gardé la taille et le visage d'un enfant, et qui, à quarante ans, jouait encore les rôles de gamin dans les grands drames d'Alexandre Dumas. Parmi les acteurs de cette génération, un seul a persisté : c'est M. Rubel, qu'on retrouve dans les petits théâtres. Plus heureux que ses confrères, la barbe lui a poussé, et il n'a jamais été bossu; mais il ressemble un peu à un casse-noisette!

La fantasmagorie, page 47, *vers* 13. — Pour ce spectacle, que Robin et Robert-Houdin ont renouvelé depuis M. Comte, on éteignait en effet le lustre, la rampe et tout, dans un théâtre peuplé de bonnes d'enfants! Aussi les soirées de fantasmagorie ont-elles fait parmi ces villageoises crédules et à demi civilisées des ravages dont l'histoire demanderait un Paul de Kock!

L'Opéra turc, *page* 48. — Ici, malgré les années écoulées, je marche sur des charbons ardents. Des quatre personnages mis en scène dans cette historiette, le seul que je puisse nommer est *le ténor*, qui était en réalité le baryton Massol.

Académie royale de Musique, *page* 52. — Je n'ai pas besoin d'indiquer au lecteur tout ce qu'il y a d'exagération, de

parti pris et d'injustice dans cette satire contre l'Opéra. Jeune homme, je croyais avec tous les romantiques de mon temps que le genre dramatique appelé *Opéra* a tué et tuera encore chez nous la tragédie, le drame historique et tout ce qui a été le grand art et la poésie au théâtre. Je le crois encore aujourd'hui; mais, fût-ce pour l'amour de Corneille et de Shakspere, je ne veux plus affliger personne, et je me suis appris la résignation. Il est très-vrai qu'à l'époque où j'ai écrit cette satire, les décorations, les chœurs et même la troupe de l'Opéra étaient dans un état assez piteux. Néanmoins j'en parlais avec passion, comme un poète admirateur de Quinault et de Gluck jusqu'au point de ne pas pouvoir tolérer la poésie lyrique de M. Scribe.

C'est en cela surtout que j'avais tort; car livrés aux exigences des musiciens modernes, tous les poètes font les vers aussi mal les uns que les autres; et entre un savetier et Pindare, une fois qu'ils sont pris dans cette tenaille, il n'y a aucune différence.

Elssler, page 60, *vers* 11. — *Lucile et Carlotta, page* 60, *vers* 12. — Ce sont Fanny Elssler, Lucile Grahn et la grande danseuse qui créa le rôle de *Giselle*, Carlotta Grisi.

Page 60, *vers* 30 :

Il est devenu gai comme Louis Monrose.

Il est tout à fait vrai qu'à partir d'un certain moment, M. Louis Monrose est devenu un acteur extrêmement peu gai; mais cette transfiguration n'a eu lieu qu'à la Comédie-Française. A l'Odéon, il avait joué *Le Capitaine Paroles, Falstaff* et le prologue que Théophile Gautier écrivit pour cette comédie, *La Ciguë*, d'Émile Augier, *Les Ressources de Quinola*, de Balzac, et trente autres pièces, avec une verve et une flamme qui faisaient songer au grand Monrose père. — Il n'est pas le premier homme qui soit devenu effroyablement sérieux dans la maison si solennelle, hélas! de Molière, où les garçons de bureau eux-mêmes et les employés à têtes d'ibis ressemblent à des dieux égyptiens

La Famille Bouthor, page 61, *vers* 5. — Quiconque a habité ou parcouru la province connaît la famille Bouthor. Elle forme à elle seule, toujours augmentée ou renouvelée par des alliances, car c'est toute une tribu nomade, la troupe équestre d'un cirque ambulant où on montre, comme à celui des Champs-Élysées, les mêmes pas des écharpes, les mêmes clowneries et les mêmes sauts à travers les ronds de papier; ce qui n'empêche pas nos écuyers parisiens de traiter la famille Bouthor comme les grands comédiens de l'hôtel de Bourgogne traitaient la troupe de Molière. J'ai eu tort de railler leurs musiciens, et spécialement celui qui joue du cor; ils valent ceux que nous entendons tous les jours, si ce n'est qu'ils sont vêtus en lanciers polonais avec des uniformes bleu-de-ciel, comme Poniatowski; mais peut-on dire que cela constitue une infériorité?

Seul, ô Duprez!... etc., page 62, *vers* 9. — Sur les démêlés du grand ténor avec l'administration de l'Opéra et sur les circonstances auxquelles font allusion les vers suivants, on trouvera dans plus d'un livre les détails que je ne puis donner ici. — *Taglioni, page* 63, *vers* 11. — C'est la grande Marie Taglioni, la créatrice de *La Sylphide*, celle qui fut chez nous la plus parfaite incarnation de la danse correcte, chaste et poétique.

La Grande Chartreuse, page 64, *vers* 5. — C'est le premier nom que porta le bal public fondé par M. Bullier, près de la sortie du jardin du Luxembourg qui regarde l'Observatoire. Il s'est appelé ensuite *La Closerie des Lilas* (nom trouvé et donné à M. Bullier par Privat d'Anglemont,) et en dernier lieu, lorsqu'on démolit l'ancien Prado situé en face du Palais de Justice, il hérita de ce nom légendaire parmi les étudiants, qu'il conserve encore aujourd'hui. Béranger s'est montré une fois à La Closerie des Lilas, et il y a été porté en triomphe, car il était dit qu'il ne lui manquerait de son vivant aucune apothéose!

L'Amour a Paris, *page* 64. — *Palmyre, vers* 16, a été une modiste dont la renommée emplissait les deux mondes; aujourd'hui, je crois qu'on ne retrouverait même plus les ruines...

de Palmyre ! — *Les corsets à la minute, vers* 17 et 18, c'est-à-dire les corsets qu'on détache en tirant une baleine, passaient, en 1846, pour des engins pernicieux, réservés seulement aux *belles et honnestes dames* qui ne sont jamais sans amours, comme le samedi n'est jamais sans soleil. Aujourd'hui, il n'y a plus d'autres corsets que ceux-là ; aussi faut-il une explication historique au joli dessin de Gavarni, dans lequel un mari délaçant sa femme murmure avec inquiétude : « C'est drôle, ce matin j'ai fait un nœud à ce lacet-là, et ce soir il y a une rosette ! »

Ces mots déjà caducs, etc., page 64, *vers* 27. — Le *rat* est la danseuse de l'Opéra enfant, type très-curieux, et qui ne ressemble à aucun autre ; car, accaparées en naissant par la Danse, qui exige un formidable travail quotidien de beaucoup d'heures, et par l'amour des riches vieillards parisiens, elles savent débattre leurs intérêts, causer affaires et finances avec l'habileté d'un notaire, et d'autre part, n'ayant rien vu, elles se proposent pendant des années d'aller visiter par partie de plaisir l'église Notre-Dame et le jardin des Tuileries, quand elles auront le temps. — La *grisette* est aussi difficile à reconstituer que la femme phénicienne ou carthaginoise ; avec beaucoup de patience et d'intuition, on la retrouvera *passim* dans les œuvres de Balzac, de Gavarni, de Henri Monnier et de Paul de Kock. — La *lorette* (mot inventé par Roqueplan pour signifier la femme qui habite les rues avoisinant l'église Notre-Dame-de-Lorette) a absorbé, détrôné et anéanti ce qui fut la femme entretenue ; car, par un sentiment anticipé du socialisme futur, elle remplaça l'entreteneur par une compagnie anonyme, dont les actions font prime ou se vendent au rabais, suivant les fluctuations de la politique européenne et quelques autres circonstances.

Page 66. — *Aglaé, Ida et Corinne, vers* 13 *et suivants.* — Aglaé, Ida et Corinne se passeront de biographies qui n'intéresseraient plus personne, car tous ceux qui les ont aimées sont aujourd'hui morts ou académiciens. Mais *Pomaré, page* 66, *vers* 21, a droit à une mention spéciale. C'est elle que célébrait la fameuse chanson :

Pomaré, Maria,
Magador et Clara,

où le culte de la rime eût exigé impérieusement que Nadaud écrivît *Mogador et... Claria.* — Pomaré, qui se nommait en réalité Élise Sergent, fut une des figures les plus étranges du temps où nous étions jeunes. A tous les bals masqués de l'Opéra, on la voyait invariablement vêtue en homme, avec un costume très-correct de gentleman, habit, pantalon et gilet noirs, cravate blanche et paletot blanc qu'au moment de la sortie elle reprenait au vestiaire, avec une badine qu'elle tenait avec le sans-façon le plus gracieux dans sa main gantée de blanc. A ces bals elle passait toute la nuit à causer avec des écrivains ou des artistes, ne les quittant pas, ayant autant d'esprit qu'eux, allant souper avec eux lorsque l'heure était venue, et ne jouant en aucune façon le personnage de femme. Elle et ses amis allaient habituellement chez Vachette (remplacé aujourd'hui par Brébant) non dans les cabinets particuliers dont elle avait horreur, mais dans la salle commune. Elle s'y tenait comme un homme du meilleur monde, mais pourvu qu'il n'y eût pas là de bourgeoise, car Pomaré nourrissait contre les bourgeoises une haine instinctive et frivole. Si le malheur voulait qu'en entrant dans la salle de Vachette elle aperçût une notairesse en bonne fortune avec son mari, rien alors ne pouvait l'empêcher d'entonner d'une formidable voix de contralto sa chanson favorite : *Un général de l'armée d'Italie!* — Cette chanson, je me la rappelle encore, jusqu'à la dernière syllabe, mais trop de dames aujourd'hui savent le latin pour que, même transcrite en latin, je puisse la donner ici. D'ailleurs, aimable, bonne enfant, spirituelle, comme je l'ai dit, très-grande et svelte sans maigreur, avec la poitrine plate comme celle d'un homme, elle était exactement, selon la curieuse expression de Baudelaire, *un ami avec des hanches.* — A propos de Baudelaire, Pomaré en grande toilette, cherchant des appartements, entre un jour, guidée par la portière, dans le joli logement que le poète occupait à l'hôtel Pimodan, quai d'Anjou, et qu'il devait alors quitter. Charmée par une installation d'artiste qui ne ressemblait à rien de ce qu'elle avait vu, Pomaré admira longuement le papier à grands ra-

mages rouges et noirs, la tête peinte par Delacroix, la grande table de noyer façonnée artistement avec de si insensibles contours que, lorsqu'on s'asseyait pour lire, le corps trouvait partout à s'y insérer commodément, les livres magnifiquement ornés de reliures pleines, les larges fauteuils de chanoine ou de douairière, et dans l'armoire les flacons de vin du Rhin entourés de verres couleur d'émeraude. Bref, elle ne voulut plus s'en aller, adopta un petit divan turc sur lequel elle dormait la nuit, et le jour lisait les ouvrages classiques; et je crois qu'elle y serait encore, si l'architecte du propriétaire n'était venu un beau matin diriger des réparations devant lesquelles il n'y avait pas de bravoure possible, car elles commencèrent par la démolition d'un gros mur! — Peu de temps après, rentrée dans le tourbillon de sa vie, Pomaré s'habillait pour aller au bal Mabille quand son amant, un jeune homme beau comme le jour et jaloux comme un tigre, lui défendit de sortir. Comme elle s'obstinait, il posa son cigare allumé et rouge sur le petit pied nu de la belle danseuse et le brûla cruellement. Au lieu de crier, elle se jeta au cou de son amant et, tout en boitant, le couvrit de baisers; on voit qu'elle était singulière. — Elle est morte jeune, repentie et dans une excessive misère, et Fiorentino écrivit dans *Le Corsaire* un article très-ému sur la pauvre Élise Sergent qui, aux dernières heures de sa vie, avait courageusement expié ses turbulentes étourderies de pécheresse. — Gustave Bourdin, le gendre de Villemessant, mort aujourd'hui, avait consacré a Pomaré tout un petit livre, qui parut orné d'un excellent portrait et qui est devenu rarissime.

Page 68, *vers* 22. — A ce vers correspond dans la première et dans la seconde édition des *Odes funambulesques*, une note, dont voici le texte :

Évohé n'a pas écrit la terrible satire qu'elle annonçait ici : c'était déjà trop de la rêver. Elle n'a pas tenu cette promesse-là, ni aucune de ses promesses; c'est ce qui fait sa force. La pauvrette n'a jamais touché que par jeu à la lyre d'airain. Où aurait-elle trouvé assez de fureur et assez de haine pour mener à bout sans faiblir la farouche Parodie humaine? »

A plus forte raison, l'auteur n'a tenu aucun des engage-

ments qu'il avait pris dans la dernière de ses satires intitulée *Une vieille Lune*, *page* 68. — Une plaisanterie ne peut survivre à la circonstance qui lui a servi de prétexte, et cette dernière satire elle-même n'eût jamais été faite si Barthélemy n'avait attaqué Lamartine dans les premiers vers qu'il publia au *Siècle* lors de sa rentrée. Attaque si peu sérieuse qu'elle nous sembla mériter et appeler naturellement une réponse... funambulesque ; mais, passé cela, ces caprices n'avaient plus leur raison d'être. Aussi *Évohé* s'empressa-t-elle de jeter là sa défroque de muse, et de reprendre ses petites pantoufles de soie et son peignoir de jeune demoiselle.

LES FOLIES NOUVELLES

Deux chanteurs de chansonnettes, les frères Mayer, je crois, avaient obtenu l'autorisation de construire au boulevard du Temple, dans un grand terrain qui se trouve derrière la maison portant le n° 41, une salle assez semblable à un hangar et d'y donner des concerts. L'entreprise ne réussit ni dans leurs mains, ni dans celles d'un chanteur comique nommé Clément, qui vainement changea les *Folies Mayer* en *Folies Concertantes*.

Les *Folies Concertantes* furent alors transformées en une sorte de théâtre, dans lequel Hervé, qui devint plus tard le maestro de *L'Œil Crevé*, de *Chilpéric*, du *Petit Faust* et de *La Veuve du Malabar*, vint exploiter un privilège qu'il venait d'obtenir. Rien n'était en ce temps-là plus difficile ; mais Hervé, chef d'orchestre au théâtre du Palais-Royal et maître de chapelle à l'église Saint-Eustache, avait donné quelques leçons de musique à l'Impératrice. Il sollicita directement sa protection, et elle obtint pour lui, avec beaucoup de peine, le privilège d'un petit théâtre, sur lequel il pourrait donner des pantomimes, et des saynètes (le mot fut renouvelé à cette occasion) à deux personnages seulement. Auteur, composi-

teur et comédien, Hervé imagina et joua des scènes d'opéra fou, *débordantes d'inouïsme,* comme *Le Compositeur toqué,* où, représentant un Liszt éperdu qui, après une crise de piano, s'éveille échevelé sur le clavier, il s'écriait, à l'imitation des grands virtuoses : « Où suis-je? Des femmes ! des fleurs ! de l'encens dans les *colidors !* »

Mais il n'avait pas assez d'argent et il n'était pas assez administrateur pour fonder un théâtre véritable, et il céda son privilège. MM. Altaroche et Louis Huart, qui venaient de quitter la direction de l'Odéon, se substituèrent à lui, tout en s'assurant son concours sous toutes les formes bizarres et infiniment diverses que pouvait revêtir ce talent protée. Pour la pantomime, ils engagèrent Paul Legrand qui, du grand Deburau, avait hérité la finesse du jeu et la pensée, comme Deburau fils avait hérité l'agilité et la grâce, si bien que chacun d'eux est la moitié excellente d'un Pierrot !

Les nouveaux directeurs dénichèrent en outre un confiseur de génie, qui inventa pour eux une nouveauté à sensation, le *sucre d'orge à l'absinthe,* avec lequel, pendant plus de deux années, les cocottes en renom devaient régulièrement salir leurs gants clairs à tous les entr'actes; puis ils firent reconstruire la salle, qui fut décorée par Cambon, et, pour afficher clairement leurs intentions poétiques, ils me demandèrent le prologue joué le 21 octobre 1854, sous ce titre : *Les Folies nouvelles,* qui donna son nom au nouveau théâtre.

La représentation se composait de ce prologue, d'une pantomime curieuse et amusante d'Émile Durandeau, intitulée *L'Hôtellerie de Gautier-Garguille,* et d'une saynète d'Hervé pour la musique et pour les paroles, *La Fine Fleur de l'Andalousie,* dans laquelle on remarquait les vers suivants :

Séville
Est la belle ville ! (*bis*)
Les trottoirs sont grands
Et l'on pass' dessous !
Les légum's n'y coût' pas grand chose (*bis*)
Et quant à la volaille,
On l'a presque pour rien !

C'est de cet œuf que devait sortir l'Opérette, dont l'abominable race a pullulé, envahi le monde; si bien que je me

trouve, ô remords ! avoir été en quelque sorte complice de la naissance de ce monstre, auquel mes vers ont souhaité la bienvenue. Ce que c'est que de nous ! — Voici comment le petit prologue était distribué. Personnages parlants et chantants : *Le Lutin des Folies Nouvelles,* Mlle Louisa Melvil ; *un Bourgeois,* M. Delaquis ; *L'Ancienne Salle des Folies Concertantes* et *Le Comédien Bouffon,* M. Joseph Kelm. — Mimes : *Pierrot,* M. Paul Legrand ; *Arlequin,* M. Charlconn ; *Cassandre,* M. Cossard ; *Léandre,* M. Laurent ; *Polichinelle,* M. Émile ; *Colombine,* Mlle Suzanne Senn ; *Isabelle,* Mlle Mélina ; *deux danseuses,* Mlle Lebreton et Mlle Berthe.

Cossard et *Laurent* avaient eu quelque célébrité aux Funambules, où ils avaient tous les deux joué les Arlequins. *Joseph Kelm,* vieillard chauve, israélite, à la face de satyre, qui semblait taillée à coups de sabre, datait de la première Renaissance d'Anténor Joly. Acteur d'opéra, chanteur de chansonnettes, argentier et joaillier par occasion, marchand d'huile de Provence et modiste sous le nom de sa femme, cet homme prodigieux eût réalisé des bénéfices dans les déserts de la Libye et gagné de l'argent sur le radeau de la Méduse. Il avait reçu le don qu'Hervé exploita souvent, de produire avec sa langue un bruit analogue à ceux de la crécelle et des castagnettes. C'est ce que j'appelle, page 84, *refrain dont l'acteur Kelm a le secret.*

Hervé trouvait en lui un admirable compère, et il se plaisait, comme repoussoir, à le costumer grotesquement en femme ; tandis que lui, Hervé, qui a toujours aimé à être joli sur la scène, il se montrait, par exemple, dans un ajustement dont toutes les parties, y compris les souliers et le chapeau, étaient faites de satin rose. Une légende (empirique, je n'ai pas besoin de le dire) prétendait même qu'une grande dame s'était éprise d'Hervé, comme la marquise de George Sand du comédien Lélio, et l'avait fait venir chez elle dans ce costume de marionnette couleur de rose. Heureusement personne n'a pris au sérieux ce conte à dormir debout, car c'eût été là un commencement bizarre pour le compositeur inépuisable qui peut et doit devenir un jour membre de l'Institut !

Quant à *Louisa Melvil,* c'était une de ces jeunes filles d'une beauté délicate, suave, idéalement parfaite, que le théâtre

nous montre quelquefois comme dans un rêve. Elle avait pour la parole comme pour le chant une voix adorable, des lèvres rouges comme une fleur, des cheveux réellement blonds, comme ceux d'Amédine Luther, aussi clairs mais plus fins, et d'une nuance un peu plus chaude, avec des sourcils bruns. C'était la gaieté ingénue, un sourire de rose et de lumière, une grâce de femme, des formes sveltes et accomplies, avec une jeunesse enfantine. Elle est morte à dix-neuf ans, d'une mort tragique. Ces divines figures de Juliettes, que nous entrevoyons, ne sont pas faites pour subir les outrages de la vieillesse, et elles ne peuvent que passer parmi nous, comme des apparitions mystérieuses.

Hervé fut emporté par la fatalité de sa gloire, et son théâtre devint le *Théâtre Déjazet,* ou l'actrice illustre passa en revue son répertoire de bambins, ses Voltaire, ses Figaro, ses Napoléon et ses Richelieu. Mais sa diction fine et mordante, son chant, dont Auber admirait la justesse, ne pouvaient plus rien sur une foule qui désormais préfère le poivre rouge au sel attique, et à qui il faut des cascades plus échevelées que la chute du Niagara. Après elle, il y eut à son théâtre des directions fantasques et éphémères; on y vit M. Manasse et M. Daiglemont. Le pauvre Guichard du Théâtre-Français, aujourd'hui atteint de paralysie, y fit représenter une comédie moderne en vers, *dans le genre de Ponsard,* et on nous y a même montré l'*Andromaque* de Racine, jouée par Mlle Duguéret. Toutes les actualités à propos desquelles nous écrivons s'en vont tour à tour dans le pays des vieilles lunes, et c'est pourquoi les lecteurs des *Odes funambulesques* ne devront pas plus aller chercher les Folies Nouvelles au boulevard du Temple, que les lecteurs de *La Comédie Humaine* ne trouveraient sur la place du Carrousel cette fameuse impasse du Doyenné, où commencèrent les amours de Madame Marneffe !

AUTRES GUITARES

Les odes réunies sous ce titre, que j'ai emprunté par jeu à Victor Hugo (*Autre guitare, Les Rayons et les Ombres,* XXIII) sont celles qui, à proprement parler, constituent le genre connu aujourd'hui sous le nom d'*odes funambulesques ;* en un mot, ce sont des poèmes rigoureusement écrits en forme d'odes, dans lesquels l'élément bouffon est étroitement uni à l'élément lyrique et où, comme dans le genre lyrique pur, l'impression comique ou autre que l'ouvrier a voulu produire est toujours obtenue par des combinaisons de rime, par des effets harmoniques et par des sonorités particulières.

En créant (ou renouvelant) ce genre, j'ai commencé par parodier des odes de Victor Hugo, *pour partir d'un thème connu* et pour montrer clairement et nettement ce que je voulais faire. Ce résultat une fois atteint, j'ai peu à peu écrit les odes funambulesques sur des sujets originaux inventés de toutes pièces, et, dans le volume des *Occidentales,* qui fait suite à celui-ci, on trouvera tout au plus une seule parodie de Victor Hugo.

En effet, dès l'origine de ces essais, je rêvais quelque chose d'infiniment plus compliqué et plus délicat que de tourner au bouffon une ode sérieuse, et j'imaginais déjà des poèmes comiques et lyriques, où l'ironie et l'allusion parodique seraient partout éparses, prendraient mille formes. Mais, je le répète, il fallait faire comprendre par des exemples les conditions du genre que je voulais acclimater chez nous, et montrer qu'un emploi différent d'un même procédé peut exciter la joie comme l'émotion, dans les mêmes conditions d'enthousiasme et de beauté.

Pour établir ma démonstration, j'ai parodié des odes de Hugo, ce que l'on avait fait avant moi. Pourquoi l'ai-je fait? Précisément parce qu'on l'avait fait avant moi, mais parce qu'on l'avait fait en cherchant à traduire le comique, non par des harmonies, par la virtualité des mots, par la magie toute-puissante de la Rime, mais par l'idée seulement, c'est-à-dire

en employant un procédé diamétralement opposé à celui que Victor Hugo avait employé pour exprimer le lyrisme. Moi, j'ai voulu montrer que l'art de ce grand rhythmeur, tel qu'il l'a agrandi et perfectionné, peut produire tout ce qu'il a voulu lui faire produire, *et plus encore;* que, comme elle éveille tout ce qu'elle veut dans notre âme, la musique du vers peut, *par sa qualité propre,* éveiller aussi tout ce qu'elle veut dans notre esprit et créer même cette chose surnaturelle et divine, le rire! — Ceci dit, avec le regret d'avoir infiniment trop parlé de moi (mais dans le cas dont il s'agit, cela était inévitable,) je vais passer rapidement en revue les odes funambulesques réunies sous ce titre : *Autres Guitares,* en indiquant les allusions qu'elles contiennent et les morceaux célèbres qui y sont parodiés.

L'Ombre d'Éric, *page* 93. — *L'Ombre d'Éric,* c'est le titre d'un roman de Paulin Limayrac, tout à fait oublié aujourd'hui et qui d'ailleurs fut toujours oublié, et cela dès le moment où il parut. Je trouvai amusant de donner ce titre à un poème composé sur Paulin Limayrac lui-même.

Littérairement, ces six couplets sont une parodie *de la romance en général,* de ce genre faux et absurde où des êtres, parfaitement classés comme mammifères, font toujours semblant de croire qu'ils sont oiseaux ou fleurs, ou qu'ils pourraient, dans certaines occurrences, le devenir.

Au point de vue polémique, c'est autre chose. Paulin Limayrac attaquait violemment dans la Revue les grands écrivains de la génération qui nous a précédés. Je pensai qu'en donnant de bonnes raisons, je n'aurais pas raison de lui, qu'il fallait détourner les chiens, et j'inventai cette folle hypothèse de Limayrac changé en fleur. Ma chanson eut mille fois plus de succès que je ne l'espérais et que je ne l'aurais voulu; en quelques jours tout Paris la sut par cœur.

La chose même tourna au tragique. Une nuit, au bal masqué de l'Opéra, Limayrac parut sur l'escalier de l'amphithéâtre ; aussitôt le grand galop de Musard, qu'un dieu n'eût pas arrêté! s'arrêta un instant ; dix mille paires d'yeux se fixèrent sur l'auteur de *L'Ombre d'Éric,* et chicards, pierrots, caciques, masques aux guenilles furieuses, débardeurs aux culottes de

soie, taillés à la Rubens, dix mille voix lui hurlèrent dans un terrifiant unisson : *Si Limayrac devenait fleur !* Ceci prouve que quelquefois la meilleure manière de répondre est de ne pas répondre, et que, dans certaines occasions, on peut couper avec succès non-seulement la queue de son chien, mais les queues des chiens des autres. Et c'est ainsi que fut trompé, mais pour cette fois seulement ! l'espoir que j'avais toujours nourri de ne jamais voir un de mes ouvrages obtenir de popularité.

Ducuing, page 93, *strophe* 2, *vers* 2. — M. François Ducuing, le député, le publiscite et le financier qu'on connaît, élevait à la gloire de Ponsard, dans les journaux et dans les Revues, un tas de petits autels, sur lesquels il égorgeait quotidiennement... Shakspere ! La plupart des hommes politiques, en art et en poésie, sont de cette force ; voilà pourquoi la France est toujours si mal gouvernée.

Buloz, page 93, *strophe* 2, *vers* 7. — Tout a été dit sur cet homme historique. Ce n'est pas une poutre qu'il a dans l'œil, mais une catapulte, car il se figure sincèrement qu'il a fait la gloire d'Alfred de Musset, de Henri Heine et de George Sand.

La houlette d'Arséne Houssaye, page 93, *strophe* 3, *vers* 3. — C'est de la plaisanterie enfantine et par trop initiale. On s'amusait à faire d'Arsène Houssaye un berger, parce qu'il s'était occupé amoureusement du dix-huitième siècle ; mais il a bien prouvé, depuis lors, que son dix-huitième siècle, à lui, est celui de Beaumarchais et de Diderot. — *Jules Labitte, page* 93, *strophe* 3, *vers* 7. — C'était un libraire du quai Voltaire, très-proche parent, à ce que je crois, du Labitte qui écrivait dans la Revue. Il a eu le mérite de croire, avant tout le monde, au génie poétique de Victor de Laprade et à celui de Pierre Dupont.

Le Mirecourt, page 94. — Cette ode est la parodie du poème de Victor Hugo intitulé LE DERVICHE (*Orientales*, XIII.) Le trait final de mon ode funambulesque est tiré de la nature

même des choses, car le biographe oublié que j'ai pris à partie s'appelle en effet Eugène Jacquot, et il porte le nom de Mirecourt parce qu'il est né à Mirecourt (Vosges.) Il a donné à propos d'Alexandre Dumas une édition modernisée de la célèbre fable de La Fontaine : *Le Serpent et la Lime :* peine perdue ! personne ne se souvient de ses attaques féroces contre l'auteur d'*Antony*. — *Pitre, page* 94, *strophe* 4, *vers* 6, est le romancier breton Pitre-Chevalier, dont je voulais non pas railler, mais constater la fécondité prodigieuse. — *La Démocratie, page* 95, *strophe* 2, *vers* 4, est le journal intitulé *La Démocratie pacifique ;* c'était un organe fouriériste qui a disparu, comme tant de choses.

Page 95, *strophe* 2, *vers* 5 *et* 6 :

Dans les entrefilets du *Globe* et dans *l'Artiste.*
Feuille qui paraît quelquefois !

Loin de ne paraître que quelquefois, le journal d'Arsène Houssaye paraît au contraire très-régulièrement tous les quinze jours, depuis plus de trente ans; mais comme tous les écrivains contemporains ont passé par *L'Artiste,* comme cette maison d'un ami a toujours été une de leurs maisons, ils s'amusaient souvent à la railler eux-mêmes, comme ils font de tout ce qui leur appartient. Sachant que les bourgeois diront toujours d'eux pis que pendre, les poètes, par une ironie très-raffinée et très-délicate, leur jouent souvent le mauvais tour de prendre les devants, et d'user par avance les plaisanteries que les bourgeois feront plus tard. *L'Artiste,* très-aimé et très-apprécié des écrivains, a toujours été pour ce motif le prétexte d'une innombrable quantité de fantaisies satiriques, de charges et de *scies* d'atelier. La plus célèbre de toutes a été imaginée par Alphonse Daudet. C'est la *Prosopopée du fils du Bourreau, devenu rédacteur de* L'Artiste, dont voici le texte :

Fils de bourreau, bourreau moi-même,
Je me suis vu réduit, hélas !
A quitter un état que j'aime,
Car les affaires n'allaient pas.
Et, chose terriblement triste !
(Plaignez mon sort infortuné)
Je fais des article' à *L'Artiste,*
Moi qu'en ai tant guillotiné !

Tant d'artistes, bien entendu.

Porcher te dira: Baste! page 95, *strophe* 3, *vers* 1. — L'histoire de M. Porcher a été mille fois racontée. Il commença à fonder, rien qu'avec les billets d'Alexandre Dumas père, la vente des billets d'auteur, puis il devint général en chef de la claque des théâtres parisiens, ne commandant que dans les très-grandes occasions, aux premières représentations des hommes de génie ; et en même temps, aidé par sa femme, dont l'intelligence et les belles mains sont célèbres, il fit prospérer une maison de commerce pour la vente des billets, où on vendait et où on achetait même des sujets de pièces, et où les auteurs obtenaient des avances sur leurs droits futurs. Porcher, c'était le crédit sur les productions de l'esprit ; on comprend combien c'était grave pour un écrivain dramatique quand Porcher venait à lui dire : *Baste!* Inutile d'expliquer, on le devine, qu'il n'a jamais dit *Baste!* à Alexandre Dumas, si ce n'est dans la chimérique prophétie que je prête à Mirecourt. — *Yacoub, page* 95, *strophe* 4, *vers* 1. — Le biographe donne ici au grand inventeur le nom d'un des personnages fictifs qu'il a créés : Yacoub est le héros de la tragédie intitulée *Charles VII chez ses grands vassaux.*

V... LE BAIGNEUR, *page* 96. — Parodie, très-résumée, comme le bon goût le demandait impérieusement, du poème de Victor Hugo intitulé : SARA LA BAIGNEUSE (*Orientales,* XIX.) Il serait inutile de nier qu'il s'agit du docteur Véron ; c'était un homme d'esprit et un aimable homme, malgré ses ridicules ; mais n'appartenait-il pas de droit à la Caricature, lui qui, plus informe que le Minotaure, avait dévoré les plus belles filles d'Athènes, et combien ne souffrira pas l'Histoire, forcée d'accoupler à son médaillon faunesque celui d'une muse adorable, au pur profil de médaille syracusaine ! — *Héloïse Florentin, page* 97, *strophe* 1, *vers* 3. — Elle était née avec du génie, car une légende parisienne raconte que, petite fille âgée de dix ans, en compagnie de sa sœur ou d'une petite amie, elle se laissait aborder par les passants cossus, dans la rue Royale ou sur la place Vendôme, et leur montrait, pour dix sous, un sourire particulier qu'elle avait inventé.

Page 97, *strophe* 5, *vers* 4 *et* 5 :

J'obtiendrais des croix valaques
Et des plaques :

Il en obtint. — Le docteur Véron était un homme d'ordre, et très-pratique. On le vit un jour avec les divers cordons de commandeur de tous les ordres ; il les avait reçus tous en une fois, simultanément, et sans retard il avait obtenu de la Chancellerie le droit de les porter. Il aimait les choses bien faites, et vite faites.

La Tristesse d'Oscar, *page* 98. — Cette ode ne parodie rien, quoiqu'elle ait vaguement le mouvement du poème de Hugo, la Douleur du Pacha (*Orientales,* vii) si souvent parodié. Le publiciste d'un très-grand talent déguisé ici sous le nom du bel Oscar est Xavier Durrieu, qui débutait alors avec beaucoup d'éclat à la *Revue des Deux Mondes,* et en effet, ce remarquable écrivain avait l'enfantillage singulier de craindre que sa fabuleuse ressemblance avec l'acteur Bocage ne nuisît à sa carrière politique. Lorsque cette ode parut pour la première fois, dans un journal intitulé *le Pamphlet,* qu'avait fondé Polydore Millaud, le nom de Durrieu y était en toutes lettres. Mais avant la publication des *Odes funambulesques,* Durrieu, fidèle à ses opinions, avait subi les rigueurs de l'Empire ; je dus effacer son nom, car ma plaisanterie, innocente quand je l'avais écrite, eût été alors dirigée contre un vaincu.

Page 98, *strophe* 5, *vers* 4 :

Aucun collet, pas même un collet... *né Révoil,*

J'avoue que cette phrase est d'une audacieuse extravagance ; elle a cependant son excuse. En ce temps-là, les œuvres poétiques, d'ailleurs fort belles, de Mme Louise Colet, paraissaient énormément, et dans tous les formats, et toujours son nom était écrit ainsi : *Madame Louise Colet, née Révoil.*

A force de lire sans cesse cette phrase sur les couvertures des livres, dans les jouruaux, sur les affiches des cabinets de lecture, tous les Parisiens en avaient subi l'obsession, si bien qu'il était impossible d'entendre le mot *collet,* écrit avec

n'importe quelle orthographe, sans songer immédiatement à *née Révoil.* Cela en vint à ce point que voici comment Grassot chantait le couplet si connu de Béranger :

Momus a pris pour adjoints
Des rimeurs d'école :
Des chansons en quatre points
Le froid nous désole.
Mirliton s'en est allé.
Ah ! la Muse de Collé,

Parlé : *ne Révoil,*

C'est la gaudriole
O gué,
C'est la gaudriole.

Aussi, comme nous plaisantions souvent Durrieu sur des négligences de costume que presque tous les grands travailleurs ont à se reprocher, lorsque par une furieuse hyperbole je prétendis que son habit n'avait pas de collet, la phrase fatale s'écrivit d'elle-même et pour ainsi dire sans ma participation : *pas même un collet...* né Révoil ! — Pour résister à cette suggestion impérieuse, il aurait fallu la vertu d'un chrétien des premiers âges.

Le gilet fabuleux de Fontbonne, page 99, *strophe* 1, *vers* 4. — Fontbonne était un consciencieux et obscur comédien, dont on a vu le nom pendant trente années sur les affiches de la Gaieté et de la Porte-Saint-Martin. Il avait un gilet qui n'était pas fort beau et un frac pareil, parce que le Drame, qui a ses héros, a aussi ses martyrs, et les acteurs qui jouent les utilités manquent des objets les plus utiles. Monselet, dans un de ses jolis pamphlets, prétend que j'avais la vénération du tréteau, et que sur le boulevard je suivais avec recueillement l'acteur Machanette. Cela n'est pas tout à fait exact, mais je n'ai jamais su me défendre d'une sorte de pitié attendrie pour ces pauvres comédiens des derniers plans qui n'ont jamais que l'envers de l'argent et l'envers de la gloire, que personne n'a jamais vus, et dont cependant on sait les noms, pour les avoir lus imprimés tous les jours pendant un demi-siècle.

Page 99, *strophe* 5, *vers* 5 *et* 6. — Les *Délass-Com* et le *Petit-Laze* désignent, par une contraction de l'argot parisien connue de tout le monde, les théâtres, tous les deux détruits, des Délassements-Comiques et du Petit-Lazari. Voir dans la collection publiée par Lorédan Larchey : *Documents pour servir à l'Histoire de nos mœurs,* la très-curieuse brochure intitulée *les Grands Jours du Petit-Lazari, par un de ses artistes, avec une préface inédite.* — A la librairie Frédéric Henry, galerie d'Orléans, 12, octobre 1871.

Le Flan dans l'Odéon, *page* 101. — Parodie du poème de Hugo intitulé Les Bleuets (*Orientales*, xxxii.) — *Chaumier Siméon, page* 101, *strophe* 1, vers 5. Siméon Chaumier était un vieux poète, vêtu à peu près en Saint-Simonien, avec des chapeaux pointus et des gilets à la Robespierre, qui après avoir été pauvre était devenu riche, et qui en profitait pour faire imprimer des recueils où abondaient les vers de deux syllabes, et des romans d'un moyen âge macabre et truculent. J'ai quelquefois causé avec lui dans le Luxembourg ; il tenait des discours palingénésiques qui n'étaient dépourvus ni de portée ni de grandeur ; mais il avait trop d'idées pour être un ouvrier en n'importe quoi, fût-ce en poésie. — *Asphodèle Carabas, page* 102, *strophe* 2, *vers* 2, n'est qu'un être de raison ou de déraison, une caricature du bas bleu; mais je ne me serais permis contre aucune femme la plus innocente plaisanterie, car sur ce point-là je pense comme don César de Bazan.

Page 102, *strophe* 3, *vers* 5 *et* 6 :

> Était-il le Timoléon
> Des Saint-Almes et des Virmaîtres ?

M. Lepoitevin Saint-Alme et M. Virmaître étaient les deux rédacteurs en chef de l'ancien *Corsaire* où écrivaient, de 1845 à 1848, Champfleury, Mürger, Fauchery, Plouvier, La Rounat, Marc Fournier. On sait que vers l'an 343 avant Jésus-Christ, Timoléon était le général que Corinthe employait à toute chose difficile, à délivrer les Syracusains, à battre les Carthaginois, et même à tuer son frère Timophane. *Le Timoléon des Saint-Almes et des Virmaîtres,* veut dire :

le premier sujet, le grand ténor, le général à tout faire de M. Saint-Alme et de M. Virmaître. Certes le trope est violent ; mais on n'est pas trop sévère pour les poèmes à refrains, comme celui dans lequel Hugo a écrit sans consulter Buffon :

On voit des biches qui remplacent
Leurs beaux cerfs par des sangliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

L'ODÉON, *page* 104. — Parodie du poème de Victor Hugo intitulé L'ENFANT (*Orientales*, XVIII.) Il serait horrible de railler une infirmité réelle, un nez camard par exemple ; mais le grand nez est héroïque, impérieux, et affirme toutes les bravoures. Cyrano de Bergerac était fier de son grand nez, et tuait même à coups d'épée, avec une certaine justice, les gens qui avaient l'impertinence de se montrer avec un nez trop petit. — Certes, il n'a jamais été bien original et bien nouveau de rire de l'Odéon désert et du nez de M. Hippolyte Lucas ; mais le poète doit accepter, coûte que coûte, tous les sujets traditionnels, et il faut qu'il n'hésite pas à affronter les plus redoutables de tous les monstres, c'est-à-dire la Banalité et la Platitude. Il doit ressembler au « *matin, ce doreur,* » qui dore tout ce qu'il trouve sur son chemin, y compris les écorces de melon et les vieilles savates.

Page 104, *strophe* 5, *vers* 3 *et suivants :*

Ou ce chapeau de roi de Garbe,
Le chapeau de Thoré, cet homme si barbu
Qu'un barbier ne pourrait, sans devenir fourbu,
En quatre ans lui faire la barbe !

Boccace dit en sa *Deuxième Journée, Septième Nouvelle,* où il raconte l'histoire d'Alaciel : « Le roy de Garbe feit grand'feste de ces nouvelles, et l'ayant honorablement envoyée quérir, la receut avec grand'joye, et elle qui avoit couché par adventure dix mille fois avec huit hommes, se coucha avec luy pour pucelle, et luy feit accroire qu'il estoit ainsi... » Pour ne pas s'apercevoir, en voyant Alaciel, qu'elle avait croqué autant de pommes qu'en peut fournir dans la saison un

bon clos normand, il fallait que le roy de Garbe, à ce que j'ai pensé, eût un chapeau à bien larges bords et qui lui gênait singulièrement la vision. — Théophile Thoré, l'éminent critique d'art, avait un chapeau comme celui-là, qui ne l'empêchait pas de bien voir la peinture, mais il se trompait parfois à l'expression des physionomies. — A ce que disent les historiettes, il devint amoureux d'une dame, et jura que jusqu'à ce qu'elle eût pris son martyre en pitié, il ne se ferait pas couper la barbe. La dame fut d'abord étonnée, mais, le dos tourné, elle ne pensa pas plus à cela qu'à ses vieilles pantoufles, et Thoré en fut quitte pour porter une barbe qui lui tombait jusqu'aux genoux.

Bonjour, Monsieur Courbet, *page* 105. — Cette ode n'est que la répétition du tableau connu qui porte le même titre. — Si je l'ai transporté dans la poésie, c'est parce que la peinture à l'huile ne dure que quatre cents ans, du moins à ce que le baron Gros affirmait à Napoléon, qui après avoir posé pour *La Bataille d'Eylau,* s'écria alors d'un ton dédaigneux : « C'était bien la peine! »

Nadar. — *Page* 107. — Parodie du poème de Victor Hugo intitulé Canaris (*Orientales,* II.) Personne n'a eu les cheveux plus rouges que Nadar; mais, petit à petit, il est devenu blond comme Ophélia, car on ne peut compter sur rien ! Tous les personnages nommés dans cette ode sont surabondamment connus ; j'indique cependant à la volée : *Lherminier.* — C'est lui que Balzac a pris pour modèle de son La Palférine. Il avait fondé *Le Portefeuille,* revue diplomatique. Il a été le seul homme qui ait su jouer, après don Juan, la scène avec M. Dimanche, et quoique Balzac les ait écrémées, les belles histoires parisiennes dont il a été le héros rempliraient encore un volume. — *Sasonoff, page* 107, *strophe* 6, *vers* 1, était un Russe de bonne noblesse, aimable homme et charmant écrivain qui, pendant les dernières années de sa vie, qu'il passa à Paris, fut l'ami de tous les hommes d'esprit et leur faisait manger des salades russes qu'on n'a pas réussi à imiter. — *Louis Boyer, page* 108, *strophe* 1, *vers* 1.— Cet ancien directeur du Vaudeville était né presque chauve et en

même temps il était affligé d'une barbe qui poussait à vue d'œil. — *René Lorderçau, page* 108, *strophe* 7, *vers* 3.— Le roi de l'esprit parlé, à ce qu'a dit Roqueplan, qui s'y connaissait. Pour payer cinquante mille francs de dettes qu'il avait, René Lordereau a fait en Amérique, pendant la guerre, un métier de héros et de fou ; il est mort à la peine sans qu'un de ses créanciers ait dit : « Pauvre garçon ! »

Page 110, *strophe* 1, *vers* 1 *et suivants :*

Ils sont d'or pâle ; ceux du poète nouveau
Qui dans des vers bizarres
A nommé le public : « Bête à tête de veau, »
Sont jaunes, fins et rares.

C'est le poète *Fernand Desnoyers,* qui est mort jeune. Il y a de très-belles choses dans ses poëmes intitulés *Le Vin, La Campagne, Vers fantasques.* Il ne faut pas le juger d'après les coups de pistolet qu'il tirait parfois *pour étonner les sots*, mais qui faisaient trop de bruit, car c'est un jeu dangereux. Tout le monde connaît sa fameuse *Proclamation* :

Habitants du Havre, Havrais !
J'arrive de Paris exprès
Pour mettre en pieces la statue
De Delavigne (Casimir.)
Il est des morts qu'il faut qu'on tue... etc.

Le *la Madelène* qui *est rose, page* 110, *strophe* 2, *vers* 1, c'est Henri de la Madelène, et le *Marchal* qui *est vermeil d'une façon hardie, ibidem,* c'est Charles Marchal, le peintre des tableaux alsaciens, et de *Pénélope* et *Phryné.* — Il est un assez grand peintre pour savoir que la poésie a le droit de se servir de ces tons nets et crus qui ne représentent pas la couleur d'un objet, mais la font voir, et l'évoquent dans l'esprit du lecteur.

Reprise de la Dame, *page* 110. — Parodie du poëme de Victor Hugo, intitulé La Captive (*Orientales*, ix.) Au théâtre, par une abréviation qui est passée dans le langage usuel, *La Dame* signifie *La Dame aux Camélias.* Ce drame heureux a eu tant de succès sur tous les théâtres du monde, et les direc-

teurs, régisseurs et acteurs ont si souvent à en prononcer le nom, qu'ils l'ont abrégé, par économie.

MARCHANDS DE CRAYONS, *page* 113. — Cette ode offre une singularité assez curieuse, c'est que, commencée sur un sujet qui lui appartient en propre, elle parodie ensuite en chemin le poème de Victor Hugo intitulé *La Fiancée du Timbalier* (*Odes et Ballades,* Ballade sixième.) Mais du dénoûment de la Ballade, elle ne fait qu'une péripétie préparant un autre dénoûment, assez imprévu, à ce que je crois. — *Le maître de Marseille, page* 115, *strophe I, vers* 1. — C'est Mirès, qui avait fait dans la vieille ville une ville neuve.

Page 117, *strophe I, vers* 3, 4 *et* 5 :

Fauchery, venu d'Australie
Avec cette douce folie
Que de Bohème il emporta ;

Antoine Fauchery, un garçon beau, spirituel et charmant, que Mürger a essayé de peindre dans son Marcel de *la Vie de Bohème,* était le plus gai parmi les amis de notre jeunesse. Il avait quitté le métier de graveur sur bois pour écrire avec nous au *Corsaire*; mais la fortune ne venait pas assez vite à son gré, car il s'était marié par amour. Ses *Lettres d'un Mineur en Australie* (Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1857) racontent les extraordinaires métiers qu'il dut faire au pays de l'or, pour y gagner un peu d'argent.

Après avoir touché barre à Paris, il repartit pour la Chine et pour le Japon, avec une mission du gouvernement. Il faisait pour le ministère des dessins et des photographies d'après les monuments et les paysages, et en même temps il envoyait au *Moniteur* des articles dans lesquels la nature et la civilisation orientales, vues par un peintre, étaient racontées par un Parisien humoriste, sachant écrire. Il nous adressa aussi, lors de la guerre de Chine, des lettres étonnamment vivantes et pleines de révélations curieuses, qui n'ont pas été publiées. Le succès venait, tout venait, quand les terribles fièvres du Japon emportèrent Antoine Fauchery, après sa chère femme. Je ne me rappelle personne qui ait eu à un

plus haut degré que lui l'abord élégant et sympathique, la compréhension rapide et la grâce souveraine de la chevelure.

Page 118, *strophe* 6, *vers* 2 *et* 3 :

Quand mon Arthur sonnait du cor
Près de Mangin en galons jaunes,

Mangin, homme qui a bien connu ses Athéniens, a fait sa fortune par le procédé le plus simple, en vendant d'assez bons crayons de mine de plomb, enveloppés d'une feuille d'or. Mais pour les vendre, il montait sur une calèche découverte, endossait une dalmatique férocement galonnée d'or, et se couvrait le chef d'un casque à plumet rouge, flamboyant comme celui d'Hector : sans cela, pourquoi eût-on acheté ses crayons plutôt que d'autres ? Il improvisait des discours d'une amusante insolence, et avec un de ses crayons, faisait, comme Mélingue, un portrait ressemblant, sous l'œil du public. Derrière lui, un être silencieux et triste, vêtu comme lui, si ce n'est que sa dalmatique était misérable et que son casque était bosselé, jouait tantôt de l'orgue de Barbarie et tantôt du cornet à piston, et rien ne prouve que ce confident modeste ne s'appelait pas Arthur. Mangin a été volontairement le symbole vivant de la Réclame moderne, ayant transporté dans la réalité visible ce que ses confrères exécutent d'une manière abstraite et figurée. Les soirs, Mangin, trop rigoureusement ganté de blanc, car le saltimbanque se trahit toujours de quelque manière, assistait aux premières représentations, avec les allures et la froideur britannique d'un parfait gentleman.

Nommons Couture, *page* 119. — Parodie du poème de Victor Hugo (*les Voix intérieures,* xi) qui commence par cette strophe :

Puisqu'ici-bas toute âme
Donne à quelqu'un
Sa musique, sa flamme
Ou son parfum,

Le sujet de cette ode est clairement expliqué par le fragment de lettre qui lui sert d'épigraphe. M. Thomas Couture,

dont j'admire infiniment le talent magistral et même l'orgueil, a à peu près désavoué ce morceau fameux, et il va sans dire que, s'il retire sa lettre, je retire mon ode.

Le Critique en mal d'enfant, *page* 122. De même que Figaro dit qu'on est toujours fils de quelqu'un, tous les critiques sont faits en quelque chose de plus solide que la baudruche. Mon ode ne vise personne; mon personnage bouffon n'a pas eu de modèle dans la vie réelle, et doit être considéré comme une création de la pure fantaisie. Cependant si quelqu'un désire avoir *la clef* de ce morceau, qu'il se rappelle un procédé très-familier à l'auteur de *La Comédie Humaine*, et que par exemple il voie *passim*, à propos de Camille Maupin, le roman de Balzac intitulé *Béatrix* (*Comédie humaine*, édition Michel Lévy, tome III, *Scènes de la Vie privée*.)

Page 125, *strophe* 3, *vers* 4 *et suivants :*

> Le prenant pour un mont, Préault disait : « Oh ! *ça*
> C'est Pélion, ou bien son camarade Ossa :
> Allez-vous-en, que je le taille ! »

Auguste Préault est le seul statuaire romantique de l'époque moderne. Son médaillon de *La Douleur*, son *Marceau*, son *Paria*, son *Ophélia*, ses deux Christs ont, chose étrange! autant contribué à le rendre célèbre que les stupides refus des jurys de 1830, qu'il subissait en même temps que Delacroix et Rousseau. Il savait que les sonnets de Michel-Ange étaient d'une beauté égale à celle de ses colosses; mais, en ce temps sceptique, ceci demandait à être transposé. Le dernier des Prométhées a pris le modeste parti d'être tout bonnement spirituel comme Champfort, et de manifester sa faculté poétique par des mots qui, pareils à des fers rouges, font grésiller la chair vive. Toutes les Nouvelles à la Main que les journaux ont publiées depuis trente ans sont de Préault; peut-être pourrait-il réclamer, comme étant au fond sa propriété, l'hôtel que *Le Figaro* vient de se faire construire, et qu'il a payé sur ses bénéfices !

RONDEAUX

A partir de ce moment, les poèmes à forme fixe, *Rondeaux*, *Triolets*, *Villanelles*, *Ballades*, *Virelai*, *Chant-Royal*, *Pantoum*, vont se succéder dans le livre. — J'ai voulu, autant qu'il était en moi, ressusciter et remettre en lumière ces formes de poèmes, parce que j'accepte dans son intégrité la succession de mes aïeux; mais ce n'est pas ici le lieu d'en décrire la contexture et d'en indiquer les règles. Ceux qu'intéressent ces détails techniques les trouveront partout, et même dans mon livre intitulé *Petit Traité de Poésie française* (IX, *les Poèmes traditionnels à forme fixe*). Sur le Rondeau spécialement, il n'y a qu'un mot à dire, c'est que l'excellent poète Voiture l'a poussé à sa dernière perfection. Il suffit de lire Voiture pour connaître le fort et le faible du Rondeau, et pour savoir de quelles ressources infinies dispose ce charmant poème qui a succédé (comme le roi Louis succède à Pharamond) au *Rondel* de Charles d'Orléans.

ROLLE N'EST PLUS VERTUEUX, *page* 126. — *Aime mieux voir lever Bocage — Que l'Aurore, page* 126, *vers* 14 *et* 15.— On ne pourra jamais empêcher le poète de s'éprendre d'une phrase rien que pour sa sonorité; car, si les musiciens n'aimaient pas la musique des sons, qui l'aimerait? Il y avait autrefois une célèbre romance qui commençait ainsi : *Bocage, que l'aurore...* — Quand l'acteur Bocage débuta à la Porte-Saint-Martin, de mauvais plaisants du paradis la lui chantèrent, et moi, ce bout de phrase me semblait si amusant et m'a si souvent obsédé, qu'en ma folle jeunesse je n'ai pu résister au désir de le transcrire.

MADEMOISELLE PAGE, *page* 127. — Sourire et chanson de la Comédie légère, elle a personnifié divinement la Musette de *La Vie de Bohème.*

Page 127, *vers* 10, 11 et 12 :

Le bataillon de la Moselle
A sa démarche de gazelle
Eût tout entier payé rançon.

C'est un rappel du motif connu de la fameuse chanson populaire :

Sicut Madam' de la Trémouille
Parent' des Andouillettes
Qui a usé plus de patrouilles
Que l'armée d' Sambre-et-Meuse
De pair's de souliers !

Brohan, *page* 127.— C'est Augustine Brohan, dont la mère, Mme Suzanne Brohan, a été, à l'ancien Vaudeville, une actrice d'un talent exquis et d'une rare distinction. — Après elles deux, si l'on voulait chanter la plus belle des trois Brohan, qui est Madeleine, il faudrait regarder ce portrait, lithographié par Lassalle, où le peintre l'a représentée le sein nu, comme une déesse.

A Désirée Rondeau, *page* 130. — Bonne et très-jolie avec beaucoup de finesse, Désirée Rondeau appartenait à la race de ces Lisettes dédaigneuses de l'argent, qui ont pu exister, quoi qu'on en dise, quand il n'en coûtait pas encore un louis pour passer devant chez Bignon : aussi a-t-elle été fêtée par les rimeurs. — D'ailleurs, son nom créait ici une nécessité absolue. Si une des contemporaines de celles que Voiture nommait Rambouillet et Bourbon tout court se fût appelée *Rondeau,* il est incontestable qu'il lui eût adressé un rondeau, et, comme Voiture n'était plus là, il fallait bien que ce fût moi.

TRIOLETS

Comme dit Nisus, *Me, me adsum qui feci!* — C'est moi qui ai ressuscité le vieux Triolet, petit poème bondissant et souriant, qui est tantôt madrigal et tantôt épigramme, et mon

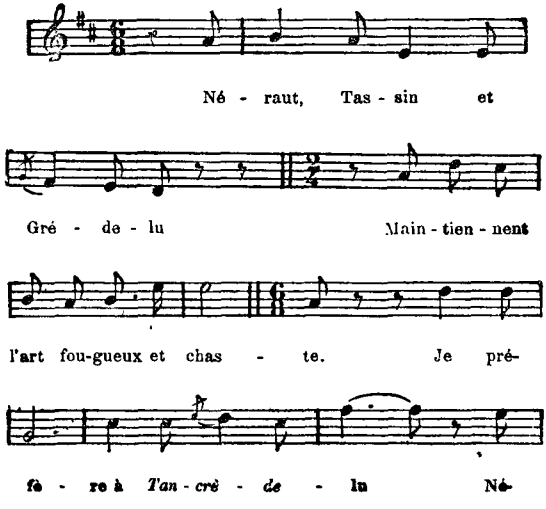
idée a eu tant de succès que le genre est redevenu populaire; on a fait des triolets aussi nombreux que les étoiles du ciel. Mais pas toujours comme il aurait fallu les faire, car le bon Triolet doit de toute nécessité offrir une étrangeté, une surprise d'assonances répétées, sans jamais rien perdre de sa légèreté et de sa grâce. — Mais, me direz-vous... — Assurément; il est facile de donner de bons conseils, après quoi

Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut.

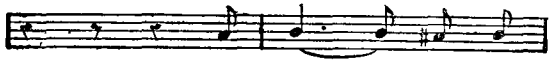
De tout temps les Triolets se sont chantés, et *La Clef du Caveau* donne l'ancien *Air des Triolets* (3e édition, Janet et Cotelle, non datée, page 153, nº 732.) Mais voici pour les chanter un air moderne de Charles Delioux, d'une fantaisie entraînante et qui sonne triomphalement sa fanfare.

MUSIQUE DE CHARLES DELIOUX

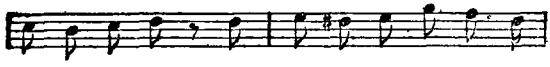
POUR LES TRIOLETS.



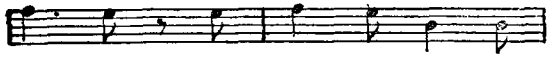
raut, Tas - sin et Gré - de - lu.



Com - me Quim - per,

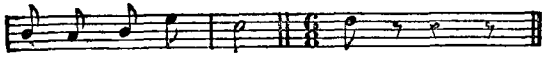


Ho - no - lu - lu cé - lè - bre ces Tal - mas sans



fas - te. Né - raut, Tas - sin et

Gré - de - lu Main - tien - nent



l'art fou - gueux et chas - te.

NÉRAUT, TASSIN ET GRÉDELU, *pages* 131, 132 *et* 133. — C'étaient de fort honnêtes comédiens, qui jouaient des rôles secondaires à la Porte-Saint-Martin, du temps de la féerie et des frères Cogniard. — Mais comme la liste des acteurs énumérés sur l'affiche se terminait tous les jours invariablement par leurs trois noms, toujours placés dans cet ordre, cette phrase vraiment musicale et naturellement si

bien scandée : *Néraut, Tassin et Grédelu*, charma un beau jour les Parisiens; on la récita, on la déclama, on la chanta; par extension, elle finit par exprimer le théâtre et les comédiens en général, y compris Mélingue, Frédérick, Talma, Roscius et le vendangeur Thespis! Et, comme le Triolet venait de renaître, on improvisa et j'improvisai moi-même, par jeu, des triolets dont *Néraut, Tassin et Grédelu* étaient le texte et le prétexte, et qui s'envolaient avec la fumée des cigarettes.

J'ai choisi ceux-là au hasard, comme j'en aurais choisi d'autres; le seul objectif de leur innocente raillerie est l'enjouement français pour tout ce qui porte un travestissement de couleurs bariolées, que ce soit Gengis-Kan ou Polichinelle.

Leçon de chant, *page* 134. — Ceci est une légende écrite pour un dessin original de Tony Johannot, et pas du tout, comme on pourrait le craindre, un chapitre des Mémoires de l'auteur, qui, même en 1845, ne se fût pas permis ces allures de Chérubin!

Académie royale de Mus, *page* 134. — Cette abréviation, alors en usage pour désigner l'Académie royale de Musique, dans les journaux qui donnaient le programme des spectacles, devait, par un jeu de mots qui s'imposait de lui-même, servir d'enseigne à la maison du fameux M. Guillaume; car les seuls académiciens de sa bizarre Académie étaient en effet les petits Rats de l'Opéra. Il les prenait en sevrage, les préparant à leurs hautes destinées, et, tout en complétant leur éducation chorégraphique, les renseignait sur la vie, leur procurait des amitiés utiles, les nourrissait de bisques et d'ortolans, et leur achetait des bijoux en topaze brûlée et des bas de fil d'Écosse.

Appelé chez M. Guillaume par quelque affaire, lors de son arrivée à Paris, Pierre Dupont, en éntrant dans le salon, ne fut pas peu étonné d'y voir deux Rats, qui, nus comme les discours de deux académiciens, prenaient deux bains, dans deux baignoires!

Du temps que le maréchal Bugeaud poursuivait vaine-

MENT ABD-EL-KADER, *page* 135. — Il faut avoir vécu sous Louis-Philippe pour se rappeler à quel point, chaque jour, le maréchal Bugeaud prenait peu Abd-el-Kader! Cela avait fini par ressembler à une poursuite de féerie.

AGE DE M. PAULIN LIMAYRAC, *page* 135. — M. Paulin Limayrac avait beaucoup plus de huit ans, mais *il semblait* avoir huit ans à cause de sa petite taille, pareille à celle de M. Louis Blanc, et de son visage rasé. Je me souviens de l'avoir vu attaché à son cordon de commandeur de l'ordre des Saints Maurice et Lazare, certainement plus grand que lui.

BILBOQUET, *page* 136. — ÉLÈVE DE VOLTAIRE, *page* 136. — Dans la seule farce moderne, je veux dire dans *Les Saltimbanques* de Dumersan et Varin, Bilboquet et le jeune Sosthènes échangent le dialogue suivant : « *Quel talent as-tu?... — Je joue un peu du violon! — Un peu, ce n'est guère. Es-tu de la force de Paganini? — Je ne sais pas où il demeure. — Ça suffit, je t'annoncerai comme son élève!* » (Acte I, scène VII.)

Plus loin, au moment où les saltimbanques déménagent à la hâte, Gringalet, avisant une malle, demande à son maître : « *Cette malle est-elle à nous?* » et Bilboquet, sans la regarder, répond : « *Elle doit être à nous!* » (Acte, I, scène XI.)

Ces phrases immortelles me sont revenues en mémoire lors de l'invasion des Normaliens dans la littérature. Ils avaient déménagé si vite qu'ils avaient pris la malle de Voltaire pour la leur, d'où les houppelandes bizarres dont ils se montrèrent affublés ; et plus d'un s'annonça comme l'élève du patriarche de Ferney, sans être encore de la force de Paganini.

MONSIEUR HOMAIS, *page* 137. — C'est le Prud'homme étonnant et grandiose de *Madame Bovary*. Flaubert a amalgamé les créations de Monnier et de Daumier, et il en a fait un bonhomme à la Michel-Ange. On pense bien que ce philosophe ne pouvait pas rester complètement étranger à la littérature de l'École normale.

POLICHINELLE VAMPIRE, *page* 137. — Ne les nommons pas,

ils vivent encore, sa perruque et lui. — Comme on jugeait à l'Académie le dernier concours poétique, et comme M. Ernest Legouvé recommandait un poème, l'académicien que j'ai vu si fougueux en 1846, s'éveilla comme Barberousse, et murmura d'une voix qui semblait sortir des ruines de Ninive : « Non... il y a un rejet ! »

Opinion sur Henri de la Madelène, *page* 138. — Cette phrase sonore et insensée qui voltige sur l'harmonica, cette fantasque série de délirantes onomatopées ne méritait pas sans doute d'être imprimée ; mais fallait-il imprimer les *Odes funambulesques ?*

Note rose, *page* 138. — Il est trop vrai que la première apparition au bois d'une chevelure rose fut l'occasion d'un premier-Paris indigné et apocalyptique. J'aurais encore compris l'indignation d'un coloriste ! mais où la vertu va-t-elle se nicher ?

Monsieur Jaspin, *page* 139. — L'*Estaminet de l'Europe* était situé au coin du carrefour de l'Odéon et de la rue de l'École-de-Médecine, dans un café où il vient d'être remplacé par les magasins de bonneterie de M. Poirier jeune. Le propriétaire faisait, dit-on, crédit aux fils de famille jusqu'à leur mariage, de sorte que, lorsqu'ils étaient mariés, ils avaient à payer beaucoup de chopes. M. Jaspin (dont le nom est ici fort peu changé, de deux lettres seulement) était un de nos amis, petit et trapu, aux larges épaules, dont nous admirions la longue barbe en éventail et les discours révolutionnaires. Devenu sous-préfet en 1848, je suppose qu'il doit être parvenu aujourd'hui aux plus grandes honneurs.

Le divan le Peletier, *page* 139. — Continuons la topographie des cafés. Celui-là, véritable cercle de la littérature française, était orné d'un joli petit jardin. Il était situé en face de l'Opéra, dans la maison qu'occupe l'hôtel Victoria, et c'est là que j'ai vu pour la première fois Alfred de Musset. On l'a démoli, on n'a pas semé de chanvre sur la place, mais ce qui est plus fructueux, on a remplacé le jardin par des bou-

tiques de bronzes et de tableaux. Le divan le Peletier ne ressemblait à rien autre chose au monde; on y causait quelquefois très-bien, mais il n'y a pas d'endroit où l'on ait causé plus et bu moins de breuvages. — *Guichardet, page* 140. — *Triolet II, vers* 1. — Vieux et très-pauvre, Guichardet, qu avait été l'ami de Musset et des hommes illustres de 1830, était resté distingué, bien élevé et discret, en devenant bohème. Il a appartenu à l'absinthe; mais elle n'était pas parvenue à lui ôter ses allures de parfait gentleman.

Stadler, page 140, *Triolet V, vers* 1, poète raffiné et délicat, est l'auteur d'une comédie tout à fait exquise, intitulée *le Bois de Daphné.— Emmanuel, page* 140, *Triolet V, vers* 3, a fait en astronomie des découvertes qui révolutionnent tout, et qui ont bien l'air d'avoir raison. Il a été question de le traiter comme Galilée et de lui faire faire amende honorable; mais les changements de gouvernement qui si rapidement se sont succédé, n'ont pas permis d'en trouver le moment, et la chemise qui devait servir à la cérémonie est restée pour compte.

VARIATIONS LYRIQUES

A UN AMI POUR LUI RÉCLAMER LE PRIX D'UN TRAVAIL LITTÉRAIRE, *page* 144. — *Cabochard, page* 145, *strophe III, vers* 3. — C'est, dans *les Saltimbanques,* l'ami et le rival de Bilboquet, dont on parle, mais qu'on ne voit pas. A un certain moment, comme on annonce qu'il a fait faillite, Atala demande : « *De combien manque-t-il?* » Et Bilboquet lui répond ce mot d'une incroyable profondeur : « *Il manque de tout!* » (Acte II, scène III.)

ÉCRIT SUR UN EXEMPLAIRE DES ODELETTES, *page* 147, *strophe I :*

Quand j'ai fait ceci,
Moi que nul souci

Ne ronge,
La fièvre de l'or
Nous tenait encor:
J'y songe!

C'est le moment du grand remue-ménage financier où on fit des fortunes si rapides, où l'on vit de si étranges transformations et où de simples hommes de lettres (pas des poètes, bien entendu!) devinrent banquiers et millionnaires. Il y en eut qui se firent bâtir des hôtels en jade, et d'autres qui eurent des livres grecs tirés sur papier de Hollande, avec grandes marges. On dit même que l'un d'entre eux voulut acquérir en toute propriété une actrice vierge encore, et l'acheta à sa mère, pardevant notaire. Ce rapide ballet des hommes de lettres enrichis n'a pas été un des tableaux les moins curieux de l'immense féerie parisienne.

COUPLET SUR L'AIR DES HIRONDELLES, DE FÉLICIEN DAVID. — *Sans Geffroy, page* 148, *vers* 5. — Au contraire, il faut, toutes les fois qu'on le peut, jouer *Le Misanthrope* non pas *sans,* mais *avec* Geffroy; ceci n'est qu'un jeu tout à fait frivole, et j'ai été séduit par l'exactitude avec laquelle *Sans Geffroy* parodiait le *Sans effroi* du couplet des *Hirondelles :*

Voltigez, hirondelles,
Voltigez près de moi,
Et reposez vos ailes
An faîte des tourelles,
Sans effroi!

VILLANELLE DES PAUVRES HOUSSEURS, *page* 148. — Dans sa *Ballade des povres housseurs* (édition Jannet, 1867, page 119) Villon plaint de tout son cœur ces batteurs de tapis. On parle, dit-il,

De ceulx qui vont les bleds semer
Et de celluy qui l'asne maine,
Mais à trestout considérer,
Povres housseurs ont assez peine.

Les Normaliens m'ont fait penser à ces povres housseurs. Ils s'étaient presque aveuglés à force de se faire voler de la

poussière dans les yeux, et les tapis qu'ils secouaient n'étaient pas beaucoup plus propres qu'auparavant.

CHANSON SUR L'AIR DES LANDRIRY, *page* 150. — La rime par à peu près y est de tradition ; voyez Voiture. (*Autre à Madame la Princesse, sur l'air des Landriry.* — Édition de 1677, tome II, page 55.) Ici le fin du fin et la suprême habileté, c'est d'imiter la négligence et le sans-façon de la rime populaire, de faire rimer les mots terminés par un S avec ceux terminés par un T, et d'éviter, au lieu de la rechercher, la conformité de la consonne d'appui. C'est ainsi que l'art lyrique a des lois d'une diversité infinie, qui varient avec chaque genre, et presque avec chaque poème ; le malheur, c'est que quand on commence à les apprendre, la vie est finie.

BALLADE DES CÉLÉBRITÉS DU TEMPS JADIS, *page* 154. — C'est la parodie du poème de Villon, intitulé *Ballade des dames du temps jadis.* (Édition Pierre Jannet, 1867, page 34.) J'ai conservé tel qu'il est le célèbre refrain de Villon : *Mais où sont les neiges d'antan!* et j'ai tâché de mettre mon art à amener ce refrain par un jeu de rimes tout différent de celui que le maître avait employé.

Dufaï, page 154, *strophe II, vers* 3. — Alexandre Dufaï, critique très-laid et très-sévère, est mort dans une misère qui aurait désarmé ses ennemis s'il en avait eu, mais c'est lui qui était l'ennemi des autres.

Les plâtres de Dantan, page 154, *strophe II, vers* 6. — Dantan faisait en plâtre des caricatures d'hommes célèbres et de comédiens, dont il écrivait les noms en rébus sur le socle de la statuette. Exposée chez Susse aux Panoramas, cette galerie de grotesques était, de 1830 à 1840, la grande joie et la grande ressource des flâneurs parisiens.

Le Globe et La Caricature, page 154, *strophe II, vers* 7. — Littérairement, *Le Globe* était une sorte de moniteur du romantisme, et c'est là que Granier de Cassagnac fit ses premières armes. — *La Caricature,* où dessinaient Grandville, Daumier, Traviès, Decamps lui-même, publiait de grandes

planches lithographiées, dont la plus célèbre est *la Rue Transnonain*, ce chef-d'œuvre de Daumier.

Venet, page 154, *strophe III, vers* 1. — Avant d'écrire à *L'Univers* et d'y faire un feuilleton de théâtres pour dire qu'il ne faut pas aller au théâtre, M. Venet avait été le secrétaire de la rédaction du *Paris*, ce journal de M. de Villedeuil, rédigé par Alphonse Karr, Méry, Edmond et Jules de Goncourt, Mûrger, Xavier Aubryet, Gatayes, Dumas fils, Gozlan, pour lequel Gavarni dessinait tous les jours une lithographie, et où il publia toutes ses *Œuvres nouvelles*. C'est là aussi que M. Venet a rédigé les *Mémoires de Madame Saqui*, sous la direction de cette grande funambule.

Bataille, page 154, *strophe IV, vers* 2. — C'est Charles Bataille, l'ami et le collaborateur d'Amédée Rolland et de Jean du Boys. — Ces trois enfants, enfermés à Batignolles dans une maisonnette à jardin, avaient rêvé de mettre la poésie en coupe réglée et de s'en faire des rentes. Ils composaient et faisaient représenter des pièces en cinq actes, chacun d'eux écrivant son acte en vers le matin avant déjeuner. Après avoir fait d'extraordinaires dépenses de talent et d'invention, tous les trois sont morts à la peine, car *les poètes ne doivent pas gagner de l'argent.*

Ballade des travers de ce temps. — *Le docteur, page* 157, *strophe III, vers* 5. — C'est le docteur Louis Véron. — *Montjoye, page* 157, *strophe III, vers* 6. — Peintre et auteur dramatique d'un très-grand talent, Montjoye avait reçu tous les dons, sans en excepter l'esprit et même la beauté. Mais il ignorait que l'artiste n'a pas le temps de vivre et doit se cloîtrer, comme un cénobite. Il se jeta à cœur perdu dans des amours romanesques et, quand vinrent les désillusions, se consola avec l'absinthe : on devine le reste ! — *Machin* (*du Tarn*), *page* 158, *strophe II, vers* 7. — Je crois bien que c'était M. Pagès (du Tarn.) On le trouvait excentrique parce qu'il refaisait à la moderne les tragédies de Racine et les costumait en habit noir ; on ne devinait pas alors que plus tard nous devions revoir cela couramment, avec M. Touroude. — *Champfleury, page* 158,

strophe II, vers 9. — Nous avons été, Champfleury et moi, des adversaires littéraires; mais lui et moi, nous aimions l'art trop sincèrement pour ne pas nous trouver d'accord lorsque les querelles d'école se sont effacées devant la préoccupation unique de sauver la maison qui brûle!

Monsieur Coquardeau, *page* 159. — J'ai osé m'emparer d'un type créé par Gavarni et le transporter dans la poésie; mais, voulant composer un Chant Royal, j'avais besoin d'un roi incontesté, et le choix n'était pas facile.

Page 160, *strophe II, vers* 2.

Dans ton salon qu'ornent des *Mazeppas*,

Il serait bien malaisé de se figurer Coquardeau n'ayant pas dans son salon des *Mazeppas* à la manière noire. S'il ne prenait le soin d'acheter ces gravures, de les faire encadrer et de les clouer sur son mur, elles y éclôraient d'elles-mêmes, comme les violettes dans les bois. — *Arpin, page* 160, *strophe III, vers* 3. — C'est un lutteur de la troupe de Rossignol-Rollin, qui, en d'autres âges, aurait combattu les Dieux ou, comme dit Racine, purgé la terre de ses monstres. De nos jours, il a dû se contenter de terrasser à la salle Montesquieu des athlètes en caleçon. Avec un biceps terrible, il est infiniment doux, et sa voix est caressante comme un chant de flûte.

Monselet d'automne, Pantoum, *page* 161. — La première révélation du Pantoum nous fut donnée en France par les traductions de pantoums malais que Victor Hugo a publiées dans les notes des *Orientales*. D'après ces modèles, Charles Asselineau écrivit un pantoum qu'il publia dans une Revue belge, et celui-ci est le second qui ait été écrit en français. Ces deux chants divers, qui sont tressés ensemble par le lien d'or de la rime, formeraient, sous la main d'un grand artiste, un poème original et d'une nouveauté délicieuse.

Réalisme. — *Page* 164, *vers* 31 *et suivants :*

Puisque je ne suis pas, moi charmé dans vos fêtes,
De l'avis de Gozlan, sur ce que les poètes
Durent un demi-siècle à peine...

C est dans un article de Revue que Gozlan avait écrit, à propos des poètes modernes, la funeste prédiction que je lui reproche plusieurs fois dans le cours de ce livre. Peut-être était-ce moi qui avais tort, car c'est déjà bien joli de durer cinquante ans; « il y a cependant à Paris, comme dit Fortunio à la fin de sa lettre à Radin-Mantri, un poète dont le nom finit en *go*, qui m'a paru faire des choses assez congrûment troussées. »

MÉDITATION POÉTIQUE ET LITTÉRAIRE, *page* 169. — C'est la parodie du poème de Victor Hugo (*Les Rayons et les Ombres*, v) qui commence par ce vers :

On croyait dans ces temps où le pâtre nocturne...

Fournier, page 169, *strophe IV, vers* 4. — C'est Marc Fournier, qui alors dirigeait la Porte Saint-Martin, et équipait le brick du *Fils de la Nuit.*

Page 169, *strophe IV, vers* 5 :

Henri la Madelène a fait du carton-pâte :

Ce charmant écrivain s'était, en effet, rendu acquéreur d'une fabrique de carton-pâte ou pierre, comme on voudra, qu'il dirigea lui-même pendant quelque temps. Comme Balzac, il a toujours été féru de l'idée de réaliser une fortune rapide, en trouvant des trésors cachés, en fondant des casinos dans les déserts ou en cultivant des ananas à la barrière Montparnasse; et, comme Balzac aussi, il n'a jamais gagné d'argent qu'en écrivant sur du papier. On part comme cela avec confiance pour le pays des Philistins ; mais les poètes français n'y arrivent jamais, parce qu'ils ignorent trop consciencieusement la géographie.

LA SAINTE BOHÈME, *page* 171. — En composant cette chanson, je me suis armé de tout mon courage pour écrire le mot : *Bohème*, que j'exècre ; cependant j'ai voulu le délivrer des haillons et des viles guenilles dont on l'avait affublé, et le débarbouiller avec l'ambroisie à laquelle il a droit. — Mais qu'il faut d'humilité et de résignation pour toucher à des sujets où

les poncifs abondent, comme les grandes herbes dans les eaux de la Seine !

Le Saut du Tremplin, *page* 175. — Dans ce poème final, j'ai essayé d'exprimer ce que je sens le mieux : l'attrait du gouffre d'en haut. Et puis une des superstitions que je chéris le plus est celle qui me pousse à terminer un livre, quand je le puis, par le mot qui termine *La Divine Comédie* du Dante, par le divin mot, écrit ainsi au pluriel : *Étoiles*.

Paris, août 1873.

Post-Scriptum. — Deux grands artistes, Charles Voillemot et Léopold Flameng avaient bien voulu composer pour mes poèmes comiques des frontispices qu'on a vus en tête des *Odes funambulesques* et des *Occidentales*. Leurs eaux-fortes n'ont pu être reproduites dans cette édition; mais en voici les portraits, aussi fidèles que j'ai pu les faire :

LE VIOLON DE GILLE

Frontispice des *Odes funambulesques*

Par Charles Voillemot

Par les gazons d'une heureuse Tempé,
Sur lesquels flotte un rideau de théâtre,
Heurtant le sol en cadence frappé,
Des Satyreaux, effroi du jeune pâtre,
Bondissent nus, comme un troupeau folâtre.
Et sur un tertre assis, dans ce vallon
Où si souvent la flûte d'Apollon
Nous attirait en nos folles jeunesses,
Gille attentif, avec son violon
Guide le chœur des petites Faunesses.

Septembre 1873.

LA SATYRESSE

Frontispice des *Occidentales*

Par Léopold Flameng

Ce n'est pas dans une maison
Qu'elle endort tes joyeuses fièvres,
Printemps charmeur, quand tu nous sèvres
Du lait amer de la Raison ;

Mais par les prés en floraison
Elle a sa double flûte aux lèvres
Indocile comme les chèvres,
Elle s'assied dans le gazon,

Et jeune, folâtre, ingénue,
Offrant sa belle gorge nue
Au zéphyr de ces lieux déserts,

La Satyresse aux yeux fantasques
Fait danser, en jouant des airs,
Une troupe de petits masques.

Mai 1869.

OCCIDENTALES

Écoute : quand d'Allah la puissance féconde
Jadis pour ses enfants a fait deux parts du monde,
Aux Arabes qu'il aime il dit en souriant :
« Vous êtes mes aînés, et voici l'Orient :
Cette terre est à vous de Tanger à Golconde,
Et vous l'appellerez le paradis du monde. »
Puis, d'un œil de courroux ensuite regardant
Vos pères, il leur dit : « Vous aurez l'Occident. »

ALEXANDRE DUMAS, *Charles VII*

A PIERRE VÉRON

— 1869 —

Vous le savez, mon cher ami, j'avais composé tout jeune encore, pour quelques poètes et pour moi, les premières esquisses, plus tard augmentées, dont le caprice d'un ami d'un éditeur artiste, Poulet-Malassis, a fait les *Odes funambulesques*. Mais, le livre une fois publié, j'avais bien résolu d'en rester là. Content d'avoir fait pressentir le parti immense que la langue française pourrait tirer de l'élément bouffon uni à l'élément lyrique, je voulais me borner à l'avoir indiqué, laissant à un héritier d'Aristophane et du grand Heine (s'il en doit venir) la gloire de réaliser ce que j'avais seulement osé entrevoir.

Mais qui de nous fait jamais ce qu'il s'est proposé de faire ? Une première fois, j'ai manqué à la parole que je m'étais donnée, en écrivant, à la prière de mon cher ami Gustave Bourdin, pour *Le Figaro* hebdomadaire, quelques-unes des odes qui composent ce volume, et je me disais à part moi : « Je ne ferai pas un pas de plus ! » Cependant vous m'avez

demandé, et je n'oublierai jamais avec quelle grâce, d'écrire pour vous des *Occidentales,* à un âge, hélas ! où l'on a désappris le sourire. Vous me disiez avec raison que nos orateurs et nos gommeux de 1867, habillés à l'anglaise et coiffés en coup de vent, ne le cèdent en rien, comme comique, à leurs aînés de 1849 : et moi, comment aurais-je refusé de donner à mes croquis la consécration de ce *Charivari* étincelant de verve satirique et bouffonne, qui est leur patrie naturelle ?

S'il m'était permis de reprendre pour un jour le luth écarlate sur lequel fredonna si follement en rimes d'or ma première jeunesse, n'était-ce pas dans ce journal, où vous faites chaque jour et sans compter, vous et vos collaborateurs, une si prodigieuse dépense d'esprit, menant à bout, comme en vous jouant, une tâche effroyable, et où les Daumier, les Gavarni, les Grandville, les Cham, les Henri Monnier ont écrit page par page un commentaire indestructible de la Comédie politique et de la Comédie humaine ?

Du moins j'aurais dû laisser dans le journal ces feuillets écrits à la hâte, et ne pas leur imposer la redoutable épreuve du livre. Mais voici maintenant mon cher éditeur Alphonse Lemerre qui en décide autrement, et qui dit avec raison que je lui appartiens. Forcé de laisser réimprimer nos Odes, je ne vois qu'un moyen d'obtenir pour elles l'indulgence du public : c'est, mon cher ami, de vous les dédier,

chose si juste d'ailleurs, puisqu'elles ont été écrites pour vous et qu'elles sont à vous. Les lecteurs ont si accoutumé d'associer à votre nom l'idée de succès que mon livre profitera peut-être ainsi de leur habitude prise : c'est du moins l'espoir dont se berce assez étourdiment votre collaborateur et ami dévoué

THÉODORE DE BANVILLE.

Paris, le 10 avril 1869.

OCCIDENTALES

LA PAUVRETÉ DE ROTHSCHILD

L'autre jour, attendant vainement de l'argent
Qui me vient du Hanovre,
Je pleurais de pitié dans la rue, en songeant
Combien Rothschild est pauvre.

J'étais sans sou ni maille, appuyé contre un fût,
Ainsi que Bélisaire ;
Mais, ce que je plaignis amèrement, ce fut
Rothschild et sa misère.

Oh ! disais-je, le temps c'est de l'argent. Eh bien !
Sans que l'heure me presse,
Je puis chanter selon le mode lesbien,
Ne pas lire La Presse,

Me tenir au soleil chaud comme un œuf couvé,
Et, bayant aux corneilles,
Me dire que Laya, Ponsard et Legouvé
Ne sont pas des Corneilles ;

Je puis voir en troupeaux, menant dès le matin
Les Amours à leurs trousses,
Des drôlesses de lys, de pourpre et de satin,
Brunes, blondes et rousses;

Je puis faire des vers pour nos derniers neveux,
Et, sans qu'il y paraisse,
Baiser pendant trois jours de suite, si je veux,
Le front de la Paresse!

Et Paris est à moi, Paris entier, depuis
Le café que tient Riche
Jusqu'au théâtre où sont Alphonsine et Dupuis:
C'est pourquoi je suis riche!

Mais lui, Rothschild, hélas! n'entendant aucun son,
Ne faisant pas de cendre,
Il travaille toujours et ne voit rien que son
Bureau de palissandre.

Lorsque par les chevaux de flamme à l'Orient
Cent portes sont ouvertes,
Et que, plein de chansons, je m'éveille en riant,
Il met ses manches vertes.

Tandis que pour chanter les Chloris je choisis
Ma cithare ou mon fifre,
Lui, forçat du travail, privé de tous lazzis,
Il met chiffre sur chiffre.

Il fait le compte, ô ciel! de ses deux milliards,
Cette somme en démence,
Et, si le malheureux s'est trompé de deux liards,
Il faut qu'il recommence!

O Monselet! tandis que bravant l'Achéron,
Chez Bignon tu t'empiffres,
Le caissier de Rothschild dit : « Monsieur le baron!
Il faut faire des chiffres. »

Oh! que Rothschild est pauvre ! Il n'a pas vu Lagny:
Il n'a jamais de joie.
Le riche est ce poète appelé Glatigny,
Le riche c'est Montjoye.

O Muse! que Rothschild est pauvre! Aux bois, l'été,
Jamais le soleil jaune
Ne l'a vu. C'est pourquoi je suis souvent tenté
De lui faire l'aumône.

Juillet 1863.

COURBET, SECONDE MANIÈRE

Réalisme, oripeau démodé, vieille enseigne,
Tu n'as plus ce héros qui te rafistolait.
Il faut te dire adieu, quoique mon cœur en saigne:
Courbet ne tire plus de coups de pistolet.

Il est sage à présent: c'en est fait des caprices
Étranges et bouffons que ce réaliste eut.
Succès ! il était temps enfin que tu le prisses,
Et je vois devant lui se dresser l'Institut.

C'en est fait des lutteurs dont la chair était bleue,
Des nez extravagants, des yeux à demi ronds !
Courbet transfiguré ne coupe plus la queue
De ses chiens. Il n'est plus qu'admirable. Admirons.

Ses tableaux, attaqués avec un zèle habile,
Qu'on ne voyait jadis que dans Ornans, ornant
Les salons bourgeois, ont enfin usé la bile
Des vingt critiques d'art, qui vont le flagornant!

Au temple de la Gloire il vient, un dieu le porte.
Gautier devant ses pas s'incline, et Pelloquet
Rayonnant et pensif lui dit : « Voici la porte, »
Et Saint-Victor s'apprête à tourner le loquet.

C'est justice, et Courbet s'en va dans la verdure,
Ivre de l'air salubre et du chant des bouvreuils,
Il a violemment épousé la Nature
Au fond d'un bois, dans la remise des chevreuils.

Printemps luxurieux dont Avril fait la couche,
O printemps verdoyant, c'est toi qui les ombras,
Les rochers où dormait cette Reine farouche :
Courbet sans dire un mot l'empoigna dans ses bras.

C'est en vain qu'éveillée en sursaut, cette Nymphe
Cacha de ses deux mains son corps puissant et doux
Où le sang est bien plus abondant que la lymphe,
Et lui cria : « Monsieur, pour qui me prenez-vous? »

Car le maître d'Ornans l'emporta dans son aire,
Et, fougueux, lui ferma la bouche ardente avec
Un baiser appuyé comme un coup de tonnerre,
En lui disant tout bas : « Va te plaindre à l'art grec ! »

Voilà comment les gens qui ne sont pas timides
Savent mener à bien leurs affaires de cœur.
Or, la Nymphe en rouvrant ses yeux d'amour humides,
Dit au paysagiste heureux : « O mon vainqueur !

O mon roi ! tu m'as fait une cour un peu vive,
Mais j'aime la franchise, et je ne t'en veux plus !
Prends mes ruisseaux dormants sous la grotte pensive,
Prends tout ! prends mes rochers et mes bois chevelus ! »

C'est ainsi que le maître a fait ce paysage
Où, sous la frondaison murmurante des bois
Dont la masse frémit dans l'air comme un visage,
Frissonne ce ruisseau, si vivant que j'y bois !

Et puisque sa peinture est vraiment si bien mise
Dans ce chef-d'œuvre clair, ouvré comme un bijou,
Ma foi ! pardonnons-lui sa femme sans chemise,
Dont les cheveux sont faits de copeaux d'acajou !

Car ce puissant génie ailé qui se déploie
En liberté, parfois a ses licences, mais
Se trompe encore avec une robuste joie,
Et ceux qui ne font rien ne se trompent jamais !

Mai 1866.

MOLIÈRE CHEZ SARDOU

L'autre matin, Sardou, si fort pour assortir
Le faux au véritable,
Convoqua les esprits frappeurs, et fit sortir
Molière d'une table.

« Oh ! lui dit-il, esprit qui fuyais le roman !
Tes prunelles hardies
V[illegible]t Paris, tel qu'il a grandi : compose-m'en
De bonnes comédies.

Regarde. L'Institut, qui s'est toujours montré
Si bon fonctionnaire,
Se repose, et Littré qu'il ne croit pas lettré,
Fait son dictionnaire.

Sur Dieu même, un trouveur d'amusettes, Renan,
Ose épancher sa bile,
Et parmi les diseurs de rien, certes, je n'en
Sais pas de plus habile.

About refait Balzac, — audace à la Danton
Que la critique appuie, —
Mais Balzac tout meurtri dit : « J'étouffe dans ton
Fourreau de parapluie ! »

Crockett mord des lions et leur mange les dents :
Mais, pour charmer la ville
Aux dépens de Crockett, Hermann prend un ours dans
Les cartons de Clairville.

Melpomène, laissant au classique lambin
Ses tremblantes Électres,
A donné désormais sa pratique à Robin,
Qui la fournit de spectres.

Les hommes, ces menteurs, sont redevenus francs
Et, sans nul stratagème,
Disent à leur idole : « O pièce de cinq francs,
C'est toi seule que j'aime ! »

S'ils veulent que Cypris leur ouvre son verger,
Les gandins à barbiches
Achètent des cailloux comme en a Duverger,
Et les offrent aux biches.

Et l'Amour chante en vain ses plus vifs allégros
S'il ne met pour agrafe
Aux robes de sa belle un diamant plus gros
Qu'un bouchon de carafe.

Le Soleil, dieu jadis, est devenu goujat ;
Il vend, il sophistique.
Chez Disdéri, chez Franck, chez Petit, chez Carjat
Il s'est fait domestique.

Il peint le sous-préfet, le sultan, l'hospodar,
Les nègres, les Valaques !
Même il cire au besoin les bottes de Nadar
Et lui lèche ses plaques.

Vois à quel siècle étrange, adorable et malin
About et moi, nous plûmes !
Admire ces passants, mon ami Poquelin,
Et prête-moi tes plumes ! »

Ainsi parla Sardou. Molière interpellé
Dit d'un ton lamentable :
« Si c'est pour voir cela que tu m'as appelé,
J'étais mieux dans la table.

J'ai mis dans mes tableaux tout ce qui vit de pain,
Éliante modeste,
L'Avare et le Jaloux et Tartuffe et Scapin
Et le sublime Alceste ;

Et même Célimène aux dangereux appas
Et le Roi notre sire,
Mais Fagotin m'assomme, et je ne montre pas
Les figures de cire ! »

Juillet 1863.

BALLADE DU PREMIER JOUR DE L'AN

POUR

LES ÉTRENNES DE TOUT LE MONDE.

Je souhaite bon jour, bon an
A monsieur Chose, à Mistenflûte,
Au tambour qui fait : Rataplan !
Au rimeur que rien ne rebute,
A l'auteur meurtri de sa chute,
A ceux dont l'ours a réussi,
A ces clowns qui font la culbute,
Bref, à tous les autres aussi.

A ce très-malheureux Titan
Qu'un vautour obstiné charcute,
A Veuillot, à monsieur Renan
Qui tourne sa phrase en volute,
A Hugo qui persiste et lutte,
A monsieur Loyau de Lacy
Qui dans un âge mûr débute,
Bref, à tous les autres aussi.

Au Russe, au Valaque, au Persan,
Au Lapon courbé dans sa hutte,
Aux gens d'Alep et d'Ispahan,
Au Chinois que Pékin députe,
Au Tova peint en gomme-gutte,
Au Montmartrois, de froid transi,
Qui demeure sur une butte,
Bref, à tous les autres aussi.

ENVOI

J'adjure Dieu, dont l'œil nous scrute,
D'accorder pardon et merci
Aux joueurs de luth et de flûte,
Bref, à tous les autres aussi.

1er janvier 1874.

SOYONS CARRÉS

Rien ne change ici-bas. O mon cœur, c'est la règle !
Guignol est à Lyon,
Non ailleurs ; le hibou ne peut devenir aigle,
Ni le renard, lion.

Ne cherchons pas au bal Mabille Terpsichore
Ni Phébos au Congo ! —
Que celui qui faisait le mal le fasse encore !
Dit un vers de Hugo :

Il a raison. — Toujours le vice indélébile
S'attache à notre flanc,
Toujours le bilieux souffrira de la bile,
Et le sanguin, du sang.

Toujours Polichinelle arbore sur sa trogne
La pourpre, comme un dieu,
Et le cygne est toujours blanc et toujours l'ivrogne
Retourne à son vin bleu,

Sans que, sous le soleil qui fait grandir la vigne,
Rien l'en puisse empêcher,
Et toujours on verra le pêcheur à la ligne
— A la ligne pêcher.

Donc, puisque notre siècle, ayant peur qu'il s'aigrisse,
Mélange avec le sel
Attique, le bon sens farouche de Jocrisse
Et de Cadet Roussel,

Puisqu'il a pris chez lui la folie en sevrage,
(Si j'en crois L'UNION)
Que ce siècle fantasque ait au moins le courage
De son opinion!

O Vésuve, toujours tu grondes et tu fumes,
Comme un feu de Barnett!
Ainsi que toi, soyons toujours ce que nous fûmes,
Au moins ce sera net!

Que le Parisien, docile comme un nègre
Que le dur colon bat,
Quand Thérésa lui semble une médecine aigre,
Avale Colombat!

Que Sarcey, — si distrait! — prenne madame Doche
Pour la comtesse Dash,
Et qu'il écrive, ainsi que le ferait Clodoche,
GAUTHIER, — avec un H!

Que Dumas, dédaignant de rendre la parole
Aux héros qu'il a peints,
Se penche avec amour sur une casserole,
Et saute des lapins!

Que l'actrice en renom, qui sur sa gorge plaque
Cent mille diamants,
Méprise les bravos sincères de la claque,
Les bouquets, les amants,

Et, se couvrant d'un sac, trouve le palissandre
Comme l'acajou vain,
Quand son succès d'hier s'est vu réduit en cendre
Par le cruel Jouvin!

Qu'à la Bourse le miel suave de l'Hymette
Soit au plus bas coté,
Et que le mois prochain, monsieur de Rothschild mette
De l'argent de côté!

Que l'essor du progrès plaise à monsieur Prudhomme!
Tandis qu'Alphonse Karr
Déteste Paris, plus que ne détestait Rome
L'héritier d'Amilcar!

Que, savant à conter les malheurs de l'Autriche,
Le journal de Vitu
Savoure le succès nouveau qui le fait riche,
Et qu'il a si vite eu!

Que Durantin, cruel pour les muses éprises
De leur laurier si vil,
Fasse avec un faux nez de bonnes pièces, — prises
Dans le Code civil!

Que Ponson du Terrail sous la muraille raille,
Et que, dans son sérail,
L'amante braille, avec un grand bruit de ferraille,
Par chaque soupirail!

Que Legouvé, sublime et fier, lime sa rime!
Que sans nul intérim,
Le bon Petit Journal, toujours minime, imprime
Quelque frime de Trimm!

Qu'un célèbre docteur, — nommé souvent: mon ange
Vive entouré d'acteurs
Et d'actrices aussi! Que Villemessant change
Parfois de rédacteurs!

Qu'au bal, Fille-de-l'Air, en plus d'une rencontre,
Sans immoralité,
Élève jusqu'aux cieux toute sa jambe, et montre
Sa grande agilité!

Que dans son vieux logis, qu'un soir nous effondrâmes
Avec Tragaldabas,
Marc Fournier mette un peu de ballets dans les drames
Pour remplacer Ruy Blas!

La Féerie a vaincu, — pas d'argent, pas de suisses; —
Et ce plaisir des Dieux,
Si fort prisé, consiste à voir quatre cents cuisses.
C'est absurde. Tant mieux.

C'est bien. Ne troublons pas l'escadron des Chimères,
Quoi que vous en disiez.
Soyons calmes. Laissons les enfants à leurs mères,
Les roses aux rosiers,

Et ne dérangeons rien, ni Paris qui s'admire,
Ni Fanfan Benoiton,
Ni les négociants qui font du cachemire
En bourre de coton;

Ni, dans la majesté de leur gloire apparente,
Ces Lilliputiens
Aux poses de Titans, qu'on nomme les Quarante
Académiciens;

Ni les vieux feuilletons poussifs, ni l'art infirme,
Ni l'amour triste et laid :
Car, ainsi que monsieur de Voltaire l'affirme,
Tout est bien comme il est!

Août 1866.

A LA BICHE EMPAILLÉE

QUI FIGURAIT A LA PORTE-SAINT-MARTIN DANS LA BICHE AU BOIS.

Depuis que, renonçant à vivre,
La Féerie est sans picotin,
Et que l'on a, comme un sot livre,
Fermé la Porte-Saint-Martin,

On plaignit, lorsque vous partîtes,
Biches et divertissement,
Les choses grandes et petites
Qu'abrita ce vieux monument.

Les beaux trucs, les portions nues
De mademoiselle Delval,
Frédérick marchant dans les nues
Et le souvenir de Dorval, —

O théâtre que je harangue! —
Et les auteurs, que tu n'avais
Invités qu'à tirer la langue
Devant les danses de navets!

Si la franchise me décore,
Puis-je, sans faire four, nier
Qu'à Paris on plaignit encore
La défaite de Marc Fournier?

On dit, et partout vous le lûtes :
« Celui que la détresse prit
Si vite, après vingt ans de luttes,
Fut toujours un homme d'esprit.

Peut-être qu'il perdit la tête
Au son de la flûte et des cors ;
Mais quoi ! c'est la muse qu'il fête.
Il valait mieux que ses décors.

Il ignorait ce fait immonde
Qu'ici-bas cinq et cinq font dix. »
Et c'est ainsi que tout le monde
Eut sa part au DE PROFUNDIS.

Toi seule, qui, toujours raillée,
Figurais dans LA BICHE AU BOIS,
Pauvre BICHE, seule empaillée
Parmi tout ce monde aux abois !

Tu pars sans qu'un mot te console,
BICHE, qui sans doute à présent
Figures sur une console
Dans le Marais, triste présent

Offert par le tremblant concierge
De ce théâtre où tu perchas,
A quelque antique et douce vierge
Immobile entre ses deux chats !

Nul ne t'a célébrée, ô BICHE,
Qui, pendant deux mille soirs, fis
Beaucoup plus d'argent que Labiche !
BICHE insensible à nos défis !

Biche marchant sur des basanes !
Qui, pour t'exempter de tout soin,
Comme beaucoup de courtisanes
Au lieu de cœur avais du foin !

Biche ! en tes yeux d'Iphigénie
Tes auteurs, qu'un succès absout,
Mettaient l'éclair de leur génie :
En d'autres termes, — rien du tout.

Autour de toi, vingt-huit danseuses,
Passant et sautant deux à deux,
Agitaient leurs jambes osseuses
Ou faisaient voir des monts hideux.

Et, triste gloire de ces bouges,
Des bocaux montraient, sans haillon,
Au lieu de poissons, des dos rouges
Parmi quelques flots de paillon !

Tout cela pour te faire fête,
Pour justifier ton emploi,
Biche ! et maintenant, pauvre bête,
Il n'est plus question de toi.

Eh bien, non ! si ce temps bégueule
T'oublie, il ne sera pas dit
Qu'ainsi tu disparaîtras seule
Dans le bruit qui nous assourdit !

C'est pourquoi je t'offre cette ode,
O Biche de La Biche au Bois
Qu'un flot de poussière corrode.
Je t'ai versé le nectar. Bois !

Exempte de remords et d'ire,
Biche que nul ne doit plus voir,
Moisis en paix ! car tu peux dire :
« J'ai fait du mal sans le savoir,

Et l'on m'empêchait d'être immonde,
Hélas ! rien qu'en m'époussetant. »
Combien de biches dans le monde
Ne pourraient pas en dire autant !

Juin 1868.

A VOL D'OISEAU

La Landelle et Nadar sont partis en ballon
Par la température
Qu'il fait, et cependant, sans eux ici-bas l'on
Pond sa littérature.

Oh ! de l'azur, où mille astres exorbitants
Te servent de chandelle,
Comment vois-tu ce globe écrasé d'habitants ?
Dis-le, bon La Landelle.

La Landelle répond : « L'aigle fier et moi, nous
Avons changé de rôle.
Vu de si haut, — car j'ai des soleils aux genoux ! —
Dieu ! que Paris est drôle !

Je le croyais peuplé de méchants, de railleurs
Et de sots que vont traire
Les biches ; à présent qu'un dieu me tire ailleurs,
J'y vois tout le contraire.

Sardou, qui veut grandir en un calme repos,
Envoie à la barrière
Des Ternes, un sonnet aimable, avec deux pots
De lauriers, chez Barrière.

Monsieur de Pontmartin, dont jusqu'ici le cas
Fait pourtant qu'on l'évite,
Passe pour la douceur Hippolyte Lucas,
Cet innocent lévite.

Monselet, — je ne sais pourquoi l'on en jasait! —
Boit de l'eau pure, et jeûne.
Tiens, Paul de Kock enfant joue avec Déjazet.
Laferrière est bien jeune!

Villemessant s'amende. Il dit à Guillemot :
« Sachez que je vous garde
Trente ans, et quand je dis trente ans, c'est au bas mot;
Le reste vous regarde. »

Samson est décoré. Dès que l'aurore naît,
D'une voix familière
Il chante : « Je m'étais trompé d'abord ; ce n'est
Pas moi qui suis Molière. »

Campanule ou muguet, la simple fleur des champs
Pare mademoiselle
Duverger, — et Schneider met — abandons touchants!
Des bas de filoselle.

Le nouveau nom de Mars est Albine de l'Est :
Déjà Fargueil l'imite.
Veuillot pardonne! et dans un bois, monsieur Ernest
Renan s'est fait ermite.

Dieux ! Meyerbeer-Pompée et Rossini-César
Ont jeté leurs défroques
De haines, et se sont légués tous leurs biens par
Testaments réciproques !

Voilà qui va des mieux. Riez, faites les fous !
Paris n'est plus fournaise,
Guerre et tumulte. Amis, je suis content de vous
Et Nadar est bien aise. »

— Si c'est ce que tu vois du haut de ton ballon,
Encore un élan d'aile !
Monte encore plus haut ! donne un coup de talon !
Monte, bon La Landelle !

Si tu redescendais au pays où Dormeuil
Et Cogniard ont leurs toiles,
Tu dirais : « Je me suis fourré le doigt dans l'œil. » —
Reste dans les étoiles !

Décembre 1864.

LE THIERS-PARTI

— JANVIER 1868 —

Muse, enflons notre voix pour un chant relatif
Aux cités. Suis la verte Seine
Et gravis l'escalier du Corps Législatif,
Où nous transportons notre scène.

Comme notre œil, après le soleil d'un beau jour,
Admire encore un clair de lune,
L'autre mois, fier et pâle avec son nez d'autour,
J'ai revu Thiers à la tribune.

Oh! même en ce temps-ci, qu'il me semble étonnant!
Comme il était superbe et comme
Il avait des façons de Zeus, le Roi-Tonnant,
Et de Monnier et de Prudhomme!

Sa lèvre, dont l'accent est resté ferme et sûr,
Découpait, en faveur du pape,
Des variations, comme l'on en fait sur
Les fameux pianos de Pape.

Il disait : « Réclamons ce qui nous est dû chez
Nos voisins, envoyons la note!
Lacérons l'Italie en un tas de duches;
A quoi bon garder cette botte?

Chacun des ducs prendra son lopin, comme il sied
Afin qu'ils gardent leur prestige;
Celui-ci le talon, d'autres le cou-de-pied
Et les plus grands auront la tige! »

Or, comme Thiers parlait ainsi, faisant des parts
De la proie ample et colossale,
Un grand fantôme triste aux beaux cheveux épars
Entra tout à coup dans la salle.

C'était la Liberté. La déesse aux yeux clairs
Et profonds comme l'eau d'un golfe,
Marcha sur l'orateur environné d'éclairs,
Et dit ces mots : « Eh bien, Adolphe? »

Alors, visiblement offensé, monsieur Thiers
Répondit à cette déesse :
« Ne me compromets pas ainsi devant des tiers !
Tu fus, il est vrai, ma maîtresse ;

Mais ces jours ne sont plus. Quand je t'ai fait présent
De mon amitié, j'étais jeune ;
J'avais bon appétit alors, mais à présent
Je fais comme Veuillot : je jeûne !

Nos délires étaient un imbécile abus,
Mais rien n'est irrémédiable.
Épouse, il en est temps, le nommé SYLLABUS,
On prétend que c'est un bon diable ! »

La déesse sortit, dédaigneuse et levant
Noblement sa tête sacrée,
Tandis que Thiers, farouche et soufflétant le vent,
Buvait son verre d'eau sucrée.

Et moi qui l'ai pu voir chassant d'un cœur gelé
Sa vieille maîtresse incommode,
Bon collectionneur de papillons, je l'ai
Cloué tout vivant dans cette ode,

Afin de l'y montrer, posant pour ses amis,
Plus sec que les sables d'Olonne,
Dans la pose héroïque où le sculpteur a mis
Napoléon sur la colonne.

Janvier 1868.

PIÈCES FÉERIES

Molière, j'ai voulu savoir ce que devient
Ton beau rire folâtre,
Et, pour avoir raison du doute qui me tient,
J'entre dans un théâtre.

Un aquarium. Bon. Je vois les dos connus
De cinquante ingénues.
Que de bras nus ! que de seins nus ! que de cous nus !
Oh ! que de choses nues !

Sur quels objets hideux, maigres, flasques et lourd ,
Lumière, tu te joues !
Que de croupes, offrant aux regards des contours
Horribles ! que de joues !

Wateau, qu'en dites-vous ? Qu'en dites-vous, Boucher ?
Bien que leur bouche rie,
On pense voir ces chairs mortes que le boucher
Vend à la boucherie.

Spectacles écœurants ! Tristes panoramas !
Vous fuyez, Muses blanches,
Vers l'invincible azur, en voyant cet amas
De poitrines, d'éclanches,

Et ces ventres hideux, ballonnés par les ans,
Qu'on a, masse vermeille,
Ficelés avec soin dans des maillots luisants,
Teints en couleur groseille.

Une Javotte, nue et longue comme un ver,
Traîne, être chimérique,
Un vieux manteau de cour, baigné par un éclair
De lumière électrique,

Et glapit. Oui, ce tas de cuisses, de chignons,
Si bien fait pour se taire,
Hurle, miaule et roucoule avec des airs mignons,
Et chansonne... Voltaire!

O cotonnier! pour qui rugirent en effet
Tant de combats épiques,
Arbuste précieux, toi que le soleil fait
Grandir sous les tropiques;

Et vous, Hostein! et vous, Marc Fournier qui du doigt
Chassez les belles proses!
Régnez, soyez heureux, c'est à vous que l'on doit
Ces grosses dames roses!

Naguère on avait dit aux marchands de succès:
« Pour nous ôter La Biche,
Dites, que voulez-vous, ô directeurs français?
La gaîté de Labiche?

La voici. Voulez-vous, pour vous réfugier
Dans la pensée altière,
La verve de Sardou, l'esprit vivant d'Augier,
La fureur de Barrière,

Ou ces drames poignants dans lesquels Dumas fils,
De sa main ferme et sûre,
Montre, ouverte et saignant sous une chair de lys,
Quelque affreuse blessure? »

Mais nos bons directeurs, vieux troupeau coutumier
De cette réprimande,
Ont répondu, pareils à l'enfant de Daumier :
— « J'aime mieux de la viande ! »

Janvier 1868.

CHEZ MONSEIGNEUR

I

Un berger vaut mieux qu'un loup ;
C'est pourquoi, viens-t'en, mon Ode,
Chez monseigneur Dupanloup,
Qui, désormais, fait la mode.

Dès l'antichambre, on entend
Comme une catilinaire
Gronder, tumulte éclatant ;
C'est sa voix, ou le tonnerre.

Que chantent ces durs clairons
Aux sinistres embouchures ?
Qu'importe, ma Muse, entrons.
Dieu puissant ! que de brochures !

Vois Monseigneur. Il écrit,
Il parle, il prie, il menace,
Il pleure, il mande, il proscrit ;
Comme il met tout dans sa nasse !

Lettres pour mille journaux,
Foudres contre les sectaires,
Il dicte, en ses arsenaux,
A quatorze secrétaires,

Et, digne d'être Romain,
Il corrige — ô façons neuves! —
Le genre humain d'une main,
Et de l'autre, ses épreuves.

Mais voici qu'avec des cris,
Près de sa table que bordent
Ces vastes amas d'écrits,
Trente messagers l'abordent.

II

— Monseigneur! — Qu'est-ce? — Un journal,
Sans doute pris de folie,
Redit son thème banal
Et veut garder l'Italie.

— Bien. Vite, écrivez. Je veux
Lui verser de tels flots d'encre
Que, ni lui, ni ses neveux
Ne sachent où jeter l'ancre!

— Monseigneur! — Qu'est-ce? — Au prochain
Scrutin de l'Académie,
On veut soutenir Machin.
— C'est bien. Sus à l'ennemie!

Écrivez jusqu'à la mort!
Vite, des kilos de prose!
Porter Machin, c'est trop fort,
Quand je prétends nommer Chose!

— Monseigneur, monsieur Duruy
A forcé toutes nos grilles,
Et, plus subversif qu'un Ruy-
Blas, veut instruire les filles!

— Feu, tous! Rangeons sous nos lois
Cet amant d'une chimère,
Qui veut mener, à la fois,
Tant de filles chez le maire!

Oui, c'est à nous d'abriter
La jeune fille indécise.
On sait qu'elle doit rester
Sur les genoux de l'Église!

— Monseigneur! — Eh! qu'est-ce encor?
— Le diocèse... — A nos filles!
Ai-je le loisir, butor,
De songer à des vétilles?

Écrasons le suborneur,
Vite, qu'on se mette à l'œuvre!
Lors, de nouveau Monseigneur
Commande aux siens la manœuvre.

Et, promptes à copier
Et versant leurs amertumes,
On entend sur le papier
Grincer les quatorze plumes.

III

Il fut un temps, — loin de nous! —
Où la crosse était houlette,
Où le pasteur, calme et doux
Sous sa pourpre violette.

Avait pour unique soin
(Il n'allait pas en carrosse !)
De garder son troupeau, loin
Des loups à la dent féroce.

Il l'abritait, soucieux,
Contre l'orage qui passe
Devant la splendeur des cieux ;
Quand la brebis était lasse,

Il la prenait, — soin charmant ! —
Parmi l'herbe, ou sous le saule,
Puis alors, tout doucement
La posait sur son épaule.

Pour gravir les durs sommets,
Il portait son ouaille en frère ;
Oui, sur ses épaules ! — Mais
A présent, c'est le contraire.

Janvier 1868.

INVENTAIRE

Je vis, noyé dans l'ombre noire,
Un spectre, déjà fort ancien,
Qui montrait son crâne d'ivoire,
Comme un académicien.

Il semblait un roi de Pergame,
Et ses sourcils vertigineux,
Longs comme des cheveux de femme,
En s'emmêlant faisaient des nœuds.

Entre ses doigts, blanche et fatale,
Et plus fragile qu'un roseau,
Une mourante aux bras d'opale
Se débattait comme un oiseau.

Comme il l'entraînait vers l'abîme,
Mon regard curieux et net
Sur le front de cette victime
Lut : MIL HUIT CENT SOIXANTE-SEPT.

L'instant d'après elle était morte,
Et le vieillard aérien
Me dit : Je suis le Temps. J'emporte
Ce qui ne vous sert plus à rien.

— Oh ! s'il en est ainsi, (lui dis-je
Sans quitter l'ombre où je songeais,)
Père, complète le prodige :
Emporte encor d'autres objets !

Emporte décidément, comme
Bagage désormais vieillot,
La vertu de monsieur Prudhomme
Et l'humilité de Veuillot !

Emporte aux astres en démence
L'ode épique de Belmontet,
Qui naguère, d'une aile immense,
Aussi haut que Babel montait !

Emporte la noire faconde,
Amendements et mandements,
Qui chaque matin nous inonde,
Si prodigue en débordements !

Prends les refrains de Francis Tourte !
Même avec eux, puissant démon,
Emporte la culotte courte
Du silencieux Darimon.

Et, si tant est que tu le puisses,
Sur l'ouragan, ton noir cheval,
Emporte le maillot à cuisses
De mademoiselle Delval !

Emporte, noir tas de couleuvres
Qui te couvriront le poitrail,
ROCAMBOLE, et toutes les œuvres
De monsieur Ponson du Terrail,

Sombre amas, pile gigantesque,
Plus haute que l'Himalaya,
Et joins-y tout le chœur grotesque
Des pièces que lima Laya !

Puis, emporte, avec ses paroles
Où grince l'hiatus cuisant,
Le hideux bruit de casseroles
Qui se dit musique — à présent !

Emporte avec idolâtrie
Le grand serpent de mer privé,
Les articles de LA PATRIE,
Les Suzannes de Legouvé !

Délires, bêtises, huées,
Lâches attaques des jaloux,
Emporte tout dans les nuées !
Mais, ô bon vieillard, laisse-nous

L'ardeur du vrai, l'amour du juste
Ce lys qui sans tache fleurit,
La grande poésie auguste,
Les belles fêtes de l'esprit !

Laisse-nous la sainte ironie,
La patience, la fierté,
Le culte obstiné du génie,
L'amour de l'âpre Liberté,

Et le dédain de la souffrance
Qui tient nos regards éblouis,
Et tout ce que nous nommions France
En des âges évanouis,

Lorsque la lèvre de l'Aurore
Baisait nos cheveux soulevés,
Et que nous n'étions pas encore
La France des petits crevés !

Janvier 1868.

LE SIÈCLE A AIGUILLE

I

Donc, le progrès futur à mes yeux se dévoile.
Plus rien que des soldats. O bonheur inconnu !
Je vois le charcutier et le marchand de toile
Couper leur marchandise avec un sabre nu !

Tous militaires. Quelle noce !
Même Polichinelle. Oui, je le vois d'ici
Troupier, avec sa double bosse.
On prend le cul-de-jatte aussi.

La France tout d'abord se transforme en caserne,
Puis l'Europe. O destin miraculeux et doux !
Tout citoyen va naître avec une giberne,
Et le vaste univers est peuplé de Bridoux !

Beau spectacle pour l'incrédule !
La plaine murmurante, où ce n'étaient qu'épis
Et bluets, maintenant ondule,
Vivante moisson de képis.

En avant ! Portons arme ! Allons, soyons suaves,
Troubadours ! emboîtons le pas, et de l'entrain !
Allons, hussards, lanciers, carabiniers, zouaves,
Grenadiers, artilleurs, chasseurs, soldats du train !

Un sabre attaché sur la jambe,
En marche ! CROISONS... ETTE, et soyons triomphants,
Éteignons le foyer qui flambe ;
Plus de familles, plus d'enfants !

Quand Chassepot, donnant le dernier coup de lime,
Eut créé ce fusil qui de tous est le roi,
Il lui cria, joyeux, avec un air sublime :
« L'AVENIR, L'AVENIR, L'AVENIR EST A TOI ! »

C'est juste. Adorons sans grimace
Ses chefs-d'œuvre, malgré Dreyse et Bonnin choisis,
Mes frères, et partons en chasse,
Puisque nous avons des fusils !

Oui, nous serons chasseurs, mais pour les Filandières,
Et non pas comme Blaze ou Bénédict Révoil :
Nous aurons des petits avec les vivandières,
Et nous les bercerons dans des bonnets à poil !

II

Gloire, Liberté sainte, ô déesses jumelles,
D'un vol égal, jadis, vous ouvriez vos ailes !
Par le même chemin,
Les vieilles nations, de leur joug harassées,
Ensemble vous voyaient apparaître embrassées
Et vous tenant la main.

Vous leur portiez la foi, l'espérance, l'idée,
Et, dans ce grand réveil, leur âme, fécondée
Par l'affranchissement,
Échappant, comme en rêve, au passé misérable,
S'émerveillait de voir votre accord adorable,
Fraternel et charmant !

Et, cheveux dénoués, chantant La Marseillaïse,
On vous voyait gravir, d'un pied frissonnant d'aise,
Les plus âpres sommets,
Et l'éclatante Aurore était votre courrière !
A présent votre pacte est rompu. La guerrière
Va seule, désormais.

Aussi lorsqu'elle vient vers quelque peuple austère
Le glaive en main, faisant résonner sur la terre
Son pied envahisseur,
Qu'on entend ses clairons mugir sur chaque roche,
Et qu'elle dit : « Prends-moi, je suis à toi, » Gavroche
Lui demande : « Et ta sœur ? »

Janvier 1868

TRISTESSE DE DARIMON

Il va venir, le bal prochain des Tuileries.
Bientôt, sous les éclairs des torchères fleuries,
Sous les lustres charmants,
Vont resplendir, riant au rayon qui les flatte,
Les ors, les fins tissus de rose et d'écarlate
Et les clairs diamants !

Oui, la fête est déjà préparée, et le sage
Darimon, ce mortel par qui le bavardage
Fut toujours évité,
Darimon, qui devint fameux, sans violence,
Par sa culotte courte et son hardi silence,
N'y fut pas invité.

Il doute encor. Longtemps il cherche, il interroge.
Rien toujours. Alors il dépêche vers la loge,
Où cogne, loin du ciel,
Un savetier, — sa bonne, une tremblante vierge.
En vain. Tu n'étais pas venu chez le concierge,
Carton officiel !

Et, comme il se disait, à part lui, tout morose:
— « L'espoir que je gardais était bien peu de chose,
Puisque ma bonne y ment, »
Son regard tomba sur la célèbre culotte.
Alors, tirant les mots de son cœur qui sanglote,
Il fit ce boniment :

— « O culotte ! lambeau de ma joie envolée !
Toi qui naguère, ici montagne, ailleurs vallon,
Ainsi qu'un gant docile à ma jambe collée,
Moulas avec orgueil des formes d'Apollon !

Pour une fois du moins, reste à ce clou. Demeure
Parmi le vétiver, le camphre et le fenouil.
N'existons-nous donc plus? Avons-nous eu notre heure?
A quoi va nous servir notre épée en verrouil?

D'autres vont maintenant valser où nous valsâmes.
Et tes sœurs, mariant leurs sévères contours
A ceux des fracs brillants de rubans et de flammes,
Te voleront ta gloire, ô mes chères amours!

Oui, d'autres à leur tour viendront, couple sans tache,
Faire voir au Paris jeune, heureux, enchanté,
Ce que l'art du tailleur au torse qui se cache
Ajoute d'élégance et de solennité!

Oh! dites-moi, clairons des Strauss, flûtes si pures,
Violons, tour à tour fougueux et délicats,
Est-ce que vous ferez pour d'autres vos murmures?
Est-ce que vous jouerez pour d'autres vos polkas?

Dieux! Elle et moi, parmi tant de robes à queues,
Nous défilions si bien au bruit de tes accords,
Orchestre qui lançais au fond des voûtes bleues
Les soupirs du hautbois et la plainte des cors!

Répondez, ô buffets dressés en mille places!
Est-ce que vous aurez, amis ingrats et sourds,
Le courage d'offrir à d'autres gens vos glaces
Et vos verres de punch avec vos petits fours?

Eh bien, oubliez-nous, salons, flûte sylvestre.
Va, musique! buffet, sers ton friand repas!
Luis, girandole! punch, ruisselle! joue, orchestre!
Ceux que vous oubliez ne vous oubliront pas.

Ou plutôt, cher témoin de ma défaite insigne,
Qui rêves près de moi, triste comme un linceul, —
Tandis que je profère une plainte de cygne,
Viens, culotte ! je veux te mettre pour moi seul !

Et tu vas voir comment je suis, quand je me lance !
Mais nul chroniqueur, par la ville ou dans les cours,
Ne saura qu'aujourd'hui j'ai rompu le silence...
Et les journaux du soir n'auront pas mon discours ! »

Janvier 1868.

L'ŒIL CREVÉ

Fronts échevelés dans la brise,
O fantômes des cieux mouvants,
Qui flottez dans l'ombre indécise
Entre les morts et les vivants !

Vous dont l'aile semble si lasse,
Parlez, spectres mystérieux.
Dites-moi vos noms à voix basse.
Oh ! ne détournez pas les yeux !

Vous d'abord, ô couple martyre
Qui gémissez en mots plus doux
Que la caresse d'une lyre,
Ici-bas, dites, qu'étiez-vous ?

— Bon passant, nous étions les Drames
Sur lesquels se lamente, hélas !
La muse, que nous adorâmes :
MARION DELORME et RUY BLAS !

— Toi, qu'es-tu, Victoire ou Génie,
Guerrière au casque dénoué,
Qui portes dans ta main bénie
Un drapeau, de balles troué ?

Dis ! — Je suis la Chanson épique
Dont le souffle sur l'escadron
Fait au loin frissonner la pique
Et mugir le sombre clairon !

Je suis l'Ode aux voix enflammées
Qui sur l'Europe, en un seul jour,
Faisait bondir quatorze armées
Ivres d'espérance et d'amour !

— Et toi, qu'es-tu, dis ? — Je suis Celle
Que l'on nomme à présent tout bas ;
Celle dont l'œil fauve étincelle
Dans la paix et dans les combats ;

Celle qui, dans les jours prospères
Où s'alluma le grand flambeau,
Était l'amante de vos pères,
Lorsque le géant Mirabeau

Terrassait, en pleine assemblée,
Une antique rébellion,
Et secouait dans la mêlée
Sa chevelure de lion !

— O figures habituées
A ce vertigineux essor,
Envolez-vous dans les nuées !
Ce n'est pas votre jour encor.

Vous voulez parler à des hommes
Faits de devoir et de pitié,
Et nous, spectres divins, nous sommes
Presque aveugles, sourds à moitié.

Nous sommes, fronts coiffés en touffe,
Cols serrés dans un court feston,
Les gens de la musique bouffe,
Des cocottes et du veston.

Le mot d'Hervé, c'est notre histoire !
Car, s'il faut que nos passions
Se rallument dans l'ombre noire
Et que nous vous reconnaissions,

Vous qui fûtes notre délire,
Notre trésor et notre orgueil,
Attendez que l'on nous retire
La flèche qui nous sort de l'œil !

Janvier 1868.

DÉMOLITIONS

Tandis que dans les cieux le couchant s'allumait,
Un Ange dans le vent qui brame
Emporta le baron Haussmann sur le sommet
D'une des tours de Notre-Dame.

Puis il lui dit : « — Je suis l'âme de ce Paris
Qui bruit, foule auguste et vile,
Sous nos pieds, et qui fut la cité des esprits.
Baron, qu'as-tu fait de ma ville ?

— Moi ? dit monsieur Haussmann, je n'ai jamais molli.
Les Memphis et les Antioches
Sont loin ; quant à Paris, je vous l'ai démoli,
Tant que j'ai pu trouver des pioches !

J'ai si bien, proscrivant en bloc, nouveau Sylla,
Percé les maisons d'outre en outre
Avec le fer, que tous, depuis ce moment-là,
Nous avons dans l'œil une poutre !

Le clair soleil emplit de rayons mon tracé,
Et je planterai des érables
Dans les quartiers jadis obscurs, d'où j'ai chassé
Les hiboux et les misérables !

Car, où l'on entendait la Faim blême aboyer,
La brise maintenant soupire ;
Et désormais, pourvu qu'on mette à son loyer
Trente mille francs, on respire !

J'ai fait des boulevards si longs, qu'avec amour
L'ouragan furieux y beugle,
Et si bien ruisselants de lumière et de jour
Que chacun y devient aveugle !

Donc, je crois que tout marche et que j'ai, sans pâlir,
Abattu sous mon pied sonore
Tout les bouges infects qu'il fallait démolir.
— Baron, dit l'Ange, pas encore.

Regarde ces salons où le délire éclôt,
Éveillant les sombres huées,
Et d'où résonne au loin, triste comme un sanglot,
Le rire des prostituées !

Vois les palais où ces marchands d'argent et d'or,
Ayant fait du pauvre leur proie,
De leurs becs pointus, aigle et vautour et condor,
Lui mangent son cœur et son foie !

Vois, menaçant l'Amour de leur dernière dent,
Les antiques académies
Où la perruque verte orne de son chiendent
Ces petits crânes de momies !

Vois ces tréteaux pleins du miaulement des chats
D'où la Musique, douce fée,
S'envole en pleurs, tandis qu'on lance des crachats
Sur la blanche robe d'Orphée !

Enfin, vois l'officine ouverte aux noirs ennuis,
Où ce pamphlétaire en nourrice
Entame comme il peut Voltaire et dit : « Je suis
Juvénal et non pas Jocrisse ! »

Et, parlant ainsi, l'Ange à la terrible voix
Désignait la Babel immense.
Alors monsieur Haussmann dit : — « A ce que je vois,
Il faudra que je recommence.

— Non pas, répondit l'Ange, âme du grand Paris,
Reste en paix, baron ; parfois j'aime
Ton zèle ; mais, vois-tu, ces vieux trous de souris
Je veux les démolir moi-même ! »

Janvier 1868.

LA CRIMINELLE

I

Et je vis un sombre cachot,
Où, parmi les noires tentures,
Grinçait dans l'air humide et chaud
Tout un appareil de tortures.

Là, plus vermeils que des rosiers
Au mois de juin, le long des porches
Frémissent de sanglants brasiers,
Qui font pâlir le feu des torches.

J'entends des bruits mystérieux
Gemir, pareils au cri des goules
Dans la nuit, et je vois des yeux
Briller par les trous des cagoules.

Quel criminel, géant ou nain,
Va venir? Mon cœur, tu frissonnes !
Est-ce le boucher Avinain,
Ou Dumolard, tueur de bonnes ?

Certes, quelque rustre endurci,
Faisant horreur à la lumière,
Et lâche, et hideux. — Non, voici
L'accusée. Elle est belle et fière.

Elle fait la nique aux valets;
C'est une commère gauloise,
Et le rire de Rabelais
Éclaire sa lèvre narquoise.

C'est LA PRESSE. — Avec loyauté,
Elle brave, sous l'œil du sbire,
Les ténèbres, étant clarté,
Et la grimace, étant sourire !

Elle accueille, sans nul tourment,
L'âpre ferraille qui la froisse
Et le lourd AVERTISSEMENT
Fameux comme poire d'angoisse ;

Elle voit, sans effroi marqué,
Les crocs, les brodequins, les pinces,
Et le glaive COMMUNIQUÉ,
Très-célèbre dans les provinces,

Admirant avec sérieux
Qu'on ait pu sauver du naufrage,
Et garder, pour les curieux,
Tous ces bibelots d'un autre âge !

II

Mais, feuilletant son agenda,
Grattant son large nez en truffe,
Apparaît un Torquemada,
Moitié Satan, moitié Tartuffe.

— O toi, malheur de mes neveux !
Qui fais (même sur la Vulgate !)
Plus de clarté que je n'en veux !
Démon rusé ! Bête écarlate !

(Dit-il,) esprit de l'Imprévu,
Qu'il faudrait traîner sur des claies,
Puisque, sans toi, l'on n'aurait vu
Ni les reptiles, ni les plaies !

Toi qui, jusque chez les Lapons,
Causes, faisant le mauvais pire,
O magicienne, réponds :
Qu'as-tu fait du premier Empire ?

— Hélas ! dit LA PRESSE, en rêvant
Devant la bizarre figure,
On ne m'écoute pas souvent !
Ce n'est pas moi, je vous le jure,

Qui l'envoyai, vers les déserts
Où brille la glace épaissie,
Succomber sous les noirs hivers,
Dans les neiges de la Russie !

— Parlons du royaume des Lys,
(Fit le juge, non sans adresse.)
Dis, qu'as-tu fait de Charles-Dix ?
— Hélas ! brave homme, dit LA PRESSE,

Ce pauvre vieillard, qui fut roi,
Enterra de tristes semences :
Mais, crois-le bien, ce n'est pas moi
Qui lui dictai ses Ordonnances !

III

Or, dans le cachot plein de nuit,
Comme cet interrogatoire
Continuait, toujours conduit
Par le tartuffe en robe noire,

On entendait, comme en enfer,
Dans un coin de la sombre usine
Un bruit de marteau sur le fer,
Venu de la chambre voisine ;

Et l'on pouvait voir, inondant
Une torche qui semblait morte,
Les reflets d'un brasier ardent
Rougir les fentes de la porte.

Alors moi, saisi de stupeur
Devant cette flamme irisée,
Je m'avançai. — N'as-tu pas peur ?
Dis-je tout bas à l'accusée.

La Gauloise leva son front
Plus droit que celui des grands chênes.
— J'entends bien que, pour mon affront,
On forge de nouvelles chaînes ;

Peut-être on invente ce jeu
Pour me faire mourir, dit-elle ;
Mais un point me rassure un peu...
C'est que je me sais immortelle !

Février 1868.

MASQUES ET DOMINOS

Ohé ! voici les masques !
Fiévreux, coiffés de casques,
Costumés en titis,
En ouistitis,

Sans mesure et sans règles,
Ils poussent des cris d'aigles,
De chenapans, de paons
Et d'ægipans !

Le Délire s'exalte
Et, le long de l'asphalte,
Fait ondoyer ces chars
De balochards !

Hurlez dans les ténèbres !
Mais, ô têtes célèbres,
Est-ce vous que je vois !
J'entends des voix

Qui me sont familières !
Ours blancs sans muselières,
Chicards, turcs, albanais,
Je vous connais !

Car cette fois, sans lustre,
Tout le Paris illustre
A pied comme à cheval
Fait carnaval !

Voici la Femme à barbe
Qui but de la rhubarbe ;
Et c'est d'où vint sa peur
Près du sapeur.

Sous tes regards, Europe,
La Sappho de la chope,
Œil triste et front pâli,
Sort de l'oubli

Et reprend sa marotte.
(On sait quelle carotte
Cette Ange de l'aplomb
Eut dans le plomb !)

Voici l'Homme au trombone !
S'il a près de la bonne
Cet air aguerri, c'est
Qu'il guérissait;

Car, pour rendre aux gens chauves
Des cheveux noirs ou fauves,
Ce zouave Jacob
Vaut monsieur Lob !

Voici le ferme athlète
Qu'une lionne allaite
Et qui cache son nez
Aux gens bien nés;

Certes il est bel homme;
Pourtant Gavroche nomme
Ce fier lutteur masqué :
COMMUNIQUÉ !

Ah ! te voilà, mon brave !
Qu'il est triste, le grave
CONSTITUTIONNEL,
Et solennel !

Ombre de Boniface,
Quoi que ta bonne y fasse,
Il s'en va, Limayrac !
Dieux ! que son frac

Est orné ! Que de plaques !
Il en a de valaques !
Sur son cœur et son flanc
Que de fer blanc !

Voici, dans sa culotte,
Qui colle et pourtant flotte,
L'orateur contenu,
Qui va, front nu.

Pallas, tenant sa lance,
Lui dit : « Ton beau silence
N'a jamais tari, mon
Cher Darimon ! »

Près de Camors, qui montre
Son âme de rencontre,
Madame de Chalis
Montre ses lys ;

Et même, en cette foule,
Qui va comme une houle,
Joyeux, je contemplai
Monsieur Leplay,

Qu'on a pu voir, en somme,
Réclamant les sous, comme
Naguère Paul Niquet,
Au tourniquet !

Voici Veuillot. Il livre
Sa bataille. Il s'enivre
Des odeurs de Paris.
Que de paris

Pour savoir si Domange
Est celui qu'il nomme «Ange,»
Ou s'il veut le tricher
Avec Richer !

Je vois, suivant sa piste,
Un bon feuilletonniste
Qui le lundi venait :
Monsieur Venet !

Il est dur, mais bien jeune !
C'est d'Augier qu'il déjeune,
Et ce dragon dînait
De Gondinet !

Puis voici les cocottes
Faisant coller leurs cottes
De satin — sur des monts
Chers aux démons !

Oh ! la charmante pose !
La chevelure rose
Vraiment sied encore à
Cette Cora ;

Fille-de-l'Air, qui lève
Sa jambe, comme un glaive
Brillant, nous montre son
Blanc caleçon ;

Sans sourciller, pour elles
L'Amour coupe ses ailes
Et dit : « Je me plais où
Je vois Zouzou ! »

Voici... mais, ô ma lyre,
On ne peut pas tout dire.
J'en passe et des meilleurs ;
C'est comme ailleurs !

O boulevards fantasques !
Près de nous, que de masques,
Tartuffes et Scapins
Et galopins,

Et marchandes de pommes
Et Pierrots! mais des hommes
Parmi tous ces Gil-Blas?
Cherchez, hélas!

Car, il en est encore
Que tourmente et dévore
L'amour de ta clarté,
O Vérité;

Seulement je suppose
Qu'ils ont la bouche close.
Ils n'en pensent pas moins;
Mais ces témoins

Pour qui l'éclat sans feinte
De ta nudité sainte
Aurait seul des appas,
Ne veulent pas,

Contre tous les usages,
Parler à des visages
Ambigus, terminés
Par des faux nez !

Février 1868.

LE PETIT CREVÉ

Lyre, pinçant ta belle corde,
Je chanterai, car c'est mon plan,
Le Petit-Crevé, dont j'accorde
La découverte à Roqueplan.

De la Tamise jusqu'à l'Èbre,
On voit bâiller son pâle Ennui :
Comme crevé, l'Œil que célèbre
Hervé — n'est rien auprès de lui.

Plus endormi qu'une citerne,
Il végète. Faux-col géant.
Favoris courts. Veston. L'œil terne.
Signes particuliers : Néant !

Néant dans son regard qui boite,
Néant dans son gilet nouveau,
Et néant dans la mince boîte
Où devrait être son cerveau !

Nommez à ce petit, — qui crève
Avec un gant rouge à sa main,
Les grands espoirs qui sont le rêve
Et l'âme du génie humain ;

L'Art, cette auguste idolâtrie
Pour notre paradis natal,
L'Honneur, la Vertu, la Patrie,
La Beauté, ce lys idéal ;

Et, parmi ces choses divines,
La Liberté, dont tous les pas
Font tomber de vieilles ruines,
Il vous répondra : « Connais pas ! »

Mais que Rosaura qui s'arrose,
Chaque matin, comme un rosier,
Passe, en cheveux couleur de rose,
Dans une brouette d'osier,

Croyant à ce qu'elle dérobe,
Vite il court s'incliner devant
Cette sorcière, dont la robe
N'est, hélas ! pleine que de vent.

La grande cocotte funeste
Le fait longtemps poser debout
Au soleil. — Puis après, le reste
Du temps, que fait-il ? — Rien du tout.

De sa fumée errante et bleue
S'entourant pour faire florès,
Il voyage dans la banlieue,
Empaqueté comme un londrès.

On le voit dans cinq ou six gares
Par semaine, sous l'œil des cieux
Fumant en guise de cigares
Des troncs d'arbre prétentieux.

Aux Bouffes, (c'est là qu'il s'abonne,)
Il porte un stick céleste ; mais
Il marivaude avec sa bonne
Et savoure cet affreux mets !

Et le soir, spectateur godiche,
Ce gandin, qu'on joue aux Menus-
Plaisirs, s'en va voir dans LA BICHE
De grands morceaux de femmes, — nus.

Ou bien tu cours où l'on ricane,
Divin Petit-Crevé, car ton
Bonheur est de montrer ta canne
Dans les théâtres de carton !

Mais que dis-je ! carton toi-même,
Plus fuyant qu'un ciel de Corot,
Tu passes, chimérique et blême,
Comme Antinoüs ou Pierrot !

Être effacé, doux comme un ange
Et banal entre les fumeurs,
Tu vis, et rien en toi ne change,
O Petit-Crevé, quand tu meurs !

Avril 1868.

LE LION AMOUREUX

Dans l'enceinte où Joseph Prudhomme
Triomphe, entouré d'amis siens,
Où dorment leur éternel somme
Les doux académiciens,

Où, pour nos suprêmes délices,
Faisant de la prose et des vers,
Ils protègent leurs crânes lisses
Par de vastes abat-jour verts,

On attendait, tout pâle encore
De sa longue rébellion,
L'orateur au verbe sonore,
L'homme à la face de lion.

Près des fenêtres entr'ouvertes,
On disait : « Oh ! lorsqu'en ces murs
Où pendent les perruques vertes
De ces immortels déjà mûrs,

Sa voix révolutionnaire,
Pleine de courroux et de foi,
Éclatera comme un tonnerre,
Certes, ils vont mourir d'effroi ;

Et, comme si La Marseillaise,
Ici tout à coup se levant,
Pour évoquer l'âme française
Embouchait son clairon vivant,

On va voir ces minces fantômes,
Au vieux monument assortis,
Rentrer dans les feuillets des tomes
Dont ils sont induement sortis !

Ou, troupe de corps dénuée,
Ils vont, au sein des cieux déserts,
Se dissiper dans la nuée,
Se dissoudre parmi les airs ;

Et l'on verra, — coups d'œil féeriques ! —
Aux pays par Hoffmann rêvés
Fuir les Villemains chimériques
Avec les vagues Legouvés ! »

C'est ainsi qu'un brillant cortège
Plaignait, arrivé de Saint-Flour,
Ces birbes, dont le front de neige
S'embellit d'un vert abat-jour,

Quand il entra, lui, le grand maître
Des mots magnifiques et clairs,
Qui les réduit aux lois du mètre,
Et dont les yeux sont pleins d'éclairs;

Lui, devant qui l'Intrigue tremble
Avant même qu'il n'ait parlé,
Et dont la grande voix ressemble
A l'ouragan échevelé.

O surprise rare et dernière !
Comme Sylvandre il avait mis
Des fleurettes dans sa crinière,
Pour plaire à ses nouveaux amis !

Comme toujours, il parlait juste,
Et même il chantait en bon fils
La Liberté, sa mère auguste,
Mais sur la flûte de Tircis !

Dieux ! voir le titan de l'abîme
Verser du cassis de Dijon !
Voir passer le lion sublime
En habit gorge de pigeon !

Si bien qu'à présent Jules Favre,
Jouet d'ironiques destins,
Est en tous lieux (ceci me navre)
Célébré par les Philistins !

Lui, le prince de la parole,
— Voilà d'où viennent mes ennuis, —
Il est applaudi par Dréolle...
Oh ! CACHEZ-MOI, PROFONDES NUITS !

Mai 1868.

SATAN EN COLÈRE

C'est perdre le bruit et le feu :
Je le sais, moi qui fus un dieu !
VICTOR HUGO. *Le Danube en colère*.

Satan, criant miséricorde,
Appela d'abord au secours
En voyant s'augmenter la horde
Qui, grâce à nous, chez lui déborde,
— Si bien que ses grils sont trop courts ! —
Ensuite, il nous fit ce discours :

« Faut-il donc que je vous proscrive,
Mortels que jadis j'attrapais !
C'est effrayant ce qu'il m'arrive
De gens sur l'infernale rive,
Tassés, pressés en rangs épais,
Depuis que vous êtes en paix !

Vous le savez, comme j'imite
Les fables des temps primitifs,
Les damnés — on connaît ce mythe —
Cuisent chez moi, dans la marmite
Que j'ai prise dans les motifs
Des vieux poètes inventifs.

Et, lorsque de rire je pouffe,
Malheur à qui touche à ce pot !
Mai, — voici le comique bouffe ! —
Dans mon pot-au-feu l'on étouffe,
Depuis que votre chassepot
A fait l'ancien fusil capot !

On n'y peut plus tenir à l'aise,
Depuis que vos engins hideux,
Fusils Bonnin et fusils Dreyse,
Font rouler jusqu'à ma fournaise
Un tas de passants hasardeux,
Qui tombent là, coupés en deux !

Grâce enfin pour ma casserole !
Chacun de vous est le Colomb
D'une nouvelle arme à virole ;
Vous vous foudroyez au pétrole
Avec infiniment d'aplomb :
C'est une débauche de plomb !

Eh ! quoi, Dumanets sans vergogne,
Croyez-vous que nous ricanons,
Quand là-haut votre clairon grogne,
En voyant la folle besogne
Que me préparent vos canons,
Dont je ne retiens pas les noms,

On prétend que j'emmagasine
Tout ce que détruira le fer !
Dis, si tu veux, que je résine,
Tas de fous ! mais, dans ma cuisine
Où flambe un feu joyeux et clair,
Je n'ai plus de place en enfer !

J'étais gai comme Diogène ;
J'engraissais comme un alderman ! —
Vais-je, pour qu'on me morigène,
Exproprier ce qui me gêne,
Comme votre baron Haussmann,
— Moi bon vivant et gentleman !

Ah ! tu t'égorges, saltimbanque,
Genre humain encore au maillot !
Toujours des morts ! — La place manque ;
S'il en vient un, je vous le flanque
(Fût-il juif, turc ou parpaillot)
Dans le paradis de Veuillot !

Là, vêtu d'une simple écharpe,
Jusqu'à l'éternité sans fin,
Ainsi qu'au concert Contrescarpe,
Il entendra des airs de harpe
Grattés par ce doux Séraphin,
Et s'il s'amuse, il sera fin !

Mais, pauvre ver, pour deux aurores,
Vis tranquille sur ton mûrier !
Pourquoi faut-il que tu t'abhorres,
Frêle insecte, et que tu dévores,
En croyant mâcher du laurier,
Tout le plomb que vend l'armurier ! »

Mai 1868.

PÉNÉLOPE ET PHRYNÉ

A CHARLES MARCHAL.

D'autres peindront, sur les sommets,
Cythérée ou bien sainte Thècle,
Ou César victorieux ; mais,
En véritable enfant du siècle,

Pour nous charmer, le blond MARCHAL,
Dont la couleur est fort congrue,
Cette fois à son fil d'archal
Suspend la Cocotte et la Grue.

C'est-à-dire, ô gens de Passy,
Tout le bonheur que nous voulûmes ;
Toute l'âme de ce temps-ci
Représentée en deux volumes.

Pénélope aux chastes bandeaux,
Qu'avec respect le démon tente,
Cache sa poitrine et son dos
Sous sa belle robe montante,

Et, sous ses lambris fleuronnés,
Voile dans les plis d'une guimpe
Deux monts sauvages, couronnés
De neiges, ainsi qu'un Olympe.

Elle coud, d'un geste humble et doux,
Avec des airs de sœur tourière ;
Total : quinze mille francs, tous
Les six mois, chez la couturière.

Méprisant le Niagara
Pour sa chute, — elle est tourterelle
Et pleure, et son mari sera
Philémon, — s'il n'est Sganarelle !

Quant à Phryné, toute à l'Amour
Qu'elle tient captif en son antre,
Elle a la taille courte, pour
Donner plus d'importance au ventre.

Elle s'orne d'un lourd chignon
Que baisent des rayons frivoles ;
Sur son front naïf et mignon
Court un fouillis de mèches folles ;

Puis, sur son dos voluptueux,
Mais net comme la bonne prose,
Dégringolent de somptueux
Tire-bouchons couleur de rose,

Et sa robe, pour des desseins
Qu'on ne peut croire pacifiques,
Montre à nu le dos et les seins
Ainsi que les bras magnifiques.

Sa ceinture, — qui nous promet
Tout, — a l'air, fière et sans vergogne,
Du grand cordon que Wateau met
Au tout petit duc de Bourgogne ;

Bref, adorable au premier chef !
Mais le malheur, c'est qu'elle mange
De l'or et du papier joseph,
Et qu'elle s'en nourrit, pauvre ange !

Double régal pour Amadis
Errant dans la campagne verte,
Pénélope a l'air d'un grand lys
Et Phryné d'une rose ouverte.

Chez nous, en pleine floraison,
En jupe austère, en folle cotte,
Nous avons, — Marchal a raison, —
La Grue et l'aimable Cocotte.

Double trésor, double présent
Que le poète ne diffame
Jamais ! — Seulement, à présent,
Marchal, on demande... la Femme !

Quant à l'Homme... — vœux superflus ! —
Je crois qu'en ce Paris sans gêne
Toi-même, tu ne songes plus
A le chercher, ô Diogène !

Quoi ? tu le cherches encor ! — Si
Tu m'en crois, il est, j'imagine,
Bien loin, bien loin, bien loin d'ici,
— Oh ! plus loin que l'île d'Égine ! —

Dans quelque désert écarté,
Au-delà des routes communes, —
Où sont la sainte Liberté,
Les chefs-d'œuvre... et les vieilles lunes !

Mai 1868.

LEROY S'AMUSE

Le soleil continue à tout chauffer à blanc.
Du fond de sa rouge fournaise
Il nous vise, et chacun de nous emporte au flanc
Une de ses flèches de braise.

Plus cruel que Néron et que Domitien,
Pour griller ce que nous aimâmes,
Ce bourreau sur son front d'académicien
Met une perruque de flammes !

Ah ! pour le supporter, ce dur soleil roussi,
Qui, desséchant les jouvencelles,
Nous met sa torche aux yeux, et qui nous fait aussi
Manger des gerbes d'étincelles,

Il faudrait être enfin plus doux que Babylas
Et plus patient qu'Athanase,
Car il nous a, pendant ces jours derniers, hélas !
Dévoré même le Gymnase !

On y meurt tout de bon : la feuille de vigne y
Semblerait trop chaude, ô mon Ode !
Et tous les spectateurs de monsieur Montigny
Sont changés en bœuf à la mode.

Voyant cela, l'auteur du CHEMIN RETROUVÉ,
Pâle et debout contre un pilastre
De ce théâtre si rudement éprouvé,
Fit ce petit discours à l'Astre :

« O Phébus-Apollon ! photographe changeant
Qui viens laper l'eau dans les auges
Et qui nous romps le crâne avec ton arc d'argent,
Tu n'es qu'un franc-tireur des Vosges !

Ah ! montreur de seins nus qui fais le Richelieu !
Coiffeur qui poudres cette ville !
Joueur de violon et de lyre ! vieux dieu
Bon pour Ménard et pour Banville !

Comment ! Régnier et moi, nous donnons, vieil archer,
— Tranchons le mot, — un pur chef-d'œuvre ;
Et toi, rose et brûlant, tu viens nous le lécher
Avec tes langues de couleuvre !

Pour notre bonbonnière abandonnant les cieux,
Parmi nos loges tu t'installes,
Et tu viens cuire à point les crânes des messieurs
Qui se sont assis dans les stalles !

Même jeu sur la scène. On voit que les pompiers,
Incendiés par tes extases,
Entrent en fusion et coulent à nos pieds :
On pourrait en faire des vases !

Tu changes en charbons le riche lampas qu'a
Drapé mon directeur artiste,
Et, grâce à toi, le front de madame Pasca
S'enflamme comme une améthyste !

Tu grilles sans pitié Massin, dont la chanson
Vaut bien mieux que celle d'un merle,
Et tu fonds lâchement Béatrice Pierson,
Comme Cléopâtre sa perle !

La pauvre Mélanie a des feux sur ses doigts :
Berton s'efface dans la brume,
Villeray s'amincit comme un fil, et je vois
A l'horizon Landrol qui fume !

Soleil, moi, vieux lion blanchi sous le harnois,
Crois-tu vraiment que je m'amuse
De te voir envoyer du monde à Cressonnois ?
Va-t'en ! laisse en repos ma Muse,

Ou, s'il fallait encor que ton bras assénât
Des coups sur cette fiancée,
Tremble, je te ferai flétrir en plein Sénat,
Comme on a fait pour monsieur Sée ! »

C'est ainsi que Leroy, farouche, et par instants
De son pied tourmentant la plinthe
Du corridor, parlait au soleil du printemps
Et l'assourdissait de sa plainte.

Pourtant des spectateurs fort nombreux se montraient
Au contrôle, — tous grillés comme
Des beefteks. Ils entraient brûlés, mais ils entraient.
Ils versaient une forte somme ;

Et notre auteur, avec des sourires charmants,
Regardait parmi l'incendie
Ces tisons à demi consumés, et fumants,
Qui venaient voir la comédie !

Juin 1868.

ET TARTUFFE?

Adam vante et chérit son paradis natal
Où, joyeuse et libératrice,
Dans les Édens baignés par des flots de cristal
La vigne est sa mâle nourrice.

— Et Tartuffe? — Il nous dit, entre deux oremus,
Que pour tout bon Français la patrie est à Rome,
Et qu'ayant pour aïeux Romulus et Rémus,
Nous tetterons la louve à jamais. — Le pauvre homme!

Adam, qui veut chasser de son riant jardin
La Haine impure, ce reptile,
Aime un langage clair, et garde son dédain
Pour la polémique inutile.

— Et Tartuffe? — Il écrit des pamphlets, des amas
De brochures, des tas de discours. Il consomme
Deux fois plus de papier qu'Alexandre Dumas
Et même que Ponson du Terrail. — Le pauvre homme!

Adam, toujours épris de l'antique Beauté,
Pour se guérir de tant d'épreuves
Demande, haletant, la force et la santé
Au flot mystérieux des fleuves.

— Et Tartuffe? — Jamais il n'a que des refus
Pour la pauvre naïade. Il craint l'eau froide, comme
Le bienheureux saint Labre, et ses cheveux touffus
Sont vierges des baisers du peigne. — Le pauvre homme!

Adam veut que sa fille au front pur, son trésor,
Sous le noir sanglot des huées
Ne porte pas la pourpre et les étoffes d'or,
Ces haillons des prostituées.

— Et Tartuffe? — Blessé par des yeux vert-de-mer,
Avec une Ève en fleur il mordille la pomme,
Et, tout en répétant : « Craignez le fruit amer, »
Il vous le croque avec délices. — Le pauvre homme!

Adam, pour mettre un coq à la place d'un lys,
Ne veut plus imiter Xaintrailles;
Il appelle à grands cris le jour où tous ses fils
Ne seront plus chair à mitrailles.

— Et Tartuffe? — Il prétend qu'on acquitte l'impôt
Du sang. Et si quelqu'un dit : Tue! il crie : Assomme!
Ses prédilections sont pour saint Chassepot,
Pour saint Bonnin et pour saint Dreyse. — Le pauvre homme!

Adam, victorieux du passé triste et vain,
Regarde sans terreur les voiles
De l'insondable azur, où le berger divin
Mène ses grands troupeaux d'étoiles.

— Et Tartuffe? — Il nous dit : « Les astres, les soleils,
Les comètes, cela regarde l'astronome.
Moi, ce que j'aperçois au fond des cieux vermeils,
C'est un vengeur, un Dieu féroce. » — Le pauvre homme!

Raison! divinité sereine, qu'à genoux
Diderot proclama naguère,
Parle! protège-nous! entends-nous! sauve-nous!
Détruis la Bêtise et la Guerre!

Sauve Marco, la stryge aux yeux froids et hautains;
Sauve Shahabaam, sauve monsieur Prudhomme;
Sauve les idiots, sauve les philistins
Et les envieux, — et Tartuffe, le pauvre homme!

Juin 1868.

LA BALLE EXPLOSIBLE

Oui, je trouve cela plaisant!
Guerre, déesse au cœur farouche,
Qu'est-ce donc? On dit à présent
Que tu fais la petite bouche!

Quoi! nymphe du canon rayé,
Tu montres ces pudeurs risibles
Et ce petit air effrayé
Devant les balles explosibles;

Et tu crains, — le tour est poli, —
Que ces engins trop délétères
Ne soient pas d'un effet joli
Dans le ventre des militaires.

Toi qui pour l'horrible duel
Embouchais ton clairon sonore
Avec tant de sang-froid cruel,
Vraiment cette douceur t'honore.

Désormais en petit manteau
Il faudra t'habiller, Mégère,
Comme une Aminte de Wateau.
Prends un gai chapeau de bergère,

Et, laissant là tes mousquetons,
Dans les prés que la Seine arrose
Fais paître les petits moutons
En filant ta quenouille rose.

Car, Déesse aux yeux aveuglants,
Tu veux bien que le canon broie
Les bataillons noirs et sanglants :
Cela, tu le veux avec joie;

Tu veux bien, parmi les sanglots,
Qu'en tes champs pleins de funérailles
Des corps troués on voie à flots
Sortir du sang et des entrailles;

Tu veux bien que sur les pavés
On trouve, en tes routes nouvelles,
Des nez coupés, des yeux crevés,
Des lambeaux épars de cervelles;

Tu veux, sous le ciel indigo,
Que ton noir cheval, qu'on renomme,
Foule aux pieds, comme dit Hugo,
Et l'homme, et l'homme, et l'homme, et l'homme.

Guerre, tu ne peux le nier,
D'une plaine rose et fleurie
Tu veux bien faire le charnier
De ta hideuse boucherie;

Sur tous ces détails, en effet,
Ton point de vue est homogène;
Mais, en somme, on n'est pas parfait :
La balle explosible te gêne.

Va, laisse ton cœur endurci
Et relève ton front tragique!
Prends la balle explosible aussi;
Car pourquoi manquer de logique?

Fais sauter les hommes en l'air,
Et quitte une crainte imbécile :
Mâche la mitraille et l'éclair,
O meurtrière! et sois tranquille,

Au jour fixé, quelque géant,
Un génie encore invisible
Emportera dans le néant
Tes canons, ta balle explosible,

Ton souffle de flammes, ton bruit,
Ta démence effroyable et creuse,
Et fera rentrer dans la nuit
Ta fantasmagorie affreuse!

Juin 1868.

EMBELLISSEMENTS

Si vous le pouvez, d'un œil sec
Regardez cela. C'est la rue
De la Paix. Dieux puissants! avez
Quelle fureur le pic s'y rue!

Dégringolez, façades, coins!
En avant la pelle et la pioche!
O rue historique, rejoins
Celles de Tyr et d'Antioche!

Le spectacle est superbe, car
Des hordes, comme en rêve entrées
Dans ces maisons, en sortent par
Les trous des chambres éventrées;

Tous ces palais sur leurs genoux
Laissent ruisseler leurs entrailles;
On voit, comme des aigles fous,
S'envoler des pans de murailles;

Et les plâtras et les gravats,
O dieu de notre préfecture,
Couvrent la ville où tu gravas
Ton nom pour la race future.

Blanc comme Avril en floraison,
Le passant gémit, pleure et beugle.
Désormais on a bien raison
De dire que l'homme est aveugle;

Car, ainsi masqué jusqu'aux dents,
Le Français, qui devient farouche,
A du plâtre dans les yeux, dans
Les narines et dans la bouche.

O Parisien, ta cité
A présent n'a plus de rivales;
Mais, selon ta capacité,
Ce plâtre, il faut que tu l'avales!

Et voici, dans tout ce mic-mac,
Le plus clair de tes héritages :
Tu dois avoir dans l'estomac
Quelques maisons à cinq étages!

Hurrah! Le fauve Sahara
Croît et grandit, où fut la rue
De la Paix; bientôt l'on aura
Coupé cette immense verrue.

Bon Paris, patiente encor :
Bientôt, pourvu qu'on démolisse,
Tu deviendras le sable d'or,
Le désert parfaitement lisse,

O ville, — et, prudents animaux,
Au lieu même où tu te pavanes
Les doux et patients chameaux
Iront en longues caravanes!

Paix divine! ce n'est plus qu'aux
Antipodes que l'on te souffre;
L'Europe est ivre de shakos,
De canons rayés et de soufre.

Tu souris, efforts superflus!
Ta détresse, hélas! s'est accrue.
Chez nous il ne te restait plus
Rien, Déesse, qu'un nom de rue;

On te le reprend! Il est sûr
Qu'un édile sévère et tendre
Ne peut pas laisser ton nom sur
Des démolitions à vendre!

Ouvrière, qui n'as souci
Que d'une œuvre amoureuse et lente,
Le préfet te chassa d'ici
Comme une marchande ambulante;

Ce maître a brisé ton collier
Et l'a jeté dans le cloaque,
Et, pour te mieux humilier,
T'a même retiré ta plaque!

Juillet 1868.

LE BUDGET

Le nouveau Budget, sphinx au front jeune et charmant,
Sourit avec des airs de prince;
Ma foi! nous le pourrons nourrir facilement,
Voyez comme il est svelte et mince!

Malgré ses ailes d'aigle et son corps de lion,
Il n'a pas du tout l'air farouche,
Et je pense qu'avec un petit million
Nous pourrons lui fermer la bouche.

« — Allons, j'ai faim (dit-il de sa plus douce voix;)
Je veux grignoter quelque miette. »
Messieurs les députés viennent, et je les vois
Remplir aussitôt son assiette.

Sacs d'or, sacs de billon pesant, lourds sacs d'argent,
S'empilent, et, comme une guivre,
Le sphinx avale tout, or au reflet changeant,
Sacs d'argent et lourds sacs de cuivre.

« — Encor, » dit-il. Voici qu'on lui sert derechef
Argent et cuivre et pièces jaunes;
De l'argent et de l'or et du papier joseph
En paquets longs de plusieurs aunes.

Il mange tout. Devant nos regards éblouis,
Affamé comme un saltimbanque,
Il engloutit les tas immenses de louis
Et croque les billets de banque.

« — Encor, encor, encor, encor, encor! dit-il.
Qu'on me serve dans cette enceinte. »
Puis il ajoute avec un sourire subtil :
« — Tout cela n'était que l'absinthe!

Mes amis, n'allez pas m'affamer pour deux liards,
Car je suis un mangeur modeste.
Encor des millions, encor des milliards,
Et des trilliards s'il en reste! »

Et toujours le Budget dévore. O ciel! jusqu'où
Fourre-t-il cet or! Quelle autruche!
Il sue, on voit saillir les veines de son cou :
Il enfle comme une baudruche!

« — Seigneur, lui dit un sage, arrêtez-vous. Tremblez.
Voilà votre abdomen qui ronfle;
Bourré jusqu'à la gueule enfin, vous ressemblez
A ces ballons que Nadar gonfle!

Écoutez, il est temps, la voix de la raison.
J'ai vu votre ventre en spirale
Gros comme un éléphant, gros comme une maison,
Puis gros comme une cathédrale,

Le voici, — maintenant que l'on se relaya
Pour vous nourrir selon les règles, —
Pareil au plus géant des monts Himalaya,
Qui domine le vol des aigles!

Il faut se modérer, seigneur, c'est le devoir.
On vous a donné carte blanche,
Mais tenez-vous-en là. Sinon, craignez de voir
S'émietter comme une avalanche,

Sauter comme une bombe ou crouler comme un pont
Ce beau ventre qui vous décore!
Plus d'or, ou vous crevez. » Et le BUDGET répond :
« — Je crève, mais j'en veux encore! »

Juillet 1868.

TRIOLETS

LA LANTERNE.

Que de lumière, que de feu,
O Rochefort, dans ta LANTERNE!
Monsieur Pinard en devient bleu :
Que de lumière, que de feu!
C'est le cas de dire, morbleu,
Que tu n'as pas un talent terne!
Que de lumière, que de feu,
O Rochefort, dans ta LANTERNE!

MARBRE ROSE.

Par ses lys, Blanche d'Antigny
Du temps de Rubens est datée.
Elle charme Bade et Lagny
Par ses lys, Blanche d'Antigny.

Car, même au dîner de Magny,
Pour ses Dieux il n'est pas d'athée.
Par ses lys, Blanche d'Antigny
Du temps de Rubens est datée.

MONSIEUR LECOQ.

Naguère, on aimait Paul de Kock;
On lut en d'autres temps L'Uscoque.
Lorsqu'il paradait comme un coq,
Naguère, on aimait Paul de Kock.
Puis, à présent, Monsieur Lecoq
Passe comme un œuf à la coque.
Naguère, on aimait Paul de Kock;
On lut en d'autres temps L'Uscoque.

LE VÉLOCIPÈDE.

Moitié roue et moitié cerveau,
Voici l'homme-vélocipède.
Il va, plus docile qu'un veau,
Moitié roue et moitié cerveau.
Il se rit, animal nouveau,
De Buffon et de Lacépède!
Moitié roue et moitié cerveau,
Voici l'homme-vélocipède.

AUTRES CHASSEPOTS.

Inventez, cinq ou six fois l'an,
Des fusils; je vois tout en rose!
Ne perdez pas ce fier élan.
Inventez, cinq ou six fois l'an,

Des fusils! des fusils! il en
Restera toujours quelque chose.
Inventez, cinq ou six fois l'an,
Des fusils : je vois tout en rose!

LES GRANDES DAMES.

Ah! comme Arsène Houssaye a fait
Ses GRANDES DAMES, l'homme habile!
Comment les montrer, en effet?
Ah! comme Arsène Houssaye a fait!
En son livre, tout est parfait;
C'est Trianon... et c'est Mabille!
Ah! comme Arsène Houssaye a fait
Ses GRANDES DAMES, l'homme habile!

PARIS GRATTÉ.

Dans la plus belle des saisons,
La propreté se manifeste.
Oui, dans le temps des floraisons,
Dans la plus belle des saisons.
On a nettoyé tes maisons,
Ville de boue : à quand le reste!
Dans la plus belle des saisons,
La propreté se manifeste.

ÉPILOGUE.

Pour bien faire le Triolet
Il faut trop d'esprit. Je m'arrête.
Je ne vois plus que Briollet
Pour bien faire le Triolet.

Oh! mener ce cabriolet
Sur le mont à la double crête !... —
Pour bien faire le Triolet
Il faut trop d'esprit. Je m'arrête.

Juillet 1868.

LA MITRAILLEUSE

I

La Mitrailleuse, un nom charmant! J'y veux songer.
Elle est d'une bonne syntaxe ;
J'aime sa tabatière et son affût léger,
Ses canons tournant sur un axe,

— Jolis petits canons, étroitement unis, —
Sa batterie en féronnière
Et son récipient à cartouches, munis
Chacun d'un couvercle à charnière !

La chose est dans sa boîte, et, pour charmer nos yeux,
Se manœuvre, (on me le révèle,)
O Barbarie, ainsi que ton orgue joyeux,
En tournant une manivelle ;

Grâce à quoi dragons verts, cuirassiers, fusiliers,
Déchus de leur beauté physique,
Tous, par douzaines, par centaines, par milliers
Seront foudroyés en musique.

Un enfant y suffit ; alors, dans un éclair,
Notre chair sous le plomb féroce
Volera par lambeaux ensanglantés, sur l'air
Allez-vous-en, gens de la noce!

II

O mères ! qui, riant au baiser de vos fils,
Oubliez l'amère souffrance
Et portez suspendus à votre sein de lys
Ces beaux enfants, fleurs de la France ;

Ne vous obstinez pas, ô mères que le jour
Baigne de sa clarté subtile,
A les nourrir ainsi du lait de votre amour ;
Cessez une lutte inutile.

Tandis que votre lait abreuve un seul enfant,
La Mitrailleuse, mousquetade
Énorme, a vite mis un millier triomphant
D'hommes faits — en capilotade.

Vous ne résistez pas à la comparaison !
Couseuses, rien ne peut absoudre
Le fil d'or de nos jours ; vous n'aurez pas raison
De cette machine à découdre !

Le fossoyeur n'a plus à creuser de tombeaux.
Les oiseaux noirs pendent en grappe
Sur nous ; voici venir la fête des corbeaux :
C'est pour eux que l'on met la nappe !

III

Car, ô Progrès, génie auguste et factieux !
Songeur qui, déployant tes ailes,
Sous les noirs Océans et dans l'horreur des Cieux
Va chercher des routes nouvelles !

Un ménechme hideux, ton singe et ton bouffon,
Contemplant ton œuvre hardie,
Pour réjouir la Nuit et pour charmer Typhon
En fait l'ignoble parodie;

Et quand, victorieux des vieux spectres rampants,
Recréant la beauté première,
Démon de la science et du jour, tu répands
La poésie et la lumière;

Quand tu pétris, cyclope, avec ton dur marteau,
La Machine — bête de somme
Qui traîne en se jouant le char et le bateau,
Détruit l'espace, affranchit l'homme,

La Machine, qui va pour nous recommencer
Les Titans aux labeurs superbes,
— Qui sait creuser le noir sillon, ensemencer,
Faucher le blé, lier les gerbes;

Alors le faux Progrès, ton singe, acclimaté
Dans les batailles volcaniques,
Pour nous hacher menu comme chair à pâté
Forge des bourreaux mécaniques!

Septembre 1868.

PÉRIPHRASES

Toi qui, sur le frêle navire
Où nous voguons, as mis du lest
Dans la crainte qu'il ne chavire,
Inspire-moi, sublime Ernest!

Tu communiques! Communique-
Moi tes sentiments fanfarons.
Un vocable te semble inique ?
Il suffit. Avec lui je romps!

Dût le style en devenir terne,
J'écrirai sur un ton gaillard,
Au lieu du mot qui rime en TERNE :
INTERROMPU PAR LE BROUILLARD,

Ou bien quelque autre synonyme. —
Je commence, dût à mes yeux
Expirer de chagrin la Rime,
Car le plus tôt sera le mieux.

Au boulevard, les candélabres
— J'en saute, comme Eugène Paz! —
Portent au haut de leurs fûts glabres
Des INEXPRESSIBLES — à gaz.

Diogène, âme peu commune,
S'il vient chercher son homme ici,
A sa main ne tiendra plus qu'une —
SI J'OSE M'EXPRIMER AINSI.

Par cette chaleur accablante,
Si Thérèse, dans son château,
Nous offre une fête galante
Empruntée au charmant Wateau,

Les charmilles patriciennes
Empliront de flamme avec des
JE NE SAIS QUOI — vénitiennes
Leurs feuillages qui font un dais!

Si quelqu'un, se mettant à l'aise,
Veut conter — on prend ce qu'on a —
L'histoire du gars de Falaise
Qu'on trouve dans tous les ANA :

Pour terminer, s'il veut qu'en somme
ERNEST ne le tourmente point,
Il devra dire : Le pauvre homme
N'avait donc omis qu'un seul point,

C'est d'allumer sa — TROIS-ÉTOILES. —
Ainsi, comme la mer à Brest,
Gonflez-vous, doux et légers voiles,
Pour plaire à la pudeur d'ERNEST !

Oui, désormais, l'amant qui raille
Dans le drame de Bouchardy,
L'homme au manteau couleur muraille,
Le Mélingue fier et hardi

Aura (ce n'est point une bourde
Émise par quelque Gascon)
Une PASSEZ-MOI LE MOT — sourde,
Pour escalader le balcon.

Nous dirons, exempts d'arguties,
— Ou chacun s'en repentirait, —
N'allez pas prendre les vessies
Pour des... — POINTS SUSPENSIFS, TIRET !

Et l'on va sous une funèbre
Feuille de vigne — du moins tout
Me le dit, cacher la célèbre
COMMENT DIRAI-JE ? — de Saint-Cloud.

Septembre 1868.

TROP DE CIGARETTES

Eh ! oui, monsieur de Girardin,
Elles ont raison, vos sorties !
Si la France, riant jardin,
Ne produit plus que des orties,

Si l'éclat de son fier soleil
S'efface aujourd'hui sous la brume
Qui voile cet astre vermeil, —
C'est parce que l'Empereur fume.

Si notre siècle, Phaéton
Déchevelé, parfois s'égare
Et suit une route en feston, —
Oui, c'est la faute du cigare.

Pourtant, sans parti pris banal,
Prenons en main notre lanterne,
Roi de La Liberté (journal,)
Et regardons Paris moderne.

Je vois, dans cet âge irrité,
Les penseurs, les ardents apôtres
Du Droit et de la Vérité
S'armer les uns contre les autres,

Et je vois deux frères, jaloux
D'épouvanter les voûtes bleues,
S'entre-manger, comme ces loups
Dont il n'est resté que les queues.

J'entends monsieur de Champagny,
Qui, posant sa main sur sa cuisse
Comme on fait au bain Deligny,
Défend que désormais on puisse

Apprendre à lire à tout enfant
Qui, pendant sa jeunesse errante,
N'aura pas, banquier triomphant,
Gagné cent mille écus de rente !

Un autre, agitant le tison
De la Guerre absurde et stérile,
Au lieu de nous parler raison
Embouche le clairon d'Achille.

Sur nous tous levant un impôt
Conseillé par notre délire,
L'outil de monsieur Chassepot
Remplace la Plume et la Lyre ;

Et je vois, ô Dieux indulgents !
Orphée, en ces instants risibles,
Apprivoiser bêtes et gens
A coups de balles explosibles.

Au théâtre, un fou furieux,
Ayant toujours exécré celle
Dont se réjouissaient les cieux,
Dit : « O Musique ! » à sa crécelle.

J'entends, en leurs jeux triomphaux
Dont la folie est singulière,
Les acteurs faire des vers faux
Et vouloir souligner Molière.

Or, voyant que l'on a tout fait
Pour noircir la blancheur du cygne
Et que tout s'arrange en effet
Pour qu'Alceste pleure et s'indigne,

Je pense alors, sous mon tilleul
Songeant à nos peines secrètes,
Que l'Empereur n'est pas le seul
Qui fume trop de cigarettes !

Septembre 1868.

CHEZ GUIGNOL

PERSONNAGES.

POLICHINELLE.
LE COMMISSAIRE.
LE CHAT, personnage muet.

POLICHINELLE.

Près de la Seine ou près du Tibre
Tous les esclavages sont laids !
Cher Commissaire, suis-je libre !
Réponds-moi franchement.

LE COMMISSARIE.

Tu l'es.

POLICHINELLE.

Plus d'abus ! Je dois les proscrire,
Pour éclairer quelque jour nos

Chers concitoyens, puis-je écrire
Ce que je veux dans les journaux?

LE COMMISSAIRE.

Oui, tu le peux, — c'est ton affaire, —
A Paris comme à Montbrison,
En risquant seulement de faire
Sept ou huit mille ans de prison.

POLICHINELLE.

Fort bien. — Mais de l'Art idolâtre,
Puis-je, à cette heure où je déchois,
Représenter sur mon théâtre
Les anciens drames de mon choix?

LE COMMISSAIRE.

Tu le peux, et que cette fête
Enchante le ciel indigo.
(Pourvu que le nom du poète
Ne se termine pas en go.)

POLICHINELLE.

Pour leur confier, joie ou larmes,
Tout ce qu'en moi le ciel a mis,
Puis-je, en l'absence des gendarmes,
Me réunir à mes amis?

LE COMMISSAIRE.

Oui. — Mais comme, ici-bas, l'on n'aime
En ce lieu de perdition,
Aucun autre ami que soi-même,
C'est à cette condition

Qu'imitant Vénus dans sa conque, —
Aux champs, à l'ombre d'un tilleul,
Ou dans une chambre quelconque
Tu te réuniras — tout seul !

POLICHINELLE

Bon. — Puis-je, lorsque tu me livres
Cet avenir doux et pompeux,
Avoir, pour colporter mes livres,
Ton estampille ?

LE COMMISSAIRE.

Tu le peux.

Colporte-les jusqu'aux murs d'Arles !
Et colporte-les encore à
Rome, pourvu que tu n'y parles
Que de Nichette et de Cora !

POLICHINELLE.

A l'Oisiveté, qui diffère,
Apportant un remède sain,
Mon héritier peut-il se faire
Agriculteur ou médecin ?

LE COMMISSAIRE.

Il le peut. Je détruis, j'efface
Tout ce qui jadis le bridait,
Mais à condition qu'il fasse
L'exercice, — comme Bridet !

POLICHINELLE.

Puis-je, allant faire une visite
A mon jeune ami Briollet,
Quand l'ouragan fait qu'on hésite,
Y courir en cabriolet ?

LE COMMISSAIRE.

Oui, — pourvu que dans les citernes
Ton cabriolet n'aille pas,
S'il est nuit, mirer des — LANTERNES !

POLICHINELLE.

Il suffit. Libre de mes pas,

Je puis être loyal et brave.
J'ai craint qu'on ne m'en empêchât,
Mais point ! Si quelqu'un est esclave,
Ce n'est pas moi.

LE COMMISSAIRE.

Non, c'est le chat.

Septembre 1868.

UN CHANT NATIONAL, S'IL VOUS PLAIT

C'est la Chanson, LA MARSEILLAISE,
Ivre d'espérance et de jour,
Qui s'élançait de la fournaise,
Vierge, avec son grand cri d'amour !

C'est elle, âme de la Patrie,
Qu'avec leurs grands cœurs ingénus
Suivaient, en leur idolâtrie,
Les jeunes soldats aux pieds nus !

Jeune, dédaigneuse, immortelle,
Effrayant les astres jaloux,
Elle vous touchait de son aile,
Soleils épouvantés, et vous,

Batailles aux profondeurs noires,
Et tenait dans sa forte main
Le groupe effaré des Victoires,
Qu'elle emportait dans son chemin !

Elle marchait, lançant la foudre
Sur les rois d'orgueil enivrés,
Et de nos drapeaux, noirs de poudre,
Elle agitait les plis sacrés.

La grande Chanson, qui s'élance
Dans les airs pour vaincre et punir,
A présent garde le silence,
Les yeux fixés sur l'avenir.

Lorsqu'elle relève sa tête,
On croit entendre, au fond des cieux
Et dans l'horreur de la tempête,
Mugir les clairons furieux,

Et, sous les chênes centenaires,
Va grondant le bruit souverain
Des lourds canons, et les tonnerres
Que font les chariots d'airain.

A ses pieds, docile et farouche
Et caché dans l'ombre à demi,
Tressaille, ouvrant parfois la bouche
Son courroux, lion endormi,

Et, tranquille, tenant son glaive
Qui reflète un rayon de feu,
Cette Pensée auguste rêve,
Calme et terrible comme un dieu.

Alors, tandis que ses yeux lisent
Au fond de l'azur infini,
Des passants viennent et lui disent:
« Guerrière, ton règne est fini.

Oui, nous avons, — c'est une affaire, —
Des rimes pauvres à placer.
Tu n'es plus rien. Nous allons faire
Une Ode pour te remplacer. »

La Déesse, dont la main joue
Avec le glaive aux reflets clairs,
Lève ses beaux yeux et secoue
Son front environné d'éclairs.

Admirant leur pas qui trébuche,
Elle voit le long peloton
Des musiciens en baudruche
Et des poètes de carton,

Puis Jocrisse, embrassant la lyre
D'un air tendre et virgilien,
Et leur dit avec un sourire :
« Faites la Chanson. Je veux bien. »

Octobre 1868

MADAME POLICHINELLE

FILLE.

Ta grandeur me remplit d'effroi,
Polichinelle ! — Réponds-moi.
Il paraît que tu bats ta femme.

POLICHINELLE.

Eh ! oui, quelquefois je l'entame !
Oui, je la rosse, je la bats,
Et même, on m'entend de là-bas,
Quand, féroce comme un Cosaque,
Je lui tombe sur la casaque,
Et de cent coups je lui fais don.

GILLE.

Mais, lui demandes-tu pardon ?

POLICHINELLE.

Il serait beau que je le fisse !

GILLE.

Alors, dis, par quel artifice
Es-tu cependant adoré ?

POLICHINELLE.

C'est que mon habit est doré.

GILLE.

Madame, dit-on, se révolte
Parfois.

POLICHINELLE.

Eh ! oui. Par l'archivolte
De mon palais ! tu dis fort bien.
Parfois elle rompt son lien.

GILLE.

Ces jours derniers, émancipée,
La dame s'était échappée
Par un élan bien réussi !

POLICHINELLE.

Vrai Dieu ! qu'elle était belle ainsi,
Mon Espagnole, ma Chimène !
Elle tranchait de l'inhumaine !
Elle portait, d'un air mignon,
La rose rouge à son chignon,
Et, fière, elle frémissait toute
Dans l'air libre, ayant une goutte
De sang de taureau dans le cœur !

GILLE.

Cependant, te voilà vainqueur.
Parle-moi, beau chanteur de gammes :
Quel charme en toi dompte les dames ?
Car ta bosse est pleine de vent
Par derrière, aussi par devant ;
Et, comme tu fus un ivrogne,
On voit fleurir ta rouge trogne.
Pour le reste, nous t'égalons !

POLICHINELLE.

C'est parce que j'ai des galons.

GILLE.

Parlons franc. Tout le jour tu vides
Les pots, de tes lèvres avides ;
Et, trouvant que la soif te nuit,
Tu les vides encor la nuit.
Ta conduite est fort excentrique :
Au retour, tu prends une trique,
Et, délibérément, tu bats
Le manteau, la robe et les bas

De madame Polichinelle.
Qui donc fait que la péronnelle
Consent à ces jeux effrénés ?

POLICHINELLE.

La pourpre, — que j'ai sur mon nez !

GILLE.

Bref, ayant mis à sec une outre,
Tu vides l'autre, et passes outre ;
Tu nous montres, étant fort laid,
Des cheveux plus blancs que du lait,
Et, de plus, tu deviens obèse.
D'où vient que ta femme te baise
Ainsi qu'un héros de roman ?
Apprends-moi donc quel talisman
Fait qu'une dame si jolie
Supporte la triste folie
De ton caractère immoral ?

POLICHINELLE.

C'est mon chapeau de général !

Octobre 1868.

DELIRIUM TREMENS

On demande pourquoi tu ris ?
Je le sais, moi, si tu l'ignores,
Pauvre Muse qui sur Paris
Agites ces grelots sonores !

Ah ! devant ce qu'on nous fait voir
(L'esprit a sa délicatesse !)
Il faut rire de désespoir
Et chasser la noble Tristesse.

Le temps est venu, — c'en est fait,
Votre règne chez nous commence,
Dieux que l'on adore en effet,
O froid Délire, et toi, Démence !

Dans cet âge, plus ambigu
Que l'Ambigu de monsieur Faille,
Où le bon sens est exigu,
Je crains désormais qu'il ne faille,

En eussent-ils la crampe aux reins
Et mille fourmis dans le torse,
Mettre à tous nos contemporains
Une camisole de force.

Car le sens du bien et du mal
Disparaît, et, comme il s'efface,
L'absurde est notre état normal :
Pile est synonyme de : Face !

Que dit à présent le goût ? — VÆ
VICTIS ! — Et Plessy, comme Febvre,
Montre un bijou, dont Legouvé
Malheureusement fut l'orfèvre.

Voici que d'un air folichon
Clignant ses petits yeux de braise,
L'antique MÈRE GODICHON
Veut évincer LA MARSEILLAISE ;

Une cocotte de gala
Dont les attraits déjà trépassent,
Dit en lorgnant : « Ces femmes-là ! »
A propos des dames qui passent ;

Macaire célèbre Sion
Sur le sistre et sur la viole :
Ailleurs, la Prostitution
Crie aux passants qu'on la viole !

Bobèche, sur qui resplendit
L'or des badauds qu'il a su traire,
Prend Orphée à part, et lui dit :
« Tu n'es pas assez littéraire ! »

Je vois, flambant comme un tison,
L'article d'un fier patriote
Ennemi de la trahison,
Signé... Judas Iscariote !

Polichinelle signe : Éros,
Et, comme fils de Carabosse,
Donne au divin Antinoos
Le conseil de rentrer sa bosse ;

Le voleur, tenant des tromblons,
Dit au volé : « Rends-moi ma somme ! »
Et le nègre a des cheveux blonds.
J'en pleure et tout ceci m'assomme.

Comme le blanc se prétend noir,
Et de nos pauvres yeux se joue,
— Vérité, brise ton miroir ! —
J'ai peur, quant à moi, je l'avoue,

Qu'arrêtant le céleste essieu,
Torquemada, monstre effroyable,
Ne veuille damner le bon Dieu
Et ne canonise le diable ;

Que Rothschild ne meure de faim,
Que le tigre ne fonde en larmes,
Et que Lacenaire à la fin
Ne fasse arrêter les gendarmes !

Octobre 1868.

DONEC GRATUS...

Et voilà comme de Banville
On copie, en se flagellant,
Le vers de campagne et de ville,
Blanc, flamboyant et rutilant.
JULES JANIN, *Journal des Débats.*

LUI.

Quand tu m'aimais, quand nul Jouvin
N'entourait de ses bras ton col souple et divin,
Dame CRITIQUE, en ton commerce
J'ai vécu radieux comme le schah de Perse.

ELLE.

Du temps que pour moi tu sonnais
La trompe, sans songer à faire des sonnets,
Non, Diane de Maufrigneuse
Ne fut pas plus que moi superbe et dédaigneuse.

LUI.

La Nymphe qui pince du luth
A présent me subjugue et pour moi donne l'UT !
C'EST MA MAITRESSE, MA LIONNE :
Qu'on ajoute mes jours aux siens, je les lui donne.

ELLE.

J'en dis autant pour Saint-Victor !
Il est pour moi Roland, Amadis, Galaor :
Je voudrais — ce désir me presse ! —
Donner ma part de jours au Wateau de LA PRESSE.

LUI.

Mais quoi ! puisque la foule a ri,
Si je laissais enfin les vers à Soulary ?
Si je te refaisais des phrases
Où la topaze brille entre les chrysoprases ?

ELLE.

Ah ! quoique Paul de Saint-Victor
Soit brillant comme Gaiffe à la crinière d'or,
Et toi plus léger que des bulles
De savon, je vivrais, je mourrais pour toi, — JULES !

Mai 1855.

CHEZ BIGNON

Églogue.

ROSE, ROSETTE, PALÉMON.

Prends ta flûte légère, ô muse de Sicile !
On voyait là Finette, Héloïse, Lucile :
Nous soupions au sortir du bal. Quelques gandins.
Portant des favoris découpés en jardins,
Faisaient assaut d'esprit avec des femmes rousses.
Deux dominos pourtant, dont les allures douces
Nous ravirent, causaient poésie à l'écart ;
Et rien qu'en transcrivant, à sept heures et quart,
Leurs propos familiers d'hétaïres en vogue,
Un poète essaya cette ébauche d'églogue.

ROSE.

Oui, tu dis bien, oui, Scholl est vraiment l'Amadis
De la littérature aimable, — mais tandis
Que perdant sa chaleur aux soleils d'or volée,
Ce Cliquot rafraîchit dans la glace pilée
Qu'à ses pieds le garçon naguère amoncelait,
Rosette, mon cher cœur, parlons de Monselet.

ROSETTE.

Monselet est joli. Comme une vague aurore,
Son visage est vermeil et de fleurs se décore.
Je vois sa lèvre en feu dans le vin que je bois.
Quand il était petit, les roses dans le bois
Cachaient, en le voyant, leur aiguillon farouche,
Et les abeilles d'or voltigeaient sur sa bouche.

ROSE.

Et quel esprit charmant ! Comme il frappe d'estoc
Et de taille ! Et pour la gaîté, c'est Paul de Kock.

ROSETTE.

Paul de Kock, en effet, mais avec plus de style.
On entre à son caveau par un blanc péristyle.

ROSE.

Wateau, peintre du beau, que son temps violait,
Eût fait de lui sans doute un abbé violet
Épris de Colombine, et dans la nuit avare
Éveillant doucement l'âme d'une guitare.

ROSETTE.

Les Grâces le font vivre et l'ont accrédité.
Dans sa prose on les voit, cachant leur nudité
Et leurs bras blancs pareils à des anses d'amphores,
Sous des bouquets riants de fraîches métaphores !

ROSE.

Rire, charmer, pleurer parfois, c'est son destin.

ROSETTE.

Qu'il est ingénieux et fou dans un festin !

ROSE.

Rosette, il faut le voir quand, faisant leur entrée,
Les truffes ont couvert la volaille éventrée.

ROSETTE.

Et quand le Romanée a mis sur le mur blanc
Son reflet écarlate et sa lueur de sang !

ROSE.

Il n'est pas de printemps, mon cœur, sans violette ;
Sans les clairs diamants, il n'est pas de toilette,
Comme sans Monselet, chanteur aérien,
Un diner, même chaud, ne valut jamais rien.

ROSETTE.

Il a fait des romans que s'arrachaient les dames,
Et dont la verte allure enchanta les vidames !
Alors la châtelaine, errante au fond du val,
L'emportait sous son châle, ainsi que Paul Féval.

ROSE.

Mais à présent il est cygne parmi les cygnes.

ROSETTE.

A présent il sait faire un chef-d'œuvre en cent lignes.

ROSE.

Que j'en ai vu mourir, non pas mille, mais cent
Mille, mais deux cent mille, avec Villemessant,
De ces ténors ! Mais, seul, Monselet a l'ut dièze.

ROSETTE.

Quand il écrit, l'Europe entière en est bien aise,
Et, comme s'ils tombaient de l'outre de Sancho,
Les vins les plus pompeux coulent chez Dinochau.

ROSE.

Parfois le FIGARO plane moins que Pindare
Sur l'éther, mais on croit écouter la fanfare
De l'alouette, unie au chant de doña Sol,
Les jours où Monselet s'y rencontre avec Scholl !

ROSETTE.

FIGARO, — trop souvent écrit pour les dentistes, —
Est charmant quand il a ces deux instrumentistes.

ROSE.

Alors c'est un oiseau qui mêle sur son flanc
L'émeraude et l'azur.

ROSETTE.

C'est le rose et le blanc
Unissant leurs splendeurs pour une apothéose.

ROSE.

Scholl aime mieux le blanc.

ROSETTE.

Et Monselet le rose.

ROSE.

Qui sait parler ses vers comme toi, Monselet !

ROSETTE.

Qui mieux que lui, ma sœur, chante un petit couplet ?

ROSE.

Jamais, lorsqu'il le dit, un mot léger n'offusque,
Et j'aime éperdûment son ESPION ÉTRUSQUE.

ROSETTE.

Il le conte si bien qu'on voit le champion
S'escrimer dans la nuit contre cet — espion.

ROSE.

J'aime son feuilleton. Comme il voit bien les pièces !

ROSETTE.

Les contes qu'il en fait enchantent mes deux nièces.

ROSE.

Ses caprices railleurs valent ceux de Goya.

ROSETTE.

Même Buloz un jour grâce à lui s'égaya !

ROSE.

Monsieur de Cupidon, roué qui nous défie,
C'était là de la bonne autobiographie ;
C'est l'auteur qui, jetant sa tunique de lin,
Exécute ce rôle en habit zinzolin !

ROSETTE.

Lorsque l'Amour, perçant les cœurs par ribambelles,
Bat les forêts de Cypre et fait la chasse aux belles,
C'est lui qui, sur son cor, vient sonner l'hallali.
Si Gaiffe est toujours beau, Monselet est joli.

ROSE.

Monselet est joli, cela je te l'accorde.
Comme un Américain voltigeant sur la corde
Tout vêtu de soleil et d'écailles d'argent,
Il jette à l'azur même un regard indulgent !

ROSETTE.

On peut aimer un pître, un notaire, un Osage.
Tel s'éprend d'une femme au gracieux visage
Rencontrée au Brésil ou dans Piccadilly :
Avant tout, à mes yeux, Monselet est joli

PALÉMON.

Enfants, vous parlez bien; mais qui pourrait tout dire?
Laisse là ton crayon, toi, rimeur en délire;
Buvons, et ne perds pas tous ces instants si courts
A sténographier mot à mot les discours
De ces buveuses d'or à la fauve crinière.
Elles causaient de chose et d'autre, à la manière
Des bergers de Sicile essayant leurs pipeaux,
Et n'avaient pas tenu ces frivoles propos
Littéraires, afin que tu les écrivisses. —
Mais voici le champagne avec les écrevisses !

Mars 1862.

IDYLLES PRUSSIENNES

OCTOBRE 1870 — FÉVRIER 1871

C'est toujours le même peuple de pantins pédants; c'est toujours le même angle droit à chaque mouvement, et sur le visage la même suffisance glacée et stéréotypée.

Ils se promènent, toujours aussi roides, aussi guindés, aussi étriqués qu'autrefois, et droits comme un I; on dirait qu'ils ont avalé le bâton de caporal dont on les rossait jadis.

Oui, l'instrument de la schlague n'est pas entièrement disparu chez les Prussiens; ils le portent maintenant à l'intérieur.

HENRI HEINE, *Germanie*.

A

ILDEFONSE ROUSSET

Directeur du *National*

— Juin 1871 —

Le grand Gœthe, conseillant Eckermann, l'engageait à se confier, comme poète lyrique, à l'inspiration des faits eux-mêmes. « Si le poète, disait-il, porte chaque jour sa pensée sur le présent, s'il traite immédiatement et quand l'impression est toute fraîche le sujet qui est venu s'offrir à lui, alors ce qu'il fera sera toujours bon[1]... » Et plus loin, dans la même conversation, il ajoute : « Le monde est si grand et si riche, la vie si variée, que jamais les sujets pour des poésies ne manqueront. Mais *toutes les poésies doivent être des poésies de circonstance,* c'est-à-dire que c'est la réalité qui doit en avoir donné l'occasion et fourni le motif. Un sujet particulier prend un caractère général et poétique, précisément parce qu'il est traité par un poète. Toutes mes poésies sont des poésies de circonstance ; c'est la vie réelle qui les a fait naître, c'est en elle qu'elles trouvent leur fond

[1] Conversations de Gœthe pendant les dernières années de sa vie (1822-1832), recueillies par Eckermann, traduites par Emile Délerot.

et leur appui. Pour les poésies en l'air, je n'en fais aucun cas. »

Si Gœthe pensait ainsi que, même en temps ordinaire, écrire sous la dictée de la vie réelle est encore le meilleur moyen de trouver des motifs originaux et émouvants, combien cette doctrine doit s'appliquer plus justement encore à la terrible période que nous avions déjà traversée avant les jours où se déploya le drapeau rouge, et pendant laquelle nous avons vu distinctement agir et se déployer l'Histoire, comme on voit à l'œil nu marcher les aiguilles d'une horloge sur un cadran gigantesque ! Grâce à vous, mon ami, au milieu des angoisses et des horreurs de la guerre, j'ai pu faire ce qui eût été alors le rêve de tout poète : c'est-à-dire écrire et composer sous la pression même des événements, dans un journal, et avec le public pour collaborateur, pour inspirateur et pour écho, ces petits poèmes toujours sincères !

Pour pouvoir mener à bout une entreprise si intéressante pour l'artiste qui s'y dévoue, il fallait avoir le bonheur que j'ai eu, et rencontrer un directeur de journal — comme vous lettré, passionné pour le beau, aimant la poésie en écrivain et en dilettante. En vous dédiant cette œuvre, je ne fais que vous rendre ce qui vous est dû ; car c'est grâce à vous seulement que j'ai pu monter sur mon théâtre comique, réciter à la grande foule ma parabase tour à tour ironique, irritée et enthousiaste,

et lancer à leur but mes flèches aiguës et sifflantes.

Maintenant, permettez-moi d'adresser ici un remercîment aux deux personnes qui, après vous, m'ont aidé gracieusement et avec une générosité sans bornes. Un comédien plein d'imagination et d'esprit, qui, rimeur lui-même, connaît à fond les ressources et les difficultés sans nombre de notre art, M. SAINT-GERMAIN du Vaudeville, a, sans se lasser, récité et interprété sur les théâtres plusieurs de mes *Idylles,* dont il a fait de remarquables créations. Il leur a donné l'intensité, le relief de la vie; il a inventé des Bismark et des de Moltke d'une ressemblance féroce, à la fois idéale et implacable; et le bruyant succès qui a accueilli ces satires en action s'adressait tout entier à l'ingénieux artiste qui a entrelacé, sur la trame que je lui avais donnée, les broderies et les arabesques de la plus savante fantaisie.

En plein siège, pendant que les obus prussiens éventraient çà et là nos maisons, M. ARMAND SILVESTRE, le poète exquis des *Rimes neuves et vieilles* et des *Renaissances,* a consacré à mes strophes, qui paraissaient alors dans *Le National,* une Étude dans laquelle il me louait avec une fraternelle sympathie dont je serai éternellement fier [1].

[1] *Chronique littéraire :* L'Esprit français pendant le siège. — Théodore de Banville et Daumier. ARMAND SILVESTRE, dans le journal *Le Soir* du jeudi 12 janvier 1871.

Aujourd'hui Alphonse Lemerre recueille en un volume les *Idylles Prussiennes*, et nous les réimprimons sans y rien corriger, quels qu'aient pu être les illusions et les chimériques espoirs que j'ai, à certains moments, partagés avec toute la France ! L'éditeur des poètes a pensé qu'il fallait rendre mes vers au public tels qu'ils se sont échappés de mes lèvres, tels qu'il les a pour la première fois entendus et souvent applaudis ; et ce n'est que justice. N'avais-je pas le devoir de donner cette preuve d'humilité à ceux qui m'ont lu fidèlement chaque lundi, en des moments si troublés et si tragiques?

Avant tout, mon ami, c'est à vous que je dois d'avoir été ainsi écouté, encouragé et compris; aussi ai-je tenu à vous dire sur la première page de ce livre que je suis avec la plus cordiale affection

Votre dévoué

THÉODORE DE BANVILLE.

20 juin 1871.

IDYLLES PRUSSIENNES

LE CAVALIER

Le roi hésite, mais il faudra bien
que le vieux cheval marche encore !
PAROLES DE M. DE BISMARK

Il est bien las, le vieux cheval ;
Après les fêtes sans pareilles
De son féroce carnaval,
Il a du sang jusqu'aux oreilles.

A présent que ses durs sabots
Ont piétiné dans la tuerie
Et qu'il s'est soûlé de tombeaux,
Il lui faudrait son écurie.

Il regarde les vastes cieux,
Extasié comme un bon moine,
Et lourd, immobile, anxieux,
Il soupire après son avoine.

Il rêve au gazon vert du parc
Où le flot argenté ruisselle ;
Mais son vieux cavalier Bismark
Sur son dos se remet en selle.

Pâle, dans le flanc du coursier
Que serrent ses genoux, il entre
Son cruel éperon d'acier ;
Il lui laboure son vieux ventre.

L'écuyer, roide et sans défaut,
Qui dans les entrailles lui plante
Ce fer, dit : « Crève s'il le faut,
Mais poursuivons l'œuvre sanglante.

Pour que nos vieux cœurs allemands
Se repaissent de funérailles,
Viens fouler sous tes pieds fumants
Des cervelles et des entrailles.

Écume et déchire ton mors !
Mais toujours, comme nous le sommes,
Soyons des faiseurs de corps morts :
Crève, mais foule aux pieds des hommes ! »

Octobre 1870

LA MARSEILLAISE

Les Prussiens, pour s'approprier notre hymne national, ont fait composer des vers allemands, qu'ils chantent sur l'air de *La Marseillaise*.

LES JOURNAUX.

Joyeux, parmi les râlements
Dont l'horreur vous enivre d'aise,
Vous plaquez des vers allemands
Sur l'air de notre *Marseillaise !*

Et, fanfarons sous vos plumets,
Léchant votre lèvre gourmande,
Vous vous écriez : « Désormais
Cette chanson est allemande ! »

Et Bismark vous dit : « Je le crois,
Comme il fallait que je le crusse,
J'en jure par toutes mes croix,
Voilà bien l'hymne de la Prusse. »

Allons donc ! l'Hymne au vol de feu,
L'hymne de gloire et de souffrance
Volant sur nous dans le ciel bleu
N'a pas un cri qui ne soit : France !

L'œil enflammé, le fer en main,
La généreuse, l'immortelle
Dit encor : France ! au genre humain
En vous aveuglant de son aile !

Cri de la grande nation
Et guerrière au chant symbolique,
Elle est la Révolution,
Elle est la sainte République ;

Ame, elle emporte sur ses pas
Hoche et Marceau comme Gavroche :
Teutons, on ne démarque pas
Cela, comme un mouchoir de poche.

Elle vous mènera jusqu'où
Grince la défaite au front have !
Ah ! vous pouvez lui mettre au cou
Votre ignoble collier d'esclave ;

Celle qui fait peur aux volcans
Aura bien vite mis en poudre
Votre livrée et vos carcans
Parmi les éclats de sa foudre.

Allemagne qui remuais,
Elle est le Verbe, elle est l'Idée,
Et vous resterez tous muets
Rien que pour l'avoir regardée !

Octobre 1870.

LA BESACE

L'air est lourd et le soleil fauve.
Dis, que veux-tu, bon Allemand,
Pauvre vieillard au crâne chauve,
Pour t'en aller tranquillement ?

Que faut-il mettre en ta besace ?
— Ames secourables, merci.
Mettez-y, s'il vous plaît, l'Alsace ;
Mettez-y la Lorraine aussi.

Sur votre bonté souveraine
Pour l'amour de Dieu j'ai compté :
Dans mon sac avec la Lorraine
Mettez-moi la Franche-Comté !

Messieurs, à Dieu je recommande
Votre vendange et vos moissons !
Ma besace a la bouche grande,
Mettez-y, s'il vous plaît, Soissons.

Je vous bénis, que Dieu m'entende !
Et je ne réclame plus rien
(Ma besace a la bouche grande)
Sinon le mont Valérien !

— Bon vieillard au crâne d'ivoire,
Dont les jours heureux sont passés,
Reste ici jusqu'à la nuit noire :
Tu ne demandes pas assez !

Pour apaiser ta faim qui raille,
Vieillard chauve, nous te donnons
Les éclats de notre mitraille
Et les boulets de nos canons,

Et le sang que ton cœur préfère,
Vieillard, et nous allons t'offrir
Les prodiges que peuvent faire
Tous ceux qui veulent bien mourir.

Nous t'offrons un festin sur l'herbe,
Où devant toi dans le ravin
Le sang généreux et superbe
Ruissellera comme du vin,

Où la Mort, ta fidèle amante,
Blanche sous le casque allemand,
Peut remplir sa coupe fumante
Et se soûler hideusement.

Oui, vous pourrez manger et boire
Et laver vos bras rafraîchis.
Toi, vieillard au crâne d'ivoire
Et ton amante aux os blanchis !

Devant les paroles railleuses,
Paris est lent à s'étonner :
Écoute un peu nos mitrailleuses,
Ce sont elles qui vont tonner.

Donc, mange à ta faim ! Continue.
Les noirs corbeaux au bec durci
Qui volent en haut dans la nue
Prétendent qu'ils ont faim aussi !

Octobre 1870.

LES ALLEMANDES

Dans leurs villes belles et grandes
Où glissent leurs foules accrues,
Les jeunes femmes allemandes
Vont lugubrement par les rues.

Toutes en noir, sous leurs longs voiles,
Murmurant le nom du ministre
Et plus blanches que les étoiles,
Elles marchent d'un air sinistre.

Rebuvant leurs larmes aigries,
De la guerre vivants emblèmes,
De leurs longues mains amaigries
Elles traînent des enfants blêmes.

« Hélas ! murmure une d'entre elles
Avec une voix de fantôme,
La Victoire a pris sous ses ailes
Notre héros, le roi Guillaume ;

Monsieur de Bismark nous informe
Qu'il va tailler une Allemagne
Plus magnifique et plus énorme
Que celle du roi Charlemagne ;

Il leur faudra mille ans pour boire
Les éloges qu'ils thésaurisent,
Et LEUR Fritz, écrasé de gloire,
Se porte bien, à ce qu'ils disent.

Mais NOS Fritz à nous, ô martyre !
Les pères de ces petits êtres
Dont la main tremblante nous tire,
Où sont-ils ? Qu'en ont fait leurs maîtres ?

Loin de nous, qui devons nous taire,
L'œil morne et la poitrine ouverte,
A peine recouverts de terre,
Ils sommeillent sous l'herbe verte.

Leur front de neige se soulève
Pendant les nuits éblouissantes,
Et quoique morts, parfois en rêve
Ils voient leurs femmes gémissantes.

Ils dorment là-bas dans les havres
Où jamais notre voix n'arrive,
Et sur tous leurs pauvres cadavres
On a jeté de la chaux vive. »

Octobre 1870.

LES DEUX SOLEILS

Comme deux rois amis, on voyait deux soleils
Venir au-devant l'un de l'autre.

VICTOR HUGO, *Le Feu du Ciel.*

Celui qu'une noire tribu
De sauterelles accompagne,
Le vaillant roi Guillaume a bu
Quelques bouteilles de champagne.

Il rit. Pas de rébellion
Dans sa toute-puissante armée;
Et dans sa tête de lion
Monte la joyeuse fumée.

Héros que l'Épouvante suit,
Rêvant carnage et funérailles,
Il erre tout seul dans la nuit
A travers le parc de Versailles.

Et fier comme un dieu sur son char,
Il se voit, lui, faiseur de cendre,
Avec le laurier de César
Et la crinière d'Alexandre.

Il erre, exprimant sous le ciel
Sa joie aux astres exhalée
En des mots plus doux que le miel ;
Mais voici qu'au bout d'une allée

De charmille, vert corridor,
Il voit, doré jusqu'à la nuque,
Un fantôme ruisselant d'or
Coiffé d'un spectre de perruque.

C'est Louis Quatorze. Le Roi
Soleil, qui n'est plus qu'un fantôme,
Dit sans colère et sans effroi
Ces paroles au roi Guillaume :

« Salut, mon frère. J'ai connu
L'orgueil de semer les désastres ;
J'étais comme un Apollon nu,
J'étais Soleil parmi les astres.

Je lançais, entouré de feu,
Sur les peuples, foules serviles,
Mes flèches d'or, ainsi qu'un dieu ;
J'étais le grand preneur de villes.

J'allais traitant les potentats
Comme l'arbre aux minces ramilles,
Taillant à mon gré les États
Et la figure des charmilles.

Je buvais le vin de l'amour
Sur les lèvres de La Vallière,
Et c'est moi qui faisais le jour,
Et j'avais pour valet Molière !

Infirme et vieux, sous mon talon
Je foulais encore les cimes
Avec le masque d'Apollon,
Et mes flatteurs aux voix sublimes

M'appelaient encore Soleil
En leurs phrases que le temps rogne,
Quand, déjà fétide et vermeil,
Je n'étais plus qu'une charogne. »

Octobre 1870.

LES VILLES SAINTES

Certes il luira sur nos fronts,
Ce grand jour de nos destinées
Où nous vous ressusciterons,
Saintes villes assassinées !

Toul ! nous te verrons resplendir
Au pied de tes montagnes vertes ;
Et toi qui sus encor grandir
Sur tes places de sang couvertes,

Strasbourg ! après tant de douleurs,
Tes remparts dont la voix s'est tue
Seront jonchés des mêmes fleurs
Que ton héroïque statue ;

Et nous y verrons — c'est demain
Sous tes guirlandes et tes voiles,
UHRICH élevant dans sa main
Son bâton bleu semé d'étoiles.

Octobre 1870.

BONNE FILLE

Prussiens, vous disiez naguère :
« Nous pouvons faire des paris !
A la guerre comme à la guerre,
Nous allons bien rire à Paris.

Paris, où tout flamboie et brille,
A toujours son rire divin :
C'est une Ville bonne fille,
Elle nous versera du vin !

L'aimable et folle courtisane
Bercera notre état-major,
Et lui donnera pour tisane
Le champagne au flot couleur d'or.

Et le Teuton aux mains de pâtre,
Amant de la nymphe Paris,
Séduira cette Cléopâtre
Dans un flot de poudre de riz ! »

Vous aviez compté sans votre hôte,
Le paradis est un enfer.
Vous trouvez, cœur haut, tête haute,
La Guerrière au glaive de fer.

Son étreinte est dure et farouche.
Elle vous déchire et vous mord,
Et voici que sur vous sa bouche
Crache la mitraille et la mort.

Croyez-moi, reprenez haleine;
Car ici vous entendrez, non
Les refrains de *La Belle Hélène*,
Mais le tonnerre du canon;

La Ville est irritée et forte,
Et si vous l'approchez jamais,
C'est qu'alors elle sera morte;
Et vous la caresserez, — mais

Prenez garde que la Martyre,
Levant son bras ensanglanté,
Pour vous égorger ne retire
Le coûteau dans son sein planté.

Octobre 1870

LA POPULACE

Qui t'aidera, prince ou bandit,
Qui veux te mettre à notre place?
Monsieur de Bismark nous l'a dit:
Il compte sur LA POPULACE!

Sur ce qui se vautre à genoux,
Sur ce qu'on pille et qu'on assomme.
Nous n'avons pas cela chez nous;
Vous pouvez repasser, brave homme.

Ici, nous sommes Peuple, et non
Populace (erreur n'est pas compte !)
Le doux mot : FRANCE est notre nom ;
Enfin chez nous, monsieur le comte,

L'enfant même, aux hommes pareil,
Porte en lui les biens qu'il adore :
L'Amour, clair rayon du soleil,
Et la Liberté, cette aurore !

Octobre 1870.

LES FEMMES VIOLÉES

Les atrocités des Prussiens continuent à Versailles.

De nombreuses femmes et jeunes filles ont été violées, non-seulement par les soldats, mais aussi par les officiers.

Plusieurs sont devenues folles à la suite de ces violences, d'autres sont mortes.

LES JOURNAUX

Ces mortes que la brise effleure
De leurs chevelures voilées,
Ces mortes blanches, tout à l'heure
C'étaient des femmes violées.

Sur leur front triste et sur leur face,
Le vent caressant qui se joue,
De son aile tremblante efface
Vos baisers de sang et de boue.

O Prussiens, ô capitaines!
Tout à l'heure ces femmes pâles
Suppliaient vos lèvres hautaines
Avec des sanglots et des râles;

Et vous, les mains de sang tachées,
Gais, meurtrissant chaque victime,
Devant leurs mères attachées,
Vous avez froidement... O crime!

A l'heure où vos fils à l'œil sombre
Pleureront aux lueurs des lampes,
Où la Mort posera dans l'ombre
Son doigt de marbre sur vos tempes,

Vous les reverrez, ces martyres
Qui, la prunelle encor vivante,
Sous vos caresses de satyres
Se débattaient dans l'épouvante!

Oui, ces cadavres et ces folles,
Tendant leurs longues mains d'ivoire,
Contre vous alors, sans paroles
Témoigneront dans la nuit noire

Et Dieu, dans la voûte étoilée,
Ne verra votre âme anxieuse
Qu'à travers l'horrible mêlée
De leur troupe silencieuse.

Montrant au ciel qui les regarde
Leurs ventres souillés, vos amantes,
Foule hâve, morne, hagarde,
Tordront leurs lèvres écumantes,

Plus blanches qu'une aile de cygne,
Elles vous montreront, vous dis-je,
D'un doigt vengeur qui vous désigne;
Et vous, par un affreux prodige,

Au fond de leurs foules obscures,
Dans les ombres visionnaires
Vous apercevrez les figures
De vos filles et de vos mères !

Octobre 1870.

LA SOIRÉE

Lorsqu'en revenant du rempart
Où, plein d'une foi chaleureuse
Il a bien veillé pour sa part,
Le père quitte sa vareuse,

En voilà jusqu'au lendemain !
Il t'oublie, aigre vent qui souffle
Sur les talus, et, d'une main
Réjouie, il met ses pantoufles.

Après avoir dîné sans bruit,
Il regardera quelque estampe
Ou bien lira jusqu'à minuit
Aux douces clartés de la lampe,

Avec sa femme et ses enfants,
Amusant l'un d'eux sur sa jambe
Et voyant leurs fronts triomphants
Luire aux clartés du feu qui flambe.

Il caresse complaisamment
Cette jeune et chère couvée
Et suit avec un œil d'amant
Sa compagne enfin retrouvée,

Qui, charmante en sa floraison,
Sous le clair regard qui l'admire
Se promène dans la maison
Qu'elle éclaire de son sourire.

Alors le père tout heureux
Ne regrette ni les théâtres,
Où des cailloux aventureux
Ornaient de fausses Cléopâtres,

Ni les cafés, plus laids encor,
Où des Phrynés aux blancheurs mates
Flamboyaient sous leurs cheveux d'or,
Comme des bêtes écarlates.

Plus de cercles, où par monceau
L'or tombait, et ruisselait comme
L'eau méprisable du ruisseau !
La femme a retrouvé son homme,

Et chacun reste avec les siens,
Riant à l'enfant qui babille,
Grâce à messieurs les Prussiens,
Qui nous ont rendu la famille !

Octobre 1870.

LA BONNE NOURRICE

Portant, selon le rit ancien,
Un manteau de pourpre, et coiffée
Du sombre casque prussien,
La Mort, épouvantable fée,

Son échine ployée en arc
Et docile au moindre caprice,
Câline son enfant Bismark,
Ainsi qu'une bonne nourrice.

Et doucement, avec amour,
Elle berce le rude athlète
Entre ses os lisses, à jour
Sur sa poitrine de squelette.

Arrangeant le front du héros
Sur un oreiller de dentelle
Disposée en riants carreaux,
« O pauvre bien-aimé, dit-elle,

Il est fatigué du gala
Qu'il a fait avec ses ilotes.
Il revient de la fête; il a
Du sang jusqu'au haut de ses bottes;

Pour me préparer mon butin
Qu'une pourpre vivante arrose,
Il a veillé jusqu'au matin :
Il est bien temps qu'il se repose! »

Ainsi parle à mi-voix, sans bruit,
Avec sa bouche sans gencive
Dont les dents brillent dans la nuit
La bonne nourrice attentive.

Cependant le chef des uhlans,
Rêvant du carnage écarlate,
Voit encor les blessés hurlants,
Et sa prunelle se dilate.

Enfin calme, heureux, sans remord,
Il ferme sa paupière sombre.
Il sommeille déjà; la Mort,
Se penchant vers le faiseur d'ombre

Qui de tout temps la festoya,
Le caresse à chaque minute,
Et, jouant sur un tibia,
L'endort avec un air de flûte.

Octobre 1870.

UN PRUSSIEN MORT

Couché par terre dans la plaine
Sous une aigre bise du nord
Qui le fouettait de son haleine,
Nous vîmes un Prussien mort.

C'était un bel enfant imberbe,
N'ayant pas dix-huit ans encor.
Une chevelure superbe
Le parait de ses anneaux d'or,

Et sur son cou, séchée et mate,
Faisant ressortir sa pâleur,
La large blessure écarlate
S'ouvrait comme une rouge fleur.

Il montrait son regard sans flamme,
Étendant ses bras onduleux,
Et l'on eût dit que sa jeune âme
Errait encor dans ses yeux bleus.

Il dormait, le jeune barbare,
Avec un doux regard ami;
Un volume grec de Pindare
Sortait de sa poche à demi.

C'était un poète peut-être,
Divin Orphée, un de tes fils,
Qui pour un caprice du maître
Est mort là, brisé comme un lys.

Ah! sans doute, au bord de la Sprée,
Une belle enfant de seize ans
A la chevelure dorée
En versera des pleurs cuisants,

Et toujours parcourant la route
Qu'il suivait en venant les soirs,
Une mère de plus sans doute
Portera de longs voiles noirs.

Il est parti bien avant l'heure,
Jeune et pur, sans avoir pleuré.
Pour quel crime faut-il qu'il meure,
Cet enfant à l'œil inspiré?

Peut-être que sa mort est juste,
Et ne sera qu'un accident
S'il se peut que son maître auguste
Devienne empereur d'Occident,

Et qu'en sa tragique folie,
Monsieur le chancelier Bismark
Prenne d'une main l'Italie
Et de l'autre le Danemark!

Ah! Bismark, si tu continues,
De ces beaux enfants chevelus
Aux douces lèvres ingénues
Bientôt il n'en restera plus!

Octobre 1870.

CAUCHEMAR.

Oui, venez tous! Goths et Vandales
Graissés de suif, sortez encor
De vos tanières féodales,
Avec vos casques tachés d'or!

Attilas de la parodie,
Ravageurs blonds, meute aux abois,
Qui n'avez pas l'âme hardie
Et qui vous cachez dans les bois!

Soldats que le vieillard gourmande,
Immobile, et sur son coursier
Rêvant son Europe allemande,
Traînez vos lourds canons d'acier!

Ainsi que des sauvages ivres,
Brûlez le passé radieux
Et les monuments et les livres!
Brisez les images des Dieux!

O superbes marionnettes
Au courroux froid et compassé,
Au fond, convenez-en, vous n'êtes
Que les fantômes du passé!

Et vous pouvez sur votre housse
Copier en riches lampas
L'ancien blason de Barberousse :
Mais enfin, vous n'existez pas.

Trombe que l'ouragan soulève,
Vous êtes, ô peuple géant,
Un rêve effrayant, mais un rêve,
Qui s'enfuira dans le néant.

Quand la France, enfin délivrée
De cet horrible cauchemar,
Cherchera la foule enivrée
Des Vandales, et leur César,

Demandant à la plaine verte,
Au mont, pleins d'abris murmurants,
A l'ombre de la nuit déserte :
« Où sont donc ces spectres errants?

Qu'est devenu leur troupeau blême? »
Alors le mont aérien,
Les plaines et l'ombre elle-même
Diront : « Nous n'en savons plus rien! »

Octobre 1870.

LE HÉROS

> Nous avons à faire pénétrer dans l'esprit de nos officiers et de nos soldats cette grande pensée dont n'ont pas voulu les monarchies et que la République doit consacrer :
>
> *Que l'opinion seule peut récompenser dignement le sacrifice de la vie.*
>
> LETTRE DU GÉNÉRAL TROCHU AU GÉNÉRAL TAMISIER.

Ils le disaient, ces grands Hellènes
Qui, morts, dans leurs apothéoses
Respiraient encor les haleines
Des myrtes et des lauriers-roses :

Heureux qui, jeune, à son aurore,
Embrassant la Mort détestée,
Tombe dans le combat sonore
Pour sa patrie ensanglantée !

Celui-là, fauché par les glaives,
Est orné d'un éclat magique
Et dans les ombres de nos rêves
Apparaît, superbe et tragique.

Son nom ailé, dont s'émerveille
Le pêcheur courbé sur ses rames,
Voltigera, comme une abeille,
Sur les lèvres des jeunes femmes,

Et le noir laurier de la guerre
Ombrage sa tête sereine.
Il n'est plus un passant vulgaire
Caché dans la mêlée humaine,

Car ce soldat au cœur stoïque
Reste l'orgueil de sa chaumière;
Pour jamais sa fin héroïque
A mis son front dans la lumière!

Il meurt, ayant conquis sa proie!
Et lorsque dans la plaine verte,
Frémissant d'une sainte joie,
Il tombe, la poitrine ouverte,

La Gloire, souriante et pure,
Admirant sa fière jeunesse,
Vient baiser la rouge blessure
Avec ses lèvres de Déesse.

Octobre 1870.

LA LUNE

Cependant, dans l'expansion de sa joie la Lune remplissait toute la chambre comme une atmosphère phosphorique...

CHARLES BAUDELAIRE.
Poèmes en prose.

Comme les sœurs aux fronts étroits
Hurlant leurs chansons meurtrières,
Qu'on voit dans *Macbeth*, ils sont trois
Dans une chambre de Ferrières.

Plus ridé que la vaste mer,
De Moltke a le visage glabre
Et plisse en un rictus amer
Sa bouche ouverte en coup de sabre.

Il ne dit rien, mais son compas,
Qu'il rétrécit ou qu'il écarte,
Prend des villes, et pas à pas
Refait l'univers, sur la carte.

Les deux autres causent; Bismark
Parle avec un geste d'athlète,
Et le paysage du parc
Dans son crâne blanc se reflète.

Guillaume écoute, sabre au flanc,
Pliant d'une main fantaisiste
Sa moustache de tigre blanc,
Qui se hérisse — et lui résiste.

— « Sire, dit Bismark, je conquiers,
Après la France, l'Angleterre;
Puis après, je vous en requiers,
Songeons au reste de la terre!

L'Espagne, l'Italie en deuil
Et la Turquie effarouchée
Et la Russie ivre d'orgueil,
Nous n'en ferons qu'une bouchée.

Nous les aurons, foi de Bismark!
Et quant à vos brumes, Hollande,
Suède, Norwège et Danemark,
Je m'en fais une houppelande.

Grèce, Afrique, Hongrie encor,
Nous empochons tout; quant aux Indes
Fleurissantes sous leur ciel d'or,
Nous en ferons nos Rosalindes.

Et parlons net, je ne crois pas
Former des espoirs chimériques
Si je compte réduire au pas
L'Asie et les deux Amériques.

L'univers ainsi dévasté,
Sur son cheval d'apothéose
Que fera Votre Majesté?
Je crois bon qu'Elle se repose.

Oui, nous rentrerons, Vous et moi.
Faire un Prussien de chaque homme
Vivant, cela suffit, ô Roi!
Quelles que puissent être, en somme,

Et notre soif et notre faim,
Tout boire et manger guérit l'une
Ainsi que l'autre; puis enfin
On ne peut pas prendre la lune.

Quiconque s'en serait chargé
Risquerait fort à l'entreprendre.
— Si, dit alors de Moltke, j'ai
Fait mes calculs : on peut la prendre! »

Octobre 1870.

LE CHARMEUR

Tandis que les jeunes Bretons
Sous l'éclair du soleil oblique
Passaient, et que leurs pelotons
Criaient : « Vive la République ! »

On m'a montré, parmi leurs flots,
Dans les brumes orientales,
Un sous-lieutenant de *moblots*
Dont le regard charme les balles.

Sa moustache est comme un fil d'or;
C'est un enfant à la main blanche,
Et le ciel se reflète encor
Dans sa prunelle de pervenche.

Il fait beau voir ces yeux ardents
Et ce jeune corps svelte et grêle.
Il va seul, une fleur aux dents,
Où le plomb siffle comme grêle,

Et les balles, dont les réseaux
S'entre-croisent dans la tourmente,
Voltigent, comme des oiseaux,
Autour de sa tête charmante

Et le semblent caresser, mais
Sans songer à lui faire injure
Et sans même offenser jamais
Les boucles de sa chevelure.

Les femmes l'admirent aussi;
Mais bien loin d'être leur esclave,
Il n'a d'elles aucun souci.
Car sachez que ce jeune brave

A fait un pacte avec la Mort,
Et cette noire enchanteresse,
Dont la dent cruelle nous mord,
Doit être sa seule maîtresse.

Il marche au feu comme il lui plaît,
Grâce à la Déesse impassible
Qui toujours le protège. Elle est
Sa dame, et le rend invincible.

Elle aura cet amant si cher,
Mais quand nos ennemis superbes,
Navrés et meurtris dans leur chair,
Dormiront couchés sous les herbes.

Car le héros, qu'avec amour
Elle suit de ses yeux d'ivoire,
Ne doit l'épouser que le jour
De notre suprême victoire!

Octobre 1870.

LA RÉPUBLIQUE

La République est jeune et fière
Et ne punit que les bourreaux;
Elle marche dans la lumière.
La République est un héros

Dont le monde entier verra luire
Le front magnifique et vermeil.
Les monstres qu'elle veut détruire
A la clarté du grand soleil,

C'est d'abord toi, pâle Misère,
Qui mets ta main sur notre flanc,
Comme un aigle sa rude serre,
Et qui bois notre meilleur sang !

Et c'est toi, fantôme aux bras rouges,
Que la pensée a su flétrir
Et qui déjà croules et bouges,
Vieil Échafaud, qui vas mourir !

La République magnanime
Qui, pour sauver de leur enfer
Les peuples mourants qu'on opprime
Trouve des canons et du fer,

Accueille les mères bénies,
Et, baissant ses yeux triomphants
A des tendresses infinies
Pour les femmes et les enfants.

La République fraternelle,
Qui veut accomplir son mandat
Pour garder la Ville éternelle
Se fait terrassier et soldat ;

Sous la bombe et les incendies
Elle est au poste du danger ;
Et quand de ses villes hardies
Elle aura chassé l'étranger,

Levant vers le ciel diaphane
Un clairon dans sa forte main,
Elle sonnera la diane
Pour éveiller le genre humain !

Octobre 1870.

CHATEAUDUN

Châteaudun ! qui vois des bourreaux
Où furent des cœurs de lion,
Tu nous parais, nid de héros,
Plus sublime qu'un Ilion.

Comme on fauche des épis mûrs,
Les boulets rougis et fumants
Ont dans les débris de tes murs
Dispersé tes abris charmants ;

Mais tes fils, les chasseurs de loups,
Sont tombés purs et sans remords.
Ils étaient mille, et sous leurs coups
Dix-huit cents Prussiens sont morts.

Illustre cité (les Romains
Te nommaient ainsi) pour tes fils
Tu renaîtras ! par tes chemins
On entendra, comme jadis,

Dans tes arbres en floraison
L'alouette éveiller l'écho.
La devise de ton blason
Dit : *Extincta revivisco !*

Mais, froid cadavre au pied des tours
Parmi les décombres mouvants
Fouillé par le bec des vautours,
Et cendre abandonnée aux vents,

Tu resplendis ! patrie en deuil,
Qui, devant le destin moqueur
Moins obstiné que ton orgueil,
Portas la France dans ton cœur !

Car tes défenseurs belliqueux,
Frémissant d'indignation,
Laissaient à de plus lâches qu'eux
L'ignoble résignation ;

Voulant tous, d'un esprit têtu,
Que ton beau renom pût fleurir,
Ils eurent la mâle vertu
De tuer avant de mourir,

Et rien ne vaut le fier sommeil
De ces soldats couchés en rang
Sur la terre nue, au soleil,
Qui dorment, couchés dans leur sang,

Octobre 1870.

LE TURCO

Quant au lieutenant de turcos,
Il a la prunelle électrique.
Ses principes sont radicaux ;
Il est tout noir, venant d'Afrique.

La dame — son nom triomphant
Est bien connu dans tout Mayence —
A de longs cheveux blonds d'enfant
Avec de grands yeux bleu-faïence.

L'une avait un bon cuisinier,
L'autre sa verve fanfaronne,
Si bien qu'enfin le prisonnier
Finit par plaire à la baronne.

Mais elle eut le cœur bien marri
Quand le mal fut fait. « Ciel, dit-elle,
Tromper, hélas ! un tel mari !
J'en sens une peine mortelle !

Un baron à seize quartiers,
Dont le burg, bravant les huées,
Pour ceinture a des bois entiers,
Et dort le front dans les nuées !

Un seigneur au cœur ingénu,
Qui parmi ses aïeux insignes
Compte Sigefroi le Cornu,
Et qui nourrit cinquante cygnes !

Un si digne maître ! un baron
Aux doux cheveux de miel, qui brave
Les hivers, et chasse au héron
Dans ses forêts, comme un landgrave ! »

A ces mots, plus navrée encor.
Dans la chambre même où l'on dîne,
La pauvre baronne au front d'or
Fondait en pleurs, comme une ondine.

Morne, elle répétait toujours :
« Trahir une telle noblesse ! »
Mais, fort expert en fait d'amours,
Voyant bien où le bât la blesse,

Le turco, tant de fois vainqueur,
Trouva l'argument sans réplique,
Et, l'embrassant d'un vaillant cœur,
Cria : « Vive la République ! »

Octobre 1870

RÉPLIQUE

Les Prussiens disent souvent :
« Chez nous comme dans la Thuringe,
Il n'est pas un homme vivant
Qui ne soit plus adroit qu'un singe !

Nous savons rester à genoux
Plus immobiles que le marbre,
Et c'est un jeu d'enfant pour nous
De nous déguiser en tronc d'arbre

Que le ciel soit bleu de saphir
Ou bien caché dans ses fourrures,
Nous passons, comme le zéphir,
A travers les trous des serrures.

Gens érudits, nous copions
Molière, et — c'est par là que brille
Un système — nos espions
Sont imités de Mascarille.

Ève même aux divins appas,
Qu'embellit encor la céruse,
Ne nous en remontrerait pas :
Nous triompherions de sa ruse ! »

Les Prussiens, comme il leur plaît
Célèbrent ainsi leur programme.
Puis ils disent aussi : « Quelle est
La créature au nom de femme

Qui nous ferait mettre à genoux ?
Quelle est donc la dame assez fine
Qui peut venir à bout de nous ?
— Moi ! répond d'en haut JOSÉPHINE.

Et dans l'azur criant son nom,
Tumultueuse et débonnaire,
La bonne pièce — de canon
Fait taire la voix du tonnerre.

Octobre 1870.

L'HISTOIRE

Bismark en soldat qu'on redoute
Parle, et, sans le contrarier,
L'austère Déesse l'écoute,
Pensive sous son vert laurier.

— « Oui, dit le chancelier, en somme,
Berger ou comte palatin,
Monarque ou mendiant, tout homme
Est l'artisan de son destin.

Qu'il porte la pourpre ou la bure,
Pauvre ou détenteur d'un trésor,
Qu'il soit né dans la foule obscure
Ou sur le trône aux franges d'or,

Ses œuvres, dont il est le maître
Et dont il n'a pas hérité,
Décideront ce qu'il doit être,
Même pour la postérité !

Cet assassin à tête blonde
Qui prend la lyre d'Arion,
Néron, quoique maître du monde,
N'est qu'un insipide histrion.

Alexandre suit sa chimère
Comme un soldat sans feu ni lieu,
Et cependant l'aveugle Homère
De mendiant devient un dieu.

On ne saurait tromper la gloire
Devant l'avenir indigné.
Que devient un titre illusoire
Si nous ne l'avons pas gagné ?

Murat, qui, d'un geste bravache
Voulant fendre en deux les cieux clairs,
Va, faisant siffler sa cravache
Parmi la foudre et les éclairs,

Qu'est-il pour la France hautaine,
Pour cette guerrière aux yeux bleus ?
Un roi ? non ; mais un capitaine,
Un vague Roland fabuleux,

Un courtisan de l'aventure.
Et Marceau, tenant dans sa main
Son épée invincible et pure,
Est plus grand qu'un César romain !

C'est pourquoi, Déesse, si j'ose
Agir comme un roi, je suis roi,
Créant ma propre apothéose ! »
Bismark, par ces mots qui font loi,

D'une manière péremptoire
Achève sa péroraison.
— « Brigadier, lui répond l'Histoire,
Brigadier, vous avez raison ! »

Octobre 1870.

LE RÊVE

La reine, dans sa chambre vide
S'éveille éperdue et lassée,
Et sur son visage livide
Ruisselle une sueur glacée.

— « Eh quoi ! Votre Majesté pleure !
Quel est, dit la dame suivante,
Le rêve affreux dont à cette heure
Votre Majesté s'épouvante ? »

Mais la Reine, comme en furie,
Garde son angoisse terrible.
En vain sa suivante la prie :
— « Non, dit-elle, c'est trop horrible ! »

Toute à la douleur qui l'accable,
Elle passe une heure mortelle,
Puis la vision implacable
Revient se poser devant elle !

Alors cette mère affolée,
Comme une lionne en son antre
Tragiquement échevelée,
Pose ses deux mains sur son ventre

Octobre 1870.

LE JOUR DES MORTS

Je prends ces fleurs, dont les corolles
Ont encor des souffles vivants,
Et sur l'aile des brises folles
Je les disperse aux quatre vents.

Dans l'ombre où, tombés avec joie,
Vous frissonnez pâles et nus,
C'est à vous que je les envoie,
O soldats ! ô morts inconnus !

O soldats morts pour la patrie !
Qui, déjà glacés et mourants,
L'avez acclamée et chérie,
O mes frères ! ô mes parents !

O ma généreuse famille !
O parure de nos malheurs !
Ces fleurs dont la corolle brille,
Je vous les offre avec mes pleurs.

O mobiles, gais et superbes,
Si voisins de l'enfance encor,
Avec vos visages imberbes
Et vos cheveux aux reflets d'or !

Cavaliers, soldats de la ligne,
Turcos, par le soleil brûlés,
Vétérans au courage insigne,
Chasseurs d'Afrique aux fronts hâlés !

Où dormez-vous ? Pour vous sourire,
Où peut-on se mettre à genoux,
Héros qui voliez au martyre
Et qui l'avez souffert pour nous ?

Nous l'ignorons. C'est là peut-être.
Qui peut le dire ? Et c'est pourquoi,
Lorsque enfin nous allons renaître,
Pleins de bravoure et pleins de foi,

Après ces longs jours de souffrance,
De haine et de meurtre exécré,
Le sol tout entier de la France
Nous sera désormais sacré.

Foule par la guerre immolée,
Nous adorerons en tout temps
Cette terre partout mêlée
A votre cendre, ô combattants !

Et quand la Paix aux mains fleuries
Aura, nourrice des chansons,
Ravivé l'herbe des prairies
Et les fleurettes des buissons,

Vos sœurs, vos mères, vos amantes
Viendront dans les champs embaumés,
Parmi les campagnes charmantes,
Chercher la place où vous dormez.

Pâles d'une espérance folle,
Et, rêveuses, suivant des yeux
Le ruisseau pourpré qui s'envole
Avec un bruit mystérieux,

La colline où frémit le tremble,
Le nid d'où l'oiseau s'envola
Et la place où le rosier tremble,
Se diront : C'est peut-être là !

Novembre 1870.

LES FONTAINES

Lorsque la Ville était heureuse,
Les fontaines, depuis l'aurore,
Disaient d'une voix amoureuse
Leur chanson tremblante et sonore.

Leurs gais jets d'eau, sous la feuillée
S'envolant en gerbes fleuries,
Dans la lumière ensoleillée
Éparpillaient des pierreries,

Et, baignés d'une clarté blonde,
Leurs bassins, riant sous les grilles,
Reflétaient dans leur eau profonde
Les visages des belles filles.

Même la nuit, quand sous la brume
Paris, toujours prêt aux extases,
Mettait à son front qui s'allume
Une parure de topazes,

Leur murmure disait encore
D'une voix amie et touchante :
« Noble Ville que l'art décore,
Vis et travaille en paix : je chante ! »

Et j'aimais jusqu'à leur silence !
Mais à présent, dans les ténèbres
Chacun de leurs jets d'eau s'élance
En jetant des plaintes funèbres.

Ainsi que des démons fantasques
Menant des danses illusoires,
Je vois tristement dans leurs vasques
Passer de vagues formes noires.

De mystérieuses Chimères
S'y viennent ébaucher en foule,
Et moi, plein de larmes amères,
Je songe à tout le sang qui coule,

Versé, versé comme un flot sombre
Par nos batailles incertaines, —
Quand j'entends s'exhaler dans l'ombre
Le gémissement des fontaines.

Novembre 1870.

LE MOINEAU

Rien n'est plus utile, rien n'est
meilleur que d'avoir des ailes.
ARISTOPHANE, *Les Oiseaux.*

Nous traversions une prairie
Dont le gazon à ciel ouvert
Brillait d'un éclat de féerie;
Et sur son riant tapis vert,

D'où s'enfuit la blanche colombe
Emportant son léger fardeau,
Nous vîmes un éclat de bombe
Que la pluie avait rempli d'eau.

Tirailleur précédant sa troupe,
Un oiselet, un moineau-franc
Buvait à cette large coupe,
Dont le dehors, taché de sang,

Était enfoncé dans la boue.
Sans songer à rien de fatal,
L'oiseau folâtre, qui se joue,
Y buvait le flot de cristal.

Dans la prairie, où se lamente
Le zéphyr aux parfums errants,
Je vis cette chose charmante,
Et je m'écriai : « Je comprends !

Je comprends enfin. O prairie,
Sous ton beau ciel aérien
Ceux qui font la rouge tuerie
Ne l'auront pas faite pour rien !

Je disais parfois, je l'avoue,
Pensant à ce qui nous est cher :
A quoi sert le canon qui troue
Toutes ces murailles de chair ?

A quoi bon tant de meurtrissures ?
Et, sous la mitraille de feu,
Toutes ces lèvres des blessures
Que l'on entend crier vers Dieu ?

Guerre ! il faut que tu me révèles
Pourquoi tes coursiers, en chemin,
Foulent des débris de cervelles
Où vivait le génie humain !

Oui, je parlais ainsi, poète
Ayant en souverain mépris
La bataille, sinistre fête, —
Mais, à présent, j'ai tout compris !

Non, ce hideux massacre, où l'homme
Égorge l'homme sans remords,
N'était pas inutile, en somme, —
Puisque les amas de corps morts,

Tant de dépouilles méprisées,
Ces pâles cadavres cloués
A terre, ces têtes brisées,
Tous ces affreux ventres troués

Aboutissent à quelque chose.
Car s'éveillant, ô mes amis,
Sous le regard de l'aube rose,
Ce champ plein de morts endormis,

Ce charnier de deuil et de gloire
Au souffle pestilentiel,
A la fin sert à faire boire
Un tout petit oiseau du ciel ! »

Novembre 1870.

A LA PATRIE

Oui, je t'aimais, ô ma Patrie !
Quand, maîtresse des territoires,
Tu menais de ta main chérie
Le chœur éclatant des Victoires ;

Lorsque, souriante et robuste
Et pareille aux Anges eux-mêmes,
Tu mêlais sur ta tête auguste
Les lauriers et les diadèmes !

Vivant passé, que rien n'efface !
Les peuples, ô grande ouvrière,
N'osaient te regarder en face
Dans ta cuirasse de guerrière ;

Et toi, retrouvant dans ton rêve
L'âme de Pindare et d'Eschyle,
Tu portais, sans laisser ton glaive,
La lyre des Dieux, comme Achille !

Calme sous l'azur de tes voiles,
Et multipliant les prodiges,
Tu pouvais semer des étoiles
Sur les rênes de tes quadriges ;

On louait ta blancheur de cygne
Et ton ciel, dont la transparence
Charme tes forêts et ta vigne ;
On disait : « Voyez ! c'est la France ! »

Oui, je t'aimais alors, ô Reine,
Menant dans tes champs magnifiques
Brillants d'une clarté sereine
Tous les triomphes pacifiques ;

Mais à présent, humiliée,
Sainte buveuse d'ambroisie,
Farouche, acculée, oubliée,
Je t'adore ! Avec frénésie

Je baise tes mains valeureuses,
A présent que l'éponge amère
Brûle tes lèvres douloureuses
Et que ton flanc saigne, — ma mère !

Novembre 1870.

LE BAVAROIS

> Et ce que les Sarrazins et barbares iadis appeloyent proesses, maintenant nous appelons briguanderies et meschancetez...
>
> RABELAIS

Comme le faisait autrefois
Cet héritier de Charlemagne
Dont l'ombre épouvantait les rois, —
Le futur César d'Allemagne,

Le vieux roi Guillaume, rêvant
Globe d'or et pourpre enflammée,
Se promène à pas lents, devant
Le front immense d'une armée.

Joyeux, il flatte son coursier.
Puis il dit : — « C'est bien. Plus d'entraves.
Les canons de bronze et d'acier
Et les Saxons — ont été braves.

Soldats ! Je suis content de vous !
— Nous prendrons Londres comme Vienne,
Et si l'un de vous est jaloux
De parler à son roi, qu'il vienne ! »

A ces mots du doyen des rois,
Pâle et plus jaune que la cire,
Un jeune soldat bavarois
Quitte les rangs, et lui dit : — « Sire !

Les Bavarois ne sont pas gais.
Paris est gardé comme l'arche,
Et nous sommes tous fatigués
Depuis six grands mois que je marche.

De plus, une si grande faim
Nous déchire, sombre femelle,
Que je me résoudrais enfin
A manger du cuir de semelle !

On ne nous nourrit que de vent,
C'est là ce dont nos cœurs s'émeuvent,
Et l'on nous met toujours devant
A l'endroit où les balles pleuvent.

Les jeunes comme les anciens
D'entre nous jonchent la clairière.
O mon roi! quant aux Prussiens
De Prusse, ils sont toujours derrière.

Puis le froid vient nous épier
Et nous tient sous sa dent mortelle
Avec nos souliers de papier
Et nos capotes de dentelle! »

Ainsi le soldat qui pâlit
Défile son triste rosaire.
Le Roi lui dit: — « Pauvre petit!
J'aurai pitié de ta misère.

Tu souffrais quand je triomphais!
Mais quoi! je ne suis pas un Russe. —
Allons, console-toi, — je fais
Notre Fritz maréchal de Prusse! »

Novembre 1870.

ROUGE ET BLEU

O République! dans leur antre
Il fut des traitants rabougris
Qui faisaient un dieu de leur ventre
Et que le Vice avait pourris.

Ceux-là, pour qui les heures douces
Avaient des plaisirs de haut goût, —
Les acheteurs de filles rousses
Et les marchands de rien du tout,

C'étaient les faiseurs de pastiches,
Si jolis, — si tristement laids,
Et les gentilshommes postiches :
Ils sont partis ! bénissons-les,

Ces petits-crevés sans haleine,
Sans âme et sans barbe au menton,
Qui riaient d'Orphée et d'Hélène
Avec des Phrynés de carton !

Ce qui reste dans tes murailles
Où l'on ne connaît pas l'effroi,
Par le sang et par les entrailles,
O Paris ! est digne de toi.

Ceux qui demeurent, sur la lèvre
Ont la bataille sans merci ;
Et, fils de Mercier ou de Febvre
Ou bien fils de Montmorency,

Ils ont des cœurs que rien ne glace,
Et combattre est leur seul besoin.
Tes fils, ô grande Populace,
Et les marquis venus de loin

Ont les désirs qui sont les nôtres ;
Et Paris, qui veut tout souffrir,
Voit que, les uns comme les autres,
Ils savent marcher et mourir.

Le peuple, fait d'âmes stoïques,
Ayant brisé son vieux lien,
S'envole aux trépas héroïques,
Et les marquis meurent, très-bien.

Ils vont où le plomb tue ou blesse,
Les uns font bien, les autres mieux ;
Et tous, populace et noblesse,
Ils sont dignes de leurs aïeux !

Restés sans peur et sans reproche,
Jacques Bonhomme avec Roland,
Amadis de Gaule et Gavroche
Vont ensemble au combat hurlant,

Et, conquérant d'égales tombes
Devant la batterie en feu,
Mêlent, sous les éclats des bombes,
Le sang rouge avec le sang bleu !

Novembre 1870.

LE CUISINIER

Bismark a dit : « Pour les réduire,
Tous ces Parisiens que j'eus
En haine, *il faut les laisser cuire*
Jusqu'au bon moment, dans leur jus. »

En attendant qu'il nous perfore,
Notre ennemi pille Varin,
Joue, emprunte sa métaphore
A l'art de Brillat-Savarin,

Se fait blanc comme une avalanche,
Et même, d'un air ingénu,
Décore de la toque blanche
Son crâne, ce blanc rocher nu.

Donc il se fait, d'un cœur tranquille,
Cuisinier. Oui. Pas de mot vain.
Il est cuisinier, — comme Achille!
Et, comme ce boucher divin,

S'il le peut, guerrier magnanime,
Jetant loin de lui son manteau,
Dans la gorge de la victime
Il enfoncera le couteau.

Il veut, ce nouveau Péliade
Choisi pour forger les destins,
Que les chants de son Iliade
Soient coupés de larges festins!

Lorsque sera venu le terme
Dejà fixé, la hache au flanc,
Il portera d'une main ferme
Le vase où doit tomber le sang.

Il veut, comme on faisait en Grèce,
Brûlant sous le ciel radieux
Les entrailles avec la graisse,
En offrir la fumée aux Dieux;

il veut, lui soldat qu'on redoute,
Cuirassier, général en chef,
Savoir quel goût, quand on les goûte,
Ont les vrais Parisiens; — bref,

Il veut — c'est le désir en somme
Dont il fut toujours démangé —
Dire un jour de nous, le pauvre homme:
« Ils étaient bons, j'en ai mangé! »

Novembre 1870.

ATTILA

Lorsque sur le monde un barbare
Passe sanglant et triomphant,
Et que dans son orgueil bizarre
Il se complaît comme un enfant;

Quand devant lui ses hordes viles
En hurlant ont rasé les tours
Et brûlé les maisons des villes
Et mis la nappe des vautours;

Lorsque ces soldats en démence
Ont détruit les blés et le miel,
Et même jeté la semence
Au caprice des vents du ciel;

Quand le ravageur fraternise
Avec la peste et l'Aquilon;
Lorsqu'il dit : « Ce peuple agonise
Et je le tiens sous mon talon !

Les vieillards et les jeunes femmes
Mourront, et les enfants aussi,
Pris dans mes filets et mes trames,
Parce que je le veux ainsi; »

Alors, au milieu du dédale
Des embûches et des trépas,
Apparaît devant le Vandale
Un être qu'il n'attendait pas!

Cet inconnu dans les fumées
Se dresse, et d'un souffle géant
Disperse les noires armées
Dans les abîmes du néant!

Quel est ce passant? On l'ignore,
Et les peuples voient seulement
Qu'il porte sur son front l'aurore
Et dans ses yeux le firmament.

C'est un David à tête blonde,
Ayant l'enfantine rougeur
D'une vierge, et qui de sa fronde
Va lancer le caillou vengeur!

C'est Jeanne, la bonne Lorraine!
C'est quelqu'un dont l'éclair en feu
Respecte la tête sereine,
Et qui vient de la part de Dieu

Mais, dis-tu, le cri des oracles
Depuis plus de mille ans s'est tu
Et c'en est fini des miracles!
— O chasseur d'hommes, qu'en sais-tu?

Ce Dieu des combats que tu vantes,
Parfois, indigné dans l'azur,
Pour outil de ses épouvantes
Suscite quelque pâtre obscur.

Il vient conduit par une étoile
Et vêtu de grossiers habits,
Couvert d'un bleu sayon de toile
Ou d'une toison de brebis;

Et pour ce héros solitaire,
Lorsque le moment est venu,
Attila n'est qu'un ver de terre
Qu'il écrase de son pied nu !

Novembre 1870.

ORLÉANS

Blessé, mourant, traînant son aile,
Un pauvre pigeon gris et blanc,
Apportant la bonne nouvelle,
Est arrivé, taché de sang.

Donc, ô Victoire, tu te lasses
De suivre machinalement,
En rampant dans les routes basses,
Le porte-cuirasse allemand !

Tu ne veux plus, sous nos huées,
Car, même en tombant, nous raillons,
Ainsi que les prostituées
Marcher vers les gros bataillons.

Tu reviens ! sois la bienvenue !
Dans les rangs d'où l'on t'exila
Tu ne pouvais être inconnue,
Puisque tes amants étaient là !

Ce vin d'espérance et de fièvre,
Ce noble, ce généreux vin
Dans lequel tu trempes ta lèvre
En nous offrant son flot divin,

Oui, c'est chez nous qu'on le savoure !
Nos fils, dont rien ne peut briser
La stoïque et mâle bravoure,
Connaissent ton rouge baiser.

Dans leurs maisons, au vent flottantes,
Ils savent te garder pour eux,
Et, lorsque tu quittes leurs tentes,
C'est une brouille d'amoureux.

Mais te voilà ! C'était un rêve.
Regarde-nous de tes yeux clairs,
Chère infidèle, dont le glaive
Met sur nos têtes des éclairs !

Et brisons leurs fourches caudines !
Là-bas, son épée à la main,
C'est Aurelles de Paladines
Qui t'emportait dans son chemin,

Et, recommençant notre histoire
Dans un long combat de géants,
Hurrah ! nos soldats de la Loire
Ont, en deux jours, pris Orléans !

Orléans ! c'est là que la France
Trouve son plus cher souvenir ;
C'est de là que la délivrance
Vers nous encor devait venir.

Là, ce flot d'azur qui s'allume
Au soleil, ces bois et le val
Qui la vit passer dans la brume,
Flattant de la main son cheval,

Tout nous parle de la guerrière!
O Prussien, qui t'aveuglais,
Orléans est la ville fière
D'où Jeanne a chassé les Anglais.

Ah! sans doute, forte et sereine,
Dans la nue, en armure d'or,
Avec nous la bonne Lorraine
Combattait cette fois encor!

Elle veille sur la chaumière!
Et nos ennemis, en fuyant,
Durent entrevoir la lumière
De son doux sourire effrayant!

Oui! sans cesse, ô fatal présage!
Le troupeau mené par Bismark
Rencontrera sur son passage
La figure de Jeanne d'Arc!

Et si son nom vient sur ma bouche
Au jour éclatant du réveil,
Lorsque enfin notre honneur farouche
Prend sa revanche au grand soleil,

C'est parce que jadis, haïe
Des traîtres qui sèment l'effroi,
Elle ne tomba que trahie
Par la lâcheté de son roi.

Et ce qui de tout temps vers elle
Ramène mon esprit charmé,
C'est que pour nous cette pucelle
Reste la foi du peuple armé,

Et que sa vertu d'héroïne
Brûle toujours, malgré les ans,
Flamme inextinguible et divine
Dans l'âme de nos paysans !

Novembre 1870.

LE MOURANT

LE SOLDAT.

Dans la fumée affreuse et noire,
Ayant du sang jusqu'aux genoux,
Il nous faut suivre la Victoire
Sans regarder derrière nous !

O mon vaillant frère, pardonne !
Moi, je me sens désespérer,
Car tu meurs, et je t'abandonne.
Ah ! du moins, laisse-moi pleurer.

LE MOBILE.

Non ! car je meurs ivre de joie !
Va, suis là-bas nos tirailleurs
Que le canon blesse et foudroie,
Je n'ai pas besoin de tes pleurs.

Mon sang inonde les clairières ;
Mais, ô jour longtemps souhaité !
J'en vois naître ces deux guerrières,
La Vengeance et la Liberté !

LE SOLDAT.

Mais tu t'en vas, si jeune encore !

LE MOBILE.

Frère, ce qui remplit mes yeux
Ce n'est pas la nuit, c'est l'aurore
Va combattre. Je suis joyeux.

LE SOLDAT.

Une douce lèvre fleurie
Sans doute eût béni ton retour !

LE MOBILE.

Ma fiancée est la Patrie !
Qu'elle ait mon dernier cri d'amour !

LE SOLDAT.

Et plus tard, dans ta maison close,
Des enfants, beaux comme des lys,
T'auraient tendu leur bouche rose.

LE MOBILE.

Ceux-là qui vaincront sont mes fils !

Que l'azur sur leurs têtes brille !
Ils vont me suivre et me venger.
On n'a ni maison ni famille
Sous le talon de l'étranger.

LE SOLDAT.

Et ta mère, au front angélique !

LE MOBILE.

Orpheline par mon trépas,
Je la lègue à la République.
Va donc, et ne me pleure pas.

LE SOLDAT.

Je ne pleure plus, je t'envie!
Exhale en paix d'un cœur fervent
Le dernier souffle de ta vie!

LE MOBILE.

Le clairon t'appelle. En avant!

Novembre 1870.

L'ANE

L'Ane, aimé de Titania,
N'a qu'un seul défaut, tout physique:
C'est que de tout temps il nia
Les délices de la musique.

Il mange les chardons qu'il voit,
O la précieuse nature!
Méprise la boue, et ne boit
Que dans une eau splendide et pure.

Douce monture de Jésus,
Il est tout joyeux le dimanche.
Ses chants sont un peu décousus,
Mais il porte au dos la croix blanche.

Il aime ce qui nous est cher,
Et ne commet point de rapines ;
Cependant nous trouons sa chair
Avec les durs bâtons d'épines.

Et quand il est mort, tous les jours
Pour nos concerts et pour nos luttes,
On fait de sa peau des tambours,
Et de ses tibias des flûtes.

Il nous croit bons, rêveur charmant !
Nous flatte de sa longue queue,
Et nous regarde tendrement
De sa vague prunelle bleue.

Tant de haine et tant de fureur
N'ont pas troublé sa douceur d'ange,
Et le laissaient dans son erreur :
A présent voici qu'on le mange !

C'est que Bismark et les destins
Sont d'une humeur capricieuse !
Et le pauvre être à nos festins
Offre une chair délicieuse.

Elle a conservé le parfum
Du pré fleurissant qui verdoie,
Et, malgré son léger ton brun,
Sa graisse vaut la graisse d'oie.

Comme lorsqu'on prend des galons
On n'en saurait jamais trop prendre,
Nous, ingrats, nous nous régalons
De ce manger bizarre et tendre.

Ane, qui te protégera?
Car, je le dis, quoiqu'il m'en coûte,
A l'avenir on mangera
Toujours des ânes, sans nul doute!

Pourtant rassurez-vous, pédants,
Barnums, cuistres, faiseurs de banques,
Spadassins, arracheurs de dents,
Pitres, charlatans, saltimbanques!

Rassurez-vous, faux avocats
Instruits au seul talent de braire,
Et toi, rimeur, qui provoquas
Au suicide ton libraire!

Vous qu'on vit, troupeau révolté,
Prendre pour des accords de lyre
Des chants de Jocrisse exalté,
Rassurez-vous, cols en délire!

Oui, rassurez-vous, manitous!
Fabricants de vieux vers classiques,
Rassurez-vous! Rassurez-vous,
Paillasses, Pierrots et Caciques!

Et toi, vendeur d'orviétan
Qui séduis la rouge et la noire!
Rassure-toi, beau capitan
Que l'on admirait à la foire,

Et tâchez de faire tenir
Vos anciens plumets sur vos crânes; —
Jamais nous ne pourrons venir
A bout de manger tous les ânes!

Novembre 1870.

CHIEN PERDU

Quand, s'étant coiffé de son heaume,
Il partit pour venir ici,
Bismark suivit le roi Guillaume;
De Moltke le suivit aussi.

Les princes aussi les suivirent;
Puis après, généralement,
La Prusse, puis tous ceux qui virent
Lever le soleil allemand.

Ils vinrent, ceux de la Bavière
Et même les Wurtembergeois,
Et le sang, comme une rivière,
Lava les pieds de ces bourgeois.

Rassasiés de funérailles,
Ils croyaient entrer à Paris;
Mais, foudroyés par nos murailles,
Ils durent s'arrêter, surpris.

Et, savourant, parmi ces drames,
Tout l'ennui qu'on peut éprouver,
Ils écrivirent à leurs femmes
Qu'elles vinssent les retrouver.

Alors vers leurs lèvres gourmandes,
Pour mettre un terme à leurs tourments,
Vinrent les femmes allemandes
Avec les petits Allemands.

Puis, lorsqu'en vain ils essuyèrent
Les écuelles d'un air câlin,
Les chiens prussiens s'ennuyèrent ;
Il vinrent aussi de Berlin,

Espoirs des futurs holocaustes ! —
Moi-même j'en vis quelques-uns
Flâner jusqu'à nos avant-postes ;
Des noirs, des jaunes et des bruns.

Un surtout, — oh ! si triste ! Seule,
Sa queue était gaie. Il tenait
Une sébile dans sa gueule,
Pour apitoyer Dumanet.

Et même, d'une façon nette,
Je compris qu'il eût au besoin
Joué des airs de clarinette,
Et pris le roi Zeus à témoin.

Cet animal était habile !
Par un geste vraiment trouvé,
Bien vite il posa sa sébile
Tout près de moi, sur un pavé.

— « Pauvre chien vagabond, lui dis-je,
Que veux-tu ? Dis, que te faut-il ? »
Mais soudain, — ô rare prodige
Permis par quelque dieu subtil, —

J'entendis parler ce caniche !
Et comme je tirais deux liards
Pour le renvoyer à sa niche,
Il répondit : — « Cinq milliards ! »

Novembre 1870.

LA CONTAGION

La Contagion, dans ce temps
Épouvantable des histoires,
Sur nos ennemis hésitants
Éparpille ses flèches noires.

Ils meurent en leurs lits fiévreux,
Tandis que dans leur âme crie,
Au milieu de songes affreux,
La figure de la Patrie.

D'un œil morne et vivant encor,
Ils voient, loin des salles moroses,
Leurs femmes aux longs cheveux d'or
Et leurs enfants aux bouches roses.

Et brûlants, le sein haletant,
Ils cherchent, dans leur longue épreuve,
Le gai village, reflétant
Ses maisons blanches dans le fleuve !

Ils meurent, soldats, cavaliers,
Jeunes gens gais comme l'aurore,
Par centaines et par milliers,
Et la chaux vive les dévore.

Parfois, sentant comme un remord
A voir cette masse vivante
S'écrouler ainsi dans la mort,
Leur chef se trouble et s'épouvante.

— « Fléau, dit-il d'un cœur transi,
Que veut ta rage envenimée ?
Pourquoi viens-tu me prendre ainsi
Tout le meilleur de mon armée ?

Pourquoi viens-tu nous immoler ? »
Mais la Contagion impure
Devient visible et fait voler
Les serpents de sa chevelure,

Et parle ainsi : — « Quand les clairons,
Déchaînés sur les territoires,
Font frissonner les ailerons
Noirs et sinistres des Victoires ;

Quand montent les arcs triomphaux ;
Quand les Batailles aux longs râles
Vont tranchant de leur large faux
Des moissons de cadavres pâles ;

Quand vous avez dit : Tue ou meurs !
Quand de la terre qui poudroie
Montent d'effroyables clameurs ;
Quand la Guerre tonne et foudroie

Au milieu des champs douloureux,
Cette meurtrière à l'œil sombre
M'apporte dans le vol affreux
De ses ailes. Je suis son Ombre. »

Novembre 1870.

LES RATS

Dans un coin retiré du parc,
Les Rats, assis sur leurs derrières,
Regardent monsieur de Bismark
Sous les ombrages de Ferrières.

Les yeux enflammés de courroux,
Et lui tirant leurs langues roses,
Les petits Rats blancs, noirs et roux,
Lui murmurent en chœur ces choses :

— « Cuirassier blanc, qui te poussait
A vouloir cette guerre étrange?
Ah ! meurtrisseur de peuples, c'est
A cause de toi qu'on nous mange !

Mais ce crime, tu le paieras.
Et, puisque c'est toi qui nous tues,
Nous irons, nous les petits Rats,
En Prusse, de nos dents pointues

Manger les charpentes des tours
Et les portes des citadelles, —
Plus affamés que les vautours
Qui font dans l'air un grand bruit d'ailes !

Tu nous entendras dans le mur
De ton grenier, où l'ombre est noire,
Tout l'hiver manger ton blé mûr,
Avant de grignoter l'armoire !

Puis nous rongerons l'écriteau
Qui sacre un nouveau Charlemagne,
Et même le rouge manteau
De ton empereur d'Allemagne,

Toujours, toujours, à petit bruit,
D'une dent aiguë et folâtre
Mâchant et mordant, jour et nuit,
Ces accessoires de théâtre :

Puis, sous les yeux de tes valets,
Nous couperons, ô philanthrope!
Les mailles des hideux filets
Où tu veux enfermer l'Europe! »

Novembre 1870.

VERSAILLES

Versailles regarde la route,
Muet et se sentant frémir,
Et son peuple de marbre écoute
La voix des fontaines gémir.

Maître des palais et des bouges,
Le roi Guillaume sort, coiffé
D'une casquette à galons rouges.
Il est simple, ayant triomphé.

A travers la campagne verte,
Il passe d'un air indulgent
Dans sa calèche découverte,
Entre deux cuirassiers d'argent.

Puis il rentre. Ô gaîtés champêtres!
Pendant qu'il dîne, on fait un peu
De musique sous ses fenêtres.
C'est bien modeste pour un dieu!

Haïssant la lâcheté vile
Et mal instruits aux trahisons,
Tous les habitants de la ville
Sont enfermés dans leurs maisons.

Mais sous leurs cheveux en broussailles
Le visage de blanc couvert,
De fausses « *dames de Versailles* »
Agrémentent le tapis vert.

Ce sont les rousses fiancées
De tout le monde, — au cœur bavard,
Que, par décence, on a chassées
De nos cafés du boulevard.

Les officiers, par politesse
Pour des Phrynés que nous cotons,
Disent : « Madame la comtesse, »
Au nez rose de ces Gothons,

Et s'inclinent jusqu'à leur ventre.
Le soir vient. Lise et Turlupin,
Tout ce beau monde en carton — rentre
Dans quelque boîte de sapin,

Et sur toi, dans les maisons closes,
Sans lumière dans leur mur blanc,
France des épis et des roses,
On verse des larmes de sang!

Cependant les officiers glabres,
Avec un cynisme innocent,
Font traîner lourdement leurs sabres
Sur le pavé retentissant,

Et l'on entend sous les murailles
Qui déjà tressaillent d'espoir,
Cet absurde bruit de ferrailles
Déchirer le silence noir.

Novembre 1870.

AUX COMPAGNIES DE GUERRE

DU DIX-HUITIÈME BATAILLON

Pour notre pays, que dévore
Un envahisseur exécré,
Frères, vous allez, à l'aurore,
Combattre le combat sacré!

O forgerons de notre histoire!
Vous partez, libres et joyeux,
Et déjà l'ardente Victoire
Semble étinceler dans vos yeux.

Vous courez à la délivrance,
Cœurs fiers que rien ne peut briser,
Emportant le nom de la France
A vos lèvres, comme un baiser;

Et vous mêlez l'Hymne française,
Toute pleine de vos amours,
L'incorruptible *Marseillaise*
Au long roulement des tambours!

Allez dans la plaine meurtrie
Vaincre ces maudits. Il le faut.
Ici l'adorable Patrie
Vous encourage, et Dieu là-haut!

Sur le Vandale, sur ce rustre
Allez venger le vieil affront;
Allez vers la bataille illustre,
Et tous iront, tous vous suivront!

Pour briser l'exécrable piège,
Tous vous suivront au grand soleil :
Les vieillards aux cheveux de neige
Et les enfants au front vermeil.

Et nous chasserons le barbare
Ivre de haine et de trépas,
Jusque vers son pays avare
Dont le sol ne le nourrit pas!

Frères! sous le canon qui tonne
Entendez frémir nos bourreaux.
Il dit, l'ennemi qui s'étonne :
« Quel est ce peuple de héros!

Trahi, vaincu, dans les fumées
Il ressuscite, vigilant;
Il se relève, et les armées
Jaillissent de son cœur sanglant! »

Oui, c'est l'heure des grands spectacles!
Compagnons, vous triompherez.
S'il faut d'impossibles miracles
De bravoure, vous les ferez.

Et déjà de son auréole
Ennoblissant jusqu'aux haillons,
Voici que la Victoire vole
Sur le front de nos bataillons.

Allez donc! Nous saurons vous suivre
Et marcher dans votre chemin :
La voix des fanfares de cuivre
Retentit. Frères, à demain!

Décembre 1870.

SCAPIN TOUT SEUL

Or un nouvel acteur bouffon
Vient, jouant le tortionnaire,
Prendre son haleine au typhon
Et ses hurlements au tonnerre.

Sans tache, comme un aubépin,
Il porte, dans sa gloire insigne,
L'habit blanc qui sied à Scapin,
Couleur de la neige et du cygne.

Mais il perce l'azur du ciel
Avec sa moustache effroyable
Qui n'a rien d'artificiel,
Et, sacrant toujours comme un diable,

Il fait rage avec son manteau,
Comme pour éteindre Gomorrhe, —
Car il fait les don Spavento,
Les Fracasse et les Matamore.

— « Ah! tête! Ah! ventre! Ah! Belphégor!
Dit-il, qui faut-il que je perce
Tout d'abord, ou le grand mogor
Ou bien le grand sophi de Perse?

Donnons. Ferme. Poussons. Tenez.
Ah! morbleu! si je m'évertue!...
Soutenez, marauds, soutenez.
Ah! coquins! Ah! canaille! Tue! »

Il reprend : « J'ai mis aujourd'hui
Mars et Jupiter dans les bagnes.
Ah! veillaques! je suis celui
Dont le fer tranche les montagnes!

Surtout, s'il a peur de l'éclair,
Que nul, quelle que soit sa taille,
N'aille, ni dans l'eau ni dans l'air,
Franchir mes lignes de bataille!

Fût-ce un pigeon qui suit le vent,
Je ne m'en inquiète guère;
Le pigeon passera devant
Les juges du conseil de guerre.

Pour les dépêches, qu'en ballon
La brise emporte par surprise,
Elles me trahissent, et l'on
Jugera, s'il le faut, la brise.

Et si, tremblantes à demi,
Les étoiles, ouvrant leurs voiles,
Renseignent sur moi l'ennemi,
Je fusillerai les étoiles! »

Parlant ainsi, lorsqu'il s'émeut,
De massacres et de désastres,
Matamore fait ce qu'il peut
Pour ferrailler contre les astres.

Et lorsque, non sans un soupir,
Planté devant un mur d'auberge,
Il a tailladé le zéphir,
Il essuie encor sa flamberge.

C'est ainsi que, cherchant le trait,
Par ces époques insalubres,
Monsieur de Bismark se distrait
En jouant les Scapins lugubres.

Décembre 1870.

A MEAUX, EN BRIE

Avec ses cohortes guerrières
Ayant traversé les hameaux,
Après avoir quitté Ferrières,
Le bon roi Guillaume est à Meaux.

Comme il chemine vers les banques,
Dans le but de les prendre en flanc, —
Sur la place, des saltimbanques
Regardent le monarque blanc.

Ces gais comédiens en fête,
Ces Rachels et ces Frédéricks
De rencontre, dont la tempête
A léché les pâles carricks,

C'est Atala, c'est Zéphirine,
Fleur que Sosthènes invoquait,
Et Gringalet, que tout chagrine,
Et leur maître à tous, Bilboquet.

Or, dans la ville de province
Toute noire de Bavarois,
Ils se dévisagent, le prince
Des bouffons et le roi des rois.

Tous deux sont grands et font campagne.
Si Guillaume, le pourfendeur,
A la fureur de Charlemagne,
Bilboquet en a la splendeur.

Car sur son dos le carrick flotte;
Et, flamboyant devant ses pas, —
Comme il s'en fit une culotte,
La pourpre ne l'étonne pas.

Le grand saltimbanque fantasque
Voit l'aigle de cuivre écrasé
Sur le cuir miroitant du casque
Dont se coiffe le roi rusé;

Alors, ôtant son feutre glabre,
Que chaque ouragan bossuait,
Et qui fut fait à coups de sabre,
Il dit ces mots : « O Bossuet!

Chacun à sa manière dîne.
Qu'un aiglon soit un bon régal
Étant mis à la crapaudine,
Je le veux bien. Mais c'est égal,

J'admire, en riant comme un faune
En ce monde rempli de maux,
Qu'un tel oiseau de cuivre jaune
Soit aujourd'hui... l'aigle de Meaux! »

Décembre 1870.

ESPÉRANCE

Cher être pour qui nuit et jour
Frémit notre âme révoltée,
Patrie, ô notre seul amour,
O ma patrie ensanglantée!

O toi, pour qui sur les sommets
S'envole à Dieu notre prière,
On te croyait morte à jamais :
Non, tu te relèves, guerrière!

Tes bras affaiblis et mourants
Se sont roidis, tout noirs de poudre,
L'éclair de tes yeux fulgurants
Lutte avec l'éclair de la foudre,

Et tu viens, avec tes canons,
Dans la grande plaine enflammée,
Criant à l'ennemi tes noms,
O République! France armée!

Tu marches par les champs fumants,
Au cri de tes musiques fières,
Ici fauchant les régiments,
Et là franchissant les rivières!

Et tes généraux, qui vers toi
Tournent leur front docile et tendre, —
Levant leur glaive sans effroi,
Disent à la mort : « Viens nous prendre! »

Et tout change enfin! et je vois,
Aux pâles hordes échappées,
Les Victoires, comme autrefois,
Suivre le vent de leurs épées;

Et le ciel lui-même a souri
Dans la nue, et je vois, ô France!
Flotter devant ton front chéri
Le voile bleu de l'Espérance!

Décembre 1870.

MONSTRE VERT

> Doucement... ce n'était qu'un rêve...
> O lâche conscience, comme tu me tourmentes!
>
> SHAKSPERE, *Richard III.*

De Moltke est assis. Triste, il boit
Dans ses colères anxieuses.
Près de lui se tiennent debout
Deux guerrières silencieuses.

L'une est plus pâle que la Mort.
Sa main en fuseau se termine,
Et, les dents longues, elle mord
Le vide. On la nomme Famine.

L'autre est terrible à voir. Rampants,
Sifflants, tordant leur annelure
Sur son front, un tas de serpents
Hideux lui sert de chevelure.

Son visage effroyable est vert ;
Et flamboyant sur ses dents plates,
Dans sa bouche, rictus ouvert,
Volent trois langues écarlates.

Une Gorgone sur le sein,
Chimère qui semble vivante,
Elle a dans ses mains le tocsin
Funèbre : on la nomme Épouvante.

Le général, dont les douceurs
Sont au-dessus de tout éloge,
Lève ses yeux vers les deux sœurs,
Et tour à tour les interroge.

— « Famine, dit-il, apprends-moi
Si les Parisiens se rangent.
— Non, répond la Stryge. O mon roi,
Je n'ai pas de bonheur. Ils mangent !

— Problème profond comme un puits !
Ils mangent ! C'est de la féerie, »
S'écrie alors de Moltke. Puis
Interpellant l'autre Furie,

— « As-tu su les pousser à bout,
Guerrière, de serpents couverte ? »
Demande-t-il. — « Moi ? pas du tout
Lui répond la figure verte.

Seigneur, le but n'est pas atteint !
Ils ont vu (cela m'ensorcelle)
Que j'étais faite en papier peint,
Et que vous teniez ma ficelle ! »

Décembre 1870.

LES CHEFS

L'heure formidable où nous sommes
Ne veut pas que nos généraux
Ne soient que des conducteurs d'hommes.
Ils sont soldats, ils sont héros,

Et comme ceux qui, d'habitude,
Faisaient flamboyer leur cimier
Où le choc était le plus rude,
Et, Roland ou François Premier,

Mettaient la main à la besogne,
Ils osent, s'en souciant peu,
Combattre sans nulle vergogne
Et montrer leur poitrine au feu.

Il ne faut pas qu'on les en raille !
La folle bravoure leur sied.
Quand leurs chevaux sous la mitraille
Tombent, ils vont encore à pied ;

Ils vont vers la Mort, cette louve,
La nuit, lui barrant le chemin,
Et la rouge aurore les trouve
Un tronçon de sabre à la main !

Puis, ignorant l'orgueil servile,
Noirs de poudre, sanglants, blessés,
Ces vainqueurs rentrent dans la ville,
Triomphants, et les yeux baissés.

Leurs âmes n'étant point esclaves,
Chacun d'eux pour la tombe est prêt.
S'ils pouvaient, ces braves des braves,
Envier quelqu'un, ce serait

Celui qui succombe en silence,
Beau de sa mâle austérité,
Veillé sur son lit d'ambulance
Par une sœur de charité,

Et qui, pâle, étend sa main blanche,
Voulant conjurer nos malheurs,
Tandis que vers son front se penche
Un vieux soldat qui fond en pleurs.

Decembre 1871

SABBAT

Ah! au milieu du chant, une souris
rouge lui a jailli de la bouche.

GŒTHE, *Faust*.

C'est le sabbat. Des femmes nues
Aux ailes de chauve-souris
Volent prestement dans les nues,
Au-dessus des toits de Paris.

GERMANIA mène la danse,
Plus folle qu'un cheval sans mors
Ou qu'une urne qui n'a plus d'anse,
Sur la colline où sont les morts.

Cette Gretchen dorée et blanche,
Dans ses prunelles de saphir
Montre des reflets de pervenche.
Elle frémit pour un zéphir

Ou pour un brin d'herbe qui bouge,
Comme une Agnès au temps jadis;
Mais parfois une souris rouge
Sort de sa bouche aux dents de lys!

En face d'elle se trémousse
Un cuirassier, brillant Myrtil,
Qui fait merveille sur la mousse.
— « Oh! le beau sabbat! lui dit-il;

Sous ce brillant habit de reître,
Sans plume de coq ni manteau,
Qui diable pourrait reconnaître
Le vieux compère Méphisto?

D'où je viens avec mon amante,
On ne s'en doutera jamais,
Et je veux, ô ma Bradamante,
Vous faire impératrice ! » — Mais,

Comme il la berce d'un tel conte,
Embéguiné dans ses amours,
De Moltke dit : « Pardon, cher comte !
On vous reconnaîtra toujours,

Tant votre valeur a de lustre, —
Fussiez-vous même à Fernambouc ;
Et là, dans votre botte illustre
On voit très-bien le pied de bouc ! »

Décembre 1870.

LA FLÈCHE

Germains ! venus de vos royaumes
Avec un détestable espoir,
Voyez-vous ce chœur de fantômes
Qui semblent sortir du ciel noir ?

Blêmes sur les vagues ténèbres,
Ils souffrent d'horribles tourments
En voyant vos exploits funèbres,
Et ce sont les grands Allemands !

C'est Herder et c'est Kant, génies
Parmi le peuple des esprits ;
C'est Lessing, dont vos gémonies
Excitent le noble mépris ;

C'est Gœthe, dont le front splendide
Sur vous comme un astre avait lui,
Qui de son regard de Kronide
Vous foudroie, et c'est, après lui,

Ce roi d'une foule éternelle,
Ce pur, ce glorieux Schiller
Baissant jusqu'à vous sa prunelle
D'où jaillit un farouche éclair.

O Germains ! que vos rois se louent
De recoudre leurs vieux États :
Ces divins spectres désavouent
Leurs lauriers et leurs attentats !

Et lui, ce poète lyrique
Dont la Muse avait déchiré
Toute leur pourpre chimérique ;
Lui, le *Prussien libéré,*

Heine, le fils d'Aristophane,
Sous le succès empoisonneur
Voit, comme une fleur qui se fane,
Se sécher votre antique honneur !

Et, comme vos hommes de proie
Vantent leur triomphe, — si laid !
En son inextinguible joie
Il en rit, comme un dieu qu'il est !

Puis le front tourné vers la horde
Que mènent monsieur de Bismark
Et son vieux maître, il tend la corde
Effrayante de son grand arc,

Et, visant à leurs cœurs de glace,
Vengeur dédaigneux et serein,
De sa main charmante il y place
Une flèche, lourde d'airain.

Ou si ce n'est lui, c'est son ombre
Qui fait cet exploit d'Apollon.
Archer vainqueur, sur le tas sombre
Plus rapide qu'un aquilon,

Il lance la Rime avec joie,
En secouant ses cheveux roux,
Et dans l'air s'envole et flamboie
Le messager de son courroux.

Ah ! vos maîtres à l'âme sèche !
Ils emporteront dans leur chair
Le dard aigu de cette flèche
Jusqu'au pays qui leur est cher !

Les conquérants, bouchers en fête,
Se plaisent au charnier sanglant,
Mais le justicier, le poète
Leur décoche le trait sifflant,

Et c'est pour toujours qu'il les blesse !
La morsure du fer vermeil
S'empare d'eux et ne leur laisse
Jamais ni repos ni sommeil.

Éternel outil de martyre,
Même dans le songe enflammé,
La cruelle flèche du Rire
Accroît leur mal envenimé,

Et la puissante main d'Hercule
Ne leur ôterait pas du flanc
Le dard terrible et ridicule
Qu'ils teignent toujours de leur sang.

Décembre 1870.

LA RÉSISTANCE

STATUE DE FALGUIÈRE

> La force immatérielle vaincra la force brutale et, comme l'ange de Raphaël, mettra le pied sur la croupe monstrueuse de la bête.
>
> THÉOPHILE GAUTIER, *Musée de Neige.*

O Paris ! un sculpteur qui pense
A ton grand cœur que rien ne tue,
A figuré ta RÉSISTANCE
Dans une héroïque statue.

Frêle et vaillante, âme gauloise
Dans son amour puisant sa force, —
D'un geste superbe, elle croise
Ses bras frémissants sur son torse ;

Son pied nu, qui sur une pierre
Se crispe avec idolâtrie,
Semble s'agrafer à la terre
Adorable de la Patrie ;

Comme pour dégager sa joue
A l'harmonieuse courbure,
Fiévreusement elle secoue
En arrière sa chevelure,

Et montre à l'adversaire horrible
Qui médite encor quelque ruse,
Sa tête, pour lui plus terrible
A voir que celle de Méduse.

Telle en sa blancheur est éclose
Cette belliqueuse Charite,
Que, dans sa merveilleuse prose,
Gautier, notre maître, a décrite.

Vivante dans la phrase ailée,
C'est là que la race future
Pour laquelle il l'a ciselée
La trouvera, splendide et pure.

Car plus fragile que le givre,
Cette Ode à nos jeunes armées
Était destinée à ne vivre
Que dans nos mémoires charmées.

En effet dans sa foi profonde
Pour une majesté si rare,
L'artiste qui la mit au monde
Avait dédaigné le Carrare ;

Même, pour une telle image,
Le Paros, dont la Terre est vaine
Parce que tout lui rend hommage,
N'eût pas eu d'assez blanche veine.

A cette tragique déesse,
Svelte et forte comme un jeune arbre
Muse! il fallait une caresse
Plus pure que celle du marbre!

Et c'est pourquoi, tel qu'un poète
Méditant sa divine stance,
Quand Falguière eut mis dans sa tête
De figurer LA RÉSISTANCE,

Il choisit la neige, — subtile,
Candide, étincelante, franche;
La chaste neige en fleur, qu'Eschyle
Nomme *la neige à l'aile blanche*;

La neige, près de qui l'écume
De la mer qui vogue indécise,
Et le lys sont gris, et la plume
Du cygne éclatant, paraît grise.

Il se souvint, l'âme éblouie,
Que rien, pas même un lys céleste,
N'égale en splendeur inouïe
L'ardente vertu qui nous reste;

Et prenant la neige lactée
Pour la pétrir sous la rafale,
O RÉSISTANCE, il t'a sculptée
Dans cette matière idéale.

Décembre 1870.

LES PÈRES

Riant à la dent qui le mord,
Plein d'une joie ardente et sûre,
Un jeune franc-tireur est mort,
Ces jours derniers, de sa blessure.

Nulle terreur sur son chevet
Ne secoua l'ombre morose
De son aile noire. Il avait
Seize ans, et sa joue était rose.

Seize ans! doux âge filé d'or!
Éclat de l'aurore première
Où sur nos fronts on voit encor
Flotter des cheveux de lumière!

Quand la Mort, hélas! triomphant,
Eut rendu jaunes comme un cierge
Le front mâle de cet enfant
Et ses lèvres de jeune vierge,

Le père, d'abord interdit
Par l'épouvantable souffrance,
Lorsqu'il s'en réveilla, ne dit
Que ces mots : « Dieu garde la France! »

Décembre 1870.

LA FAUSSE DÉPÊCHE

Sachant qu'il nous reste du pain...
Et des confitures de pêche,
Le Prussien, passé Scapin,
Nous bâcle une fausse dépêche;

Puis il nous l'envoie — on se sent
Ravi de ces ruses de guerre —
Par un pigeon bien innocent
Qu'il nous a pris sur le *Daguerre*,

Et la signe : *Lavertujon !*
Mais Paris s'en frotte la panse :
En vérité, le plus pigeon
Des trois n'est pas celui qu'on pense.

La farce dont on crut subtil
De charger la pauvre colombe,
Était cousue avec un fil
Blanc comme la neige qui tombe.

Ah ! ce conte du pigeonneau
D'une franche gaîté ruisselle !
Attila devient Calino !
Cyrus pille Cadet-Rousselle !

Donc, aigle prussien, après
Avoir volé, farouche et sombre,
Sur tant de morts, que les cyprès
Ne couvriront pas de leur ombre;

Après avoir, cruel et sec,
Ouvert tant de blessures noires,
Et si longtemps rougi ton bec
Dans le charnier de tes victoires ;

Las enfin d'avoir triomphé,
Devant l'Europe spectatrice
Tu reviens te montrer, coiffé
De la perruque de Jocrisse !

Décembre 1870.

TRAVAIL STÉRILE

LE POÈTE.

O vous qui fûtes les amants
De toutes les vertus naguères,
Que faites-vous, bons Allemands,
Dans ces épouvantables guerres ?

Jadis on voyait parmi vous
Des Achilles et des Pindares :
Que fais-tu, peuple brave et doux,
Au milieu des soldats barbares ?

LES ALLEMANDS.

Ah ! nous pensions, en vérité,
Fils de la patrie allemande,
Combattre pour sa liberté !
Mais un cuirassier nous commande.

Nous sommes blessés, nous saignons,
La liberté mourante expire,
Et dans notre sang nous teignons
La pourpre d'un nouvel empire !

LE POÈTE.

Vous, braves bourgeois de Leipsick,
Où vous mènent ces chefs serviles ?

LES BOURGEOIS.

Pour plaire au moderne Alaric,
Bourgeois, nous détruisons les villes.

LE POÈTE.

Et vous, commerçants de Hambourg ?

LES COMMERÇANTS.

C'est avec la Mort, qui nous berce,
Qu'à présent, au bruit du tambour
Nous continuons le commerce.

LE POÈTE.

Et vous, ô banquiers de Francfort ?

LES BANQUIERS.

Notre échéance est toute prête :
Chaque jour, de plus en plus fort,
Le Carnage sur nous fait traite.

LE POÈTE.

Et vous, tisserands de Stuttgard ?

LES TISSERANDS.

Sombres ouvriers en démence,
La main roidie et l'œil hagard,
Nous tissons un linceul immense.

LE POÈTE.

Et vous, écoliers de Munich
Et gais écoliers de Tubingue?

LES ÉCOLIERS.

Nous étudions, en public,
L'art où le bourreau se distingue.

LE POÈTE.

Et vous, brasseurs de Nuremberg?

LES BRASSEURS.

Nous brassons un triste breuvage,
Froid comme la neige au Spitzberg,
Et sinistre, et d'un goût sauvage.

LE POÈTE.

Et vous, hommes des temps anciens,
Quel est le labeur dérisoire
Qui vous mêle à ces Prussiens,
Bûcherons de la Forêt-Noire?

LES BUCHERONS.

Exilés sur le grand chemin,
Dans l'horreur qui nous environne,
Nous frappons, la cognée en main,
Pour l'éternelle Bûcheronne.

LE POÈTE.

O bons Allemands qui, les nuits,
Roulez vos angoisses profondes,
Songez-vous aux navrants ennuis
De vos femmes aux tresses blondes?

LES ALLEMANDS.

Nous, les fils du pays du Rhin,
Où naît la grappe savoureuse,
Nous marchons sous le joug d'airain,
Pour accomplir une œuvre affreuse,

Pâles, maudits, courbant nos fronts,
Menés comme l'esclave russe ;
Et c'est ainsi qne nous aurons
Travaillé pour le roi de Prusse !

Décembre 1870.

LES ENFANTS MORTS

Faute d'un lait qui les nourrisse,
Les tout petits enfants, que mord
Une flamme exterminatrice,
Défaillent, glacés par la mort.

Les petits enfants meurent, meurent,
O pauvres anges familiers!
Il en est bien peu qui demeurent :
On les emporte par milliers.

Avec des fureurs imbéciles,
Nous restons là devant nos seuils,
A regarder en longues files
Passer les tout petits cercueils.

O chers petits ! leur œil se vide
Et s'enfonce dans un brouillard ;
En deux jours, leur front qui se ride
Ressemble à celui d'un vieillard.

Puis, hélas ! charmants petits cygnes,
Orgueil fleuri de la cité,
Ils meurent avec tous les signes
Affreux de la caducité.

Roi Guillaume ! à l'heure inconnue
Où notre âme, dans l'azur bleu,
Frissonne épouvantée et nue
Devant la colère de Dieu ;

A l'heure où, sans que nulle excuse
Apaise ses yeux fulgurants,
La victime sanglante accuse
Les meurtriers et les tyrans ;

A l'heure où les soldats, que paie
Ton empire aux fureurs voué,
Te montreront ouvrant sa plaie
Leur flanc hideusement troué ;

A l'heure où les mères fatales
Tordant leurs minces doigts de lys,
L'horreur sur leurs têtes spectrales,
Viennent hurler : — « Rends-nous nos fils ! »

Tu sauras bien que leur répondre !
Tu leur diras : — « Au champ lointain,
Le rang que le boulet effondre
Est la pâture du Destin.

Ils étaient tous ce que nous sommes,
Des voyageurs nés pour souffrir ;
C'étaient des soldats et des hommes,
Partant destinés à mourir ! »

Tu diras ainsi, roi Guillaume,
Pour tromper le maître attentif.
Mais quand le tout petit fantôme
S'approchera de toi, pensif ;

Lorsque, sans peur de ton épée,
Les tout petits, avec leurs doigts
Grands comme des doigts de poupée,
Débiles, sans regard, sans voix,

Te désigneront à Dieu même
Que rien ne saurait abuser,
Et lorsqu'ils tendront, flasque et blême,
Leur petit bras pour t'accuser ;

Quand paraîtront, ô roi qui navres
Le désespoir et la vertu,
Ces anges devenus cadavres,
Dis-moi, que leur répondras-tu ?

Janvier 1871.

ALSACE

Toute désolée et meurtrie,
Notre Alsace, en proie aux horreurs,
Dans son sein de mère patrie
Nous trouve encor des francs-tireurs.

Où se forment-ils? On l'ignore.
Calmes et le fusil aux doigts,
On les voit paraître à l'aurore,
Devant quelque bouquet de bois

D'où leur troupe au combat s'élance,
Ou bien émerger d'un rideau
D'arbres noirs, ou bien en silence
Suivre quelque petit cours d'eau.

Leur flot se masse ou s'éparpille;
Harcelant, pillant les convois,
Ils fusillent, on les fusille;
Ils vont, par les temps les plus froids,

Affrontant la neige brûlante
Et le plomb qui siffle à l'entour,
Embrasser une Mort sanglante
Avec de grands transports d'amour.

Mais en vain le plomb les dévore:
Exterminés, ils sont vivants;
On les entend crier encore
Le nom de France aux quatre vents;

Et l'Alsace française admire,
Sur son vieux sol bouleversé,
Ces enfants au hardi sourire
Qui renaissent du sang versé !

Janvier 1871.

L'EMPEREUR

L'empire est fait. Le roi, que flatte
L'Europe, attentive à son jeu,
Marche dans la pourpre écarlate
Et tient en main le globe bleu.

Tandis que les rois, dans leur force,
Ne sont que Victor ou que Jean,
Superbe, il peut couvrir son torse
De la cuirasse de Trajan.

Il est le divin porte-glaive ;
Et les Allemands indécis
N'osent plus affronter qu'en rêve
Le froncement de ses sourcils.

Cachant son regard insondable,
Ainsi qu'une idole d'airain,
Il pose sa main formidable
Sur l'épaule du dieu du Rhin.

L'univers avec lui respire !
Mais tout à coup, — est-ce un hasard ? —
Vibre un énorme éclat de rire,
Qui raille le nouveau César.

Qui donc? lui! comme un roi vulgaire,
On le raille! O deuil! ô courroux!
Assemblez les conseils de guerre,
Et graissez à neuf les verrous!

Cherchez une tombe bien noire
Qui cache au monde extérieur
Cet insulteur de votre gloire,
Cet être effronté, ce rieur!

Non, non, ne dérangez personne,
Geôliers de l'empire naissant;
Car ce rire effrayant qui tonne,
Ce grand rire retentissant,

Ce rire surhumain qui roule
De la terre jusqu'au ciel bleu,
Fort comme celui d'une foule
Et clair comme celui d'un dieu,

Et qui fait trembler l'Allemagne,
Sort, beau de joie et de fureur,
De la tombe de Charlemagne :
C'est Lui qui rit, Lui, l'Empereur!

Janvier 1871.

MARGUERITE SCHNEIDER

Qu'elles sont toujours romantiques,
Ces Gretchens aux chastes profils,
Ayant à leurs yeux angeliques
Des fils de la vierge pour cils!

Quels tendres lys ! et comme il prouve
Des cœurs faits idéalement,
Ce paquet de lettres qu'on trouve
Sur tout fusilier allemand !

Marguerite Schneider, fleur rose
Ayant en son cœur un aspic,
Écrit en cette aimable prose
A son amant Jean Diétrich :

« Bien-aimé, si chez l'hérétique
Où tes deux mains vont grappiller,
Tu passes par quelque boutique
Où les soldats pourront piller,

Au milieu des tas de merveilles,
Ne manque pas de me choisir,
S'il te plaît, des boucles d'oreilles ;
Elles me feront grand plaisir. »

Ah ! flamboyante d'étincelles,
Cette lettre au ton résigné
Passe de bien loin toutes celles
De Madame de Sévigné !

On y savoure, avant la noce
Que précéderont les cadeaux,
Un joli goût d'amour féroce
Qui vous laisse un froid dans le dos.

C'est pourquoi, fleur plus délicate
Que le blanc duvet de l'eider,
O vierge que la brise flatte,
Jeune Marguerite Schneider,

Je veux à la race future
Te montrer, fille au divin nom,
Riante sous ta chevelure
Et portant aux oreilles, non

De tremblants joyaux dont l'or bouge,
Mais cet ornement tout romain,
Deux gouttelettes de sang rouge;
Oui, deux gouttes de sang humain,

Ne tombant pas, mais toutes prêtes
A tomber sur tes blancs habits;
Et te faisant, riches fleurettes,
Des pendeloques de rubis.

Et tu seras toujours en fête
Devant l'universel public!
Ainsi, chère enfant, le poète,
Plus heureux que Jean Diétrich,

Grâce au miracle de la lyre
T'aura pu fournir, tout-entier,
Le présent que ton cœur désire,
Sans piller aucun bijoutier;

Et toujours, sous les fleurs vermeilles
De ton visage rose et blanc,
On pourra voir à tes oreilles
Pendre les deux gouttes de sang!

Janvier 1871.

LES LARMES

Dans l'air, où son drapeau qui bouge
Flotte au-dessus des chapiteaux,
Visant d'abord à la croix rouge
Qui protège les hôpitaux,

Et jonchant les nefs des églises
De tristes cadavres meurtris
Qui tombent sur les dalles grises,
Les obus pleuvent sur Paris.

Et tout là-bas, dans les fumées,
Les Allemands à l'œil flottant
Disent : « Notre Dieu des armées
Dans les cieux doit être content.

Il se réjouit, d'ordinaire,
Lorsqu'au lieu de balbutier,
Nous faisons sortir un tonnerre
Du flanc de nos monstres d'acier.

Parmi ces orages de fonte,
La gaîté dilate son flanc
Lorsque vers sa narine monte
Une épaisse vapeur de sang.

Son calme regard qu'il promène
Sur la campagne, hier en fleur,
Aime ces tas de chair humaine
Broyés, sans forme ni couleur,

Qu'a terrassés notre bravoure
Pour le triomphe de César ;
Et ce spectacle, il le savoure
Comme un délicieux nectar.

Car il est le Vengeur sinistre,
Coupant l'univers par moitié ;
La Guerre est son fauve ministre.
Il ne connaît pas la pitié.

Il ne permet qu'aux siens de vivre,
Et, sous les éclairs fulgurants,
Mieux que d'un cantique, il s'enivre
Du râle sombre des mourants.

Spectateur charmé par nos drames,
Il plaît à ce maître jaloux
De voir les enfants et les femmes
Exterminés comme des loups ;

Et dans les villes, ces auberges
Où tombent nos obus hideux,
Il aime à voir les corps des vierges
Brutalement coupés en deux. »

Ainsi de vos lèvres pâmées
Louant, ô rêveurs Allemands,
Le farouche Dieu des armées
Que proclament vos hurlements,

Vous vous enorgueillissez même,
Lorsque souffle et mugit l'autan,
D'avoir mis ce cuirassier blême
Sur un vieux trône de Titan ;

Et vous trouvez encor des charmes
A l'assourdir de vos hurrahs. —
Mais cependant, les yeux en larmes,
Jésus emporte dans ses bras

Jusqu'aux cieux où montaient leurs râles
Mêlés à vos cris forcenés,
Les pauvres petits enfants pâles
Que vous avez assassinés.

Janvier 1871.

UN VIEUX MONARQUE

Un monarque aux favoris blancs,
Turbulent, ivrogne et féroce,
Affronte les passants tremblants
Et gonfle sa poitrine en bosse.

Il est rouge comme du vin.
— « Par Bacchus ! dit-il, on me brave !
Moi le héros, l'homme divin !
Moi, le vainqueur ! moi le burgrave !

Moi, le vieux qui, depuis longtemps,
Ai conquis, montrant ma semelle,
L'Europe et tous ses habitants,
Et les enfants à la mamelle !

Moi qui puis à mon gré vêtir
Le bleu riant que chacun flatte,
Ou la vieille pourpre de Tyr,
L'azur céleste ou l'écarlate !

Voyez, j'ouvre mon calepin
Enjolivé d'or et de nacre ;
Qui veut perdre le goût du pain ?
Qui faudra-t-il que je massacre ?

Qui donc m'a causé cet ennui ?
Son destin irrémédiable
Est de périr dès aujourd'hui,
Je le tuerai, fût-ce le diable ! »

Or savez-vous qui parle ainsi
D'une voix rauque et solennelle
Qui monte parfois jusqu'au *si* ?
C'est le seigneur Polichinelle.

S'il a pris cet air espagnol
De fou décrochant une étoile,
C'est qu'il regrette son Guignol,
Son palais, sa maison de toile,

Dont un large obus éperdu
A massacré la vieille gloire,
L'autre jour, au beau milieu du
Carrefour de l'Observatoire.

Janvier 1871.

LE FOURRIER GRAF

Le fourrier Graf, ce Scipion
Semant partout sa gloire éparse,
N'était au fond qu'un espion !
C'est le triomphe de la farce.

Pourtant, quels exploits que les siens !
A la course et même à la nage,
Il décousait les Prussiens ;
Il en faisait un grand carnage.

Dans le baraquement assis,
Ce brave, entre deux pirouettes,
Les enfilait, dans ses récits,
Comme un chapelet d'alouettes.

Toujours le Prussien, guéri
De la vie en une seconde,
Était mort sans pousser un cri ;
C'était une mine féconde.

Graf ne voulait rien d'exigu ;
Il vengeait, pieuse démence !
Un père, comme à l'Ambigu ;
C'était un guerrier de romance.

Chaque jour, ayant dépêché
Douze Prussiens, le treizième
Était par-dessus le marché.
D'ailleurs il opérait lui-même.

Il les envoyait galamment
Au pays des apothéoses.
Pourtant un jour, Dieu sait comment !
On découvrit le pot aux roses.

S'il s'était fort évertué
A tramer des récits féeriques,
Graf, en somme, n'avait tué
Que des Prussiens chimériques.

Car son bagage tout entier
Était fait de ruse et d'astuce ;
Bref, il exerçait le métier
Que l'on trouve honorable en Prusse.

Le fait est prouvé, sans effort ;
Mais (on comprend que c'est dans l'ordre)
Le merveilleux nous plaît si fort
Que nous n'en voulons pas démordre.

Comme un conte des temps anciens,
La légende aimable et futile
De Graf tueur de Prussiens
S'étend comme une tache d'huile ;

Et revenant à ses amours
Avec des voluptés fantasques,
Monsieur Prudhomme dit toujours :
— Mais, puisqu'il rapportait les casques !

Janvier 1871.

CELLE QUI RESTE

Allons ! applaudissez leurs drames.
Ici près, comme un noir tonnerre,
Un obus a frappé deux femmes,
Une jeune fille et sa mère.

Voyez, la jeune fille est morte.
Et la foule, mal résignée,
L'admire, gracieuse et forte
Et dans son sang toute baignée.

Elle ressemble aux fleurs vermeilles.
Pour élever cette enfant blonde,
La mère avait subi les veilles
Et l'enfer glacé, dès ce monde.

Pas de bois, peu de nourriture.
Mais elle était comme en délire
Quand l'enfant gracieuse et pure
La caressait dans un sourire !

Elle se disait : « Dans nos bouges
On a tout souffert : l'esclavage,
La faim, le froid ; mes yeux sont rouges ;
Mais j'ai gardé ma fille sage !

Elle est simple, docile et juste,
Elle ne sera pas légère,
Quelque bon ouvrier robuste
La prendra pour sa ménagère :

Et l'ayant nourrie et baisée
Comme une mère valeureuse,
Ce jour-là, je mourrai brisée
Et bien lasse, mais bien heureuse. »

Illusions ! songe qui navre !
L'obus est tombé là : qu'importe !
La jeune fille est un cadavre :
Elle ouvre son grand œil de morte

Où nul rayon ne se reflète ;
Et la voilà bien trépassée
Avec sa lèvre violette...
Mais la mère n'est que blessée.

Janvier 1871.

PARIS

Ainsi, les nuits dans les tranchées,
L'arme au pied, le froid et la faim,
Les dures souffrances cachées
D'une attente morne et sans fin ;

Les batailles, les escarmouches,
Le sang qui coule sur vos pas,
Et les fusillades farouches
D'un ennemi qu'on ne voit pas ;

L'ami qui tombe, l'ombre noire
Où le hasard seul est vainqueur ;
La retraite après la victoire,
Avec le désespoir au cœur ;

Les Parisiens gais et pâles,
Devenus soldats en un jour,
Ont subi ces angoisses mâles
Avec une extase d'amour.

Enfants d'une mère meurtrie
Qu'ils adorent tous à genoux,
Les yeux tournés vers la Patrie,
Ils ont dit à la Mort : « Prends-nous ! »

Les blessés, fiers de leur martyre,
Sans baisser leurs regards voilés,
Ont vu même avec un sourire
Tomber leurs membres mutilés.

Dans la forteresse où nous sommes,
Nous avons, sans reprocher rien,
Rapporté morts des jeunes hommes,
Et leurs mères ont dit : « C'est bien. »

Paris aux mille renommées
A levé son front de géant;
Il a fait sortir des armées
De la misère et du néant.

Graveur sur l'or et l'améthyste,
Tenant son délicat burin,
Il a su, de sa main d'artiste,
Fondre les lourds canons d'airain.

Partout, du faubourg Saint-Antoine
A l'ancien boulevard de Gand,
Il a mangé son pain d'avoine
Avec un dandysme élégant;

Et lorsque l'orage des bombes
A formidablement tonné
Sur nos palais et sur nos tombes,
Ses femmes n'ont pas frissonné.

Tel fut Paris en ses désastres.
Tel ce héros, dont le front bout,
Tint son cœur plus haut que les astres,
Saignant et lassé, mais debout!

Janvier 1871.

LE DOCTEUR

Sous les vieilles solives noires
Où, racontant leur fabliau,
Leurs légendes et leurs histoires,
Bruissent les in-folio,

En pleine vie imaginaire,
A côté de son chat câlin,
Le docteur septuagénaire
Aglaüs Evig, à Berlin,

Parle à ses tisons de la sorte,
En tourmentant ses favoris
D'une blancheur livide et morte :
— « Lorsque nous aurons pris Paris,

Dit-il, c'est nous, dont l'esprit veille
En dépit des pharisiens,
Nous, les Prussiens, ô merveille!
Qui serons les Parisiens.

Nous pourrons dans nos coupes vertes
Boire sentimentalement
Le vin de Champagne, qui, certes,
Sera du Champagne allemand.

Nous écrirons pour les théâtres
Des pamphlets gais et querelleurs;
Nous serons légers et folâtres
Comme l'abeille sur les fleurs.

A tout propos, nous saurons dire,
D'un ton malicieux et fin,
Des contes à mourir de rire;
Nous aurons le mot de la fin.

Nous fumerons des cigarettes
Et, mettant le beau monde à sac,
Nous aurons tous des amourettes
A la manière de Fronsac!

Ainsi fleurira le poème
Depuis longtemps par nous rêvé;
Et moi-même, Aglaüs, moi-même
J'aurai l'air d'un petit crevé! »

A ces mots, s'étirant pour cause,
Et d'un air de puissant mépris
Bâillant, tirant sa langue rose,
Le chat dit : — « Paris n'est pas pris,

Docteur, je ne sais s'il doit l'être;
Mais à jamais, fatalement,
C'est notre destin, mon cher maître,
De ne miauler qu'en allemand. »

Janvier 1871.

LA FILLETTE

Dimanche dernier, presque à l'heure
Où déjà va tomber le soir
Sur le grand Paris qu'il effleure, —
Bruyant, et sur le pavé noir

Faisant une joyeuse tache
Avec son cortège ambulant,
Devant la pointe Saint-Eustache
Se tenait un marché volant.

Une laitue, aujourd'hui chose
Fort rare et bonne pour les fous,
Grosse comme un bouton de rose,
Se vendait de six à huit sous.

Bref, comme partout, les légumes
Étaient hors de prix. — Mais la chair,
Quand on la revoit dans ces brumes! —
Le lapin était cher, fort cher.

Avec des fiertés non pareilles,
Victime que la gloire émeut,
Il semblait dire à ses oreilles :
« Rothschild peut me manger, s'il veut. »

Puis, comme au pays de Silvandre,
Une Églé, dans ces lieux forains
Avait apporté, pour la vendre,
Une cage avec des serins.

Car, dans ce Paris qui se montre
Héroïquement endurci,
Comme alouettes de rencontre
On mange les serins aussi.

Plus loin, d'une voix monotone,
Une vieille, aux regards peu francs,
Chantonnait : « C'est pour rien; je donne
Ma poule pour trente-six francs! »

Et la fuyant d'un air morose
Pour jusqu'au jugement dernier,
Je vis une fillette rose
Debout auprès d'un grand panier.

Belle comme un ange en visite,
Avec de grands yeux résolus,
Elle était petite, petite;
Elle avait six ans tout au plus.

Je regardais, comme une étoile,
Ce pauvre être charmant, vêtu
D'une affreuse loque de toile.
— « Et toi, lui dis-je, que vends-tu? »

Et l'enfant, les pieds dans la boue
Près du bureau des omnibus,
Me dit vite, en enflant sa joue :
— « Moi, je vends des éclats d'obus! »

Janvier 1871.

HENRI REGNAULT

Henri Regnault! La Muse pleure
Avec un long regard ami
Ce jeune homme illustre, avant l'heure
Dans la sombre gloire endormi.

O Mort, de forfaits coutumière!
Charmant de sa jeunesse en fleur,
Il se jouait dans la lumière,
Créant la vie et la couleur.

Prenant à l'art ses énergies,
Ses voluptés et ses tourments,
Il s'enivrait de ses magies
Et de ses éblouissements.

A travers les étoffes rares,
Il voyait, d'un œil enchanté,
Sous l'or et les joyaux barbares
Vivre l'immortelle Beauté.

Déjà même, ivresse infinie!
Il sentait, rêveur ébloui,
L'aile de son naissant génie
Palpiter au dedans de lui.

Oh! qui consolera le père,
En son tourment sinistre et noir
Tombé du faîte où l'on espère
Dans le gouffre du désespoir?

Qui? le sacrifice lui-même
De cet enfant insoucieux,
Qui pour notre rachat suprême
A donné son sang précieux.

Sa mémoire vaillante et pure
A vaincu l'oubli meurtrier;
A jamais dans sa chevelure
Verdira le divin laurier,

Et l'Envie aux dents de couleuvre,
Qui respecte notre sommeil,
Ne mutilera pas son œuvre
Où se joue un rayon vermeil.

Hélas! la danseuse lassée
Qu'il peignit folle et sans remords,
C'est la Destinée insensée,
Assise parmi des trésors,

Qui, paresseuse et l'œil candide,
Sans rien vouloir ni rien sentir,
Joue avec le couteau splendide
Qui doit immoler un martyr!

Janvier 1871.

VINGT-NEUF JANVIER

Tristes d'une douleur austère,
Nos combattants, mornes, surpris
Et leurs fronts baissés vers la terre,
Viennent de rentrer dans Paris.

Plus de bataille! Plus de fête!
C'en est fini pour de longs jours,
Et l'on n'entend plus à leur tête
Ni les clairons ni les tambours!

Voici les hommes intrépides
Des bataillons mobilisés,
Ces braves, du péril avides,
Par le hâle déjà bronzés.

Leurs fusils qui déchiraient l'ombre
Avec un flamboyant éclair,
Sont entourés d'un crêpe sombre.
Ils les portent, la crosse en l'air,

Sans que rien désormais les touche,
Ils s'en vont comme des troupeaux ;
Un crêpe aussi, noir et farouche,
Entoure les plis des drapeaux.

Puis, ce sont des soldats sans armes,
Spectacle amer et douloureux
Fait pour nous arracher des larmes !
Qui parlent à voix basse entre eux.

Leurs officiers, comme aux parades
Impassibles, marchent au pas ;
Et, pensant à leurs camarades
Qui trouvèrent de beaux trépas,

Songent que la part la meilleure
Fut celle de ces combattants.
J'en vois un, déjà vieux, qui pleure,
C'est un Africain du bon temps,

Athlétique et de haute taille,
L'homme de bronze du devoir.
Une large balafre entaille
Son dur visage, presque noir.

Officiers ou soldats, qu'importe !
En leur cœur dédaigneux et fier,
Tous ont une espérance morte
Dont ils portent le deuil amer.

Nos marins surtout, dont l'orage
Connaît si bien les fronts hâlés,
Pâles d'une muette rage,
Sont frémissants et désolés.

Ils promènent leurs regards vagues
Au loin, mornes, presque honteux,
Comme si le gouffre et ses vagues
Venaient de surgir devant eux.

A leur aspect, le cœur se brise.
Car il semble, à les voir ainsi,
Que de loin l'Océan leur dise :
— « Eh ! quoi, matelots, vous aussi ! »

Et qu'en leur foule résignée,
Où s'amasse un âpre tourment,
La voix de la mer indignée
Se plaigne douloureusement !

Février 1871.

L'ÉPÉE

Épée aux éclairs furieux,
Qui, vaillante et de sang trempée,
Dans la main des victorieux
Semblais vivre et combattre ; Épée

Qui brillais aux mains de Roland
Toi dont toute chair lâche et vile
Craignait le choc étincelant,
Arme de Kléber et d'Achille !

Ton rôle est désormais fini.
Ton noble fer, que rien n'imite,
N'est plus, en ce brouillamini,
Qu'un objet symbolique, un mythe.

Il dut, ainsi que tu le vois,
Céder à l'obus en délire,
Comme le piano de bois
A remplacé l'antique lyre.

Jadis, mieux valait, dans le choc
Des batailles âpres et dures,
Asséner de bons coups d'estoc
Que de dessiner des épures;

Nous avons changé tout cela.
Désormais la sûre victoire
Est à celui qui se céla
Dans un trou, sous la terre noire.

Arès, ménager de ses pas,
(Certes, bien fol est qui s'y fie,)
Tourmente avec un grand compas
Des cartes de géographie;

Et ce qui vous brise les dents,
C'est un large pavé de fonte
Avec du pétrole dedans :
La méthode est facile et prompte.

Épée à qui, si grands jadis,
Nous dûmes tout ce que nous sommes,
Guerrière plus pure qu'un lys,
O mâle compagne des hommes !

Un bon arithméticien,
Dédaigneux des récits épiques,
A détruit tes honneurs anciens
Par des calculs mathématiques.

Et cependant, sous les cieux clairs
Où tu promenais l'épouvante,
Épée aux furieux éclairs,
Oh ! que tu fus belle et vivante,

Avant qu'en un pays dompté
Par sa patiente industrie,
Ce voyageur n'eût apporté
Sa boîte de géométrie !

Février 1871.

LE LION

Il fait nuit noire au fond de l'antre,
Où nul rayon ne vient fleurir,
Et c'est là, couché sur son ventre,
Que le grand Lion va mourir.

Sa longue chevelure pâle
S'affaisse sur son corps tremblant,
Et voici déjà que le râle
Sort de sa poitrine, en sifflant.

Or le Renard, plein de génie,
Vient, ainsi qu'un lâche irrité,
Insulter à cette agonie
Avec un cynisme effronté.

Il dit au Lion : — « Pauvre Sire !
La vie heureuse et libre fuit
Ton front plus blême que la cire,
Et tu vas rouler dans la nuit !

Dans ta prunelle douloureuse
Que jadis caressait l'air pur,
Tu n'auras plus que l'ombre affreuse,
Sans astre, ni plafond d'azur.

Tu subiras l'éternel jeûne
Et les noirs épouvantements;
Et moi je vivrai, je suis jeune!
Je courrai dans les bois charmants,

Rapide, en mon ardeur furtive
Plongeant mes yeux dans l'horizon,
Et buvant aux ruisseaux d'eau vive
Qui murmurent dans le gazon!

A moi l'inexprimable joie,
Quand j'aurai, grâce à mes talents,
Guetté, surpris ma faible proie,
D'en faire des lambeaux sanglants! »

Tel, en ce discours plein de haine,
Le Renard, épiant ses traits
Affaiblis dans l'ombre incertaine,
Triomphe du roi des forêts.

Mais lui, levant son œil où brille
Un rayon presque évanoui,
En écoutant ce Mascarille,
Il bâille avec un sombre ennui,

Et fier à son heure dernière
Comme un prince dans Ilion,
Il dit, secouant sa crinière :
— « Je meurs, mais je suis le Lion! »

Février 1871.

ÉPILOGUE

Rime, avant cet âge fatal,
Voilà bien longtemps, quand la France
Dans une coupe de cristal
Buvait le vin de l'espérance,

Sous mon front venant te poser,
Lors de ces époques heureuses
Tu chantais comme le baiser
Qui joint deux bouches amoureuses.

Quand la Patrie eut à son flanc
Reçu la blessure exécrable,
Lorsqu'il fallut donner son sang
Pour cette martyre adorable,

Tu résonnas comme un clairon
Qui raille le danger vulgaire,
Et ta voix, mieux que l'éperon,
Fit bondir les coursiers de guerre ;

Pleine de confiance encor,
Tu te jetais dans la mêlée,
Fière, sous ta cuirasse d'or,
Ainsi qu'une Penthésilée ;

Et plus d'une fois le Vainqueur,
Atteint jusque dans son génie,
Tressaillait sous l'accent moqueur
De ton implacable ironie !

Maintenant, tout à mon souci,
Je t'entends, parmi les ténèbres,
Sonner sans trêve et sans merci,
Comme un glas aux notes funèbres,

Ou tu gémis, comme les flots
De la mer qui songe et qui veille.
O Rime, exhale tes sanglots
Tout bas, tout bas, à mon oreille.

Et moi, j'étoufferai sans bruit
Le cri qui de mon cœur s'élance,
Car étant plongés dans la nuit,
Il nous faut garder le silence.

Mais que, rendue à notre amour,
La divine, la bien-aimée
Sourie à la clarté du jour,
Sa plaie horrible étant fermée;

Elle entendra ton chant joyeux,
Qui la caresse et qui la venge,
Monter éclatant dans les cieux
Et pareil à la voix d'un Ange!

Février 1871.

TABLE

ODES FUNAMBULESQUES

Pages

AVERTISSEMENT de la deuxième édition. — 1859. 3
PRÉFACE. — 1857. 5

GAIETÉS.

La Corde roide. 17
La Ville enchantée. 19
La belle Véronique. 23
Mascarades. 25
Premier Soleil.. 33
La Voyageuse. *A Caroline Letessier*. 34

ÉVOHÉ

NÉMÉSIS INTÉRIMAIRE.

Éveil. 40
Les Théâtres d'enfants. 44
L'Opéra turc. 48
Académie royale de musique.. 52
L'Amour à Paris. 64
Une Vieille Lune. 68

LES FOLIES NOUVELLES.

PRÉFACE.. 74
Les Folies Nouvelles. 77

AUTRES GUITARES.

Pages.
L'Ombre d'Éric. 93
Le Mirecourt. 94
V... le baigneur. 96
La Tristesse d'Oscar. 98
Le Flan dans l'Odéon. 101
L'Odéon.. 104
Bonjour, Monsieur Courbet. 105
Nadar.. 107
Reprise de *La Dame* 110
Marchands de crayons. 113
Nommons Couture ! 119
Le Critique en mal d'enfant. 122

RONDEAUX.

Rolle n'est plus vertueux. 126
Mademoiselle Page. 127
Brohan. 127
Arsène. 128
Madame Keller. 129
Adieu, Paniers. 129
A Désirée Rondeau. 130

TRIOLETS.

Mort de Shakspere. 131
Néraut, Tassin et Grédelu. 131
Grédelu. 132
Tassin.. 132
Néraut. 133
Feu de Bengale.. 133
Leçon de chant.. 134
Académie royale de Mus. 134
Du temps que le maréchal Bugeaud poursuivait vainement Abd-el-Kader. 135
Age de M. Paulin Limayrac.. 135
Bilboquet. 136
Élève de Voltaire ! 136
Monsieur Homais. 137

Pages.
Polichinelle Vampire. 137
Opinion sur Henri de La Madelène. 138
Note rose.. 138
Monsieur Jaspin.. 139
Le divan Le Peletier. 139

VARIATIONS LYRIQUES.

Ma biographie. *A Henri d'Ideville*. 142
A un ami, pour lui réclamer le prix d'un travail littéraire. . . 144
Villanelle de Buloz. 146
Écrit sur un exemplaire des *Odelettes*. 147
Couplet sur l'air des *Hirondelles*, de Félicien David.. 148
Villanelle des pauvres housseurs. 148
Chanson sur l'air des *Landriry*.. 150
Ballade des célébrités du temps jadis. 154
Virelai à mes éditeurs 155
Ballade des Travers de ce temps. 157
Monsieur Coquardeau, *Chant Royal*. 159
Monselet d'automne, *Pantoum*. 161
Réalisme. 163
Ancien Pierrot 165
Méditation poétique et littéraire.. 169
A Augustine Brohan. 170
La Sainte Bohème.. 171
Ballade de la vraie sagesse.. 174
Le Saut du Tremplin. 175
A Alphonse Lemerre, qui me demande un Commentaire.. . . . 178

COMMENTAIRE.

COMMENTAIRE. — 1873. 179
Gaietés. 180
Évohé, Némésis intérimaire. 184
Les Folies Nouvelles.. 194
Autres Guitares. 198
Rondeaux. 212
Triolets. 213
Variations lyriques.. 219
Le Violon de Gille, frontispice des *Odes funambulesques*, par Charles Voillemot 225
La Satyresse, frontispice des *Occidentales*, par Léopold Flameng 226

OCCIDENTALES

Pages.
A Pierre Véron 229
La Pauvreté de Rothschild. 233
Courbet, seconde manière. 235
Molière chez Sardou. 238
Ballade du premier jour de l'an, pour les étrennes de tout le monde. 240
Soyons carrés. 242
A la Biche empaillée qui figurait à la Porte-Saint-Martin dans La Biche au Bois. 246
A Vol d'Oiseau. 249
Le Thiers-Parti. 251
Pièces Féeries. 254
Chez Monseigneur. 256
Inventaire. 259
Le Siècle à aiguille. 262
Tristesse de Darimon. 265
L'Œil crevé. 267
Démolitions. 269
La Criminelle. 272
Masques et Dominos. 275
Le Petit Crevé. 281
Le Lion amoureux. 283
Satan en colère. 286
Pénélope et Phryné. *A Charles Marchal*. 289
Leroy s'amuse. 292
Et Tartuffe ? 295
La Balle explosible. 297
Embellissements. 299
Le Budget. 302
Triolets. 304
La Mitrailleuse. 307
Périphrases. 309
Trop de cigarettes. 312
Chez Guignol. 314
Un Chant national, s'il vous plait. 317
Madame Polichinelle. 319
Delirium tremens. 322
Donec gratus. 325
Chez Bignon, *Églogue* 327

IDYLLES PRUSSIENNES

Pages.
A Ildefonse Rousset 335
Le Cavalier 339
La Marseillaise 341
La Besace 342
Les Allemandes 344
Les deux Soleils 346
Les Villes saintes 348
Bonne Fille 349
La Populace 350
Les Femmes violées 351
La Soirée 353
La bonne Nourrice 355
Un Prussien mort 356
Cauchemar 358
Le Héros 360
La Lune 361
Le Charmeur 364
La République 365
Châteaudun 367
Le Turco 368
Réplique 370
L'Histoire 371
Le Rêve 373
Le Jour des Morts 374
Les Fontaines 376
Le Moineau 378
A la Patrie 380
Le Bavarois 381
Rouge et Bleu 383
Le Cuisinier 385
Attila 387
Orléans 389
Le Mourant 392
L'Ane 394
Chien Perdu 397
La Contagion 399
Les Rats 401
Versailles 402
Aux Compagnies de guerre du 18e bataillon 404
Scapin tout seul 406
Meaux, en Brie 408

Pages.
Espérance. 410
Monstre vert. 411
Les Chefs. 413
Sabbat. 415
La Flèche. 416
La Résistance, statue de Falguière. 419
Les Pères. 422
La Fausse Dépêche. 423
Travail stérile. 424
Les Enfants morts. 427
Alsace. 430
L'Empereur. 431
Marguerite Schneider. 432
Les Larmes. 435
Un Vieux Monarque. 437
Le Fourrier Graf. 438
Celle qui reste. 440
Paris. 442
Le Docteur. 444
La Fillette. 445
Henri Regnault. 447
Vingt-neuf Janvier. 449
L'Épée. 451
Le Lion. 453
Épilogue. 455

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette.

Bien que chacun des trois volumes qui composent les *Poésies complètes de Théodore de Banville* forme un tout complet et puisse être séparé des autres, il importe cependant d'indiquer l'ordre dans lequel ils se succèdent, ne fût-ce qu'au point de vue de la reliure et du classement dans les bibliothèques. Voici donc quelle doit être leur tomaison :

TOME I.

LES CARIATIDES. — LES STALACTITES.
LE SANG DE LA COUPE.

TOME II.

LES EXILÉS. — ODELETTES. — AMÉTHYSTES. — RIMES DORÉES.
RONDELS.
LES PRINCESSES. — TRENTE-SIX BALLADES JOYEUSES.

TOME III.

ODES FUNAMBULESQUES.
OCCIDENTALES. — IDYLLES PRUSSIENNES.

Dans le cas toujours si incertain où ces Poésies devraient survivre à l'auteur, et être réimprimées après lui, son intention et sa volonté formelle, qu'il exprime ici, sont qu'on reproduise fidèlement, sans y rien retrancher ou ajouter et sans y introduire aucunes variantes, le texte de la présente édition, qu'il considère comme définitive, autant que quelque chose puisse l'être dans nos projets éphémères.

T. B.

Paris, le 12 juin 1878.